DOMINICALES

TOME I

DU MÊME AUTEUR

Les Dominicales. 3 in-12, 14e mille ; 30 francs ; franco 33 fr.; étranger ..... 42 »
Chaque volume : 10 fr.; franco 11 fr.; étranger..... 14 »
Le Pain des Petits, explication dialoguée du Catéchisme. Tome I : Le symbole des Apôtres ; tome II : Les commandements ; tome III : Les Sacrements. 10e mille. 3 vol. in-12. 21 fr.; franco 22 fr. 50 ; étranger..... 24 »
Le Pain Evangélique, explication dialoguée des Evangiles. 5e mille. Tome I : De l'Avent au Carême. Tome II : Du Carême à la Saint-Pierre, et tome III : De la Saint-Pierre à l'Avent, 21 fr.; franco 22 fr. 50; étranger..... 24 »
Allocutions Matrimoniales. 2e mille. In-12. 10 fr.; franco 11 fr.; étranger 12 50
Le Catéchisme vécu à Lourdes, lectures pour le mois de Marie et le mois du saint Rosaire avec le récit quotidien d'une guérison attribuée à Notre-Dame de Lourdes, par le Dr Marchand, avec Lettre-préface de Mgr Schœpfer, 2e mille. In-12. 7 fr.; franco 7 fr. 75; étranger..... 9 »
Histoires de Catéchisme. — Tome I : Les vérités à croire. — Tome II : Les Devoirs à pratiquer. — Tome III : les Moyens de Sanctification. 4e mille. Prix de chaque volume : 8 fr.; franco 9 fr.; étranger ..... 10 »
Retraite de Première Communion solennelle. In-12. 2e édition. Prix : 10 fr.; franco 11 fr.; étranger..... 12 50
Le Catéchisme en problèmes. Cours moyen. Catéchisme de Communion solennelle, avec Lettre de S. E. le Cardinal Dubois, 3e mille. In-12. 9 fr.; franco 10 fr.; étranger..... 12 »
Livre du Maître. 9 fr.; franco 10 fr.; étranger..... 12 »
Les 2 volumes cartonnés, chacun 10 50; franco 11 25; étr. 13 »
Résumés de Catéchismes, extrait du Catéchisme en Problèmes. In-8. 1 fr. 50; franco 1 fr. 75; étranger..... 2 25
En préparation, *Après la Communion solennelle.* In-12. 9 fr.; franco 10 fr.; étranger ..... 12 »
Sermons de Carême. Le Prédicateur. Carême 1904. Nouvelle édition. In-12. 5 fr.; franco 6 fr.; étranger..... 6 50

Les Idées de Matutinaud. 11e édit. In-12. 5 fr.; franco 5 fr. 75; étranger ..... 7 »
Les Cousins de Matutinaud. 9e mille. In-12. 5 fr.; franco 5 75; étranger ..... 7 »
Les Frères de Matutinaud. In-12. 5 fr.; franco 5 75; étrang. 7 »
Les Neveux de Matutinaud. 5e mille. In-12. 5 fr.; franco 5 75; étranger ..... 7 »
Matutinaud lit la Bible In-12. 5 fr.; franco 5 75; étrang. 7 »
Les Amis de Matutinaud. In-12. 5 fr.; franco 5 75; étrang. 7 »
Benoît XV et la Guerre. In-12. 2 fr. 50; franco 3 fr.; étr. 4 »
Journal apologétique de la Guerre. 2e mille. In-12. 10 francs ; franco 11 fr.; étranger 12 50
Dictées d'un Instituteur, 0 fr. 50; franco 0 fr. 65; étranger 0 90

Chanoine E. DUPLESSY
Directeur de *La Réponse*

DOMINICALES

TOME I

De l'Avent à la Saint-Joseph

Ouvrage honoré d'une lettre de S. E. le Cardinal Dubois

QUATORZIÈME MILLE

PARIS-VI^e^
P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1929

ALMA COLLEGE
252.1
LIBRARY
D927
Alma, California

9168

APPROBATION

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DUBOIS

alors Archevêque de Rouen,
aujourd'hui Archevêque de Paris.

Rouen, le 2 août 1919.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vos « Dominicales » rappellent manifestement le mot bien connu : « *non nova, sed nove* ».

Et c'est tout à votre éloge. Orthodoxie parfaite de la doctrine, inspirée des textes que l'Eglise fait lire aux fidèles le dimanche; développement original, approprié aux besoins actuels des âmes et singulièrement pratique : c'est ce qui fait l'utilité et l'intérêt du nouveau sermonnaire que vous avez eu l'heureuse idée de publier.

Je vous en félicite vivement, en vous remerciant de l'hommage que vous avez bien voulu m'en faire.

Et je vous prie d'agréer, Monsieur l'Abbé, l'expression de mes sentiments respectueux et tout dévoués.

† LOUIS, Cardinal DUBOIS,
Archevêque de Rouen.

Nihil obstat :

Parisiis, die 30 maii 1920.

A. VIGOUREL,
Pr. S. S.

Imprimatur :

Parisiis, die 5 junii 1920.

H. ODELIN,
V. G.

PRÉFACE

Le livre que nous offrons aujourd'hui à nos vénérés frères dans le sacerdoce n'est pas nouveau dans son objet : il n'est pas de librairie religieuse qui ne possède dans son fonds un ou plusieurs « sermonnaires »; il n'est pas de bibliothèque presbytérale qui n'en ait ses rayons chargés, — parfois même surchargés.

Si nous venons augmenter cette collection, c'est que, dans cette matière déjà ancienne, nous avons cru qu'il y avait place pour une œuvre nouvelle et utile. Cette place, nous avons essayé de la prendre : cet *essai* aura-t-il été heureux? c'est à nos confrères d'en juger. Notre intention a été de leur rendre service; notre récompense, ici-bas, serait d'y avoir réussi.

Le moment nous a paru propice pour la tentative que nous réalisons aujourd'hui. D'une part, l'encyclique du Souverain Pontife sur la

Prédication, — encyclique que l'on trouvera plus loin, — a tracé ou rappelé des règles précises, qu'il nous a paru utile de mettre en application dans un *sermonnaire*, pour aider à le mettre en application dans les *sermons*.

D'autre part, l'invasion allemande a détruit, dans le Nord de la France, une foule de ces bibliothèques presbytérales auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure. Il va falloir les reconstituer. Il va falloir y replacer des « sermonnaires ». Parmi eux, parmi les vieux, pourquoi n'y en aurait-il pas un nouveau, postérieur à la guerre et tenant compte, par suite, des nécessités qu'elle a créées et des états d'esprit qu'elle a fait naître ou qu'elle a mis en lumière?

Ces deux considérations nous ont décidé à écrire ces *Dominicales*. En les rédigeant, nous avons eu en vue quelques objets déterminés, nous avons obéi à quelques principes dominants, nous avons recherché quelques buts définis. Qu'on nous permette de dire ici, bien simplement, ce que nous avons voulu : puisse cet acte de confiance envers nos chers lecteurs nous valoir la leur!

1° Tout d'abord, nous avons voulu prêcher *l'Evangile*. Sur près de cinq cents sujets que contient ce recueil, on n'en trouvera pas un qui ne soit le commentaire de l'Evangile du jour, ou qui du moins ne soit appelé par quelques

mots de cet Evangile. Nous avons toujours goûté l'éloquence — même, pas éloquente, — de la chaire, lorsqu'elle allait chercher la parole de Dieu là où Jésus l'a mise, là où l'Eglise elle-même va la chercher; dans l'Evangile. En revanche, lorsque nous entendions un orateur sacré disserter en dehors de l'Evangile, il nous semblait qu'il laissait de côté la parole de Dieu pour y substituer la sienne propre : et la substitution nous paraissait bien regrettable, même habillée d'éloquence...

Nos *Dominicales* sont des *Evangéliques :* elles le sont totalement, uniquement, obstinément. Ce sera peut-être leur seul mérite aux yeux de nos lecteurs. Pour ceux qui voudront bien leur en trouver d'autres, je les supplie de considérer celui-là comme le principal.

2° Nous avons voulu *instruire.* C'est là une des nécessités dont nous parlions tout à l'heure et qu'a révélées la guerre. Interrogez les prêtres qui ont été mobilisés; si vous l'avez été vous-même, interrogez vos souvenirs. Pour nous, qui avons reçu les confidences d'un grand nombre de prêtres soldats ou d'aumôniers militaires, nous avons été frappé de leur unanimité à dire : Nous vivions au milieu d'ignorants. Les soldats savaient parfois beaucoup de choses... mais bien peu de religion! » Et quelques-uns, appliquant en la... sollicitant un peu la parole de

Notre-Seigneur, concluaient : « Il leur sera beaucoup pardonné, parce qu'ils ont beaucoup ignoré!... » Mais serait-il pardonné de même à ceux qui, pouvant et devant les instruire, n'auraient pas cherché à les guérir de leur ignorance?

Le catéchisme est nécessaire, mais insuffisant. Ou plutôt, il est insuffisant de faire le catéchisme aux enfants; il faut le faire aux jeunes gens, il faut le faire aux jeunes filles... C'est encore insuffisant : il faut le faire à tous les paroissiens, quel que soit leur âge; il faut organiser le « catéchisme perpétuel » : c'est une œuvre aussi belle et plus utile encore que l'« adoration perpétuelle », et l'on sait combien celle-ci est utile et pleine de religieuse beauté!...

Mais quand faire ce catéchisme?... Il n'y a pas, pour cette œuvre, de meilleur moment que celui du prône. Les « catéchisés » sont là : le « catéchiste » doit y être. Je veux dire : le prêtre, se considérant comme le représentant de Jésus-Christ, parlera à ses ouailles comme Jésus parlait aux siennes. Or Jésus parlait pour instruire : jamais ses auditeurs ne le quittaient sans avoir appris quelque chose. L'ambition du vrai pasteur des âmes sera qu'il en soit de même de ses auditeurs, après chacun de ses prônes. Il n'étiquettera pas ses prônes : *catéchismes*, mais en réalité il *catéchisera*.

Dans cette tâche nécessaire, nous avons essayé d'apporter quelque aide à nos vénérés confrères. On trouvera dans chacune de nos *Dominicales*, entre autres sujets, l'explication d'un point du dogme, d'un précepte de la morale, d'un sacrement. On pourra ainsi consacrer, si on le veut, trois années à l'explication des trois parties du catéchisme. Ces sujets, étant tirés de l'Evangile du jour, ne se présentent pas dans un ordre « suivi »; mais ils ont été choisis de telle sorte qu'aucun point important ne soit omis, et que le « catéchisme évangélique » soit complet. Le lecteur pourra s'en convaincre aisément en parcourant, à la fin du troisième volume, la *table catéchistique des matières*.

3° Nous avons voulu *défendre* la religion contre les objections qui, dit-on familièrement, « courent les rues », et qui durant la guerre ont couru les tranchées. Dans cette intention, chaque Dominicale contient un *prône apologétique*, appelé par quelque détail de l'Evangile du jour.

Nécessairement nous n'avons pu être complet: il y a, contre les enseignements et les préceptes de la religion, plus de cinquante-deux objections!... Du moins avons-nous essayé de dire le principal, et indiqué çà et là quelques règles générales pour réfuter les objections particulières.

4° Nous avons voulu être *adapté* aux divers auditoires que le Curé d'une paroisse a le plus souvent devant lui. En dehors des prônes qui groupent des représentants de toutes les classes de paroissiens, il y a des auditoires d'*enfants*, ou de *jeunes gens*, ou de *jeunes filles*, qui ont besoin qu'on leur présente les vérités et les pratiques religieuses d'une manière adaptée à leur façon de concevoir les choses, à leurs besoins particuliers, à leurs devoirs d'état. Ce sont tout spécialement ces trois auditoires que nous avons eus en vue dans les trois *avis* qui terminent chacune de nos Dominicales.

5° Nous avons voulu être, pour nos frères dans le sacerdoce, un *aide*, et rien qu'un aide. Nous serons leur *compagnon*, s'ils veulent bien nous faire cet honneur : nous n'entendons pas être leur remplaçant, ni substituer notre travail au leur.

Notre but n'a donc pas été de leur proposer des prônes tout prêts, qu'ils n'auraient qu'à apprendre et à réciter. Nous aurions cru leur faire injure en leur proposant un ouvrage de ce genre. On ne trouvera donc pas ici des sermons détaillés et « finis ». Ce que nous avons essayé de présenter à nos lecteurs, c'est une trame solide, sur laquelle se placeront facilement les développements qu'ils jugeront bon de donner. C'est ce qui explique qu'un fascicule de vingt

quatre pages puisse contenir huit sujets de prônes et avis.

Toutefois, nous ne nous sommes pas permis de proposer simplement quelques notes, comme celles que jette sur le papier un prédicateur qui prépare son sermon. Ces notes, où les points de suspension sont plus abondants que les mots, ne trouveront point place ici. Nous nous sommes cru obligé de *rédiger* ces sujets de prônes. Tels qu'ils sont, ils pourraient être lus publiquement. A plus forte raison pourront-ils être lus par de simples fidèles, qui auront ainsi à leur disposition, s'ils le veulent, un livre de lectures pieuses pour tous les jours de l'année.

6° Nous avons voulu être *toujours* à la disposition de nos lecteurs. Un « sermonnaire » est ordinairement un gros volume que l'on consulte dans son cabinet de travail; mais il est bien difficile de l'emporter avec soi en promenade ou en course. Or, beaucoup de nos confrères sont obligés, le dimanche, de faire un long trajet, souvent à pied, parfois à bicyclette, pour aller porter à des âmes affamées le Pain de Vie, Pain eucharistique et Pain de la parole.

Quel avantage pour ces prêtres, si leur gros sermonnaire pouvait se fragmenter en petits fascicules, que leur épaisseur et leur format permettrait de porter partout avec soi sans aucune gêne!... Nous avons voulu réaliser ce *desidera-*

tum. Le volume pour le travail de bureau, le fascicule pour les courses du dimanche ou même de la semaine : tel serait l'idéal. Nos lecteurs auront le choix entre les deux systèmes : ils pourront même choisir... l'un et l'autre, et quelques confrères nous ont manifesté l'intention de posséder à la fois les trois volumes de chacun 500 pages, et les 63 fascicules de 24 pages.

7° Nous venons de dire « 63 fascicules », et l'année ne compte que 52 dimanches. C'est dire qu'aux Dominicales nous avons tenu à ajouter quelques projets de prônes et instructions pour les principales fêtes de l'année. Ici il fallait nous borner : nous avons pris pour guide le nouveau *Code de droit canonique;* il maintient dix fêtes d'obligation pour l'Eglise universelle : c'est pour ces dix fêtes que nous avons ajouté quelques fascicules aux 52 qui contiennent nos *Dominicales*.

Et maintenant, nous prions Notre-Seigneur Jésus-Christ, par sa sainte Mère, de vouloir bien bénir notre travail. Savoir que ce livre a eu quelque utilité pour le bien des âmes, sera notre plus douce récompense.

Eugène DUPLESSY.

Pâques 1919.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE S. S. BENOIT XV

SUR LA PRÉDICATION (1)

VÉNÉRABLES FRÈRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Par sa mort sur l'autel de la croix, Jésus-Christ avait consommé la rédemption du genre humain; et, voulant amener les hommes à acquérir la vie éternelle par l'obéissance à ses préceptes, il n'usa que d'un seul moyen : la voix de ses prédicateurs chargés d'annoncer au monde tout entier ce qu'il faut croire et faire pour être sauvé. « *Il plut à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croiraient* (2). » Il choisit donc les apôtres, et, après les avoir remplis, par le ministère de l'Esprit-Saint, des dons proportionnés à une fonction aussi importante : « *Allez,* leur dit-il, *prêcher l'Evangile dans le monde entier* (3.) » Et cette prédication renouvela la face du globe. Car, si les esprits des hommes, se détachant de leurs multiples erreurs, ont fait retour à la vérité; si leurs cœurs, souillés de vice, se sont convertis à l'excellence de la

(1) Traduction de la *Bonne Presse.*
(2) I Cor., I, 21.
(3) Marc, XVI, 15

tes les vertus, cette conversion, qui est l'effet de la Foi chrétienne, est véritablement l'œuvre de la prédication elle-même : « *La foi est le fruit de l'audition, mais celle-ci s'opère par la parole du Christ* (1). » C'est pourquoi — puisque par la volonté de Dieu les choses se conservent par les mêmes causes qui les ont produites — il est évident que la prédication de la sagesse chrétienne est destinée, d'une manière divine, à continuer l'œuvre du salut éternel et qu'elle est comptée à bon droit parmi les choses les plus importantes et les plus graves. Aussi devons-Nous y appliquer de préférence Nos sollicitudes et Nos pensées, surtout si elle semble perdre quelque chose de son intégrité première, au détriment de son efficacité.

Voilà, en effet, vénérables Frères, ce qui s'ajoute aux autres misères de ces temps, dont, plus que tout autre, Nous avons le souci. Car, si nous considérons combien sont nombreux ceux qui s'adonnent à la prédication de la parole divine, nous constatons que leur abondance est telle qu'elle dépasse peut-être tout ce qu'on avait connu auparavant. Cependant, si nous observons à quel point en sont les mœurs publiques et privées ainsi que les institutions des peuples, nous voyons, de jour en jour, croître partout le dédain et l'oubli des choses surnaturelles : insensiblement, l'on s'écarte de la vertu chrétienne qui est austère, et chaque jour on rétrograde vers la vie infâme des païens.

De ces maux, les causes sont multiples et variées : cependant, l'on doit déplorer, et personne ne pourrait le nier, que les prédicateurs n'y apportent point de remèdes suffisants. La parole de Dieu a-t-elle donc cessé d'être telle que la décrivait l'Apôtre, c'est-à-dire animée et efficace, et plus pénétrante qu'aucun glaive à deux tranchants ? Un long usage en a-t-il émoussé l'acier ? Si ce glaive ne manifeste point par-

(1) Rom., X, 17

tout sa puissance, la faute en est certainement à ceux qui ne l'emploient pas comme il convient. On ne peut dire, en effet, que les Apôtres ont eu affaire à une époque meilleure que la nôtre, comme s'il y avait eu alors plus de docilité à l'Evangile, ou moins de révolte contre la loi divine!

Aussi comprenons-Nous à quel point il Nous incombe de rappeler partout ,et avec le zèle très grand que requiert la gravité du sujet, la parole divine à cette règle vers laquelle elle doit être dirigée selon l'ordre du Christ Notre-Seigneur et les décrets de l'Eglise; la conscience de Notre devoir apostolique Nous en avertit, et Nous y sommes pleinement exhorté par l'exemple de Nos deux Prédécesseurs les plus proches.

Tout d'abord, Vénérables Frères, il nous faut rechercher les causes pour lesquelles on s'est, dans l'espèce, écarté du droit chemin Elles semblent, à première vue, se ramener à trois . ou le ministère de la prédication est assumé par qui n'est pas autorisé à l'exercer; ou le prédicateur s'en fait une fausse conception; ou il ne s'acquitte pas de cette fonction de la manière qu'il faudrait.

Celle-ci, d'après la doctrine du Concile de Trente, *est avant tout personnelle aux évêques*. Et vraiment, les Apôtres, qu'ont remplacés les évêques en leur succédant, estimaient que cette charge surtout faisait partie de leur devoir pastoral. Ainsi, saint Paul dira : *Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher* (1). Voici, de même, la pensée des autres Apôtres : *Il ne convient pas que nous laissions la parole de Dieu pour servir aux tables* (2). Pourtant les évêques se doivent à toutes sortes d'affaires intéressant l'administration de leurs Eglises; dès lors, bien que la prédi-

(1) I Cor., I, 17.
(2) Act., VI, 2.

cation soit pour eux l'objet d'un devoir personnel, il leur est nécessaire de recourir à autrui pour les remplacer dans un ministère auquel ils ne peuvent, ni toujours, ni en toute occasion, satisfaire par eux-mêmes.

C'est pourquoi ceux qui l'exercent sans l'autorisation des évêques remplissent, à n'en pas douter, une charge épiscopale. — Est donc établie cette première loi : personne ne peut, de son propre chef, s'adjuger la fonction de prêcher; à qui la désire, il faut une mission légitime, et seul l'évêque peut l'accorder : « *Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés?* (1). »

Envoyés, les Apôtres le furent, en effet, et par Celui qui est le suprême Pasteur et Evêque de nos âmes (2); les soixante-douze disciples l'étaient aussi. Et — bien que le Christ l'eût déjà constitué un vase d'élection afin qu'il portât son nom devant les nations et les rois (3) — Paul, à son tour, entra dans l'apostolat, quand les anciens, obéissant au commandement de l'Esprit-Saint, « Séparez Saul pour mon œuvre (évangélique), » (4) le laissèrent partir après lui avoir imposé les mains. L'on en a toujours usé de la sorte aux premiers temps de l'Eglise. Tous ceux qui, comme Origène, brillaient dans les rangs du clergé ou furent dans la suite élevés à l'épiscopat, s'adonnèrent à la prédication avec l'autorisation de l'évêque dont ils dépendaient : ainsi firent Cyrille de Jérusalem, Jean Chrysostome, Augustin, et tous les anciens docteurs de l'Eglise.

Mais maintenant, vénérables Frères, une autre manière d'agir semble, depuis longtemps, passée en usage. Nombreux sont les orateurs à qui s'appliquerait justement cette plainte du Seigneur, dans Jéré-

(1) Rom., X, 15.
(2) I Pierre, II, 25.
(3) Act., IX, 15.
(4) Act., XIII, 2.

nie : *Je n'ai pas envoyé de prophètes, et ils courent d'eux-mêmes* (1). D'un esprit heureusement doué, ou pour tout autre motif, quelqu'un trouve-t-il bon d'entreprendre *le ministère de la parole?* La chaire des églises lui est d'un accès facile, comme si le premier venu pouvait, selon son bon plaisir, se livrer aux joutes oratoires! C'est pourquoi, vénérables Frères, il vous appartient de mettre fin, dès maintenant, à un tel dérèglement, et, puisque vous avez à rendre compte à Dieu et à l'Eglise du pâturage que vous fournissez à vos troupeaux, ne laissez pas quelqu'un s'introduire sans votre ordre dans la bergerie, et paître à sa guise les brebis du Christ. Et que, dès maintenant, personne, dans vos diocèses, n'ait le pouvoir de prêcher si vous ne l'avez tout d'abord appelé et approuvé.

Aussi, donnez une très vigilante attention à ceux que vous confiez une aussi sainte fonction. En cette matière, le décret du Concile de Trente ne donne aux évêques qu'une seule permission : celle de choisir des sujets *idoines*, c'est-à-dire capables de *s'acquitter avec avantage du ministère de la prédication. Avec avantage*, est-il dit — notez ce mot : il est la quintessence de la règle, — et non *avec éloquence, applaudissements des auditeurs;* mais bien, avec fruit pour les âmes, ce à quoi doit tendre — comme à sa fin — l'exercice de la parole divine. Et si vous désirez de Nous une définition plus précise, Nous vous dirons que sont pleinement capables ceux en qui vous aurez discerné les signes de l'appel divin. « *Nul ne s'arroge cette dignité, il faut y être appelé par Dieu* » (2); telle est la condition de l'admission au sacerdoce, et qui demeure la même pour juger de l'habileté et de l'aptitude d'un sujet en vue de la prédication. Et cette vocation n'est

(1) Jér., XXIII, 21.
(2) Hébr., V, 4.

point difficile à reconnaître. En effet, le Christ, notre Seigneur et Maître, alors qu'il s'apprêtait à monter au ciel, ne dit pas du tout à ses apôtres de s'en aller, à l'instant même et chacun de son côté, pour commencer de prêcher : *Restez dans la ville*, leur dit-il, *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut* (1).

Si donc quelqu'un est revêtu de la force d'en haut, cela fera voir qu'il est appelé à cette fonction. Quel que soit d'ailleurs le mode de cette manifestation, il nous est permis de recueillir ce que nous en savons touchant la personne des Apôtres aussitôt qu'ils eurent reçu cette vertu d'en haut. En effet, dès que l'Esprit-Saint fut descendu en eux — et nous ne nous occupons pas des merveilleux charismes dont ils furent enrichis, — de rudes et ignorants qu'ils étaient ils furent transformés en hommes doctes et parfaits.

Sera donc à bon droit considéré comme appelé à la prédication le prêtre qui possède et la science et la vertu qui conviennent, pourvu qu'il ait également les dons naturels dont il est besoin pour ne pas tenter Dieu; et rien ne s'opposera à ce que l'évêque le puisse accepter en vue de ce ministère. C'est cela même que veut le Concile de Trente, quand il décrète que les Evêques ne doivent pas permettre de prêcher à « *ceux dont les mœurs et la doctrine ne sont pas approuvées* ». Aussi l'évêque se doit-il de mettre très longtemps à l'épreuve ceux qu'il pense charger de cet office; par ce moyen il connaîtra la richesse de leur doctrine, la sainteté de leur vie, et il en appréciera la valeur. Agir, au contraire, avec mollesse et négligence serait assurément pour lui se mettre dans un cas très grave : sur sa tête retomberait la responsabilité des erreurs répandues par le prédicateur ignorant, ainsi que de l'échec et du mauvais exemple dont sa perversité serait cause.

(1) Luc, XXIV, 49.

C'est pourquoi, afin de rendre votre tâche plus facile, Nous voulons, vénérables Frères, que désormais soit institué un double examen portant d'une manière sérieuse sur la conduite et la science de ceux qui sollicitent le pouvoir de prêcher, comme cela existe pour ceux qui demandent à entendre les confessions. Si donc un candidat se trouve dans l'un et l'autre cas manchot et boiteux, il ne faut avoir égard à aucune considération et écarter de cette charge celui qui n'en aura pas été jugé digne. Votre dignité, à vous dont les prédicateurs remplissent la charge, exige qu'il en soit ainsi, comme Nous l'avons dit : la Sainte Eglise le demande instamment, dans son intérêt même, puisque si quelqu'un doit être *le sel de la terre et la lumière du monde* (1), c'est bien celui qui est employé au ministère de la parole.

Après avoir bien considéré ces choses, il peut paraître superflu d'aller plus avant dans l'explication de ce qui a trait à la fin de la prédication et à son mode d'être. Si, en effet, l'on exige que le choix des orateurs sacrés soit en conformité avec la règle que Nous avons rappelée, pourquoi douter qu'ornés des qualités qui conviennent, ils ne se proposent dans leur prédication une fin juste, et n'observent une bonne méthode ? Il est cependant utile de mettre en lumière ces deux points essentiels, afin qu'apparaisse davantage le motif qui Nous fait parfois souhaiter chez quelques-uns cette forme qui caractérise les bons prédicateurs.

Ce que doivent se proposer les prédicateurs en recevant leur charge, il est aisé de le comprendre par la profession de foi qu'ils peuvent et doivent donner d'eux-mêmes, et qui est celle même de saint Paul : *Pour le Christ nous faisons les fonctions d'ambassadeurs* (2). Or, s'ils sont légats du Christ, ils doivent

(1) Matth., v. 13, 14.
(2) II Cor., v, 20.

vouloir dans l'accomplissement de leur mission cela même qu'a voulu le Christ en la leur donnant; bien plus, ce que lui-même se proposa tant qu'il vécut ici-bas. Les Apôtres, en effet, et après eux les prédicateurs, n'ont pas été envoyés d'une autre façon que le Christ: « *Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* (1). » C'est le motif, nous le savons, pour lequel le Christ est descendu du ciel; il s'en est d'ailleurs ouvert en déclarant : « *Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité* (2) *et donner la vie* (3) *aux hommes.* »

Les prédicateurs doivent donc viser ce double objectif : répandre la lumière de la vérité, exciter et développer en leurs auditeurs la vie surnaturelle; bref, en cherchant le salut des âmes, promouvoir la gloire de Dieu. C'est pourquoi, de même qu'on décerne à faux le titre de médecin à qui n'en exerce pas la profession, et que n'est point docteur celui qui n'enseigne pas l'art qu'il prétend connaître, de même doit-on traiter aussi de déclamateur futile — et non comme un prédicateur de l'Evangile — celui dont le souci n'est pas d'amener les hommes à une plus étendue connaissance de Dieu et sur la voie du salut éternel. Et vraiment, plût au ciel qu'il n'y eût point de tels déclamateurs! — Par quels mobiles sont-ils donc surtout guidés? Quelques-uns, par le désir de la vaine gloire; et, voici comment ils le contentent : « Ils s'étudient à traiter des sujets plus élevés que proportionnés à leur auditoire; aux faibles esprits ils font montre d'eux-mêmes et ne s'occupent pas de leur salut. Ils rougissent d'avoir à exprimer des choses humbles et faciles à saisir, dans leur peur de paraître n'en pas savoir davantage... ils rougissent de donner le lait aux petits enfants ». Alors que le Seigneur Jésus faisait paraître,

(1) Jean, XX, 21.
(2) Jean, XVIII, 37.
(3) Jean, X, 10.

par l'humble condition de son auditoire, qu'il était bien celui qu'on attendait et qui devait *évangéliser les pauvres* (1), quels moyens n'emploient-ils pas pour attirer l'attention sur leurs sermons, en recherchant les villes célèbres et les églises particulièrement renommées ?

Mais, parce que certaines choses révélées par Dieu glacent d'épouvante la nature humaine qui est débile et corrompue et ne sont pas de nature à être évoquées devant le grand nombre, ils s'abstiennent prudemment d'en parler et traitent des sujets dans lesquels — si l'on fait abstraction du lieu — il n'entre rien de sacré. Et il n'est pas rare de les voir, au milieu d'un exposé des choses éternelles, passer aux questions politiques, surtout si quelque affaire de ce genre passionne les esprits de ceux qui les écoutent. En un mot, leur application semble n'avoir d'autre but que celui de plaire aux auditeurs et contenter le désir de ceux qui, selon saint Paul, sont *avides de tout ce qui peut chatouiller les oreilles* (2). De là, ce geste qui n'est ni calme ni grave, mais tel qu'on l'emploie habituellement sur la scène d'un théâtre ou dans une réunion populaire; de là, ce mol abandon dans le ton de la voix et les effets tragiques; de là, ce genre de style propre aux journaux; de là, cette abondance de pensées empruntées, non aux Livres Saints ou aux Pères de l'Eglise, mais aux écrits des impies et de ceux qui ne sont pas catholiques; de là, enfin, cette grande volubilité dans laquelle tombent la plupart de ces prédicateurs, et dont ils rebattent les oreilles tout en soulevant l'admiration de leurs auditeurs, sans leur apporter rien de bon qu'ils puissent remporter chez eux. Il est en outre fort étonnant à quel point de pareils prédicateurs sont trompés par l'opinion du vulgaire.

(1) Matth., XI, 5.
(2) II Tim., IV, 3.

Qu'ils obtiennent les applaudissements des ignorants et les réclament par un tel labeur et non sans sacrilège, c'est fort possible; est-ce là, pourtant, le prix de leur effort, alors qu'ils s'exposent à la fois au blâme des personnes avisées et, ce qui est plus grave, au sévère et redoutable jugement du Christ ?

Néanmoins, vénérables Frères, rechercher uniquement les applaudissements n'est pas le fait de tous ceux qui, dans leur prédication, s'écartent de la règle et du modèle à suivre.

Ordinairement, ceux qui convoitent de telles démonstrations poursuivent un autre but qui est, en outre, beaucoup moins louable. Le prêtre, dit saint Grégoire, ne prêche pas pour manger, mais il doit manger pour prêcher. Or, ceux qui oublient cette parole sont loin d'être rares; et, alors qu'ils ne comprenaient pas que leurs aptitudes les dirigeaient vers d'autres emplois devant décemment servir à leur entretien, ils se sont adonnés à la prédication, non pas avec le motif d'exercer le très saint ministère selon la règle, mais bien avec celui de réaliser un gain. Il est donc visible que leur souci ne tend point à chercher là où l'on peut espérer un plus grand fruit pour les âmes, mais là où la prédication est d'un rapport plus lucratif.

Dès lors, comme l'Eglise n'a rien à attendre d'eux, sinon détriment et déshonneur, il vous faut, vénérables Frères, veiller avec grand soin; et, si vous trouvez quelqu'un qui ait abusé de la prédication, dans la préoccupation de sa renommée ou d'un gain à percevoir, retirez-lui, sans délai, la fonction de prêcher. Car celui qui ne craint pas de souiller une chose aussi sainte par une conduite aussi perverse n'hésitera pas à descendre à toutes les indignités, étendant la tache de son ignominie non seulement à lui, mais à cette charge elle-même qu'il administre si honteusement.

La même sévérité devra être employée envers ceux qui ne prêchent pas de la manière qui convient, d'où il résulte qu'ils négligent les choses qui sont de toute nécessité dans l'accomplissement de ce ministère. Ce que sont ces choses, celui que l'Eglise a dénommé le *Prédicateur de la vérité*, l'Apôtre Paul, l'enseigne par son exemple: Plaise à Dieu que, dans sa bienfaisante pitié, nous ayons de semblables prédicateurs et en nombre beaucoup plus grand !

En premier lieu, ce que nous apprend saint Paul, c'est l'excellente préparation et instruction qu'il apporta à l'œuvre de la prédication. Et nous n'entendons point parler ici des études soigneuses qu'il fit de la Loi sous le magistère de Gamaliel. Car la science en lui infusée *par révélation* rendait obscure et anéantissait presque celle que pour lui-même il avait acquise; et celle-ci, nous le voyons par ses Lettres, lui fut aussi d'une très grande utilité. En résumé, c'est une nécessité pour le prédicateur d'avoir la science, ainsi que nous l'avons dit, et celui à qui sa lumière fait défaut tombe facilement, comme l'expose avec beaucoup de vérité cette sentence du IV^e^ Concile de Latran : « L'ignorance est mère de toutes les erreurs. » Nous ne voulons pas, cependant, que l'on entende la chose de toute espèce de science; il s'agit ici de celle que le prêtre doit posséder comme un bien propre et qui — pour dire la chose en peu de mots — comprend la connaissance de soi-même, de Dieu et de ses devoirs. De soi, disons-nous, afin que chaque prêtre renonce à ses intérêts personnels; de Dieu, pour qu'il amène tous les fidèles à le connaître et à l'aimer; de ses devoirs, afin qu'il les remplisse et pourvoie à leur observation. Si cette connaissance fait défaut, celle des autres choses *inspire de l'orgueil* et n'est d'aucune utilité.

Voyons plutôt comment l'Apôtre prépara son cœur en vue de la prédication. Ici, trois choses surtout de-

mandent à être considérées. Tout d'abord, le total abandon de saint Paul à la volonté divine. En effet, alors qu'il faisait route vers Damas, à peine fut-il touché de la force du Seigneur Jésus, qu'il poussa ce cri digne de l'Apôtre : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (1). Et il commença aussitôt de tout faire pour le Christ, et toujours dans la suite il agit de même travaillant et prenant son repos, au milieu de la gêne comme de l'abondance, acceptant louange et mépris, vivant et mourant pour Lui. A n'en pas douter, son apostolat ne fut si profitable que parce qu'il s'abandonna avec une extrême soumission à la volonté de Dieu. C'est pourquoi, tout prédicateur qui dirige ses efforts en vue de sauver les âmes doit pratiquer semblable soumission afin de ne point désirer plus d'auditeurs, de succès et de fruits qu'il n'en doit avoir : enfin, que Dieu seul soit son but, et non lui-même.

Aussi une telle application à se soumettre poursuit-elle l'âme, qui se trouve si bien préparée à la souffrance qu'elle ne fuit aucun genre de peine et de travail. Saint Paul eut cette seconde qualité à un degré tout à fait remarquable. Car, après que le Seigneur eut dit à son sujet : *Je lui montrerai combien il lui faut souffrir* pour moi (2), il embrassa par la suite toutes les fatigues avec une telle volonté qu'il écrivait : *Je surabonde de joie au milieu de toutes nos tribulations* (3). On ne croirait jamais quelle valeur acquiert auprès du peuple chrétien l'œuvre du prédicateur qui, possédant une telle endurance, détruit en lui tout ce qu'il y a d'humain et se concilie la grâce de Dieu, afin que son labeur porte des fruits.

Par contre, il en est qui, en quelque endroit qu'ils puissent aller, y recherchent, plus qu'il ne faut, les commodités de la vie et, du fait de leurs prédications.

(1) Act. IX, 6.
(2) Act., IX, 16.
(3) II Cor., VII, 4.

ne s'occupent presque pas des autres fonctions du saint ministère, en sorte qu'ils paraissent avoir plus égard à leur propre santé qu'à l'utilité des âmes.

En troisième et dernier lieu, l'Apôtre nous fait comprendre qu'il est nécessaire au prédicateur d'avoir ce qu'on nomme l'*esprit d'oraison*. Appelé à l'apostolat, son premier acte fut de prier : « Il est en prière », disent de lui les *Actes des Apôtres* (1). En effet, on ne cherche le salut des âmes ni par des paroles abondantes, ni par de subtiles discours, ni en pérorant avec fougue : le prédicateur qui s'en tient à cela n'est rien autre qu'*un airain sonnant ou une cymbale retentissante* (2). Ce qui donne aux paroles humaines leur vigueur et leur valeur merveilleuse pour le salut, c'est la grâce divine : *Dieu*, dit l'Apôtre, *a donné l'accroissement* (3). Aussi la grâce de Dieu ne s'obtient-elle point par l'étude et l'art, mais par les prières. C'est pourquoi celui qui s'adonne peu ou point à l'oraison dépense-t-il en vain pour prêcher et son travail et sa peine, puisque devant Dieu rien n'est profitable, ni à lui ni à ses auditeurs.

Et, pour conclure en peu de mots ce que nous avons dit jusqu'à présent, nous nous servirons de ces paroles de saint Pierre Damien : « Au prédicateur, deux choses sont, par-dessus tout, nécessaires : il faut qu'il regorge véritablement des pensées de la doctrine spirituelle et qu'il brille de la splendeur de la vie religieuse. Si le prêtre ne suffit ni à l'une ni à l'autre en sorte que sa vie soit resplendissante et remplie par la richesse de sa doctrine, la vie, sans aucun doute, est alors préférable à la doctrine... L'éclat de la vie vaut plus pour l'exemple que l'éloquence et l'élégance raffinée des discours... Il est nécessaire que le prêtre chargé de prêcher ruisselle des pluies de la doctrine et étin-

(1) Act., IX, 11.
(2) I Cor. XIII, 1.
(3) I Cor., III, 6.

celle des rayons de la vie religieuse, à l'instar de cet Ange qui, annonçant aux bergers la naissance du Seigneur, brilla d'une éclatante splendeur et exprima par des paroles la bonne nouvelle qu'il était venu leur annoncer. »

Mais, pour en revenir à saint Paul, si nous recherchons quels sujets il avait accoutumé de traiter en prêchant, nous voyons que lui-même les fait tous rentrer dans ces paroles : *Je n'ai pas jugé que je dusse savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* (1). Faire en sorte que les hommes connaissent de plus en plus Jésus-Christ et que par là ils sachent non seulement ce qu'il faut croire, mais encore comment il faut vivre, voilà ce à quoi saint Paul travailla avec toute l'ardeur de son cœur apostolique. C'est pourquoi il traitait des dogmes du Christ et de tous les préceptes, fussent-ils plus sévères que d'autres, et il n'apportait ni réticence ni adoucissements en parlant de l'humilité, de l'abnégation de soi-même, de la chasteté, du mépris des choses humaines, de l'obéissance, du pardon aux ennemis, et autres sujets semblables. Il n'éprouvait aucune timidité à déclarer qu'entre Dieu et Bélial il faut choisir à qui l'on veut obéir, et qu'il n'est pas possible d'avoir l'un et l'autre pour maîtres; qu'un jugement redoutable attend ceux qui doivent passer de vie à trépas; qu'il n'est pas loisible de transiger avec Dieu; qu'on doit espérer la vie éternelle si l'on accomplit toute la loi, et que le feu éternel attend ceux qui manquent à leurs devoirs en favorisant leurs convoitises. En effet, jamais le *Prédicateur de la vérité* n'eut l'idée de s'abstenir de traiter ces sortes de sujets, sous le prétexte que, vu la corruption de l'époque, de telles considérations auraient semblé trop dures à ceux à qui il s'adressait. Il apparaît donc qu'on ne doit pas approu-

(1) I Cor., II, 2.

er ces prédicateurs qui, de crainte d'ennuyer leurs uditeurs, n'osent traiter certains points de la doctrine hrétienne. Un médecin prescrit-il à son malade des emèdes inutiles, parce que celui-ci a l'horreur de ce ui lui serait salutaire? Au reste l'orateur donnera la reuve de sa force et de son pouvoir si sa parole rend gréable ce qui ne l'est pas.

Et, de quelle façon l'Apôtre donnait-il ses explications? Certes, « *pas avec le langage persuasif de la sagesse humaine* (1). » Combien il importe, vénérables frères, que, plus que toutes les autres, cette parole soit approfondie! Ne voyons-nous pas nombre d'orateurs sacrés dire qu'ils omettent les Saintes Ecritures, les Pères et les Docteurs de l'Eglise, les arguments de la théologie sacrée? Ils ne parlent presque de rien, sinon de la raison. Assurément, c'est un travers; car rien ne peut être profitable dans l'ordre surnaturel par le seul secours humain. — A cela, l'on objecte : Il ne peut être fait créance aux paroles d'un prédicateur qui insiste sur les choses qui ont été révélées par Dieu. Est-ce vrai? Soit, nous l'admettons pour ceux qui ne sont pas catholiques: bien que, lorsque les Grecs cherchaient la sagesse — évidemment celle du siècle, — l'Apôtre cependant leur prêchait Jésus crucifié (2). Et si nous tournons les yeux vers les nations catholiques, nous y voyons que ceux qui nous sont hostiles conservent presque la racine de la Foi : car, si leur esprit est aveuglé, c'est que leur cœur est corrompu.

Enfin, avec quel esprit saint Paul prêchait-il? Non pour plaire aux hommes, mais au Christ : *Si*, dit-il, *je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ* (3). Comme il portait un cœur brûlant de la charité du Christ, il ne recherchait rien en dehors de sa gloire. Oh! plaise à Dieu que tous ceux qui travail-

(1) I Cor., II, 4.
(2) I Cor., I, 22, 23.
(3) Gal., I, 10.

lent au ministère de la parole aiment Jésus-Christ; plaise à Dieu qu'ils puissent s'approprier cette parole de saint Paul : *Pour son amour, j'ai voulu tout perdre* (1), et cette autre : *Le Christ est ma vie!* (2). Ceux dont l'amour est si ardent savent enflammer les autres. C'est pourquoi saint Bernard donne au prédicateur le conseil suivant : « Si vous avez du goût, montrez que vous êtes comme le bassin et non comme le canal d'une fontaine. » Ce qui signifie : Soyez rempli de ce que vous dites, et ne vous contentez pas de le faire passer dans les autres. « Vraiment, ajoute le même docteur, nous avons aujourd'hui dans l'Eglise beaucoup de canaux, mais bien peu de fontaines. »

Pour qu'il n'en soit pas ainsi dans l'avenir, que vos efforts tendent, vénérables Frères, à mettre tout en œuvre pour que les prédicateurs qui sont selon le cœur de Dieu existent bientôt en très grand nombre. Ecartez notamment les indignes, choisissez ceux qui sont capables, en ayant recours à des règlements appropriés. Qu'à la prière de la Vierge très sainte, Mère auguste du Verbe incarné et Reine des Apôtres, Jésus-Christ, le Pasteur éternel, abaisse sur son troupeau un regard de miséricorde; et que, réchauffant au sein du clergé l'esprit de l'apostolat, Il multiplie ceux qui s'étudient à « se montrer agréables à Dieu, ouvriers irréprochables, et traitant d'une façon digne d'elle la parole de vérité (3). »

Comme gage des faveurs divines et de Notre bienveillance envers vous, Nous accordons très affectueusement, vénérables Frères, à vous, à votre clergé et à votre peuple, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, en la Fête du Sacré Cœur de Jésus, le 15 juin 1917, la troisième année de Notre Pontificat.

BENOIT XV, Pape.

(1) Philipp., III, 8.
(2) Philipp., I, 21.
(3) II Tim., II, 15.

DOMINICALES

Ier DIMANCHE DE L'AVENT

Prédiction de la fin du monde

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

« — Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune t dans les étoiles; et sur la terre les nations seront battues par la consternation que causera le bruit de mer et des flots ; les hommes sécheront de rayeur dans l'attente des maux qui menaceront tout univers, car les vertus des cieux seront ébranlées.

Alors on verra le Fils de l'homme venir sur une uée, avec une grande puissance et une grande maté.

Mais pour vous, lorsque tout cela commencera à produire, regardez en haut et levez la tête, car vo- délivrance est proche. »

Il leur donna ensuite cette comparaison :

« — Voyez le figuier et les autres arbres : dès e leurs feuilles paraissent, vous jugez que l'été va ntôt venir. De même, lorsque vous verrez arriver

ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche

Je vous le dis en vérité : cette génération ne finira point que tout cela ne soit accompli. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

(MATTHIEU, XXIV, 15-35. — Passages parallèles: MARC, XIII, 14-31; LUC, XXI, 25-33.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Nous voici en présence d'une *prophétie* de Notre-Seigneur. Jésus, en ce monde, a réalisé toutes les prophéties qui avaient été faites sur le Messie; mais lui-même en a fait d'autres : les unes sont déjà réalisées, comme celle de la ruine de Jérusalem et du peuple déicide; les autres sont encore à accomplir, comme celle de la fin du monde.

Ces deux prophéties, d'ailleurs, ont été faites en même temps, et nous les avons lues toutes deux dimanche dernier. C'était le mardi saint, au moment où se terminait la prédication du Christ. Revenant de Jérusalem à Béthanie avec ses apôtres, le Seigneur s'arrêta, sur le versant du mont des Oliviers, pour contempler encore le temple saint, et annoncer que bientôt il n'en resterait plus pierre sur pierre. Puis, passant de la fin de Jérusalem à la fin du monde, il en décrivit les signes précurseurs: c'est cette dernière page que nous venons de relire.

Essayons de la bien comprendre, en en groupant tous les détails autour de ces deux idées : l'époque de la fin du monde sera caractérisée par la frayeur des méchants et par la joie des justes...

I. *Les méchants trembleront.* — Les phénomènes qui se produiront aux approches de la fin du monde seront par eux-mêmes de nature à effrayer tous les hommes. Il y a des lois puissantes qui président, par la volonté de Dieu, à la nature : au mouvement des astres, à celui *de la mer et des flots;* ces lois sont d'une telle stabilité que l'Evangile peut les nommer les *vertus*, c'est-à-dire les puissances du firmament ou *des cieux.* Or, à la fin du monde, ces lois *seront ébranlées;* il en résultera d'effrayants phénomènes *dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles*, dans l'attraction qui soulève les flots de la mer. En présence de ces *signes* avant-coureurs, on se demandera *quels maux menacent encore l'univers...* En vérité, il y a là de quoi *abattre, consterner, dessécher de frayeur les hommes de toutes les nations!*

Pourquoi donc ai-je limité aux *méchants* cette consternation?... Parce que, précisément, Notre-Seigneur recommande aux justes de laisser aux autres la peur. Qu'ils craignent alors, les méchants, cela se conçoit trop aisément! Ce sera l'heure de la reddition des comptes!... Ce sera l'heure où *le Fils de l'homme viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté*, pour remettre toutes choses en place et tous les hommes à leur place. Ce sera l'heure où le mal devra céder pour jamais la place, où le méchant n'aura plus rien à revendiquer ni personne à écraser de ses ironies, de ses insolences, de ses ricanements ou de ses coups. Oui, les pécheurs feront bien alors de se laisser aller à la consternation, à laquelle les inviteront les signes avant-coureurs du jugement!

II. *Les justes relèveront la tête.* — Quant aux justes, quant aux fidèles disciples du Seigneur, ils n'écouteront pas la nature, qui les invitera à l'angoisse : ils écouteront comme toujours leur Maître, celui qui leur a dit : *Lorsque tout cela commencera à se produire, regardez en haut et levez la tête, parce que votre délivrance est proche.*

Il faut en convenir : si la vie a ses peines, elle en a plus encore pour le juste que pour le pécheur. Tous deux paient leur dette à la loi de la souffrance, mais il est en outre des souffrances ou des épreuves particulières, qui sont le lot spécial du juste.

En voulez-vous quelques exemples ? Parce que vous êtes fidèles à Dieu, vous récoltez souvent sur votre route, — sur la route du devoir, — les ironies de ceux qui vous voient suivre ce chemin sans avoir le courage de le prendre eux-mêmes : on vous traite de scrupuleux, d'esprits faibles (n'est-ce pas vous appeler esprits faibles que de se distinguer de vous en s'appelant esprits forts ?); — on sourit quand vous allez au confessionnal, on rit quand vous allez à la sainte table.

Parfois c'est plus grave : parce qu'on est fidèle à Dieu, on sera privé d'une place sur laquelle on comptait, d'un honneur auquel on avait droit, d'un avancement pour lequel on était tout désigné.

Et puis, n'avez-vous pas, comme chrétiens, vos souffrances morales « réservées », qui ne sont votre lot que parce que vous êtes chrétiens?

Vous êtes vraiment chrétiens, et votre conscience délicate vous fait plus souffrir pour une faute légère, que ne souffrent de leurs remords les méchants habitués au mal.

Vous êtes vraiment chrétiens, et vous ne souffrez as seulement de vos péchés à vous, mais des pénés de vos proches, et des péchés de votre nation. Vous êtes vraiment chrétiens, et vous expiez non eulement pour vos fautes personnelles, mais pour elles de votre famille et de votre patrie.

Vous êtes vraiment chrétiens, et de ce fait vous ncombent des aumônes plus considérables. Vous e donnez pas seulement, comme les autres et plus ue les autres, pour les pauvres, les infirmes, les ieillards. Vous avez pitié des pauvres infidèles, envelis dans les ténèbres du paganisme, et vous dénsez pour soutenir les œuvres de mission. Vous ez pitié des pauvres enfants que, parmi nous, l'on oudrait élever comme le sont les enfants des aïens, et vous dépensez pour fonder des écoles rétiennes, pour les entretenir, afin que le flameau de la foi ne s'éteigne pas dans votre patrie.

Vous le voyez, les *angoisses* des bons sont de us les jours. Il est bien juste qu'à la grande eure des angoisses de l'univers, ils en soient prérvés. Alors, ils regarderont en haut, ils lèveront tête : leur délivrance sera proche, le mal ne les chaînera plus, ce sera leur heure de triompher!

Quand cela arrivera-t-il? Jésus ne veut pas que us le sachions. Et de fait, cela n'intéresse vraiont que la génération qui verra ces choses.

Pour nous, il nous suffit de savoir que *la parole Dieu ne passe pas*, qu'elle aura *son plein accomssement avant que ne finisse la race humaine.* hs nous soucier davantage de l'époque de la fin monde, préparons-nous à notre fin à nous, et jugement qui la suivra.

II. — Dogme. — *Le Salut.*

Les vérités que tout chrétien doit connaître et croire sont contenues en abrégé dans le Symbole des Apôtres; or le Symbole se termine ainsi : « Je crois... la vie éternelle. » Et le catéchisme, terminant l'explication du Symbole, pose cette dernière question : « Qu'est-ce que se sauver ou faire son salut? » Et il répond : « Se sauver ou faire son salut, c'est vivre chrétiennement, de manière à mériter le ciel et à éviter l'enfer. »

C'est donc la pensée des fins dernières qui couronne le dogme, qui en est la terminaison. Mais c'est elle aussi qui en est le préambule. Car enfin quel but poursuivons-nous, en croyant et en agissant selon notre croyance? Nous recherchons le ciel et nous fuyons l'enfer.

La pensée des fins dernières est donc très utile à méditer, au début même de cette année ecclésiastique, que nous emploierons à étudier le dogme catholique. « En toute chose, a dit La Fontaine, il faut considérer la fin », et ce disant il faisait écho à la sagesse des nations. « Considérons la fin » nous aussi, mais la grande fin, la « fin des fins » ce nous sera un précieux stimulant à l'étude, à la pratique et à l'amour de la religion qui nous conduit à cette fin.

Notre devoir à l'égard de nos fins dernières est triple : il faut y *croire*, y *penser*, y *travailler*.

I. *Il faut y croire.* — Il faut y croire, parce que c'est la révélation de Dieu et l'enseignement de l'Eglise. Maintes fois Notre-Seigneur nous en

parlé : relisez plutôt l'Evangile de ce dimanche : Jésus nous y enseigne que non seulement nous finirons, mais que le monde même qui nous abrite finira un jour. Ce jour-là, il viendra « avec une grande puissance et une grande majesté ». Et pour quoi faire? Pour juger le monde. Il opérera la grande et définitive séparation entre les bons et les méchants : pour les uns, le ciel éternel et ses joies indicibles; pour les autres, le châtiment sans fin.

De cela nous sommes prévenus par le divin Maître; à cela nous n'échapperons pas : nous mourrons, nous ressusciterons, nous serons jugés, nous serons rangés, selon nos œuvres ici-bas, dans l'une des deux nations de l'éternité, et nous serons, finalement, éternellement heureux ou éternellement malheureux. Tel est l'enseignement formel de Jésus, et, après lui, de la sainte Eglise. Nous y croyons. Mais cela ne suffit pas.

II. *Il faut y penser.* — Vous avez certainement remarqué que la page d'Évangile, proposée aujourd'hui à nos réflexions, l'avait déjà été dimanche dernier. Or les dimanches de l'année ne suffisent pas pour que nous soient présentées toutes les pages évangéliques... et en voici une qui nous est proposée deux fois. Qu'est-ce à dire?

Dimanche dernier était le dernier dimanche d'une année liturgique, le présent dimanche est le premier de l'année nouvelle : c'est donc le premier et le dernier dimanche de l'année que l'Eglise nous fait lire cette page. Par là elle nous dit : D'un bout l'autre de l'année, pensez à vos fins dernières, ayez présentes à l'esprit les vérités du salut, et vous vous sauverez. « Comment avez-vous découvert

la loi de l'attraction? » demandait-on à Newton, qui répondit : « En y pensant. » Ainsi pourrait-on lire : « Comment se sauve-t-on? — En y pensant. » Il y a bien longtemps que cela a été dit et avec une toute autre autorité, puisque cette parole est dans la Bible : « Souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. »

Est-ce à dire qu'il faut toujours se répéter : « Je mourrai, je serai jugé, je serai sauvé ou damné selon mes œuvres »? Eh non! Mais il y a des pensées qui dirigent nos actions, même quand nous pensons à autre chose. Vous êtes tous réunis à l'église, venant d'endroits bien différents. Or chacun de vous, de sa maison jusqu'ici, n'a pas dévié d'un seul pas de la route qu'il devait suivre. Vous ne vous disiez point à chaque pas : « Je vais à l'église », vous pensiez à autre chose, vous parliez d'autre chose, et cependant chacun de vos pas était guidé par cette pensée : « Je vais à l'église... » Ainsi en doit-il être de la pensée du salut. Nous allons à l'éternité : même quand nous n'y pensons point cette idée doit diriger nos pas vers le ciel.

III. *Il faut y travailler.* — Evidemment, il ne suffit pas de penser à l'éternité pour s'y préparer; il faut quelque chose de plus positif : il faut y travailler, s'en rendre digne par l'obéissance à la loi de Dieu. Mais précisément, si nous y pensons nous y travaillerons... C'est-à-dire : nous nous inquiéterons de connaître les conditions du salut et de les remplir; nous nous préoccuperons de savoir ce qu'il faut croire, et nous le croirons; — ce qu'il faut faire, et nous le ferons; — ce qu'il faut éviter, et nous l'éviterons. Et ainsi, nous nous sauverons.

III. — Morale. — *L'Espérance.*

Remarquez ce conseil, que donne Jésus à ceux de ses fidèles qui vivront à l'époque de la fin du monde : « Regardez en haut et levez la tête ! » Pourquoi? « Parce que votre délivrance approche. »

Mais qu'ai-je dit? Ce n'est pas seulement aux chrétiens des derniers temps, c'est à ceux de tous les temps que le Maître fait cette recommandation. Et savez-vous quelle vertu il leur prescrit par là ? C'est la vertu d'*espérance.*

L'espérance est une vertu théologale ou, pour être plus clair, une vertu divine. Elle est divine, parce qu'elle dépasse nos forces humaines et ne se trouve en nous que par un don de Dieu; elle est divine, aussi, parce qu'elle a Dieu pour objet direct. La plupart des vertus règlent nos rapports avec les hommes ou notre conduite envers nous-mêmes, les vertus théologales règlent nos rapports avec Dieu. Espérer, c'est attendre Dieu.

Parlons aujourd'hui de l'espérance, pour en dire l'*objet* et les *motifs.*

I. *Objet de l'espérance.* — Espérer c'est attendre : vous le savez par l'emploi que vous faites de ce mot dans le langage ordinaire : vous espérez une place, une joie, une récompense, c'est-à-dire que vous les attendez... mais sans en être sûrs : tant d'hommes et tant de choses peuvent se mettre en travers de votre espoir!

Dans le langage chrétien, espérer, c'est aussi attendre, mais cette fois c'est attendre avec sécurité, « avec une ferme confiance », comme il est dit

dans la formule même de l'acte d'espérance. Ce n'est pas un « peut-être » qui est au bout de notre attente, c'est une certitude, c'est une assurance. Nous verrons bientôt pourquoi. Mais tout d'abord, qu'attendons-nous?

Nous attendons le ciel. Nous attendons ce que Notre-Seigneur dit à ses fidèles d'attendre au milieu des angoisses des derniers jours : la *délivrance*. Oui, *regardons là-haut*, ce qui nous y attend, c'est la délivrance de tout mal, c'est la délivrance des peines, des anxiétés, des douleurs, des souffrances physiques et morales. En un mot, c'est le *ciel*.

Mais le ciel, c'est bien difficile à gagner!... Ce n'est pas seulement un bonheur, c'est une récompense, et une récompense doit se mériter. Comment le pourrons-nous?... Ici encore l'espérance intervient. « Qui veut la fin veut les moyens », dit le proverbe, et je dirai en le modifiant un peu : « Qui espère la fin doit espérer les moyens. » Ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu : nous nous heurtons, pour mériter le ciel, à des difficultés insurmontables à notre faiblesse ? Allons jusqu'au bout de l'espérance : pour espérer la fin, espérons les moyens. Dieu nous offre le ciel, il nous offre nécessairement, en même temps, les moyens de le conquérir : ces moyens nous sont, comme la fin même, promis par Dieu; et donc, *espérons*-les!

II. — *Motifs de l'espérance.* — Notre espérance, nous l'avons vu, doit être ferme et assurée. Pourquoi? C'est qu'elle repose sur la parole même de Dieu, de Jésus qui a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.*

Mes paroles ne passeront pas, c'est-à-dire : « Mes

romesses sont toujours tenues. Je n'ai qu'une pa-
ole, et elle est éternelle. C'est un fondement aussi
olide que celui où se fixe l'*ancre* qui elle-même
ixe le navire. » Aussi bien, l'*ancre* est le symbole
hoisi pour représenter l'Espérance.

Pourquoi nos promesses, à nous autres hommes,
ne sont-elles pas toujours tenues? C'est tantôt la vo-
onté qui nous manque, et tantôt la puissance. Un
el voudrait bien, mais il ne peut pas... Tel autre
ourrait, mais il ne veut pas!... Il ne peut en être
insi des promesses divines : Dieu veut les tenir,
arce qu'il est infiniment vrai et fidèle; il peut les
enir, parce qu'il est tout-puissant; dès lors il les
iendra.

Pour affermir encore votre espérance, pensez à la
onté de Dieu, qui est sans bornes; songez aux mé-
ites de Jésus-Christ, qui sont infinis. Rappelez-vous
es longs siècles, que symbolise le temps de
'Avent où nous entrons aujourd'hui, et pendant
esquels les Juifs attendaient le Messie. Dieu l'avait
romis : on l'attendait. A travers les siècles,
n l'attendit; au milieu des épreuves, de la capti-
ité, des tribulations de toute sorte, on l'attendit.
ieu sembla à certains moments se retirer de ce
euple changeant : le peuple ne cessa pas d'atten-
re. Pourquoi? Parce que Dieu avait promis, et que,
our Dieu, promettre et tenir sont un.

De même, mon Dieu, « nous espérons, avec une
erme confiance, que vous nous donnerez, par les
érites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde,
t si nous observons vos commandements, votre
loire dans l'autre, parce que vous êtes infiniment
on et fidèle dans vos promesses ».

IV. — Grace. — *Le Caractère sacramentel.*

Erunt signa, « Il y aura des signes », dit Notre-Seigneur, et il parle ici de signes matériels. Mais dans le monde des âmes également, dans l'ordre surnaturel *il y aura des signes*, aurait pu dire le divin Maître. Ecoutez plutôt le concile de Trente, nous enseignant que « trois sacrements impriment dans l'âme un signe spirituel et ineffaçable ».

Ce signe, c'est ce que l'on appelle le *caractère* sacramentel; ces trois sacrements, ce sont le Baptême, la Confirmation et l'Ordre. Le Baptême imprime en notre âme le signe de l'enfant de Dieu; la Confirmation, le signe du soldat de Dieu; l'Ordre, le signe du ministre de Dieu. Chacun de ces signes est indélébile : « le ciel et la terre passeront, mais la parole de Jésus-Christ ne passera pas », qui a fait du baptisé un chrétien, du confirmé un parfait chrétien, de l' « ordonné » un prêtre.

Voilà pourquoi ces trois sacrements ne peuvent être réitérés. Pourquoi le seraient-ils? Leur effet subsiste et subsistera éternellement.

Autour de cette notion du caractère sacramentel je voudrais grouper quelques pensées, que je ramène à ces trois : vous avez tous le signe du *Baptême*, vous devez avoir tous le signe de la *Confirmation*, quelques-uns d'entre vous sont peut-être appelés à avoir le signe de l'*Ordre*.

I. *Baptême.* — Vous avez tous le signe du Baptême : et ce signe, vous l'aurez toujours.

C'était en Chine, au début du dix-neuvième siècle, durant la persécution de l'empereur Kia-King.

Huit chrétiens avaient été arrachés à leur communauté, mis en prison et torturés pendant huit mois, dans l'espoir de les faire apostasier. Ils demeurèrent malgré tout fidèles et, lassé, le mandarin les fit venir et leur rendit la liberté.

— Nous n'en voulons pas, répondirent-ils, car si nous retournons ainsi chez nous, on croira que nous avons apostasié. Nous ne partirons que si vous nous donnez un certificat de christianisme. — Un certificat de christianisme : qu'est-ce que cela? interroge le mandarin. — Voici : à chacun de nous, sur la peau du dos, vous ferez graver au fer rouge le mot *chrétien.*

Ainsi fut fait et les huit chrétiens revinrent au milieu de leurs frères, reçus en triomphe par tout le village, parce qu'ils portaient le témoignage ineffaçable de leur fidélité à Jésus-Christ.

Cet exemple n'est-il pas plus éloquent que toutes les leçons que je pourrais vous donner? Ce n'est pas sur le corps, c'est dans l'âme que vous portez, gravé ineffaçablement, votre titre de chrétien. Dans l'enfer même, les damnés baptisés le portent et c'est vraiment pour eux un fer rouge qui les brûle. Mais dans le ciel, ce titre est un fleuron de la couronne des saints. Dès ici-bas, c'est pour vous un titre de noblesse : portez-le fièrement et dignement.

II. *Confirmation.* — Le signe de la Confirmation n'est pas indispensable au salut comme le signe du baptême. Néanmoins, le baptisé est obligé de recevoir la Confirmation quand il le peut.

Le caractère qui s'imprime en notre âme avec ce sacrement, c'est le caractère de soldat de Dieu. Le baptême nous a faits ses enfants... Mais l'enfant ne

peut combattre : il est trop faible. Pour entrer dans la milice il faut qu'il soit devenu adulte.

Or, précisément, dans la vie surnaturelle, la Confirmation fait passer le baptisé à l'état adulte. Dès lors il est capable de défendre Jésus-Christ, de défendre la patrie de son âme, qui est la sainte Eglise... Et l'évêque l'enrôle : il en fait un soldat, il lui confie le drapeau du chrétien qui n'est autre que la *croix*. C'en est fait... et c'en est fait pour l'éternité : dans cette âme s'est imprimé un deuxième caractère ineffaçable. Soldat de Jésus-Christ, le confirmé le restera éternellement. S'il trahit son devoir ici-bas, si dans l'éternité il se perd, il sera toujours le soldat du Christ : soldat lâche et déserteur, mais soldat. Le temps du service, dans la milice chrétienne, n'est pas de deux ou trois ans, il est de toute la vie et de l'éternité.

III. *Ordre.* — Mentionnons en terminant le signe du ministre de Dieu, le caractère imprimé pour toujours dans l'âme par le sacrement de l'Ordre.

Vous le savez, c'est ce sacrement qui fait les prêtres. Or, en cette paroisse, calculez le nombre des prêtres qui vous ont été donnés par la sainte Eglise... N'est-il pas juste qu'en retour la paroisse donne aussi quelques prêtres à l'Eglise? Il y en a peut-être quelques-uns, parmi les jeunes qui m'entendent, que Dieu a désignés pour être ses prêtres, pour recevoir le caractère sacerdotal. Si quelqu'un de vous, mes enfants, a entendu cet appel, qu'il y réponde! qu'il accepte avec confiance la mission que Dieu veut lui confier!... Un jour, à son tour, il distribuera aux âmes la parole de Jésus-Christ, cette parole « qui ne passera jamais »!

V. — Apologétique. — *Le jugement dernier.*

e jugement général, dont il est question dans
angile d'aujourd'hui, est un article de foi, et
s le trouvons mentionné dans le Symbole : « Il
ndra juger les vivants et les morts », y est-il dit
ésus-Christ. Les « vivants », c'est-à-dire les con-
porains et les témoins des faits prédits dans
angile, mourront pour obéir à la loi commune
ubir le jugement particulier, puis ils ressuscite-
, avec tous ceux qui les auront précédés en ce
nde, pour comparaître au jugement universel.

Mais pourquoi? objectent ici certains incrédu-
Dieu ne fait rien d'inutile. Or le sort de cha-
homme aura été fixé au jugement particulier.
rquoi ce second procès, où aucune sentence an-
eure ne pourra être revisée? »

videmment, si le jugement universel devait être
révision du jugement individuel qui suit la
t, il serait parfaitement inutile, car Dieu n'a pas
reviser : il est tout intelligent, et rien ne lui
ppe des causes particulières qu'il a à juger cha-
jour; il est infiniment juste, et sa sentence pre-
re n'a pu être faussée dans le sens d'une exces-
rigueur, pas plus que dans celui d'une trop fai-
bonté. Sur terre, les condamnés en première
nce peuvent aller en appel; mais le jugement
ier n'est ni une cour d'appel ni une cour de
tion; les jugements particuliers ne sont pas re
bles.

n'est donc pas là qu'il faut chercher l'utilité
ugement général. Mais il aura d'autres caractè-
et voici à quoi il servira :

I. *Le jugement général sera la glorification des justes.* — Sur terre, ils auront assisté à la glorification des pécheurs; eux-mêmes ils auront été humiliés de toute manière. N'est-il pas juste que la promesse de Jésus se réalise : « Celui qui s'abaisse sera exalté? » N'est-il pas juste qu'ils soient glorifiés devant ceux-là même qui les auront raillés, bafoués ou persécutés?

II. *Le jugement général sera la confusion des pécheurs.* — Souvent ils *cachent* leurs crimes . voleurs secrets, « pratiquants » hypocrites, époux infidèles ils ont ici-bas un masque sur le visage; n'est-ce pas un prélude nécessaire de leur châtiment que ce masque leur soit arraché et qu'on les voie enfin tels qu'ils sont?... Et si c'est au confessionnal qu'ils ont caché leurs fautes, n'est-ce pas une juste peine que les péchés, iniquement celés à un prêtre soient étalés aux yeux de tous les hommes?

A côté de ceux qui cachent leurs crimes, il y a ceux qui les *excusent.* N'est-il pas juste qu'ils soient mis en présence de ceux qui, placés dans les mêmes circonstances, affligés des mêmes faiblesses en proie aux mêmes tentations, n'ont pas succombé, ou qui du moins se sont relevés par le repentir et par la pénitence?

Il y a enfin ceux qui *se vantent* de leurs crimes qui les rendent publics, qui y cherchent leur gloire. Il est bien juste qu'ils aient, au jugement dernier, la publicité qu'ils ont cherchée sur la terre... mais cette fois pour leur châtiment!

D'autre part, en plus des péchés individuels, il est des péchés de sociétés, des fautes nationales. La réprobation solennelle de ces péchés communs ne

it avoir lieu au jugement particulier, précisément à cause de son caractère individuel. Ne sera-t-il donc jamais promulguée solennellement par lui qui juge, non seulement les hommes, mais les peuples et les empires?... Sans doute, dans l'éternité il n'y aura plus de nations. Mais quel soulagement pour la justice d'entendre tomber des lèvres du Fils de Dieu, avant que telle nation disparaisse à tout jamais, la sentence qui la louera ou qui la blâmera pour les actes de son histoire!

II. *Le Jugement général sera l'exaltation de Homme-Dieu.* — Il a été jugé publiquement, exécuté à la vue de tous. N'est-il pas convenable que le Juif damné de Caïphe et de Pilate juge, à son tour, publiquement, non seulement Caïphe et Pilate, mais les Caïphes et les Pilates de toutes les générations humaines?

IV. Enfin, *le jugement général sera la justification éclatante de la Providence divine* dans le gouvernement du monde. Sur terre, le mal n'est pas toujours puni, ni le bien, toujours récompensé. Les méchants en prennent prétexte pour blasphémer, les justes eux-mêmes y voient trop souvent des sujets de plaintes, ou tout au moins d'étonnement. Les humains citent Dieu à leur tribunal!... A leur tour ils seront cités au tribunal de Dieu. Ils auront tout remis en place, ils comprendront enfin que la terre n'était pas le lieu de la sanction, mais seulement celui de l'épreuve. Les justes remercieront Dieu de les avoir éprouvés sur terre. Les méchants reconnaîtront qu'ils se sont damnés eux-mêmes. Et la grande triomphatrice de ce jugement, ce sera la Providence de Dieu.

VI. — Avis aux enfants

Contre l'abus des formules de serment

Remarquez ce mot de Notre-Seigneur : « Je vous le dis *en vérité.* » Si je vous demandais : « Notre Seigneur pouvait-il mentir? » vous me répondriez : « Non, puisqu'il est Dieu et que Dieu ne peut mentir. »

Ce serait très bien répondu. Mais alors, pourquoi Jésus dit-il ici : « Je vous le dis *en vérité* », puisque toujours il parle *en vérité* ou selon la vérité?

Voici la solution de ce petit problème. Parfois quand Notre-Seigneur voulait appeler l'attention sur une vérité plus importante, quand il voulait l'attester d'une manière encore plus ferme et la faire entrer plus profondément dans l'esprit de ses auditeurs, il ne se contentait pas d'*affirmer* cette vérité, il la proclamait *sous la foi du serment.* En d'autres termes, il jurait.

Mais il y a une différence très grande entre les serments que nous pouvons proférer et ceux que formulait Jésus. Quand jurons-nous? Lorsque la vérité que nous affirmons est très importante, et qu'il y a nécessité d'en convaincre ceux qui nous écoutent : dans ce cas, notre témoignage ne suffit pas et nous y ajoutons celui de Dieu même : nous jurons devant Dieu, et c'est comme si nous disions : « Je vous affirme tel fait : si Dieu, qui est la vérité même, vous parlait à ma place, il vous l'affirmerait comme moi. »

Pour Jésus, il n'avait pas besoin d'ajouter à son

émoignage celui de Dieu, puisque ces deux témoi-nages ne faisaient qu'un, Jésus étant Dieu. Mais il edoublait, pour ainsi dire, son affirmation, en la isant précéder du mot *amen*, « en vérité », que ouvent même il répétait deux fois : *Amen, amen,* en vérité, en vérité, je vous le dis ».

De ce que je viens de vous rappeler il résulte que serment est une chose sainte. Prêter un faux ser-ment est une grosse faute, puisque c'est traiter ieu en menteur, en le prenant à témoin d'une af-rmation que l'on sait ou que l'on croit fausse.

Mais il faut éviter de jurer, même pour confir-er la vérité, quand il s'agit de choses sans impor-nce. On n'a pas à invoquer le témoignage de ieu pour certifier le nombre de billes que l'on a ises au but... ou pour une foule d'affirmations ssi importantes que celle-là.

Or il y a des enfants qui ont toujours à la bouche s mots « Je jure. » Je sais bien que dans leur ensée il ne s'agit point d'un serment, et que sou-ent même, ils ne savent pas ce que c'est qu'un rment. Ils disent cela comme ils diraient « Je ous l'assure », et ce n'est pas le témoignage de ieu qu'ils invoquent, mais simplement le leur.

Mais puisque vous ne voulez pas jurer, ne dites s « Je jure ». Ce sera beaucoup plus grammatical beaucoup plus chrétien.

Le saint nom de Dieu ne doit être employé par us qu'avec le plus grand respect, et vous savez e Dieu lui-même nous en a fait un commande-ent spécial, qui est le second du Décalogue. Or rer, c'est faire appel au saint nom de Dieu : ne le isons qu'avec vérité, et avec convenance.

VII. — Avis aux jeunes gens

Ce qui ébranle les « vertus des cieux ».

« Les vertus des cieux seront ébranlées. » Souvent, au milieu des joies de la première communion solennelle, cette parole de Notre-Seigneur me revient à l'esprit et m'attriste. Je vois tous ces enfants si purs, si vrais; je les entends promettre, avec tout l'élan de leur sincérité, fidélité à Jésus-Christ... Et je me rappelle ceux qui étaient là avant eux, dont j'admirais aussi « les vertus célestes », qui eux aussi avaient promis fidélité... et qui n'étaient plus là... Pour les retrouver, il fallait aller les chercher dans le camp de l'indifférence religieuse. Les « vertus des cieux » ont été ébranlées...

Puisque vous êtes ici à m'écouter, cela prouve que, vous du moins, vous êtes restés fidèles. Votre foi n'a pas été ébranlée; votre vertu est restée intacte ou, si elle a subi quelque déchet, la grâce de la pénitence est venue tout réparer. Je n'en ai pas moins le devoir de vous prémunir contre ce qui pourrait porter atteinte à votre foi, à votre fidélité à servir Dieu.

Trois causes surtout ont le triste pouvoir d' « ébranler les vertus des cieux » :

I. D'abord l'*orgueil*. Vous n'êtes pas encore des savants, vous êtes seulement sur le chemin de la science. Mais la demi-science est orgueilleuse. Volontiers elle se figure être la science complète, et trop souvent le jeune homme qui s'instruit, parce

'il « en sait » plus que sa mère, se figure qu'il
a pas besoin, comme elle, de croire en Dieu et
la Sainte Eglise. Il se considère, comme il le dit
milièrement, comme « au-dessus de cela ». Les
ais savants, grâce à Dieu, n'en sont pas là ; et
us connaissez le mot de Pasteur, qui assurait
e la science l'avait ramené à la foi du charbon-
er, et que s'il apprenait encore, il irait sans
ute jusqu'à la foi de la charbonnière. Il n'y a
en d'humiliant à partager la foi d'un Pasteur!...
II. Les « vertus des cieux » sont encore « ébran-
s » par les *passions*. A votre âge, elles sont par-
is très exigeantes. Ce sont des exigences sans
oit : n'y souscrivez donc pas. Et ne cherchez
s d'autre cause à la défection d'un grand nom-
e de jeunes gens : pour répéter un mot fameux,
est le cœur qui leur a fait mal à la tête...
III. Enfin, une troisième cause qui « ébranle les
rtus des cieux », c'est *le respect humain*. On as-
re que ce mal est surtout un mal français. Espé-
ns qu'il le sera de moins en moins.
Connaissez-vous rien de plus sot? Avoir peur de
montrer chrétien devant des camarades qui ne le
t pas, et précisément parce qu'ils ne le sont
!... Sourire complaisamment à des plaisanteries
placées qu'ils font sur la religion, parce qu'on
se pas la défendre!... Craindre d'aller à l'église,
se montrer au confessionnal, de se faire voir à
sainte table : que cela est mesquin!... Et cette
r se rencontre chez des jeunes gens qui n'ont eu
r ni des balles ni des obus!... Cette peur, je l'es-
bien, ne sera jamais la vôtre!...

VIII. — Avis aux jeunes filles

Les « Prophéties ».

Au cours de l'année ecclésiastique, nous rencontrerons, dans les Evangiles du dimanche, un certain nombre de prophéties. Les unes auront pour auteur Notre-Seigneur lui-même : telle, celle que nous lisons aujourd'hui et qui est relative à la fin du monde. Les autres seront des prophéties de l'Ancien Testament, ayant le Messie non pour auteur mais pour objet.

Voilà les prophéties auxquelles nous sommes tous obligés de croire : ce sont celles qui se trouvent dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament. En dehors de là, aucune ne s'impose à notre croyance.

Cela ne veut pas dire qu'aucune prophétie ne soit acceptable en dehors de celles que renferme la Bible. Il est à croire, au contraire, que Dieu, qui connaît l'avenir et qui tant de fois a jugé bon d'en soulever le voile à nos yeux, n'a pas entièrement renoncé à l'exercice de ce droit depuis dix-huit siècles. Mais l'Eglise ne nous oblige à croire qu'aux prophéties bibliques. Pour toutes les autres, elle nous laisse entièrement libres de croire ou de ne pas croire.

Qu'allons-nous faire de cette liberté?

Il serait excessif de rejeter en bloc toutes les prophéties « non bibliques », sans les examiner et voir si quelques-unes ne sont pas acceptables. Mais il serait aussi excessif d'admettre toutes les prophé-

es » ou plutôt tout ce que l'on colporte sous ce
om.

Les jeunes filles, dit-on, se laissent plus facile-
ent impressionner que d'autres par les textes
prophétiques ». Il suffit qu'on les attribue à
saint Malachie » ou à « sainte Odile », par exem-
e, pour qu'elles aient peur de manquer au res-
ct dû à ces saints en n'acceptant pas leurs dires.

La question est, précisément, de savoir si saint
alachie, sainte Odile et autres saints sont vérita-
ement les auteurs des prophéties qui circulent
us leur nom! Tant de subterfuges ont servi, à ce
oint de vue, que l'authenticité de pareils textes
ste des plus douteuses; et vous ne manquez, ni à
foi, ni au respect dû aux saints, en demeurant à
t égard dans une sage défiance.

J'en dirai autant des formules de prières qui cir-
lent sous le nom de *chaînes*, et que je puis bien
nger dans la catégorie des prophéties : n'annon-
nt-elles pas, en effet, des malheurs à ceux qui
raient l'audace de « rompre la chaîne »?

Ne donnez aucune créance à ces pratiques, qui
nt de véritables superstitions. Si vous saviez tout
mal qu'elles font à la religion! Les impies s'en
usent : « Voyez, disent-ils, comme les catholi-
s ont peu de discernement : ils croient n'im-
te qui et à n'importe quoi! »

Ne leur donnons pas des armes contre nous.
oyons d'une foi sincère et éclairée tout ce que
glise impose à notre croyance. Pour le reste,
minons sans parti pris, rejetons l'ivraie, gar-
ns le bon grain, ayons en un mot l'*obéissance*
raisonnable que nous recommande saint Paul.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Evangile du 1er dimanche de l'Avent 25

I. Explication de l'Evangile 26

II. *Dogme.* Le Salut 30
Cf. *l'Immortalité de l'âme*, 23e dim. ap. Pent., t. III, p. 390.

III. *Morale.* L'Espérance 33
Cf. *les Péchés contre l'espérance*, 4e dim. ap. Epiph., t. I, p. 273; — *la Présomption*, Septuag., t. I, p. 356.

IV. *Grâce.* Le Caractère sacramentel 36
Cf. *les Sacrements (en général)*, 11e dim. ap. Pent., t. III, p. 108; — *les Sept sacrements*, 15e dim. ap. Pent., t. III, p. 204.

V. *Apologétique.* Le Jugement dernier 39
Cf. *la Fin du monde et le jugement général*, 24e dim. ap. Pent., t. III, p. 414.

VI. *Avis aux enfants.* Contre l'abus des formules de serment 42
Cf. *le Serment*, 3e dim. ap. Pâq., t. II, p. 177.

VII. *Avis aux jeunes gens.* Ce qui ébranle les « Vertus des cieux » 44
Cf. *l'Impureté*, 3e dim. de Car., t. II, p. 9; — *le Respect humain*, 3e dim. Avent, t. I, p. 92; Pâques, t. II, p. 114; dim. dans l'Oct. de l'Ascens. t. II, p. 273.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* Les « Prophéties »... 46
Cf. *les Prophéties de J.-C.*, 9e dim. ap. Pent., t. III, p. 54; — *les Prophéties réalisées par J.-C.*, 17e dim. ap. Pent., t. III, p. 246; — *Objections contre les Prophéties, Rameaux*, t. II, p. 87.

Autres sujets :

IX. La mort, *notre petite* « fin du monde » : — la mort du juste, pleine d'espérance (*regardez en haut...*); — la mort du pécheur, pleine d'anxiété (ils *sécheront de frayeur...*).

X. Les prophéties de N.-S. Celles qui sont accomplies, celles qui restent à accomplir.

XI. Les trois Avènements (*Avent*) du Fils de Dieu dans la crèche, dans les âmes, au dernier jour.

IIe DIMANCHE DE L'AVENT

Ambassade envoyée par Jean-Baptiste a Notre-Seigneur Jésus-Christ

En ce temps-là, Jean-Baptiste entendit parler
ans sa prison de tout ce que faisait le Christ, et il
i envoya deux de ses disciples pour lui demander :
« — Etes-vous celui qui doit venir? ou devons-nous
attendre un autre ? »
Jésus leur répondit :
« — Allez rapporter à Jean ce que vous avez en-
ndu et ce que vous avez vu : les aveugles voient,
s boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les
urds entendent, les morts ressuscitent, les pau-
es sont évangélisés... Et bienheureux celui qui ne
endra pas de moi un sujet de scandale! »
Comme ils s'en retournaient, Jésus se mit à parler
Jean à la foule :
— Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un ro-
au agité par le vent?
Mais encore, qu'êtes-vous allés voir? Un homme
tu mollement? Mais ceux qui s'habillent de la
rte se trouvent dans les maisons des rois!
Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je
us le dis : et plus qu'un prophète ! Car c'est de lui

qu'il est écrit : « Voici que j'envoie devant toi mon « ange, et il te préparera la voie. »

(MATTHIEU, XI, 2-10. — Passage parallèle; Luc, VII, 19-27.)

1. — *Explication de l'Evangile.*

Aujourd'hui et les deux dimanches qui vont venir, le saint Evangile nous parlera de Jean-Baptiste. A cela rien d'étonnant : nous sommes dans le temps de l'*Avent*, qui nous rappelle celui où l'on attendait le Messie; or ce fut Jean qui fut choisi pour annoncer que l'attente était finie et que le Messie allait enfin paraître.

L'épisode aujourd'hui raconté par l'Evangéliste est fort intéressant, mais certains détails ont besoin d'en être expliqués. Reprenons ce récit en le partageant en trois phases : la question de Jean-Baptiste, — la réponse de Jésus, — et l'éloge de Jean par Jésus.

I. *Question de Jean-Baptiste.* — Au premier abord, il semble étonnant que Jean-Baptiste envoie demander à Jésus s'il est bien « celui qui doit venir », c'est-à-dire le Messie. Quand on se rappelle que Jean, voyant venir à lui Jésus, l'avait appelé l'Agneau de Dieu, « celui qui devait effacer les péchés du monde », on est tenté de se demander si la foi du Baptiste n'avait pas ensuite faibli...

Rassurons-nous!... En envoyant poser cette question à Jésus, Jean ne faisait que continuer sa mission : il annonçait encore le Messie. Et voici qui explique l'ambassade qu'il envoie à Jésus.

Depuis un an Jésus prêchait, depuis six mois

ean avait été emprisonné par Hérode, irrité des eproches que le Prophète lui adressait sur sa mau- aise conduite, et cependant Jean gardait encore des isciples qui trouvaient le moyen de le voir dans sa rison, et qui ne pouvaient se décider à le quitter our Jésus, malgré les conseils que Jean-Baptiste leur n donnait lui-même.

Dans ces circonstances, Jean voulut faire convertir es disciples à Jésus par Jésus lui-même. Le Messie enait de ressusciter à Naïm le fils d'une veuve : e miracle était l'objet de toutes les conversations, s disciples de Jean l'apprirent et vinrent aussitôt ui parler *de tout ce que faisait le Christ*. Sans doute s conclurent leur rapport par cette question : « *Est- celui qui doit venir? ou devons-nous en attendre n autre?* » Et c'est alors que Jean recourut au noyen auquel sans doute il avait déjà songé : Allez, leur dit-il, le lui demander à lui-même. » savait bien à qui il les envoyait!...

II. *Réponse de Jésus.* — Lorsque les envoyés de ean se présentèrent à Jésus, celui-ci était occupé guérir des malades. Après avoir entendu le mes- age, il se remit d'abord à cette charitable occupa- on. Puis, se tournant vers les envoyés de Jean : *Allez maintenant*, leur dit, *rapporter à Jean ce que ous avez vu et entendu.* »

Et il se mit à citer, mais en se l'appliquant à i-même, tout un passage du prophète Isaïe, qui ait annoncé que le Messie ferait voir les aveugles, ntendre les sourds, marcher les boiteux, et que par i les malheureux recevraient la « bonne nou- elle ».

Admirez cette tactique. Si, à la question des dis-

ciples de Jean, Jésus s'était contenté de répondre : « Oui, je suis celui qui doit venir », comment les en aurait-il convaincus? Il est des affirmations qui ont besoin d'être prouvées, et celle-ci en était une. Mais après avoir cité une prophétie d'accomplissement aussi difficile et après l'avoir accomplie en leur présence, il avait le droit de leur dire : Concluez !

Cette conclusion, Jésus invite les envoyés de Jean à la tirer de tout ce qu'ils ont vu et entendu. Et il leur donne cet avis sérieux qui, pour être exprimé sous forme de maxime générale, ne s'adresse pas moins spécialement à eux : « *Bienheureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale.* »

Qu'est-ce à dire? C'est que Jean avait des disciples décidément trop obstinés et qui étaient, pour ainsi dire, plus « Joannites » que Jean lui-même. Je vous les ai montrés, s'obstinant à rester attachés à Jean au lieu d'aller vers Jésus. Pourquoi? Parce que Jésus vivait extérieurement comme tout le monde, sans fuir la société des hommes, sans recourir habituellement à des pénitences aussi extraordinaires que celle de Jean, dont la nourriture consistait en sauterelles et en miel sauvage. Vraiment, ils se scandalisaient que Jésus, fût-il *saint*, parût vouloir supplanter leur Baptiste, en qui ils voyaient presque le *saint des saints !*

C'est ce *scandale* que Jésus veut faire cesser en disant : « Bienheureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet! »

III. *Eloge de Jean-Baptiste.* — Les envoyés de Jean furent-ils convaincus par les miracles de Jésus, éclairés par sa réponse, touchés par son avertissement ? Il y a tout lieu de l'espérer... Et Jean, à qui ils

rapportèrent ce qu'ils avaient vu et entendu, en pro-îta pour faire tomber leurs dernières hésitations, s'ils en avaient encore.

Cependant, leur question, posée solennellement au nom de Jean-Baptiste, avait causé chez les disciples de Jésus un étonnement, analogue à celui contre le-quel j'ai voulu vous prémunir tout à l'heure. Plu-sieurs sans doute l'interprétaient comme une défail-lance de la foi du Baptiste. Mais Jésus, qui savait combien cette foi était restée ferme, fait l'éloge, j'allais dire prend la défense de son précurseur.

« Quand vous alliez au désert pour voir et en-tendre Jean, leur dit-il en substance, qu'est-ce donc qui vous attirait? Ce n'était pas que le Baptiste fût complaisant pour vos défaillances : il était tout le contraire d'un roseau que le vent fait fléchir, il avait la fermeté d'un roc. Vous n'étiez pas attirés non plus par l'attrait de la magnificence : rien de plus pauvre que lui. Ce qui vous attirait, c'est qu'il était un *prophète*. Eh bien, il est resté digne de cette mis-sion, il est le prophète, et le plus grand des pro-phètes, il est le messager envoyé de Dieu pour pré-parer la voie au Messie. Ne vous scandalisez pas de lui, pas plus que vous ne devez prendre de moi un sujet de scandale. Il a rempli son rôle, je remplis le mien. Et je déclare que ce fut un bon serviteur, le meilleur même de mes serviteurs. *Parmi les en-fants des hommes, il n'y en a pas eu de plus grand que lui.* »

Voilà pourquoi, après Marie et les anges, le saint que nous honorons le plus est saint Jean le Bap-tiste.

II. — Dogme. — *Les miracles de Jésus-Christ, preuve de sa divinité.*

Nous aurons souvent, au cours de l'année liturgique, à étudier quelque miracle de Notre-Seigneur. Ici, c'est un résumé et une synthèse qui nous en est présentée, et par Notre-Seigneur lui-même : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent. » L'occasion est donc propice pour parler des miracles de Notre-Seigneur, considérés comme preuve de sa divinité. Nous répondrons à ces deux questions : Les miracles de Jésus *sont-ils prouvés?* — et *que prouvent-ils?*

I. *Sont-ils prouvés?* — Cette question : « Tel miracle est-il prouvé? » se subdivise en deux : tout d'abord, « le fait est-il exact? » et puis, « s'il est exact, est-il surnaturel, ou peut-on l'expliquer par les seules forces de la nature? » Posons ces deux questions au sujet des miracles de Jésus.

1° Les faits racontés par les Evangélistes sont-ils exacts? Nous savons par la foi qu'il en est ainsi, et que les Evangiles renferment la parole de Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Mais pour l'instant ne faisons appel qu'à notre raison. Les Evangiles ont été écrits par des contemporains de Notre-Seigneur et tout d'abord pour ses contemporains. Sans doute ils ont été écrits une trentaine d'années après la mort du Sauveur; mais après trente ans il restait beaucoup de témoins des faits, et d'ailleurs, pendant tout ce temps, l'enseignement oral des Apôtres avait été conforme à cet enseignement écrit. Comment donc auraient-ils pu faire accepter

des récits aussi prodigieux que ceux qu'ils ont racontés, si ces récits n'avaient pas été exacts?... Passe encore s'ils n'avaient parlé que de faits secrets, comme la Transfiguration. Mais il s'agissait surtout de faits publics. S'ils pouvaient, sans crainte d'être démentis, raconter que Jésus avait nourri cinq mille hommes avec cinq pains, c'est qu'ils savaient bien que parmi ces bénéficiaires du miracle il y en avait un grand nombre qui vivaient encore, et qui au besoin confirmeraient l'exactitude de leur récit!

2° Les faits racontés par les Evangélistes sont-ils de vrais miracles? Ici encore, la réponse ne saurait être douteuse. La science élève parfois des réserves sur la possibilité de guérir subitement, et par les seules forces de la nature, telle ou telle maladie de caractère purement nerveux. Elle propose à notre admiration des phénomènes de suggestion. Mais elle n'a jamais prétendu que l'on pût guérir ainsi, par exemple, un aveugle de naissance!... Elle n'a jamais affirmé qu'on pût suggérer à un mort de revenir à la vie!... Elle n'a jamais prétendu que l'on pût suggérer à la mer en tempête de se tenir tranquille!...

Quand on réfléchit à tout cela, quand on constate la parfaite sincérité qui transparaît partout dans l'Evangile, on est obligé par le bon sens et l'honnêteté de reconnaître que les miracles de Jésus-Christ sont bien et dûment prouvés.

II. *Ce qu'ils prouvent.* — Je l'ai dit au début de cette instruction, les miracles de Jésus-Christ prouvent sa divinité. Mais comment la prouvent-ils?... Cette question se pose nécessairement, car en fait beaucoup d'hommes ont fait des miracles ; Jésus annonce à ses apôtres qu'ils en feront de plus grands

que les siens; et aujourd'hui encore aucun saint n'est canonisé sans que plusieurs miracles opérés par lui n'aient été authentiquement constatés.

Si les miracles de ces saints n'établissent nullement qu'ils soient des dieux, comment les miracles de Jésus-Christ démontrent-ils qu'il est Dieu?

Tous les miracles, qu'ils soient de Jésus ou des saints, prouvent directement la même chose : c'est qu'il faut croire à la doctrine prêchée par ces thaumaturges. Le miracle est, en effet, une lettre de créance ou, si vous voulez, de recommandation donnée par Dieu à celui qu'il constitue dépositaire de sa puissance. Quand Jésus sortit des eaux du Jourdain, après y avoir reçu le baptême de Jean, la voix du Père se fit entendre et prononça ces mots : *Ecoutez-le.* Ce sont les mêmes mots que prononce Dieu, équivalemment, quand il donne à un prédicateur de doctrine le don des miracles. Il veut dire par là : « Ecoutez-le, car vous voyez qu'il est bien mon représentant et mon envoyé : les miracles qu'il fait l'accréditent auprès de vous. »

Pour revenir à Jésus et à ses apôtres, les miracles opérés par l'un et par les autres prouvent donc également ceci, qu'il faut croire à leur enseignement.

Or, *qu'enseignait Jésus?* qu'il était *lui-même* le Fils de *Dieu.*

Et *qu'enseignaient les apôtres?* Sur eux-mêmes, ils enseignaient qu'ils n'étaient que de pauvres hommes. Mais au sujet de Jésus ils enseignaient sans équivoque qu'il était le Fils de Dieu.

La conclusion s'impose : les miracles de Jésus-Christ et ceux des apôtres prouvent, les uns comme les autres, que Jésus-Christ est vraiment Dieu.

III. — MORALE. — *Le scandale.*

Lorsqu'on entend citer le cinquième commandement de Dieu : « Homicide point ne seras », on est porté à se figurer qu'il défend seulement le meurtre et tout ce qui y ressemble. Mais la portée de ce précepte est beaucoup plus large et plus haute. Au-dessus de notre *vie naturelle*, qui est l'union de l'âme et du corps, nous sommes appelés à une vie *surnaturelle*, qui consiste dans l'union de notre âme avec Dieu : union mystérieuse, mais réelle, qui nous fait participer à la vie de Dieu comme un enfant participe à l'existence de son père.

La *vie* du prochain doit être respectée... Laquelle?... *Les deux.* Oui, il faut respecter la vie de son corps. Mais il faut aussi respecter la vie de son âme, cette vie surnaturelle sans laquelle il n'est pas de ciel. Ils sont bien coupables, ceux qui attentent à la vie du corps; mais ils sont bien coupables aussi, ceux qui attentent à la vie de l'âme!... Leur péché s'appelle le *scandale*, et puisque Notre-Seigneur lui-même le nomme dans l'Evangile de ce jour, parlons-en pour montrer sa malice et indiquer comment on le doit réparer.

I. *Malice du Scandale.* — Les Latins appelaient *scandala* ces pierres que l'on trouve parfois en travers du chemin et contre lesquelles on se heurte.

Il y a de ces *scandales* sur la route de la vie surnaturelle. Une âme s'y avance tranquille, sans crainte : tout à coup un obstacle la fait trébucher : elle s'est heurtée à un scandale.

Il existe des hommes qui cherchent comme à

plaisir à faire offenser Dieu par d'autres hommes. Ils savent écrire, par exemple : ils écriront donc... mais ce qu'ils écriront sera une attaque contre la foi ou un récit contre la morale; ils savent qu'ainsi ils vont dévoyer quelques intelligences ou gâter quelques cœurs... Peu importe!... Ou plutôt, beaucoup leur importe, car c'est précisément cela qu'ils veulent. Scandale véritablement *diabolique!*

Ce scandale est rare. Mais combien sont nombreux ceux qui scandalisent sans y penser, sans se préoccuper de la faute qu'ils commettent en exposant le prochain à pécher, pour une satisfaction de leur désir de lucre, de leur vanité, de leur coquetterie!...

Scandaleux, celui qui blasphème publiquement et qui s'expose ainsi à augmenter le nombre des blasphémateurs. Scandaleux, celui qui par ses médisances fait naître des inimitiés, des haines, des vengeances. Scandaleux, l'auteur d'un livre, d'une comédie, d'une chanson contre la foi ou la morale. Scandaleux, celui qui prête un mauvais roman. Scandaleuse la femme qui s'habille contrairement aux règles de la modestie chrétienne...

Il y a, je le sais, des âmes qui sont toutes prêtes à se scandaliser, qui en cherchent les occasions, et qui, dans les actes les plus innocents dont elles sont les témoins, sont à l'affût de tout ce qui pourrait être interprété dans un sens défavorable. Ainsi faisaient les Pharisiens à l'égard de Notre-Seigneur. Nous avons nos Pharisiens, et leur scandale voulu s'appelle précisément le *scandale pharisaïque.*

De ceux-là nous n'avons pas plus à nous occuper que Notre-Seigneur ne le faisait. Mais à côté d'eux il y a les *faibles*, et le *scandale des faibles*, il nous faut

iller à n'en point fournir l'occasion. Non seule-
ent nous devons nous demander si tel acte est per
is en lui-même, mais, même s'il nous est licite
ous devons nous préoccuper de savoir quelle in
uence il aura sur ceux qui en seront les témoins
n voulez-vous un exemple? Vous avez obtenu, pour
ne raison sérieuse, la permission de travailler un
manche. Mais si l'on vous voit travailler ainsi, or
ourra s'en scandaliser. Dans ce cas, vous travaille-
z, puisque vous en avez l'autorisation, mais, pour
iter de scandaliser, vous direz à ceux qui vous ver-
nt que vous ne travaillez que par nécessité et avec
rmission. Ainsi vous aurez montré la sollicitude
ue vous devez à l'âme de votre prochain.

II. *Réparation du scandale.* — Le scandale donné
it être réparé. Par exemple, un mauvais livre doit
re retiré du commerce. Hélas! cela ne détruira pas
ut le scandale : car des exemplaires du livre res-
ront entre les mains de leurs acheteurs, passeront
leurs héritiers, et prolongeront le mal pendant de
ombreuses générations... Cette impossibilité de ré-
rer complètement le scandale doit encore plus
ous détourner de le donner au prochain. Du scan-
le donné par nous il y a des victimes inconnues
nous, et qui n'en sont pas moins nos victimes.
ous n'avons que deux ressources : la première, c'est
prier pour elles; la seconde, c'est de donner de
s exemples : ils iront peut-être trouver les mêmes
es qu'ont bien su trouver nos exemples mauvais,
réagir contre leurs effets funestes.

« Bienheureux celui qui ne se sera pas scandalisé »,
Notre-Seigneur. Bienheureux aussi celui qui
aura pas scandalisé...

IV. — Grace. — *Le bon propos.*

Vous savez que, pour recevoir dignement l'absolution de ses péchés, le pénitent doit remplir trois conditions : avoir la contrition de ses fautes, en faire la confession, promettre la satisfaction. Vous savez aussi que, de ces trois conditions, la plus indispensable est la contrition : la confession et la satisfaction ne sont nécessaires que lorsqu'elles sont possibles; la contrition, elle, est toujours requise, et jamais un pécheur n'a été pardonné sans qu'il se soit repenti de ses fautes.

Mais pour être complète, la contrition elle-même doit être accompagnée de ce que nous appelons le *bon propos*. Comme l'antique dieu Janus, le pécheur vraiment contrit doit avoir en quelque sorte un double visage ; il doit regarder devant lui et derrière lui : *derrière lui*, dans le *passé*, pour y déplorer ses fautes ; *devant lui*, dans l'*avenir*, pour promettre à Dieu que ce passé ne se renouvellera pas.

Nous parlerons aujourd'hui de cette résolution : elle doit être *ferme;* — comment lui assurerons-nous sa fermeté?

I. *Le bon propos doit être ferme.* — La *fermeté* est une qualité si essentielle du bon propos, qu'elle est entrée même dans son nom : on l'appelle ordinairement le « ferme propos ». C'est la fermeté que loue Notre-Seigneur en saint Jean-Baptiste: le Messie loue son Précurseur de n'être pas un « roseau agité par le vent », mais de tenir toujours la tête ferme et droite... dût-on finir par couper cette tête !

C'est une fermeté de même genre qui devrait ac-

pagner notre bon propos. Vous savez ce que
t que la *volonté;* vous savez aussi qu'il y a des
i-volontés, ou des quarts de volonté, qu'on
elle des *velléités*. Or la velléité d'éviter le péché
insuffisante : si l'homme partage sa volonté, Dieu
partage pas son pardon; il le donne tout entier
il refuse complètement. A *volonté* de bien faire,
don complet; à *velléité*, pas de pardon!
éfléchissez à cela, chrétiens qui, après une abso-
on reçue, retombez si vite et si facilement dans vos
és d'habitude. Malgré vos actes de contrition,
gré l'absolution et la force qu'elle a mise à votre
ice, votre prochaine confession sera la répétition
comme le décalque de la confession précédente.
à cela vient-il? De votre faiblesse? Sûrement.
s aussi, peut-être, de ce que votre *propos* n'a pas
un ferme propos. Vous n'avez pas su dire *je*
x. Vous avez dit *je voudrais*... « Je voudrais, si
ertu n'était pas si difficile!... *Je voudrais*, si je
vais me décider à combattre telle habitude!...
[illegible] ne me fallait pas rompre telle rela-
!... [illegible] · « *Je voudrais* bien,
... je ne veux pas. »

ans ces conditions, le moindre vent qui souffle
les passions, les habitudes, les circonstances ou
démon, suffira en agitant votre âme, à la faire
ir, et vous retomberez dans le mal. Hélas! même
nd nos résolutions sont fermes, nous avons déjà
ter contre la faiblesse de notre nature. Que sera-
si à cette faiblesse vient s'ajouter celle de notre
propos!... C'est la rechute à bref délai.

Moyens d'obtenir cette fermeté. — Comment
dier à cette faiblesse? En prenant des résolutions

précises, pratiques et *prévoyantes*. Expliquons ces trois mots.

1° Nos résolutions seront *précises*. Il est très bon de dire : « Je veux vivre en bon chrétien. » Mais c'est bien imprécis!... Posez-vous cette question : Sur quels points ai-je négligé la vie chrétienne? Où est le siège de mon mal? » C'est là qu'il faut aller le chercher pour le guérir, et les péchés mêmes que vous venez d'accuser vous indiquent quelles résolutions *précises* vous devez formuler.

2° Nos résolutions seront *pratiques*. Il est très bon de dire : « Je prends la résolution d'aimer Dieu. » Mais encore?... L'amour de Dieu doit se manifester par des actes. Quels *actes* de charité envers Dieu voulons-nous accomplir? Par quelles œuvres se manifestera et se développera en même temps l'amour qui sera dans notre cœur? Quelles habitudes sont en nous contraires à l'amour que nous devons à Dieu, et doivent être combattues? La réponse à ces questions nous dictera des résolutions vraiment pratiques.

3° Enfin, nos résolutions seront *prévoyantes*. Nos péchés sont souvent commis dans telles ou telles circonstances qui se reproduisent facilement et qui amènent nos chutes : ce sont les *occasions* du péché. Il y a de ces occasions qui sont *inévitables*, et nous devons les prévoir pour nous fortifier, à leur approche, par la prière, la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu. Telles autres sont « *évitables* » et nous devons les prévoir pour les éviter. Cette prévoyance finira d'assurer la fermeté de nos bonnes résolutions, et nous ne serons plus des « roseaux agités par le vent ».

— APOLOGÉTIQUE. — *L'existence de la pauvreté.*

L'Evangile est annoncé aux pauvres », dit Jésus-
ist, et il présente ce fait comme une preuve qu'il
l'envoyé de Dieu.
r *Evangile* veut dire *bonne nouvelle*, et les enne-
de l'Eglise de s'écrier : « Quelle bonne nouvelle
donc annoncée aux pauvres par Jésus et par
lise? La *bonne nouvelle*, pour eux, ce serait celle
la pauvreté est abolie... Mais non, elle dure en-
, et cela ne semble révolter ni Jésus, qui a dit :
ous aurez toujours des pauvres parmi vous », —
'Eglise, qui, fidèle à cette maxime de son fonda-
, ne paraît pas s'occuper de détruire le fléau de
auvreté! »
on, l'Eglise n'oublie pas les pauvres!... Toujours
a fait comme Jésus qui leur prêchait l'Evan-
, et comme lui elle a toujours dit : « J'ai pitié
a foule. » Mais l'Eglise n'est pas utopiste : aidée
lumières divines, elle a compris le rôle qui lui
assigné à l'égard de la pauvreté, et elle l'a rem-
Réfléchissons, et nous verrons ce qu'il y avait à
et ce qu'elle a fait.
Détruire la pauvreté? Cela est séduisant à l'es-
et surtout au cœur, mais c'est une utopie. Tant
l'homme sera constitué comme il est il aura be-
de se nourrir; tant qu'il aura besoin de se nour-
l lui faudra du pain; tant qu'il lui faudra du
il devra semer du blé, cultiver la terre, récolter
peine le fruit de son travail; et ce fruit ne lui
ra que pour un an : en réalité, l'homme est
lamné aux travaux forcés à perpétuité, car au

travail que je viens d'indiquer il en faut ajouter une foule d'autres, pour que nous ayons de quoi manger, boire, nous abriter, dormir, etc.

Or, l'aiguillon du travail, c'est la pauvreté. On peut à la rigueur supposer l'abolition de la richesse, on ne peut supposer l'abolition de la pauvreté.

2° *Détruire la richesse?...* Ce pourrait être le souhait d'un envieux : « Si je ne peux être riche, du moins, que personne ne le soit! » Ce souhait ne serait pas seulement odieux, il serait absurde. Car le fait qu'il y a des riches est un stimulant pour le pauvre : il l'excite à travailler, à économiser, pour qu'il puisse devenir riche à son tour. De plus, le bon riche viendra à son secours, lui procurera quelques adoucissements à sa pauvreté : de ces deux avantages il serait privé, s'il n'y avait autour de lui que des pauvres comme lui.

Ce qu'il y avait à faire, c'était bien plutôt ce que l'Eglise a fait et que je vais dire :

3° *Sanctifier la pauvreté.* Jésus a voulu être pauvre, jusqu'à « n'avoir pas, dit-il, où reposer sa tête ». Et depuis lors le pauvre a été, en tant que pauvre, le représentant de Jésus-Christ qui a dit lui-même : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » O éminente dignité des pauvres dans l'Eglise de Dieu!

4° *Consoler la pauvreté.* On a beaucoup parlé de la « vieille chanson » que chantait l'Eglise à l'oreille du pauvre, pour calmer sa colère, prolonger sa patience et soutenir son espérance. Cette chanson-là, c'est encore ce que l'on a trouvé de mieux, depuis qu'il y a des pauvres, pour les relever et les consoler. L'Eglise leur montre le ciel où tout sera

yé, où les épreuves d'ici-bas seront récompensées, chacun recevra non d'après son argent, mais près ses œuvres. Le pauvre d'ici-bas pourra être là-haut. Voilà les promesses de Jésus-Christ et l'Eglise, voilà l'*Evangile*, la bonne nouvelle prêe aux pauvres. Quelle consolation!

5° *Soulager la pauvreté.* L'Eglise le fait :

Elle distingue entre l'inégalité des conditions, qui ıtre dans le plan de Dieu, et les excès de cette inéité, qui sont le fait de l'homme. Elle condamne excès, et elle fait aux riches défense de les créer, obligation d'y remédier. Nul plus qu'elle ne fait devoir de payer aux ouvriers un juste salaire, ne pas le leur faire attendre, de leur laisser le os dominical auquel ils ont droit, etc.

L'Eglise n'agit pas seulement sur les riches pour riger les excès de la misère : son action s'étend si sur les pauvres. Par les règles morales qu'elle r propose, elle les aide à améliorer leur situation à convertir leur pauvreté en une modeste aisance. Elle fait enfin appel à la charité, qu'elle impose nme la grande loi du monde. Aux riches qui ont ervé la justice envers les pauvres, elle dit : « Ce st pas encore assez : il faut maintenant agir avec rité. » Devant les hommes le riche reste propriée de ses biens; devant Dieu il en est l'intendant, comme tel il devra rendre compte au souverain e de la manière dont il aura géré ses biens et nagé dans ses richesses la part du pauvre.

e là ces fondations, écoles, hôpitaux, hospices, presque toujours sont le fruit des enseignements 'Eglise, dont le mot d'ordre a toujours été celui ésus : « Pitié pour les foules! »

VI. — Avis aux enfants

La Confirmation.

Notre-Seigneur n'aime pas « les roseaux agités par le vent », et il loue Jean-Baptiste de n'avoir pas imité ce roseau, mais d'avoir au contraire été ferme dans la défense de la morale, même contre les grands de la terre.

Beaucoup trop de chrétiens sont des roseaux. On emploie souvent à leur égard une comparaison beaucoup moins gracieuse : on les compare à ces instruments qui ornent le faîte des maisons et « qui tournent à tout vent ». Vous avez déjà prononcé leur nom : on les appelle les girouettes.

Roseau ou girouette, vous ne devez être ni l'un ni l'autre; vous devez au contraire être stables et forts, sans vous laisser détourner du devoir, incliner vers le mal, agiter par le vent des tentations... Mais comment y réussir? Car vous appartenez à la nature humaine, qui est essentiellement faible... Dieu y a pourvu. Ecoutez.

Le baptême vous a fait naître à la vie de la grâce et c'est cette vie qu'il s'agit de conserver en restant fermes dans la foi et dans la morale. Mais vous ne possédez cette vie surnaturelle qu'à l'état d'*enfant*. Or voyez l'enfant : il est vivant tout autant que l'homme, mais sa vie est beaucoup plus menacée que celle de l'homme. Un rien, un mauvais air qui passe suffit à l'abattre et à le tuer.

Pour que vous puissiez résister aux ennemis de votre vie surnaturelle, il faut que vous ne soyez plus

u regard de cette vie, des enfants; il faut que vous assiez à l'état d'hommes, que vous en ayez la force t l'intelligence.

Comment cela se produira-t-il?... Dieu a inventé our cela un moyen, et c'est la *Confirmation*.

Dans la vie naturelle, le passage de l'état d'enfant l'état d'homme se fait graduellement, insensiblement, et il demande de longues années. Dans la vie urnaturelle, il se fait tout d'un coup. Le jour de otre confirmation, vous serez devant Dieu des *enants* quand vous entrerez dans l'église, vous serez es *hommes faits* quand vous en sortirez.

C'est l'Esprit-Saint qui accomplira en vous ce prodige, par les *dons* qu'il vous apportera. Qu'est-ce ui fait surtout la supériorité de l'homme sur l'enant? C'est qu'il est plus *fort* et plus *intelligent*. Or récisément, parmi les sept dons du Saint-Esprit, gurent les dons d'intelligence et de force.

Oui, une fois confirmés, vous aurez plus d'*intelligence* pour bien voir vos obligations, et plus de *orce* pour les remplir. Le Catéchisme dit que vous erez, non plus seulement *chrétiens*, mais *parfaits hrétiens*. Qu'est-ce à dire? Cela ne signifie pas que ous aurez atteint la perfection : on n'y arrive pas nsi d'un seul bond, sans effort et sans peine. Mais el veut dire que vous serez des chrétiens adultes, omme on dit d'un homme qui a fini de grandir u il est arrivé à l'âge parfait.

Vous voyez quelle est l'importance du sacrement e confirmation. Il fera de vous des forts. Quand ous l'aurez reçu, vous ne serez plus des « roseaux gités par le vent », mais comme Jean-Baptiste, vous erez inébranlables dans le service de Dieu.

VII. — Avis aux jeunes gens

L'Évangélisation des pauvres.

« *Les pauvres sont évangélisés.* » Quelle belle parole!... Mais à l'époque où Notre-Seigneur la prononça, elle devait paraître révolutionnaire!...

J'emploie ce mot à dessein, car c'est une véritable révolution que Jésus-Christ apportait dans les mœurs, en y introduisant le soin et l'évangélisation des pauvres. Aux yeux du païen d'alors, le pauvre n'était qu'un objet méprisable, une souillure pour la société. Rappelez-vous Platon, parlant du pauvre comme d'une sorte d'animal! Rappelez-vous Cicéron dans un de ses discours, traitant de forfait la compassion à l'égard du pauvre! Rappelez-vous enfin Sénèque, appelant la miséricorde un vice du cœur!

Grâce à Dieu, tout cela est changé aujourd'hui. Mais tout cela a été changé par Jésus-Christ. Ce n'est pas dans un lycée de jeunes païens que l'on serait venu prêcher ce que je viens vous prêcher aujourd'hui, l'évangélisation des pauvres.

Qu'est-ce à dire? et ne me trompé-je point d'auditoire?... Non. C'est bien à des jeunes gens laïques que je viens dire : il faut 1° secourir les pauvres ; et 2° les évangéliser.

I. *Secourir les pauvres.* — Le dix-neuvième siècle a vu naître, sous l'impulsion d'un pieux laïque, les *conférences de Saint-Vincent-de-Paul.* C'est une association d'hommes, qui font pour leur part ce que font les dames de charité : ils montent à la mansarde du pauvre, et ils lui apportent les ressources dont il a besoin pour ne pas mourir de faim...

Ces hommes sont, pour la plupart, occupés pendant le jour. Ils auraient là une raison très spécieuse pour se contenter d'abandonner aux pauvres une petite part de leurs biens, abandonnant en même temps aux femmes chrétiennes le soin de visiter les pauvres et de leur porter cette aumône.

Mais leur foi ne le leur permet pas. Ils estiment qu'il ne suffit pas de donner à ceux qui souffrent un peu de ce qu'on a, et qu'il faut encore leur donner un peu de ce qu'on est : une part de son cœur, une part de son temps, une part de sa compassion. Et alors, c'est le soir qu'ils montent aux mansardes, à l'heure où ils auraient le droit de se reposer.

Il n'est presque pas de lycée où les catholiques n'aient constitué une petite *conférence* de ce genre, Bel exemple proposé à votre imitation par des jeunes gens de votre âge.

II. *Evangéliser les pauvres.* — Savez-vous pourquoi les « confrères » de Saint-Vincent-de-Paul tiennent à voir eux-mêmes les pauvres? C'est pour les évangéliser, à l'exemple de Notre-Seigneur.

C'est que la charité n'est pas seulement une question d'aumône matérielle. Les misères qui la touchent le plus, ce sont les misères morales, c'est la triste ignorance religieuse, c'est l'insouciance des vérités du salut. Voilà pourquoi ils apportent au pauvre, avec le pain du corps, celui de l'âme : le mot qui instruit, qui console, qui relève. Du pauvre qui leur est confié ils essaient de faire un riche : riche en foi, en espérance, en mérites pour le ciel. Donnez, vous aussi, ce but à vos aumônes. Cherchez le ciel pour vous, mais aussi pour les autres.

VIII. — Avis aux jeunes filles

La toilette.

« Ceux qui s'habillent mollement, disait Jésus aux Juifs, se trouvent dans les palais des rois. »

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui d'aller dans le palais des rois pour trouver des jeunes filles vêtues « mollement », c'est-à-dire avec un luxe et une coquetterie excessifs... On se préoccupe de ce que veut la mode, de ce qu'*exige* la mode!.. Je vais vous dire ce qu'*exige* Dieu.

Evitons toute exagération. Je ne veux pas dire que la jeune fille ou la femme ne doive jamais s'occuper de sa toilette. Mais en cela comme dans tout le reste elle doit rester chrétienne. Pour cela, il faut que la toilette ne lui fasse perdre ni son *temps*, ni son *argent*, ni sa *modestie*.

I. *Le temps*. — Il semblerait, à voir le temps que certaines personnes consacrent à la toilette, que ce soit pour elles l'occupation principale et le grand but de la vie. Elles dépensent tant d'heures à choisir des toilettes, à les faire exécuter, à les essayer, à les mettre et à les changer, qu'il ne leur reste plus même quelques minutes pour prier Dieu. Si elles ont des enfants, elles les confient à des domestiques, car elles-mêmes n'ont pas le temps de les élever. Entre amies elles ne causent que robes, manteaux et chapeaux. Et pendant ces occupations et préoccupations le temps s'envole... le temps avec lequel s'achète et se mérite l'éternité!

II. *L'argent*. — « J'ai mes pauvres », disait une

dame riche pour excuser le refus qu'elle opposait à une demande d'aumône. Quelqu'un qui la connaissait bien fit tout bas cette réflexion : « Ses pauvres, ce sont sa modiste, son couturier et son bottier. »

Il existe des ménages où le mari gagne par son travail ce qui suffirait largement à faire vivre la famille. Et pourtant le désordre règne, la gêne est partout, les fournisseurs ne sont pas payés, les termes du loyer sont en retard, pourquoi? Parce que la maîtresse de la maison met au premier rang de ses dépenses celles qui concernent sa toilette, et qu'elle leur donne une importance démesurée.

Alors la *charité* souffre, et la *justice*. La part du pauvre n'est pas faite dans le budget familial, les dettes s'accumulent, et l'on a vu des excès de ce genre mener certains ménages à la ruine. Certes, on aime sa toilette moins que son enfant!... Et l'on arrive pourtant à sacrifier son enfant à sa toilette. L'enfant pâtira, pour que la toilette n'ait pas à souffrir!...

III. *La modestie.* — Enfin, il y a des personnes, se disant chrétiennes, qui n'hésitent pas à s'habiller (si même on peut employer ce mot) contrairement aux règles de la modestie, sous prétexte que *c'est la mode!* Comme si la mode pouvait prévaloir contre les commandements de Dieu! « Bienheureux celui qui ne se sera pas scandalisé », dit Notre-Seigneur. Mais il ajoute ailleurs : « Malheur à qui cause le scandale! » Or c'est causer le scandale que de semer de gaîté de cœur autour de soi l'idée du mal, par une manière inconvenante de se vêtir... Vous rendrez compte à Dieu de tout, même de vos essayages!...

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile du 2e dimanche de l'Avent 49

I. Explication de l'Evangile 50

II. *Dogme.* Les Miracles de J.-C., preuve de sa divinité 54

Cf. *le Miracle*, 3e dim. ap. Epiph., t. I, p. 246; — *objections réfutées*, 4e dim. ap. Epiph. t. I, p. 279; 4e dim. de Car., t. II, p. 39; Ascension, t. II, p. 255; 20e dim. ap. Pent., t. III, p. 318; 24e dim. ap. Pent., t. III, p. 423; — *le Miracle de la résurrection de Jésus-Christ*, Pâques, t. II. p. 102.

III. *Morale.* Le Scandale 57

IV. *Grâce.* Le bon Propos 60

Cf. *la Contrition*, 10e dim. ap. Pent., t. III, p. 84.

V. *Apologétique.* L'existence de la Pauvreté.. 63

VI. *Avis aux enfants.* La Confirmation 66

Cf. *la Confirmation*, 4e dim. ap. Pâq., t. II, p. 204; — *les devoirs du Confirmé*, dim. dans l'Oct. de l'Asc., t. II, p. 276.

VII. *Avis aux jeunes gens.* L'Évangélisation des Pauvres 68

Cf. *Jésus catéchisé et Jésus catéchiste* 1er dim. ap. Epiph., t. I, p 214; — *la Question sociale et la charité*, 12e dim. ap. Pent., t. III, p. 140.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* La toilette 70

Autres sujets :

IX. Le Zèle. — Jean-Baptiste se fait l'apôtre de Jésus-Christ, même dans les fers!

X. La Médisance. — Dans le monde, en l'absence des gens, on médit d'eux ou on les calomnie. Ici, nous voyons Jésus faire l'éloge de Jean-Baptiste en son absence et après le départ de ses disciples qui auraient pu le lui rapporter.

XI. La vertu de Force. — Elle est l'opposé du « roseau agité par le vent ».

XII. L'Immaculée-Conception, si l'on en célèbre la solennité ce dimanche (voir t. Ier, p. 457).

IIIe DIMANCHE DE L'AVENT

Interrogatoire de Saint Jean-Baptiste par le Sanhédrin

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent, de Jérusalem, des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander :

« — Qui êtes-vous ? »

Et il confessa la vérité : il ne la nia point et il fit cette déclaration :

« — Je ne suis pas le Christ. »

Alors ils l'interrogèrent :

« — Quoi donc ! êtes-vous Elie ?

— Non, dit-il, je ne le suis pas.

— Etes-vous le Prophète?

— Non », répondit-il.

Ils lui dirent donc :

« — Qui êtes-vous? Car il faut que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés ! Que dites-vous de vous-même?

— Je suis, dit-il, la voix qui crie dans le désert : Rendez droits les chemins du Seigneur », comme a dit le prophète Isaïe. »

Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des Pharisiens. Et ils l'interrogèrent encore :

« — Pourquoi donc, lui dirent-ils, donnez-vous un baptême, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète?

— Pour moi, leur répondit Jean, je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas : c'est celui qui doit venir après moi; il a été mis au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de délier les courroies de sa chaussure! »

Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean donnait le baptême.

(JEAN, 1,. 19-28.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Encore une ambassade. Mais cette fois, ce n'est pas saint Jean-Baptiste qui l'envoie, c'est au contraire lui qui la reçoit. Les envoyés forment d'ailleurs ce que nous appellerions aujourd'hui une « commission d'instruction », chargée de faire subir au Baptiste un interrogatoire en règle. Etudions, à l'aide du récit évangélique, les raisons de cette démarche, et l'interrogatoire subi par Jean, d'abord sur sa personnalité, puis sur sa mission.

I. *Motifs de cette ambassade.* — Avant Notre-Seigneur, la religion véritable était le judaïsme, chargé de préparer les voies au Messie. Dans cette religion, voulue par Dieu, il devait y avoir et il y avait des dépositaires de l'autorité religieuse. Leur personne pouvait être parfois indigne, leurs pouvoirs n'en étaient pas moins légitimes.

Le dépositaire suprême du pouvoir religieux était le *grand prêtre*, chef de la famille d'Aaron; c'était également cette famille qui fournissait les *prêtres* chargés d'offrir les sacrifices; tous les autres mem-

bres de la tribu de Lévi, ou *lévites*, remplissaient les emplois inférieurs du culte divin.

Le grand prêtre, chargé de veiller à la pureté de la foi, était assisté dans ce soin par un grand conseil de 71 membres, recruté parmi les *prêtres* et les *lévites* dont nous venons de parler, et aussi parmi les laïques les plus notables, qui sans doute s'occupaient spécialement des questions d'administration temporelle. Ce conseil portait le nom de Sanhédrin.

Le Sanhédrin ne resta pas longtemps sans entendre parler de la prédication de Jean, et du baptême qu'il donnait à ses nouveaux disciples dans les eaux du Jourdain. Ce n'était pas sans jalousie que ces hommes éminents voyaient paraître un nouveau prophète. Sans doute pensèrent-ils à convoquer celui-ci à Jérusalem pour lui demander qui il était, et de quel droit il avait institué des cérémonies religieuses. Mais le Baptiste consentirait-il à venir? S'il refusait, ou si ses disciples s'opposaient à son départ, dans quelle situation ridicule se mettraient les membres du grand conseil, obligés d'aller au Baptiste, puisque le Baptiste refusait de venir à eux?... Ils prirent le parti de se rendre, sans plus tarder, au Jourdain, où Jean baptisait, ou plutôt de lui envoyer quelques délégués chargés de l'interroger. Ceux-ci furent choisis parmi les *Pharisiens*, c'est-à-dire parmi les membres d'une secte qui se piquait d'observer, plus que toute autre, la loi de Moïse : c'était une garantie de plus que l'instruction serait rigoureusement conduite.

Nous allons y assister.

II. *Interrogatoire d'identité.* — La question est

nettement posée par les enquêteurs à l'enquêté » : « Qui êtes-vous? » En l'entendant, et aussi en voyant cette ambassade solennelle, Jean se rappelle que déjà beaucoup de ses auditeurs se sont demandé s'il n'était pas le Messie. Tout de suite il veut détromper ses questionneurs, pour le cas où eux aussi auraient eu un doute à ce sujet, et il déclare nettement : « Je ne suis pas le Christ. »

Mais le Christ devait lui-même être précédé d'un précurseur qui annoncerait sa venue très prochaine. On savait, par l'interprétation des prophéties, que le Messie ne pouvait plus tarder : Jean n'était-il pas son précurseur?

Ils auraient pu poser la question en ces termes, et la réponse du Baptiste ne pouvait être douteuse. Il n'était pas homme à nier la vérité. Mais au lieu de cela, les Sanhédrites entreprennent l'interprétation des prophéties, et ils tombent dans l'erreur. Ils se figuraient qu'Elie, enlevé au ciel dans un char de feu, devait revenir annoncer le Messie, et ils demandent à Jean si d'aventure il n'est pas Elie!... Comme, par ailleurs, Moïse avait annoncé « le Prophète » qui devait être le Christ lui-même, les Sanhédrites se figuraient que ce « Prophète » ne pourrait être qu'un devancier du Messie, et ils demandent à Jean s'il n'est pas « le Prophète ». Et comme à toutes ces questions il répondait non, ils en reviennent à leur première interrogation : « Qui êtes-vous? répondez-nous, nous ne pouvons retourner au Sanhédrin sans lui rapporter votre réponse. »

Il faut que Jean réponde cette fois positivement : Que va-t-il dire? Va-t-il rappeler la prophétie qui lui a attribué le rôle d'un ange, et que nous avons vue,

manche dernier, rappelée par Notre-Seigneur? Non, rappelle celle où il est le moins exalté, celle qui compare à une voix criant dans le désert : « Le igneur va venir, préparez-lui la voie. »

III. *Interrogatoire de mission.* — Jusqu'ici, les mmissaires du Sanhédrin avaient pu paraître assez nides. Mais voyant que Jean lui-même renonce à exalter, ils se font plus fiers et plus arrogants : Ah! n'est ni le Christ, ni un de ceux qui doivent le pré-der, Elie ou le Prophète!... Mais alors, de quel oit baptiste-t-il? Il n'est que le premier venu, et premier venu n'a pas le droit d'instituer un rit ligieux... Tel est le sens du discours qu'ils lui nnent : « Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes ni Christ, ni Elie, ni le Prophète? »

Ici encore, Jean va unir, dans sa réponse, la vé- à l'humilité. Certes, il affirme son titre de pré-rseur, en parlant de Celui qui doit venir après lui, est encore ignoré d'eux mais connu de lui-même. is, au lieu de se comparer à ses interrogateurs, il songe qu'à se comparer au Messie pour proclamer profonde infériorité à son égard : « Il est bien dessus de moi; je ne suis même pas digne de lui dre les plus humbles devoirs, pas même de dé-er les courroies de sa chaussure! »

i cet épisode nous fait admirer l'humilité de , il jette un jour sur l'esprit jaloux des chefs udaïsme. Envieux de Jean-Baptiste, combien plus eront-ils de Jésus-Christ! Avant même que le s ait commencé à parler, voici ses adversaires se dessinent!... Ils vont continuer, d'ailleurs : lant trois ans ils lui tendront des pièges et ils ont par le faire mourir.

II. — Dogme. — *L'autorité dans l'Eglise.*

Le Sanhédrin, ou grand conseil de la religion juive, se composait, sous la présidence du grand prêtre, de lévites, et de laïques recommandables que l'on appelait les anciens du peuple. Ayant à questionner Jean sur sa mission religieuse, le Sanhédrin lui envoya des *prêtres*, et des *lévites*, mais aucun *laïque*. Pourquoi? Parce qu'il s'agissait d'une question de doctrine, et que dès lors les laïques, même les plus honorables et les plus honorés, devaient être considérés comme incompétents.

Dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ, il y a également une *autorité*. Ce que Jésus a voulu fonder, ce n'est pas un agrégat quelconque, c'est une société; or on ne peut se représenter une société sans autorité. L'absence de pouvoir, c'est l'anarchie, et l'anarchie est tout le contraire de la société.

Voyons comment Jésus-Christ a fondé son Eglise sur le prinicipe d'autorité, — et quels sont les dépositaires actuels de l'autorité de Jésus-Christ.

I. *Institution de l'autorité.* — Quand on veut instituer une armée, il lui faut d'abord des cadres. Or c'est une véritable armée que Notre-Seigneur a instituée quand il a fondé l'Eglise *militante;* et nous le voyons tout d'abord préoccupé de l'encadrer, c'est-à-dire de lui donner des chefs ou d'y établir l'autorité.

Tout d'abord, il veut à la tête de son Eglise une autorité suprême. Quand lui-même sera remonté au ciel, ce sera saint Pierre qui sera son vicaire ou son lieutenant. Pour mieux faire saisir le rôl

'il lui destine, il va jusqu'à changer son nom; il ppelle Pierre, parce que, lui dit-il, « c'est sur cette *erre* que je bâtirai mon Eglise ». C'est en restant nsi établie sur Pierre qu'elle demeurera inébranble, et que « les portes ou les puissances de l'enfer prévaudront pas contre elle ». « Pais mes agneaux, i dit-il encore, pais mes brebis, » c'est-à-dire conis-les tous, et garde sur eux l'autorité que nécesirement possède un pasteur sur ses troupeaux.

L'autorité, d'ailleurs, ne se restreint pas à Pierre : aura la direction suprême, mais sous son autorité apôtres auront le pouvoir d'enseigner et de baptir les nations.

Enfin Jésus promet à ses apôtres d'être avec eux squ'à la consommation des siècles; d'où il ressort ue cette organisation de l'autorité doit, dans sa nsée et sa volonté, durer jusqu'à la fin du monde. erre et les apôtres passeront ; mais après eux mme de leur temps il y aura un *pouvoir vivant* ns la sainte Eglise de Dieu.

II. *Dépositaires actuels de l'autorité.* — L'Eglise t restée fidèle à la constitution que lui a donnée n divin fondateur. Examinez-la aujourd'hui, vous voyez fonctionner exactement comme Notre-Seieur l'a voulu, et comme de fait elle fonctionnait lendemain de son départ.

Pierre n'est plus. Mais Pierre revit en la personne Pape. Pierre est mort évêque de Rome : c'est vêque de Rome qui est le Souverain Pontife. Pierre té chargé par Jésus de « confirmer ses frères dans foi », de les empêcher d'errer, et donc il fallait cessairement que lui-même fût préservé d'erreur : Pape, comme Pierre, est infaillible, c'est lui qui

définit la croyance de la sainte Eglise et qui confirme encore ses frères dans la foi, dix-neuf siècles après Jésus-Christ. Comme aux premiers siècles de l'Eglise, c'est le Pape qui termine les querelles entre chrétiens, si bien qu'aujourd'hui encore s'applique la vieille maxime : « Rome a parlé, la cause est entendue. »

Les Apôtres ne sont plus. Mais ils revivent en la personne des Evêques. Ils forment autour du Souverain Pontife le collège chargé sous son autorité de gouverner la sainte Eglise. Avec lui ils forment l'Eglise enseignante. Autour de lui ils se réunissent parfois en concile, comme les Apôtres autour de Pierre à Jérusalem, pour traiter les grandes questions qui s'agitent dans la chrétienté ou qui agitent la chrétienté.

Le voilà, le Sanhédrin de la sainte Eglise catholique. Il remonte à Jésus-Christ; il est le dépositaire de son autorité : « Celui qui l'écoute, c'est Jésus qu'il écoute; et celui qui le méprise, c'est Jésus lui-même qu'il méprise. »

Les Apôtres avaient d'ailleurs le pouvoir de se donner des collaborateurs, inférieurs à eux en dignité et en pouvoirs. Ainsi déjà Notre-Seigneur leur en avait donné en la personne des soixente-douze disciples. Et nous voyons, peu après le départ du Sauveur, les Apôtres déléguer à des hommes choisis par eux une part de leur autorité. C'est l'origine des prêtres, des diacres, d'autres ordres encore, qui complètent les cadres de la hiérarchie dans l'Eglise, et y assurent partout l'exercice de l'autorité. Nulle société n'est mieux gouvernée!...

III. — MORALE. — *L'humilité*

L'*humilité* dont saint Jean-Baptiste nous donne l'exemple, dans cet épisode de son histoire, nous invite à parler de cette belle vertu, comme la parabole du pharisien et du publicain nous invitera à parler du vice qui lui est opposé, c'est-à-dire de l'orgueil.

N'oublions pas que Notre-Seigneur nous a recommandé lui-même l'humilité quand il nous a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » N'oublions pas non plus la sentence que nous trouvons plusieurs fois dans les pages évangéliques : « Celui qui s'abaisse sera élevé. »

Comment donc faut-il s'*abaisser* pour être humble? Hâtons-nous de dire que, sous prétexte d'humilité, il ne faut pas manquer de respect à la vérité. Il ne s'agit donc pas, pour être humble, d'exagérer faussement nos défauts ou de nier nos qualités; il s'agit simplement de ne pas retirer, de notre état, gloire ou honneur à nos propres yeux ou aux yeux des autres. Pour préciser, voici les quatre règles que l'efforce de suivre celui qui veut pratiquer l'humilité.

1re Règle : *Ne pas s'attribuer des qualités que l'on n'a point.* — Voyez Jean-Baptiste. La rumeur publique lui attribuait une personnalité qui n'était pas la sienne : il proteste avec énergie et il rétablit la vérité.

Lorsque des bruits favorables courent sur notre compte, nous en savourons le plaisir; s'il y a exagération ou erreur, nous n'en éprouvons pas trop de

regret, et nous voyons sans chagrin la vérité sacrifiée à notre vanité. Jean-Baptiste n'agit pas ainsi. Nettement il déclare qu'il n'est ni le Messie ni Elie. Mais du moins ne peut-il accepter d'être pris pour le Prophète? Car enfin, il est prophète!... Mais non, il ne veut pas profiter d'une équivoque pour s'attirer quelque honneur. Il est prophète, mais ce n'est pas précisément cela qu'on lui demande : ce qu'on veut savoir, c'est s'il n'est pas le Prophète annoncé par Moïse; et nettement il dit : *non.*

IIe Règle : *Attribuer à Dieu l'honneur des qualités que l'on possède.* — C'est l'expresse recommandation de saint Paul : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous le teniez de vous-même? » C'est aussi l'exemple que nous donne saint Jean. On l'interroge sur lui, sur son baptême : au lieu d'en tirer gloire, il ramène aussitôt l'entretien à Jésus-Christ pour le glorifier: « Je baptise dans l'eau, mais lui, il va donner un baptême excellent, auprès duquel le mien n'est rien, comme moi-même je ne suis rien devant lui. »

IIIe Règle : *Ne pas se glorifier devant les hommes.* — Voyez encore Jean-Baptiste. Il aurait pu rappeler la prophétie qui le concernait et que nous avons recueillie dimanche dernier des lèvres de Notre-Seigneur : « J'enverrai devant vous un ange qui vous préparera la voie. » Mais non, ce mot *ange* l'expose à se voir glorifier par la foule! Il choisira, pour la citer, une autre prophétie : « Une voix criera dans le désert... » Une *voix*, un souffle, peu de chose : voilà la comparaison qui lui convient et qu'il emploie : « Il s'exténue jusque-là », dit Bossuet.

S'il faut qu'il se compare à un homme, ce sera à l'homme le plus vil, à l'*esclave*, et encore est-ce pour déclarer qu'il ne mérite même pas de rendre au Messie les services qu'un esclave rend à son Maître!

IV^e^ Règle : *Ne pas se comparer aux autres pour affirmer sa supériorité personnelle, ou pour envier la leur.* — C'est peut-être cette règle qui est, de celles que nous venons d'énoncer, la plus fréquemment violée. Quand nous nous mettons en présence de Dieu, il nous est encore facile de nous abaisser devant lui et de reconnaître notre néant. Mais quand nous nous comparons aux autres, volontiers nous examinons leurs défauts de préférence à leurs qualités, tandis que, pour ce qui nous concerne personnellement, nos qualités attirent plus aisément notre attention!... C'est le contraire que nous devrions faire : rechercher nos défauts, nos manquements à l'égard de Dieu, — et dans le prochain, chercher au contraire les qualités, les vertus et les mérites : toutes choses qui paraissent moins au dehors que les défauts, mais qui n'en sont pas moins réelles.

Jean-Baptiste aurait eu beau jeu pour comparer sa personne et sa mission à celles de ses interrogateurs. Il se garde bien de le faire : humilié devant Jésus-Christ, il reste humble devant les députés du Sanhédrin comme devant ses propres disciples.

Ah! si nous pouvions imiter son humilité! Si nous pouvions être humbles, véritablement! Ne serait-ce pas pour nous un gage de salut? Nous étant abaissés sur la terre, nous aurions mérité de nous voir exalter par Jésus-Christ dans le ciel!

IV. — Grace — *La Présence réelle.*

« Il y en a un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas. » C'est de Jésus que parlait ainsi Jean-Baptiste.

La même parole ne pourrait-elle nous être adressée, et au sujet du même Jésus? « Il est au milieu de vous » : c'est vrai, il habite parmi nous, il a sa maison parmi les nôtres... « Et vous ne le connaissez pas » : c'est vrai aussi, hélas! Les uns le méconnaissent, en niant sa présence parmi nous; les autres font comme s'ils l'ignoraient, le traitant pratiquement comme un inconnu... Mais c'est aux premiers surtout que je m'adresse aujourd'hui.

Chose remarquable : l'Eucharistie est à la fois un *dogme*, un *sacrifice* et un *sacrement* : un dogme auquel nous devons croire, un sacrifice auquel nous devons assister, un sacrement que nous devons recevoir. C'est du dogme seulement que nous parlerons aujourd'hui.

Pour imposer à notre foi le dogme de la *présence réelle* de Jésus-Christ au Sacrement de l'Eucharistie, où l'Eglise l'a-t-elle puisé? Là où se trouve la parole de Dieu, dans la *tradition* et dans la *Bible*.

I. *La Tradition.* — Quelques mots suffiront sur la tradition. Ç'a toujours été la ferme croyance de l'Eglise que cette présence réelle. Voyez ces églises schismatiques d'Orient, qui dans les siècles anciens se sont séparées de l'Eglise catholique : en se retirant elles ont emporté comme un dépôt sacré le dogme de la présence réelle; elles ne l'auraient pas aujourd'hui, si elles ne l'avaient trouvé dans les

croyances de l'Eglise, au temps même où elles ne faisaient qu'une Eglise avec nous.

Remontez plus haut encore; chez les plus anciens Pères vous trouverez des allusions à l'Eucharistie qui supposent nécessairement la présence réelle.

Ce n'est que très tard que des hérétiques ont songé à la nier, et immédiatement l'Eglise les a condamnés. Vous savez d'ailleurs que, si les protestants d'aujourd'hui nient la présence réelle, leur chef, Luther, n'a pas osé la révoquer en doute. On l'en sollicitait, il s'y refusa : Non, dit-il, *c'est trop clair!*

II. *L'Ecriture Sainte.* — « C'est trop clair! » Voilà bien la conclusion qui s'impose quand de bonne foi on interroge le Nouveau Testament. Relisons les paroles de l'institution, encadrons-les de celles qui ont précédé et de celles qui ont suivi, et nous dirons, nous aussi : « C'est trop clair! »

Les paroles de l'institution, vous les connaissez : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Rien de plus net, rien de plus clair. Jésus est au moment suprême, toutes ses paroles à la Cène sont testamentaires : voilà un article de son testament, par lequel il nous lègue son corps et son sang : il ne peut s'agir d'autre chose que de son corps et de son sang, d'ailleurs inséparables de sa divinité.

En vain les hérétiques s'agitent pour faire dire à ces paroles autre chose que ce qu'elles veulent dire : *C'est trop clair.* En vain allèguent-ils que Jésus donnait dans son esprit un sens figuré, métaphorique, à ses paroles. Nous leur répondons : Si quelqu'un est indiqué pour nous enseigner le sens que Jésus donnait à ses paroles, c'est bien Jésus lui-même! Or il l'a fait... Je vous ai parlé tout à l'heure de paroles

qui avaient précédé celles de l'*institution*. Ce sont celles de la *promesse*.

Vous les connaissez. C'était au lendemain de la multiplication des pains, figure de l'Eucharistie. Jésus passe de ce pain matériel à un pain surnaturel qu'il donnera à ses disciples, et il explique ce que sera ce pain : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair... » Certains auditeurs se cabrent : « Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger?... » Ils prenaient donc bien au sens propre et littéral la promesse du Maître, et Jésus les confirme dans cette interprétation : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Découragés, plusieurs s'en vont en trouvant ce langage trop dur. Jésus ne les rappelle pas, ne les détrompe pas : ils ont bien compris. Il se tourne vers ses apôtres et leur dit : « Et vous, voulez-vous vous en aller?... » C'était à prendre ou à laisser. C'est encore à prendre ou à laisser pour nous. Mais à la question du Maître répondons comme saint Pierre : « Eh! Seigneur, à qui irions-nous? C'est vous qui dites les paroles de la vie éternelle! »

Voyez enfin ces autres paroles des Livres Saints, postérieures au Jeudi-Saint, contemporaines du temps où l'on usait déjà de l'Eucharistie. C'est saint Paul qui parle de celui qui communie indignement: « Celui qui mange et boit indignement mange et boit son jugement, car il confond *le corps du Seigneur* avec un aliment quelconque. »

« Il est au milieu de nous », Jésus, aussi réellement qu'il était au milieu des Juifs au cours de sa vie mortelle. Ne le méconnaissez pas!...

V. — APOLOGÉTIQUE. — *Prétendues contradictions évangéliques.*

Les Livres Saints sont la parole de Dieu; ils ne peuvent donc contenir d'erreurs.

Or, vous savez que la vie de Jésus-Christ a été écrite par quatre évangélistes différents. Aussi, les ennemis de la foi se sont-ils ingéniés à comparer, à confronter nos quatre évangiles, dans l'espoir de les trouver en opposition sur un point quelconque : comme deux affirmations contradictoires ne peuvent être vraies toutes les deux, ils en concluraient qu'il y a des erreurs dans l'Evangile, et qu'il n'est donc pas la parole de Dieu.

Dans l'Evangile d'aujourd'hui nos adversaires croient trouver une contradiction avec celui que nous avons lu dimanche dernier. Etablissons d'abord quelques principes généraux, puis nous les appliquerons à la difficulté que présente cette page.

I. *Règles générales.* — Il est d'abord certain, nous venons de le dire, qu'il ne peut y avoir contradiction entre évangile et évangile, entre parole de Dieu et parole de Dieu. Les contradictions que l'on allègue ne peuvent donc être et ne sont qu'apparentes, et il est possible de trouver, entre les deux passages que l'on oppose, un moyen de conciliation.

Tantôt, un des deux textes aura été traduit inexactement, ou mal interprété par les commentateurs.

Tantôt, surtout dans les récits, il s'agit de deux détails qui, au lieu de s'opposer, s'ajoutent l'un à l'autre, n'étant pas survenus au même moment de l'épisode raconté.

Tantôt, il s'agit de deux faits distincts, que certaines circonstances analogues font prendre pour un seul fait. Il y a eu, par exemple, deux multiplications des pains : cela est bien certain, puisque tel évangéliste les raconte toutes les deux successivement. Mais supposons que saint Matthieu ait raconté la première seulement, et saint Marc, la seconde seule, saint Luc et saint Jean ne racontant ni l'une ni l'autre : nous croirions facilement, à cause de l'analogie entre les deux faits, qu'il n'y a eu qu'une multiplication des pains, et nous catholiques, nous prendrions beaucoup de peine à expliquer les divergences des deux récits, tandis que les incrédules s'en serviraient comme d'un argument contre l'inspiration des Evangiles... Or nous savons comme tout s'explique : il y a eu deux miracles successifs. Dans plusieurs autres cas il en est de même, et l'on essaie de concilier ou de mettre en contradiction les deux récits d'*un même fait*... qui sont en réalité les récits de *deux faits!*

Tantôt, quand il s'agit de doctrine, deux phrases qui paraissent s'opposer se concilient en réalité, aucune d'elles ne prétend dire la vérité absolue, mais seulement relative. Nous parlons ainsi nous-mêmes et sans nous contredire. Si, par exemple, nous apprenons qu'un fils dilapide les biens amassés par son père, nous disons volontiers : « *A père avare, fils prodigue.* » Apprenons-nous, au contraire, qu'un père avare a laissé ses biens à un fils aussi avare que lui, nous disons : « *Tel père, tel fils.* » Ces deux proverbes paraissent se contredire : en réalité, ils expriment chacun une part de la vérité, que voici : en général, les fils ont une tendance à reproduire

es qualités ou les défauts de leurs pères; mais il est des circonstances où les défauts mêmes de leurs pères leur offrent une occasion et une tentation de s'adonner aux défauts contraires : si le père fut avare, les bien qu'il laisse à son fils lui seront une excitation à la dépense facile et à la prodigalité.

Il n'y a pas contradiction entre les deux assertions. chacune exprime une part de vérité

II. *Application à l'évangile d'aujourd'hui.* — Venons-en à la contradiction imaginée par nos adversaires. Jean-Baptiste, questionné « s'il est le prophète », répond, au témoignage de saint Jean : « Je ne le suis pas. » Or, dimanche dernier, saint Luc nous représentait Notre-Seigneur disant aux Juifs : « Jean est un prophète, et plus qu'un prophète. »

Y a-t-il contradiction entre l'affirmation de Jésus et la négation de Jean-Baptiste? Aucunement. Car ils ne nient ou n'affirment pas la même chose. Jésus déclare que Jean-Baptiste est *un prophète* : et c'est vrai; il a annoncé Jésus; il l'a annoncé de très près, si bien qu'on l'appelle plutôt précurseur que prophète, et d'ailleurs Jésus lui-même le fait remarquer en disant que le Baptiste est *plus qu'un prophète.*

Mais les envoyés du Sanhédrin ne demandent pas à Jean s'il était *un prophète* : ils lui demandent s'il est *le prophète*, c'est-à-dire le grand prophète que Moïse a annoncé. Or ce *prophète*-là c'était le Messie lui-même, et c'est sous ce nom que Moïse, aux approches de sa mort, a parlé du Christ qui devait venir. Jean, à la question qu'on lui posait, ne pouvait que répondre: « Je ne le suis pas...» Et voilà évanouie cette prétendue difficulté, qui devait prendre les Evangiles en flagrant délit de contradiction!

VI. — Avis aux enfants

La sincérité dans la confession.

I. *L'exemple de Jean-Baptiste.* — Remarquez cette parole de l'évangéliste : « Jean confessa la vérité, et il ne la nia point. » Le Baptiste se trouvait devant un tribunal, car les délégués qui lui étaient envoyés avaient mission de l'interroger et de l'examiner. Aussi lui posent-ils nettement et à plusieurs reprises cette question : « Qui êtes-vous?... Que dites-vous de vous-même? » Or, ainsi interrogé, Jean répond sans détour, — avec la plus entière franchise, « confessant la vérité et ne cherchant pas à la nier », — avec humilité aussi, car, loin d'exalter sa mission qui pourtant était si belle, il se déclare indigne de s'agenouiller devant le Messie, pour dénouer les courroies de sa chaussure!

II. *Comment nous devons l'imiter.* — Il est une circonstance entre toutes où nous devons imiter l'humble et complète sincérité de Jean-Baptiste : c'est en confession.

On dit de celui qui se confesse qu'il se présente au *tribunal* de la pénitence. Il est donc, comme Jean, devant un tribunal : il n'y a là qu'un juge... au moins visiblement; mais le prêtre tient la place de Jésus-Christ, de celui même qui nous jugera en secret au jugement particulier, et en public à la fin du monde. Et Jésus, à ce tribunal, nous pose exactement la question qui fut posée à Jean-Baptiste : « Qui êtes-vous? *Que dites-vous de vous-même?* »

Comment allez-vous répondre?... Il faut que,

our toute votre vie, — car vous devrez toujours
us confesser quel que soit votre âge, — il faut que
us preniez l'habitude de répondre, comme Jean,
ec *sincérité* et avec *humilité*.

1° *Avec sincérité.* « Jean confessa la vérité »; il
ut que vous la confessiez, vous aussi. Jésus, qui
us interroge, a le droit de savoir... D'ailleurs, il
it déjà : le tromperez-vous, quand même vous le
udriez? On peut tromper le prêtre, on ne peut
omper Notre-Seigneur. Et lorsqu'on a trompé le
inistre du sacrement et que celui-ci, abusé par les
ensonges du « pénitent », prononce sur lui la sen-
nce : « Je vous absous de vos péchés », Jésus dit,
i : « Et moi, je ne t'en absous pas! » Et au lieu
sortir du confessionnal avec le pardon de ses
utes, on le quitte avec un supplément de péché,
ant commis un sacrilège!

Nous n'agirons pas ainsi : nous serons sincères.

2° *Avec humilité.* Ce n'est pas une histoire que
us racontons au confessionnal : c'est une accusa-
on que nous portons, et contre nous-mêmes!...
ussi ne convient-il pas de dire : *j'ai fait ceci*, mais
en : *Je m'accuse d'avoir fait ceci* ou *cela.*

Jean-Baptiste, dans son humilité, se déclarait *indi-*
e de rester en présence du Messie, même pour lui
ndre les plus humbles services. Et nous, lorsque
us avons confessé nos péchés, nous en sollicitons
prêtre l'absolution, mais en ayant soin de dire :
vous m'en jugez digne. Là encore nous imitons
umilité de Jean-Baptiste.

Une confession sincère et humble est le signe
une véritable contrition, et Dieu ne peut lui refuser
pardon.

VII. — Avis aux jeunes gens

Le respect humain.

Il y a quinze jours, parmi les causes qui ébranlent « les vertus des cieux », c'est-à-dire qui amènent la chute des âmes, je vous signalais le *respect humain*. Comme ce mal se rencontre fréquemment chez les jeunes gens, je veux y revenir aujourd'hui pour vous montrer comment le respect humain empêcha saint Pierre de rendre témoignage à Jésus-Christ, tandis que Jean-Baptiste, sans nul souci du respect humain, rendit au Messie le beau témoignage que relate l'Evangile de ce jour.

I. Notez d'abord que, si Jean était le précurseur du Messie, Pierre en était le premier apôtre, et que son rôle futur était bien au-dessus de celui qui avait été attribué à saint Jean-Baptiste. Jésus lui avait donné les clés du royaume des cieux, il lui avait promis de lier ou de délier dans le ciel ce que lui, Pierre, lierait ou délierait sur la terre. Bref, si Jean devait précéder Jésus, Pierre devait le suivre, mais avec cette différence qu'il le suivrait en le représentant, en étant le dépositaire de ses pouvoirs... Et c'est le plus favorisé qui renie Jésus, tandis que l'autre le confesse!

II. Notez ensuite que l'on est plus excusable de méconnaître celui que l'on connaît peu, que celui que l'on connaît parfaitement. Or Jean-Baptiste n'avait guère vu jusque-là Jésus : ils ne s'étaient presque pas parlé. Pierre, au contraire, avait passé trois grandes années en sa compagnie, il était le déposi-

re de ses secrets, il avait vu de ses yeux Jésus dans gloire céleste, en assistant sur le Thabor à sa ndiose transfiguration. Jean n'avait rien vu, extéurement, de Jésus, que son humanité semblable la nôtre. Et c'est le voyant du Thabor qui prome ne pas connaître Jésus!... Tandis que Jean se clare indigne d'être admis à lui rendre les plus mbles services!

II. Notez enfin que, si la crainte pouvait influer quelqu'un des deux, elle aurait dû, semble-t-il, ir plus de prise sur Jean-Baptiste que sur saint rre. En effet, c'est une ambassade du Sanhédrin vient interroger Jean; ceux qui l'interpellent t des plus réputés parmi les docteurs de la loi. font partie d'un tribunal qui peut obliger le uspect » à venir à Jérusalem pour y être questnné plus sévèrement encore.

ui donc, au contraire, interroge saint Pierre? Des ts, une servante!... C'est devant eux que l'apôtre eur, c'est devant leurs questions qu'il en vient à gir de son Maître! Devant les plus grands de la ée Jean confesse Jésus-Christ, devant les plus ts Pierre le renie.

u'est-ce qui a fait ce mal? C'est le *respect humain*... Pierre s'est vite repenti, il a chassé le mal ui-même, mais le mal persiste en ce monde : et voit des jeunes gens rougir d'aller à l'église, trer dans un confessionnal, de s'agenouiller à la le sainte, parce que des camarades souriront ou railleront!... Oh! mes amis, rappelons-nous la pa- du Maître : « Celui qui aura rougi de moi de- les hommes, je rougirai de lui devant mon Père est dans les cieux! »

VIII. — Avis aux jeunes filles

L'examen de conscience quotidien.

I. *L'examen de conscience en général.* — Au tribunal de la pénitence notre véritable juge, qui est Jésus-Christ, nous pose la même question qui fut posée au Baptiste : « Que dites-vous de vous-même? Qui êtes-vous? » Pour pouvoir y répondre en toute vérité, nous devons, avant d'entrer au confessionnal, nous poser cette question à nous-mêmes, dans un silence recueilli, car c'est là une interrogation à laquelle la réponse ne s'improvise pas.

Il y a donc, dans la vie chrétienne, au moins un examen de conscience qui s'impose et dont le caractère est obligatoire : c'est celui qui précède la confession. Il a pour but de nous faire connaître à nous-mêmes, afin de nous faire connaître à notre confesseur, qui tient la place de Jésus-Christ.

Ai-je besoin de définir ce qu'est un examen de conscience? C'est la recherche attentive, exacte, sévère sans être scrupuleuse, de nos torts graves ou légers à l'égard de Dieu.

Que cette recherche soit nécessaire à une bonne confession, nous venons de le dire. Mais elle l'est aussi à la correction de nos défauts, à l'amendement de notre vie. Si nous ne nous connaissons pas, nous ne nous corrigerons point : voilà pourquoi les païens eux-mêmes, ou du moins les sages parmi eux, prêchaient la devise *Nosce teipsum*, « connais-toi toi-même ».

II. *L'examen de conscience quotidien.* — Le meil-

leur moyen de se préparer à l'examen de conscience qui doit précéder la confession, et de le rendre aussi aisé que possible, c'est de s'examiner *tous les jours*. C'est aussi le meilleur moyen de faire des progrès dans la vertu : il n'est pas possible de constater tous les jours ses défauts sans concevoir le désir de s'en corriger; il y aura, je le veux bien, des jours perdus, mais ils ne le seront pas tous! Et vous savez le mot de l'auteur de l'*Imitation* : « Quand nous n'extirperions qu'un défaut par an, nous serions bientôt parfaits. »

L'utilité de cet examen quotidien est si évidente qu'elle a été reconnue par des philosophes que n'éclairaient nullement les lumières du christianisme. Pour n'en citer qu'un écoutez Sénèque : « Tous les jours je juge ma propre cause. Je ne me cache rien, je ne me passe rien. » C'est un païen qui parle ainsi. Tous les chrétiens pourraient-ils en dire autant?... Et toutes les jeunes filles chrétiennes?...

Mais, précisément parce que vous êtes chrétiennes, ce n'est pas sous le patronage d'un païen que je veux mettre la résolution que certainement vous allez prendre ou affermir en vous; c'est sous le patronage d'un docteur de l'Eglise. Ecoutez donc saint Jean Chrysostome : « Tous les soirs, exigez des comptes de votre conscience. Si vous le faites avec soin tous les jours, vous comparaîtrez joyeux au terrible jugement de Dieu. »

Quelle promesse!... Mais elle n'a rien d'exagéré. Car s'examiner tous les jours, c'est tous les jours se dire que l'on est pécheur, c'est tous les jours se résoudre à mieux faire : et renouveler un tel propos tous les jours, c'est vraiment marcher vers le ciel.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DU IIIe DIMANCHE DE L'AVENT 73

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 74

II. *Dogme.* L'AUTORITÉ DANS L'EGLISE 78
Cf. *la Papauté et l'Episcopat*, 4e dim. ap. Pent., t. II, p. 414.

III. *Morale.* L'HUMILITÉ 81
Cf. *l'Orgueil*, 10e dim. ap. Pent., t. III, p. 81; — *la fausse Humilité*, *ibid.*, p. 94.

IV. *Grâce.* LA PRÉSENCE RÉELLE 84
Cf *l'Eucharistie*, 4e dim. de Car., t. II, p. 36; — *la Visite au T. S. S.*, Epiph., t. I, p. 180; *le Travail pour l'Eucharistie*, Rameaux, t. II. p. 94.

V. *Apologétique.* PRÉTENDUS CONTRADICTIONS ÉVANGÉLIQUES 87

VI. *Avis aux enfants.* LA SINCÉRITÉ DANS LA CONFESSION 90
Cf. *la Confession*, 13e dim. ap. Pent., t. III, p. 156.

VII. *Avis aux jeunes gens.* LE RESPECT HUMAIN.... 92
Cf. *le Respect humain*, Pâques, t. II, p. 114; dim. dans l'Oct. de l'Ascens., t. II, p. 273.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* L'EXAMEN DE CONSCIENCE QUOTIDIEN 94
Cf. *l'Examen de conscience pour la confession*, 3e dim. après Pent., t. II, p. 396.

Autres sujets :

IX. LA PAROLE DE DIEU. C'est bien « une voix qui crie dans le désert », tant on met peu de zèle à venir l'entendre.

X. L'IGNORANCE RELIGIEUSE. « Il y en a un au milieu de nous, que nous ne connaissons pas », — et quand nous en avons entendu parler, nous nous en allons sans plus nous souvenir de lui, comme les envoyés du Sanhédrin, à qui l'on vient de parler du Messie et qui partent sans s'informer de lui davantage.

XI. L'IMMACULÉE-CONCEPTION (t. I, p. 457), si l'on en célèbre aujourd'hui la solennité.

IV° DIMANCHE DE L'AVENT

Mission de saint Jean-Baptiste

L'an quinze du règne de Tibère César,
Ponce-Pilate étant procurateur de la Judée,
Hérode, tétrarque de la Galilée,
Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la province de Trachonite,
Lysanias, tétrarque de l'Abilène,
Anne et Caïphe étant grands prêtres :
La parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert : et il vint, dans toute la région du Jourdain, prêcher le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.
Ainsi est-il écrit au livre des paroles du prophète Isaïe :
« Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers : toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée, les chemins tortueux deviendront directs, les raboteux seront aplanis, et toute chair verra le Salut de Dieu. »

(Luc, III, 1-6. — Passages parallèles; Matthieu, III, 1-6; Marc, I, 1-6).

I. — *Explication de l'Evangile*

Pour la troisième fois, c'est de Jean-Baptiste qu'il est question dans l'Evangile du dimanche. Mais aujourd'hui il s'agit de sa *mission* même, dont l'Evangile nous indique successivement la *date*, l'*objet* et l'*utilité*. A la suite et à l'aide du texte sacré, étudions, nous aussi, la mission du saint précurseur de Jésus-Christ.

I. *Date de la mission.* — Quelle solennité dans le début de cette page, où pourtant il n'est question que de simples dates! On se croirait en présence d'une de ces inscriptions gravées sur la pierre ou sur des médailles, pour commémorer un événement remarquable, ou encore la pose de la première pierre d'un monument insigne.

C'est bien, après tout, la première pierre d'un édifice sacré qui est posée ici. Car cet édifice, c'était la mission que Jésus venait remplir en ce monde, et la prédication de Jean en fut comme le travail préparatoire, comme les fouilles préliminaires, comme la première pierre... Et c'est sur cette première pierre qu'a été gravée par saint Luc l'inscription commémorative qui se lit en tête de l'Evangile d'aujourd'hui.

Cette inscription mentionne, selon l'usage, les diverses autorités, civiles et religieuses, sous lesquelles eut lieu cet événement : la mission de Jean-Baptiste.

D'abord, les autorités civiles ou politiques. A cette époque, vous le savez, la Palestine appartenait aux Romains, et voilà pourquoi est tout d'abord nommé l'empereur Tibère, qui depuis quinze ans était César

Le gouvernement romain n'exerçait pas son pouvoir d'une manière uniforme sur toute la Palestine. La Judée, au sud-ouest, était considérée avec la Samarie, au centre, comme une colonie proprement dite, et elle était administrée directement par un procurateur venu de Rome, et qui alors était Ponce-Pilate.

Dans les autres provinces de la Palestine, le régime en vigueur était celui d'un protectorat plutôt que d'une colonie : les quatre provinces de Galilée, au nord-ouest, d'Iturée, de Trachonite et d'Abilène, à l'est du Jourdain, formaient chacune un « quart de royaume » ou « tétrarchat », dont les titulaires étaient : Lysias, pour l'Abilène, — Philippe, pour la Trachonite et l'Iturée, — Hérode enfin pour la Galilée, la plus importante de ces provinces : importante par l'étendue, par sa situation à l'ouest du Jourdain... importante surtout par le rôle qui lui était assigné dans les desseins de la Providence : le Messie avait passé de nombreuses années à Nazareth en Galilée, et c'était cette même province qui devait donner à Jésus la plupart de ses apôtres, ainsi que le plus large champ de son ministère.

Quant au pouvoir religieux, il était exercé selon la règle par le grand prêtre : mais, chose remarquable, deux grands prêtres sont ici nommés, Anne et Caïphe. Cette bizarrerie, « deux dépositaires d'un pouvoir unique », vient de ce que le prédécesseur de Pilate avait déposé Anne et lui avait donné comme remplaçant son gendre Caïphe; mais les deux hommes s'étaient réconciliés et avaient convenu d'exercer la suprême charge religieuse à tour de rôle, chacun durant une année.

C est sous ces divers gouvernements qu'eut lieu la mission de Jean-Baptiste.

II. *Objet de la mission.* — En quoi consistait cette mission? A préparer la mission de Jésus-Christ; et cela de deux manières, en ouvrant à Jésus les *intelligences* et les *cœurs*.

1° Il fallait préparer à Jésus les *intelligences* : il y avait si longtemps qu'on l'attendait! Il fallait dire, non plus « Il viendra », comme le disaient les anciens prophètes, mais « Il vient », et presque « Il est venu ». Eveiller les esprits, les rendre attentifs à la grande espérance enfin réalisée, les amener ainsi à entendre et à accepter la prédication du Christ, tel était le premier objet de la prédication de Jean-Baptiste.

2° Il fallait préparer à Jésus les *cœurs*, comme on prépare le terrain à la semence, si l'on veut qu'elle y fructifie. Ici encore la mission de Jean était bien déterminée : le Messie allait venir pour combattre le péché et en triompher; il fallait donc, pour préparer les cœurs à la prédication du Christ, leur faire concevoir le repentir de leurs fautes, les diriger dans une voie plus droite et plus pure, en un mot leur prêcher la pénitence.

Ici le Baptiste devait employer un double moyen, ou plutôt il devait prêcher à la fois par la *parole* et par le *geste*. Par la *parole*, en excitant dans les cœurs la contrition des péchés; par le *geste*, en montrant, dans une leçon de choses, l'effet de la contrition sur le péché. Jean ne prêchait pas seulement la pénitence, il donnait le baptême de pénitence : il plongeait ses disciples dans les eaux du Jourdain en leur donnant cette leçon : comme cette eau purifie

les souillures de votre corps, ainsi la pénitence vous purifiera des souillures de votre âme.

Pouvait-on mieux préparer les hommes à la prédication de Jésus-Christ?

III. *Utilité de la mission.* — La mission de Jean porta-t-elle ses fruits? Nous n'en saurions douter, après les résultats qu'à l'avance lui attribue le prophète Isaïe, et que rapporte l'Evangéliste pour constater qu'ils ont été obtenus. Oui, Jean a « préparé la voie » au Seigneur, et il lui a ouvert, dans les âmes, des « sentiers droits » par où il a pu pénétrer facilement pour y habiter. Il a convaincu ses auditeurs qu'il y avait dans leur vie des lacunes, des vides, des « vallées » à combler.

Il a eu affaire à des « montagnes » ou à des « collines », c'est-à-dire à des esprits exaltés par l'orgueil ou la vanité : ces montagnes, il les a « abaissées », c'est-à-dire qu'il a guidé les superbes dans l'acquisition de l'humilité.

Il a trouvé des « chemins tortueux » : il a rencontré des consciences qui biaisaient avec le devoir, qui par des moyens détournés reprenaient à Dieu ce qu'elles lui avaient donné : il a travaillé à leur faire acquérir la « droiture ».

Enfin, il a « aplani les raboteux ». Que d'inégalités dans les résolutions, dans les caractères, dans les volontés! Que d'aspérités à adoucir! Que d'angles à arrondir! Que de violences et de colères à réprimer, pour préparer les voies à Celui qui aura la douceur de l'Agneau!... Ce fut encore l'œuvre du Baptiste; et il a bien mérité d'éloge que fit de lui Jésus : « Ce fut plus qu'un prophète, ce fut un Ange qui me prépara les voies. »

II. — Dogme. — *Le mystère de la Rédemption.*

Nous allons célébrer les fêtes du mystère de l'Incarnation. Mais pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme? Pour nous sauver. C'est le dernier mot de l'Evangile de ce jour : « Toute chair verra le salut qui vient de Dieu. » L'Incarnation a eu pour but la Rédemption.

C'est de la rédemption, c'est de ce « salut venu de Dieu » que nous allons parler. Nous essaierons d'en bien saisir la *notion* et les *caractères* : plus nous en serons pénétrés, mieux nous accueillerons, dans sa crèche, Jésus venu pour sauver le monde.

I. *Notion de la rédemption.* — Le péché originel avait *injurié Dieu*, et *ruiné l'homme*, en le privant des biens surnaturels que la bonté divine lui avait assignés en le créant.

Ce double mal subsisterait-il toujours? L'honneur de Dieu ne serait-il jamais entièrement réparé auprès de ses créatures? L'homme resterait-il à jamais l'être tombé et déchu?... Dieu pouvait permettre que les choses restassent toujours ainsi... Il ne le voulut point. Le Tout-Puissant n'accepta point de rester indéfiniment sous le coup de l'injure à lui faite par l'homme, complice et victime du démon. Le Tout-Bon n'accepta point de voir l'homme indéfiniment privé des biens surnaturels dont il l'avait comblé. Et Dieu décida que le mal serait réparé, complètement réparé.

Cette réparation s'appelle la *rédemption*. Elle fut accomplie par Jésus-Christ, c'est-à-dire par le Fils de Dieu fait homme. Et de fait, pour être complète, il fallait qu'elle fût faite par un Homme-Dieu.

Qui aurait pu rendre honneur à Dieu, sinon *homme*, puisque c'est l'*homme* qui avait touché à t honneur?... Mais par ailleurs, l'offense faite à ieu, s'attaquant à l'infini, avait un caractère in-ni de gravité, et qui pouvait le réparer entièrement, finiment, sinon *Dieu*? Ici déjà, il fallait donc un omme-Dieu.

Mais par ailleurs, qui devait expier la faute com-ise par l'homme, sinon l'*homme*?... Et qui pou-it, sinon un *Dieu*, donner à cette expiation une leur parfaite? Ici encore, la rédemption *complète* mandait un Homme-Dieu... Et voilà pourquoi est le Fils de Dieu fait homme que nous allons entôt adorer dans sa crèche.

II. *Caractères de la rédemption.* — Parmi les ca-ctères ou les qualités de la rédemption, il en est ux que je vous signalerai à la suite des théolo-ens, parce qu'ils sont de nature à exciter notre connaissance envers le Sauveur. Les voici : la ré-mption fut *surabondante*, elle fut *universelle*.

1° *Surabondante.* — Ce n'est pas auprès de la èche que nous nous rendons lorsque nous voulons éditer le mystère de la rédemption : c'est au pied la croix. Et pourtant, dès la crèche, si Jésus vait voulu, la rédemption eût été réalisée. Dans sacrifice accompli par le Fils de Dieu se faisant mme, il y avait assez de mérites pour sauver plu-urs humanités.

Dès lors, pourquoi le Calvaire? pourquoi la cruelle ssion qui s'y est terminée? pourquoi, de la crèche la croix, ces trente-trois années d'humilité, de uffrances, de persécutions? Pourquoi?... Parce que sus a voulu que la rédemption fût *surabondante*.

Ce n'est pas strictement qu'il a voulu payer notre dette, c'est largement; c'est royalement aussi qu'il a voulu réparer l'honneur de son Père. Certes, quand j'ai dit que l'honneur de Dieu avait été atteint par le péché, vous avez bien compris qu'il ne s'agissait que de son honneur *extérieur*, de celui auquel il a droit de la part de ses créatures. Mais cet honneur-là même, Jésus a voulu magnifiquement le réparer, et après ce qu'il a fait pour cela, on peut dire que l'Homme-Dieu a rendu plus d'honneur à Dieu que le péché ne lui en avait pris injustement.

2° *Universelle.* — Quel amour, quelle estime nous a témoignés Jésus en payant, pour nous racheter, un prix bien supérieur à celui qui eût été strictement nécessaire!... Mais voici une autre marque d'amour : c'est qu'il est mort pour *tous* les hommes; en d'autres termes, la rédemption a été universelle.

Oui, Jésus est mort *pour tous* : pour ceux qui profiteront de sa rédemption comme pour ceux qui, en ce qui les concerne, la laisseront inutile. Ce dogme de notre foi est un des plus grands mystères d'amour. Aussi, lorsque bientôt vous serez devant la crèche, lorsque plus tard la liturgie vous mènera devant la croix, que chacun de vous se dise : C'est *pour moi* qu'il est venu là... c'est *pour moi* qu'il a fait cela. *Sic nos amantem quis non redamaret?* Il m'a trop aimé pour que je ne l'aime pas!...

C'est en effet la grande loi, et vous la connaissez bien : l'amour appelle l'amour, il le réclame, il l'exige. L'amour de Dieu pour nous serait-il le seul à ne pas être payé de retour? Non, il n'en sera pas ainsi, et à Dieu nous rendrons amour pour amour.

III. — MORALE. — *La correction des défauts.*

Quel est le but de notre vie? Aller au ciel. Or, l'Evangile d'aujourd'hui nous en avertit, si nous allons aller à Dieu dans l'autre vie, il faut que Dieu vienne en nous dès cette vie. Et pour qu'il vienne en nous, il faut que nous lui frayions la voie : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. » Comment? C'est ce que nous allons dire, en nous servant des paroles mêmes de l'Evangile.

Pour faire à Jésus, jusqu'à vos âmes, une voie unie, vous devez, dit l'Evangile, faire quatre choses : combler les vallées, abaisser les hauteurs, rendre droit ce qui est tortueux, adoucir les aspérités. C'est-ce à dire?

Cela revient à dire qu'il y a un obstacle à la venue de Jésus en nos âmes. Cet obstacle, c'est le péché. Mais tous les péchés ne s'opposent pas de la même manière au règne de Dieu en notre âme : les uns nous rabaissent trop, les autres nous élèvent à excès. A chacun d'eux il faut opposer le remède nécessaire.

Nous savons que tous les péchés ont leur source dans les sept grands vices capitaux : pour chacun d'eux, l'Evangile va nous indiquer l'obstacle qu'il oppose à la venue de Dieu en nos âmes, et ce que nous devons faire pour le supprimer.

« *Toute vallée sera comblée.* » — Comme une vallée est une dépression du sol, de même il est un défaut qui abaisse notre âme, qui la déprime, qui creuse un grand vide. C'est la *paresse* spirituelle, qui manque de courage. Du fond d'une vallée con-

templez une montagne élevée : il vous semble qu jamais vous ne pourrez en atteindre le sommet Ainsi, du fond de son découragement, le paresseu regarde les hauteurs de la vertu chrétienne : « C'es trop haut pour moi », déclare-t-il, et sous prétext qu'il ne saurait atteindre à la perfection, il ne fai pas même un pas pour s'en rapprocher!

Comblons cette vallée! Demandons à Dieu le cou rage, et mettons-nous à l'œuvre.

II. « *Toute montagne sera abaissée.* » — Deu *hauteurs*, en nous, s'opposent à la venue et au règn de Jésus : l'une morale, l'*orgueil*, l'autre physique l'*avarice*.

Dieu n'aime pas les superbes : devant la hauteu qu'ils lui opposent il s'arrête comme devant ur obstacle infranchissable. Ne laissons pas subsiste cet obstacle! « Celui qui s'élève sera abaissé », a déclaré le Maître. N'attendons pas les abaissement vengeurs que Dieu infligerait un jour à nos orgueils abaissons-nous nous-mêmes, faisons un chemin à Dieu en renversant les montagnes d'orgueil ou le collines de vanité qui lui barrent la route.

L'avare, lui, voudrait avoir une montagne d'or Qu'il l'ait ou qu'il la cherche, c'est une autre mon tagne entre Dieu et l'homme : Dieu n'habite pas l où l'or règne en maître, là où l'on sert l'argent au lieu de s'en servir. Faisons disparaître cette mon tagne, chassons la cupidité!...

III. « *Les chemins tortueux deviendront droits.* » — Un homme qui marche droit sait où il va, il sui le chemin direct pour aller à son but, et sauf acci dent imprévu il arrive dans le minimum de temp et avec le minimum de fatigue.

Au contraire, celui qui se laisse porter, ou pousser, ou tirer par un autre, plus fort que lui, ne suivra pas le droit chemin : dès lors, arrivera-t-il au but?

C'est l'*âme* qui va au ciel, et qui doit y mener le *corps*. Si elle reste, selon le mot de Bossuet, « maîtresse du corps qu'elle anime », elle ira par la voie droite. Mais si elle laisse prendre au corps l'empire sur elle-même, c'est lui qui la conduira... Et par où!... et où?... Et à travers quels méandres!... Et en roulant dans quelles boues!...

La *luxure* et l'*intempérance* sont les emprises du corps sur l'âme, c'est la conduite de l'âme par le corps à travers les sentiers tortueux, alors que pour trouver le ciel il faut aller tout droit. Combattons les vices! rendons droits les chemins détournés!

IV. « *Les chemins raboteux seront aplanis.* » — Les pierres sur le chemin exposent à des chutes. Il est deux vices qui en sèment sur les voies de notre âme et les rendent à l'excès « raboteuses » : ce sont l'envie et la colère.

Que la *colère* soit « raboteuse », nous le savons tous pour avoir frayé avec des habitués de la colère. Or, une des sources de la colère est l'*envie*. Pourquoi Caïn fut-il irrité contre Abel? Parce qu'il vit les présents de son frère agréés de Dieu, tandis que les siens propres laissaient indifférent le Seigneur, qui lit dans les âmes et ne voyait rien de bien dans celle de Caïn.

Nous n'aimons pas la société des gens envieux et colères. Le Seigneur ne l'aime guère : si nous voulons qu'il vienne en nous, rendons-lui la voie agréable, aplanissons le sentier, soyons, comme lui, **doux et humbles de cœur ».**

IV. — Grace. — *Les éléments de la pénitence.*

Lorsqu'un pécheur s'approche du sacrement de pénitence, comme vous allez sans doute le faire à l'occasion de Noël, il va « préparer la voie du Seigneur » et lui rouvrir la porte de son âme.

Vous le savez, c'est la sentence d'absolution qui rouvre cette porte et qui fait rentrer la grâce de Dieu dans l'âme du pécheur pardonné. Mais cette sentence est comme une semence qui doit tomber sur un terrain *préparé;* en d'autres termes, pour mériter et recevoir efficacement l'absolution, le pénitent doit avoir fait certains actes nécessaires. Nous les passerons tous en revue, lorsque s'en offrira l'occasion, au cours de cette année : déjà même, il y a quinze jours, nous avons parlé du ferme propos. Mais aujourd'hui, c'est une vue d'ensemble que je voudrais vous proposer sur ces « actes du pénitent ». Plusieurs docteurs ont en effet interprété en ce sens les paroles du saint Evangile. Le pénitent « prépare les voies au Seigneur » : comment? Le catéchisme nous dit : par la *contrition*, le *bon propos*, la *confession* et la *satisfaction*. L'Evangile nous dit : « en comblant les vallées, en abaissant les montagnes, en aplanissant les aspérités, en rectifiant ce qui est hors de la bonne voie. » Ceci n'est-il donc pas la signification mystique de cela? Le catéchisme ne peut-il s'expliquer par l'Evangile, et l'Evangile s'appliquer au catéchisme?... Essayons de le faire.

I. *La contrition.* — La première condition du pardon, c'est le *repentir* des péchés passés. La *contrition* est le *broiement* du cœur à la vue de l'offense

ite à Dieu par le péché. Le pénitent, comme à
ide d'un marteau, frappe sur son cœur, le dé-
ire et le brise pour en faire disparaître ces aspé-
és, ces obstacles à l'arrivée de la grâce, que sont
s fautes commises. C'est ce que signifie le geste
pénitent, se frappant trois fois la poitrine lors-
'il récite le *confiteor*. Il semble qu'il veuille
lanir les ruguosités de son cœur, adoucir les aspé-
és de sa conscience : ou plutôt il signifie, par ce
ste extérieur, ce qu'il s'efforce d'accomplir à
ntérieur, avec la grâce de Dieu sans laquelle ses
orts seraient vains.

II. *Le bon propos.* — Nous savons que, pour être
cère, le regret du passé comporte ou entraîne le
n propos pour l'avenir. Or en quoi consiste ce bon
opos? A quitter les « sentiers tortueux » par les-
els on s'éloignait du ciel, pour revenir à « la voie
oite », la seule où l'on trouve Dieu et les pro-
sses du ciel. « Les chemins tortueux deviendront
its », si l'on a vraiment la ferme résolution
viter le péché, d'en fuir les occasions, de résister
tentations : arrière tout ce qui est oblique, tout
qui biaise avec Dieu, tant ce qui s'écarte de la
droite! Telle est la résolution du pénitent bien
posé et digne de l'absolution.

I. *La confession.* — Il a plu à Notre-Seigneur de
s imposer la *confession* ou l'aveu de nos fautes.
s aurons quelque jour l'occasion de dire pour-
; aujourd'hui contentons-nous de constater le

te obligation nous est pénible. Mais qu'est-ce
qui nous la rend ainsi onéreuse? C'est que son
mplissement est pour nous une véritable humi-

liation. La confession nous abaisse : « Les montagnes et les collines seront abaissées. » On nous regarde comme des hommes fidèles à tous leurs devoirs : nous irons avouer à un prêtre que cette fidélité est incomplète, que parfois ou souvent nous sommes lâches, en un mot que nous sommes pécheurs. La déclaration de nos fautes ne sera pas un simple récit : ce sera un aveu humilié, une *accusation* de nous-mêmes. L'orgueil a élevé notre âme au-dessus de tout droit: la confession va « abaisser cette montagne »!

IV. *La satisfaction.* — Enfin, pour obtenir le pardon divin, nous devons accepter la *satisfaction* que le prêtre nous impose. Pourquoi?

C'est que l'absolution ne fait pas disparaître toutes les conséquences de notre péché. Elle efface la faute elle-même, la tache du péché commis. Mais il reste encore un vide à combler, un « manque » à compenser. L'honneur extérieur de Dieu a été atteint : il doit être réparé. Si notre pardon a *satisfait* la bonté de Dieu, sa justice, elle, n'est pas encore *satisfaite*. Elle exige, en effet, une expiation subie par le coupable. Cette expiation de notre faute, cette réparation due à l'honneur de Dieu outragé, la *satisfaction* nous permet de les accomplir : grâce à elle, les vides sont remplis, « les vallées sont comblées ».

Ainsi pouvons-nous appliquer à la Pénitence, cette « préparation aux voies du Seigneur », les paroles de l'Evangile relatives à la prédication de Jean Baptiste, qui d'ailleurs, lui aussi, prêchait la pénitence... Et lorsque le pénitent a ainsi préparé la voie, le Seigneur vient par l'absolution, et nous voyons, nous aussi, « le Salut de Dieu ».

*. — APOLOGÉTIQUE. — *Le délai de l'Incarnation.*

L'Evangile précise avec solennité la date de la mis-on de Jean-Baptiste, et par suite celle de la mis-on de Jésus. Et cela n'est pas sans dessein : des ophéties avaient annoncé l'époque de l'apparition Messie, et il importait de constater que ces pro-éties, comme toutes les autres, avaient été accom-ies, et que l'Incarnation et la Rédemption avaient lieu à la date fixée de longs siècles à l'avance.

Mais cette date même a donné lieu à une question e nos adversaires nous posent comme un défi, ais que les croyants peuvent poser avec respect : Puisque Dieu voulait réparer la chute de l'hu-anité, pourquoi a-t-il attendu si longtemps? N'au-t-il pas été plus digne de sa sagesse de faire suc-der sans délai le relèvement à la chute? »

Vous comprenez, chrétiens, avec quel respect et elle délicatesse il convient de poser de pareilles estions à Dieu! Notre attitude, en telle circons-nce, ne doit pas être celle d'un juge citant un cusé à son tribunal : ce serait offenser Dieu. Mais e peut être celle d'un enfant questionnant son re, avec le désir d'apprendre et la certitude de uver une raison nouvelle pour l'aimer davan-ge.

Posée dans ces termes, la question du *délai de carnation* comporte deux réponses, dignes toutes ux de la sagesse divine, et que nous allons mé-er ensemble.

Dieu voulait faire sentir aux hommes le besoin ils avaient de lui. — Si l'incarnation avait suivi

immédiatement la chute, si la plaie avait été fermée aussi tôt qu'ouverte, les hommes n'auraient pas suffisamment apprécié le mal qu'ils avaient fait et le nouveau bienfait qu'ils devaient à Dieu. La chute fût restée dans leur souvenir comme un accident auquel ils auraient échappé, non comme une catastrophe dont ils auraient été victimes par leur propre faute. Ce n'eût pas été digne de la sagesse de Dieu, semble-t-il... Et Dieu procéda tout autrement.

Au fond, Adam était tombé pour avoir voulu, sans Dieu, tout *savoir* et tout *pouvoir*. Dieu laisse donc l'humanité à elle-même, afin qu'elle constate ce que sans Dieu elle arrive à savoir et à pouvoir. Les hommes lui ont dit équivalemment : *Sortez ;* il attendra qu'ils lui disent : *Venez*.

L'humanité fut longue à s'y décider. Il lui fallut des milliers d'années : alors elle se rendit compte des résultats de sa triste expérience; elle vit que, privée de Dieu, elle ne savait rien et ne pouvait rien. Elle ne savait plus rien, de Dieu, de l'âme, de sa destinée; dans le monde « tout était Dieu, excepté Dieu lui-même ». Elle ne pouvait plus rien de bon, et la corruption régnait partout : on ne voyait qu'égoïsme, dépravation, cruauté, règne du corps sur l'âme, ou plutôt engloutissement de l'esprit dans la matière...

Et alors, sous l'impulsion de quelques justes, de quelques sages apparaissant comme des phénomènes, l'humanité appelle un Sauveur : elle le réclame et l'acclame, elle lui ouvre la porte : *Venez*, dit-elle enfin... Et le Messie vient au monde.

II. *Dieu voulait peindre à l'avance le portrait du*

Messie, pour qu'à son arrivée on pût le reconnaître. Si Dieu avait voulu descendre sur terre dans l'éclat de sa gloire, sa divinité eût éclaté aux yeux de tous. Mais tel n'était pas son dessein. Le Verbe incarné voulait naître enfant, pauvre, obscur, de manière à souffrir pour nous dès son arrivée en ce monde, — de manière aussi qu'il fallût de la bonne foi et de la bonne volonté pour le reconnaître.

Mais précisément, comment le reconnaître, même avec de la bonne volonté?... Dieu voulut en donner le moyen aux hommes. Lentement, avec amour, il peignit peu à peu, trait par trait, le portrait du Messie à venir. Il y mit des siècles, pour que son peuple, imprégné de l'Ecriture sainte, eût le temps de se pénétrer de ce portrait, de le porter en lui-même, afin de pouvoir le comparer au Messie et le reconnaître ainsi lorsqu'il apparaîtrait.

Nous aurons l'occasion de parler plus au long de ces prophéties messianiques. Mais voici trois dimanches que nous les voyons remplir leur mission : les Evangélistes les citent, au fur et à mesure qu'ils racontent un fait de la vie de Jésus-Christ, pour faire constater qu'elles ont été accomplies par lui et que donc il faut le reconnaître pour le Messie.

Voilà deux motifs pour lesquels la rédemption ne suivit pas immédiatement la chute, pour lesquels Dieu fit si longtemps attendre le second Adam après la faute du premier.

La sagesse divine eut sans doute d'autres motifs qui échappent à notre raison : ceux-là suffisent pour nous obliger à adorer les ineffables desseins de la Providence.

VI. — Avis aux enfants

Le recueillement dans la prière.

I. *L'exemple de Jean-Baptiste.* — Jean-Baptiste avait une grande mission à remplir. Il devait s'y préparer par la *prière;* si nous devons prier au début de la journée et de nos principales occupations quotidiennes, à plus forte raison faut-il le faire avant d'entrer dans un état de vie nouveau, ou au début d'une période importante, comme est pour vous, par exemple, la période de préparation à la première communion solennelle.

Jean, appelé à être le précurseur du Sauveur, devait donc tout d'abord prier. Or, que fit-il pour cela? Remarquez-le, car c'est sur ce détail que je veux appeler toute votre attention : il se retira *au désert.* Il aurait pu prier chez lui. Il voulut une prière plus recueillie, plus complètement « prière » que celles qu'il aurait pu faire en restant dans le monde : il quitta le monde et il s'en fut au désert.

II. *Leçon que nous en devons tirer.* — Et nous aussi, lorsque nous avons à prier, il faut nous retirer au désert : là seulement nous parlerons vraiment à Dieu, là seulement nous pourrons entendre sa voix.

« Qu'est-ce à dire? pensez-vous certainement. Nous ne connaissons pas de désert, en tout cas il n'y en a point par ici, et y en eût-il, que nous ne pourrions nous y transporter pour prier. »

Aussi bien est-ce au figuré que je parle. Aller au désert pour prier, c'est chasser de votre âme les pensées frivoles, étrangères à Dieu et à vos devoirs

envers lui. C'est faire comme si vous étiez seul, et par conséquent ne pas regarder celui-ci, ne pas écouter celui-là, ne point parler à cet autre : au désert on ne voit personne, on ne cause avec personne.

Aller au désert, en un mot, c'est remplir une des conditions qu'indique votre catéchisme comme étant nécessaires à la prière, et qui sont l'*attention*, l'humilité, la confiance et la persévérance. « Aller au désert », c'est faire attention.

Toutes les cérémonies que nous fait faire l'Eglise sont pour nous des leçons de choses. Or voyez ce que vous faites quand vous entrez dans la maison de Dieu: il y a là un bénitier; vous prenez de l'eau bénite et vous faites le signe de la croix. Qu'est-ce à dire?... C'est comme si l'Evangile vous disait : « *Attention!* vous entrez dans le lieu de la prière, et ce n'est que pour prier que vous devez y pénétrer. Comme l'eau nettoie la poussière, que cette eau bénite et ce signe de croix vous aident à chasser de votre esprit la poussière des occupations profanes, des pensées de récréation, de travail, de repas, de conversations, qui ont leur utilité ailleurs mais qui n'ont pas leur place ici, car ici, c'est la maison de Dieu; ici, vous êtes à l'audience de Dieu! »

On ne prie pas seulement à l'église, et il n'est pas nécessaire de prendre de l'eau bénite avant de prier. Mais toujours, avant de le faire, dites-vous bien : « *Attention!* je vais parler à Dieu; avec son aide, je vais vider mon âme de tout ce qui n'est pas lui, je vais y faire un *désert* où je puisse aisément lui *parler*... et l'*entendre*. »

VII. — Avis aux jeunes gens

La vocation sacerdotale.

« La voix du Seigneur se fit entendre à Jean, et il vint prêcher. » Nous voyons là, en action, la *vocation* divine, et l'*obéissance* qu'il y faut apporter.

I. *La vocation.* — Nous avons tous un rôle à remplir dans le monde, et à ce rôle c'est Dieu qui nous destine : c'est ce que nous appelons la *vocation*, c'est-à-dire l'*appel* de Dieu.

Mais on donne plus particulièrement le nom de vocation à l'appel de Dieu, lorsque la volonté divine nous destine à la vie sacerdotale. Il est bien évident que c'est la petite minorité des hommes que Dieu appelle au sacerdoce. Mais il est évident aussi qu'il faut des prêtres, — que ce n'est pas, comme chez les Juifs, notre naissance qui nous destine au sacerdoce, — que c'est le choix divin, — et que ce choix se manifeste par un appel ou une *vocation*.

Jean était au désert : il semblait qu'il dût y rester toujours... Mais, dans la volonté divine, cette vie de Jean dans la solitude n'était pas un but mais une préparation. Dieu destinait Jean à être le dernier et le plus grand prophète du Christ, à prêcher l'arrivée du Messie, à distribuer le baptême de pénitence : fonctions analogues à plusieurs des devoirs du prêtre.

Lorsque le moment fut venu, « la voix du Seigneur se fit entendre à Jean »; elle se fait aussi entendre à ceux que Dieu appelle au sacerdoce : c'est tel fait, telle circonstance, tel attrait; il n'y a pas

s'y tromper, l'appel s'est fait entendre, la vocation parlé.

II. *L'obéissance à la vocation.* — Admirez la réponse de Jean à l'appel de Dieu : « La voix du Seigneur se fit entendre à Jean, et il vint prêcher. » l n'y a point de retard, ni d'hésitation; la réponse uit l'appel, l'obéissance répond à l'ordre : il entend, l vient, et ces deux choses se suivent si rapidement u'elles en font presque une seule.

Je ne sais si, parmi vous, il en est un ou quelques-ns, à qui « la voix du Seigneur se fera entendre ». Cela est possible, je dirais presque : cela est probable, car aujourd'hui, comme au temps de l'Evangile, « la moisson est abondante et les ouvriers peu ombreux ».

Si donc il en est un, parmi vous, à qui Dieu fasse grand honneur d'adresser son appel, je lui dirai : Vous aussi, obéissez comme Jean. Pas d'*hésitation:* 'est un grand honneur que Dieu vous fait, c'est la meilleure part » qu'il vous offre... Pas de *etard :* Dieu est un Maître qu'on ne fait pas atendre. »

Sans doute, la mission du prêtre se heurte aujourd'hui à des difficultés. Mais croyez-vous qu'elle it jamais été facile!... Croyez-vous que celle de Jean t été bien aisée?... Elle l'a conduit à la décapitaon : l'eût-il prévue, que son obéissance n'eût souffrt ni hésitation ni retard.

Je suis sûr que, le cas échéant, il en serait ainsi votre réponse à l'appel du Seigneur... De quelu'un de vous peut-être on pourra dire en toute vélté : « La voix du Seigneur se fit entendre à lui, et vint prêcher... »

VIII. — Avis aux jeunes filles

La droiture

Deux fois, dans cette page evangélique, il nous est recommandé de marcher par une voie droite : « Rendez *droits* les sentiers par où doit venir le Seigneur... Les chemins tortueux deviendront *droits*. » Ce double appel m'engage à vous parler de la *droiture*.

On entend parfois quelques mères donner à leur fille cette indication ou leur adresser ce rappel : Tiens-toi droite.»... Il me semble, aujourd'hui, entendre l'Evangile lui-même vous donner ce conseil pour ce qui concerne votre âme et vous dire, lui aussi : « Tenez-vous droites. »

La droiture : quel beau mot!... et quelle belle chose!... C'est éviter de biaiser avec Dieu, avec les autres, avec soi-même; c'est être franche, sincère, vraie dans les actes comme dans les paroles. Une des vôtres, Eugénie de Guérin, a écrit : « Il faut aller au ciel, droit comme un cierge. »... Voulez-vous que nous entrions dans quelques détails ? Soyez droites dans vos *intentions*, dans votre *conscience*, dans vos *paroles*, dans votre *attitude* de chrétiennes.

I. *Dans vos intentions.* — Une action qui paraît bonne aux yeux des hommes est parfois vide de mérite aux yeux de Dieu : pourquoi? parce qu'elle est viciée dans l'intention qui l'a dictée. Cette intention n'était pas droite; au lieu de plaire à Dieu, on a voulu plaire aux hommes, attirer sur soi l'attention, la louange; et Dieu, qui voit le fond des cœurs, n'a

pas inscrit notre action sur le livre de vie.

II. *Dans votre conscience.* — La conscience droite est celle qui voit les choses telles qu'elles sont, bonnes quand elles sont bonnes, mauvaises quand elles sont mauvaises. De même qu'il y a des yeux qui déforment les objets, ainsi y a-t-il des consciences qui déforment les actions. Je ne parle pas de celles qui sont trop *sévères* et que l'on appelle les consciences scrupuleuses : on n'est pas, ordinairement, scrupuleux par sa faute. Mais je parle des consciences *laxistes*, c'est-à-dire trop larges, qui se plaisent à voir comme permis ce qui est défendu, comme véniel ce qui est grave. Ces consciences ont besoin d'être *redressées :* telles quelles, elles ne suivent pas la voie qui mène au ciel.

III. *Dans vos paroles.* — La vérité ne doit être ni *niée*, ni *diminuée*, ni *exagérée*. Habituez-vous à une grande délicatesse, à une parfaite droiture sous ce rapport. La langue doit toujours traduire la vérité. Hélas ! vous connaissez le proverbe : « Traduire, trahir. » Qu'on ne puisse jamais vous l'appliquer!...

IV. Bref, *dans toute votre attitude* intellectuelle et morale, *soyez droites*, comme vos mères veulent que vous le soyez dans votre attitude corporelle. Allez au ciel par la voie droite : pas de marchandage avec le devoir, pas de négociations avec la volonté de Dieu, pas de détours pour exécuter votre bon plaisir en ayant l'air de faire celui de Dieu. Tenez-vous droites, sans fiertés inutiles, mais sans abaissements indignes d'une *chrétienne :* vous n'avez pas à vous humilier de ce titre. En un mot, prenez la voie droite qui mène au ciel. On l'a dit : « Le ciel est en face, il suffit d'aller tout droit. »

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Évangile du IVe dimanche de l'Avent 97

I. Explication de l'Evangile 98

II. *Dogme.* Le Mystère de la Rédemption 102

III. *Morale.* La correction des défauts 105
Cf. même sujet, 9e dim. ap. Pent., t. III, p. 70; — *la Conversion*, 2e dim. de Car., t. I, p. 441; Pâques, t. II, p. 110; — *le progrès dans la vertu*, dim. dans Oct. de Noël, t. I, p. 162.

IV. *Grâce.* Les éléments de la Pénitence 108
Cf. *la Contrition*, 10e dim. ap. Pent., t. III, p. 84; — *le bon Propos*, 2e dim. Avent, t. I, p. 60; — *la Confession*, 13e dim. ap. Pent., t. III, p. 156; *la Satisfaction*, 5e dim. ap. Pent., t. II, p. 444.

V. *Apologétique.* Le délai de l'Incarnation 111
Cf. *les Prophéties réalisées par J.-C.*, 17e dim. ap. Pent., t. III. p. 246.

VI. *Avis aux enfants.* Le recueillement dans la prière 114
Cf. *la Prière*, 2e dim. de Car., t. I, p. 444; — *les Qualités de la prière*, 4e dim. ap. Pent., t. II, p. 420; — *les distractions dans la prière*, 5e dim. ap. Pâq., t. II, p. 238.

VII. *Avis aux jeunes gens.* La vocation sacerdotale 116
Cf. *le Sacrement de l'ordre*, 5e dim. ap. Epiph., t. I. p. 300; — *la Vocation*, 4e dim. après Pent., t. II, 430.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* La droiture 118

Autres sujets :

IX. La préparation a la Communion (à propos de cette parole : « Préparez la voie au Seigneur ».

X. L'espérance *doit être ferme.* (Pendant des siècles les Juifs attendirent le Messie, sans jamais en désespérer.)

XI. La Pénitence *est un second baptême.* (A propos du « baptême de pénitence ».)

FÊTE DE NOËL

(25 Décembre)

1er Evangile.

Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ

En ce temps-là parut un édit de César-Auguste rdonnant le dénombrement des habitants de tout a terre (ce fut le premier dénombrement fait par yrinus, gouverneur de Syrie). Tous s'en allaien onc, chacun dans sa ville, pour se faire inscrire.

Joseph, lui aussi, partit de la ville de Nazareth n Galilée, et monta en Judée, à la ville de David ui s'appelle Bethléem : il était en effet de la mai on et de la famille de David, et il devait se faire nscrire avec Marie son épouse, sur le point de de enir mère.

Comme ils étaient là, le terme auquel Marie de ait enfanter fut accompli : et Marie mit au monde on premier-né; elle l'enveloppa de langes et le cou ha dans une crèche, car il n'y avait pas de place our eux à l'hôtellerie.

Or, il y avait, dans les environs, des bergers qui endant les heures de la nuit, veillaient tour à tour

à la garde de leurs troupeaux. Et voici qu'apparut auprès d'eux l'Ange du Seigneur, et qu'une clarté divine les illumina. Ils furent saisis d'une grande frayeur, mais l'Ange leur dit :

« — Ne craignez rien : je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vient de vous naître un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Au même instant, se joignit à l'Ange un grand nombre d'esprits célestes, qui louaient Dieu en disant :

« — Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

(Luc, II, 1-14.)

2e *Evangile.*

Adoration des Bergers

En ce temps-là, les bergers se dirent les uns aux autres :

« — Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait savoir. »

Ils se hâtèrent donc d'y aller, et ils trouvèrent Marie et Joseph, avec l'enfant couché dans une crèche. En le voyant, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui en entendirent parler admirèrent ce que les bergers leur en racontaient.

Or Marie conservait le souvenir de toutes ces choses et les méditait dans son cœur.

Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant

Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, en conformité avec ce qui leur avait été annoncé.

(Luc, II, 15-23.)

3e *Evangile.*

GÉNÉRATION ÉTERNELLE ET TEMPORELLE DU VERBE

Au commencement était le Verbe : et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes : et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas laissée pénétrer.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Ce n'était pas lui la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière : le Verbe était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui : et le monde ne l'a pas connu! Il est venu dans son domaine, et les siens ne l'ont pas reçu! Mais à tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, — à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu :

ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR,

Et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité : et nous avons vu sa gloire, qui n'est autre que la gloire du Fils unique du Père !

JEAN, I, 1-14.)

1. — *Explication des Evangiles.*

Les prêtres peuvent célébrer aujourd'hui trois messes, dont chacune comporte des prières différentes : c'est ce qui explique que trois *Evangiles* soient consacrés à la fête d'aujourd'hui. Ces trois pages ont, d'ailleurs, un lien étroit entre elles : elles sont consacrées à nous redire l'histoire du Verbe : *avant la création*, — *de la création à l'incarnation*, — *et depuis l'incarnation.*

I. *Le Verbe, avant la création.* — Au commencement des êtres créés, le Verbe existait déjà, nous dit saint Jean. Il existait donc de toute éternité. C'est le Fils de Dieu, il est donc engendré par le Père, mais il l'est de toute éternité. Il est distinct du Père, mais il est en lui; quand deux personnes habitent l'une chez l'autre, elles sont distinctes, mais unies. Ainsi en est-il de la personne du Fils à l'égard de celle du Père; l'Evangile ne nous parle pas ici du Saint-Esprit, puisqu'il ne s'occupe que de la personne qui doit s'incarner : mais nous savons par ailleurs que cette troisième Personne existe, et qu'il y a, pour elle aussi, distinction et union avec les autres Personnes de la divine Trinité.

Revenons au Verbe : l'Evangile conclut son histoire avant l'Incarnation en précisant qu'*il était Dieu.* Nous pouvions le conclure de ce qui avait été dit de lui précédemment; mais rien de plus formel que cette affirmation : « et le Verbe était Dieu ».

II. *Le Verbe, de la création à l'incarnation.* — Au commencement des temps, *in principio*, a lieu la création : et le Verbe, en tant que Dieu, y procède.

Tous les objets lui doivent l'existence : « toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

Ce n'est pas seulement la matière inanimée qui lui doit l'être : les créatures vivantes lui doivent leur vie, telles les plantes et les animaux : « en lui était la vie. »

Montons plus haut : les êtres les plus beaux de la nature vivante, ceux qui n'ont pas seulement la vie végétative ou animale, mais la vie intellectuelle, la lui doivent : « en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

Il y a enfin pour l'homme une vie supérieure à la vie naturelle, c'est la vie surnaturelle dans laquelle il avait été créé : il la devait aussi au Verbe. L'humanité ayant perdu cette vie était comme plongée dans les ténèbres de la mort; mais *dans ces ténèbres luisait la Lumière* du Verbe attendu comme Sauveur... Hélas! à part quelques exceptions, l'humanité ne se préparait pas à le recevoir : la lumière luisait bien dans les ténèbres, mais « les ténèbres ne la laissaient pas pénétrer ».

Tel est le résumé de l'histoire du Verbe, de la création à l'incarnation : c'est l'histoire du Verbe promis et attendu... hélas! par le tout petit nombre!

III. *Le Verbe, depuis l'incarnation.* — Enfin, « *le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* ». Ainsi saint Jean résume l'histoire de la venue du Christ en ce monde, tandis que saint Luc nous donne à ce sujet de plus amples détails.

C'est bien *l'Homme-Dieu* qui vient au monde : dans le récit de saint Luc nous verrons alterner successivement la *part de Dieu* et la *part de l'homme*.

La part de Dieu : voici que le monde est mis en mouvement... pourquoi? Pour que s'accomplisse une prophétie, pour que le Christ naisse à Bethléem. Joseph et Marie habitaient Nazareth, Marie allait devenir mère, et elle ne songeait pas à quitter cette ville. Mais voici que, de son palais de Rome, l'empereur Auguste ordonne le dénombrement des habitants de toute la terre soumise à sa domination. Il croit commander, l'orgueilleux césar : en réalité il ne fait qu'obéir à la Providence divine, et travailler à la réalisation d'une prophétie dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

En effet, chacun devait se faire recenser dans la ville qui avait été le berceau de sa famille. Or Marie et Joseph appartenaient à la maison royale de David, originaire de Bethléem : c'est donc là qu'ils devaient aller, et tous ceux qui les croisèrent sur la route, allant eux aussi à leur ville d'origine, ne se doutaient pas qu'ils marchaient pour que Joseph et Marie allassent de Nazareth à Bethléem!...

La part de l'homme : c'est dans la pauvreté, dans le dénuement le plus navrant que l'Enfant-Dieu va paraître au milieu du monde. Joseph et Marie, devancés par de nombreux Bethléémites d'origine, trouvent envahi le caravansérail et n'y peuvent trouver un abri. Les voilà errants, obligés de s'abriter dans une grotte du voisinage et de demander aux animaux domestiques une hospitalité refusée par les hommes... Le petit corps qui vient de paraître au monde est enveloppé de pauvres langes, couché sur la paille d'une humble crèche : c'est dans cet état que pour la première fois nous apparaît l'Homme-Dieu...

La part de Dieu. Tandis que la crèche est plongée dans cette misère, voici qu'une lumière d'or illumine la plaine, où « des bergers veillaient tour à tour à la garde de leurs troupeaux ». Voici qu'un Ange apparaît pour annoncer la grande nouvelle, la « nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ». Et, de même qu'après notre naissance on inscrit nos noms sur les registres de l'état civil, l'Ange proclame « l'état civil » du petit enfant qui déjà commence à souffrir dans la grotte-étable : c'est le *Sauveur*, c'est le *Christ*, c'est le *Seigneur*. A cette proclamation, l'armée des Anges répond du haut du ciel par un concert d'allégresse : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux! » Cet enfant, il est venu sur terre pour apporter « la paix aux hommes de bonne volonté »!

La part de l'homme : elle reparaît tout de suite, et sur les lèvres mêmes de l'ange qui vient de proclamer si magnifiquement la part de Dieu : « Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

N'y a-t-il pas là quelque chose de déconcertant pour les pauvres bergers auxquels s'adresse ce message? On leur annonce un Sauveur, un Christ, un Seigneur... Et comme signes distinctifs de ce Dieu à adorer : un enfant, des langes, une crèche!

Mais les bergers sont hommes de foi : « Allons jusqu'à Béthléem, et voyons ce qui vient d'arriver. »

Ils y vont... Rien ne distingue extérieurement des autres enfants celui qu'ils trouvent dans l'étable, sauf peut-être une plus grande misère. Et pourtant ils se prosternent devant cet enfant : l'adoration,

c'est la *part de Dieu*... Mais voici la *part de l'homme*. ces visiteurs, ils sont pauvres, ce sont des gens habitués à la vie dure, cachée, laborieuse, obéissante; cet enfant, ce peut être un des leurs... Il en sera autrement dans cette « adoration » qui va bientôt se produire : le pauvre y sera adoré par des riches, ce sont des hommes habitués à commander qui prodigueront à l'enfant les marques du respect, ce seront des sages qui courberont leur front devant la faiblesse de l'enfant. Mais avant cet hommage de la richesse, de la science, de la puissance, Jésus a voulu recevoir celui de la pauvreté, de l'ignorance, de la timidité des humbles accoutumés à toujours obéir. Avant les Mages, les bergers.

Saint Jean se plaint que, le Verbe fait chair étant venu dans son propre domaine, « les siens ne l'ont pas reçu ». Il y a eu pourtant des exceptions : Jean lui-même le constate, et saint Luc met en action celle des bergers. Avec eux allons à la crèche, adorons-y le Fils de Dieu fait homme pour nous sauver, et disons-lui notre gratitude et notre amour.

Une dernière leçon. En s'en retournant, « les bergers glorifiaient et louaient Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu ». C'est l'*action de grâces*. L'accomplissement de ce devoir nous est peut-être peu familier : ce n'en est pas moins un *devoir*.

Remplissons-le aujourd'hui. L'action de grâces doit suivre le bienfait : or aujourd'hui nous a été accordé le plus grand bienfait de Dieu. Sachons en glorifier et en louer le Seigneur, « qui a fait pour nous de grandes choses », comme l'a chanté Marie en son sublime *Magnificat*.

II. — Dogme. — *Le mystère de l'Incarnation.*

« Le Verbe s'est fait chair. » De quel dogme pourrais-je aujourd'hui vous parler, sinon de celui-là? C'est le mystère de l'*Incarnation*, l'un des plus grands de la religion chrétienne. Transportons-nous par la pensée, comme nous y invite l'Evangile, à l'étable de Bethléem, et là, prosternés devant la crèche où repose l'Enfant-Dieu, faisons un acte de *foi*, un acte d'*espérance*, un acte de *charité*.

I. *Un acte de foi.* — C'est sur celui-là que j'insisterai, car il est le fondement des deux autres. Que dois-je croire? Quel est l'objet de mon acte de foi?

Je crois, d'abord, qu'en la seule et unique nature de Dieu subsistent trois Personnes divines, distinctes mais égales, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

Je crois que la Trinité sainte, penchée sur l'humanité tombée et voulant la relever, a décidé que le Fils de Dieu s'incarnerait, pour venir sur terre rechercher l'humanité égarée et la rendre à Dieu son Créateur, son Maître et son Père.

Je crois que le Fils de Dieu s'est fait homme, c'est-à-dire qu'il a pris une âme et un corps semblables aux nôtres, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie.

Je crois qu'ainsi, dans la seule et unique personne de Jésus-Christ, qui est la seconde personne de la Sainte Trinité, deux natures sont unies, la divinité et l'humanité.

Je crois que par suite de cette union intime de deux natures en une seule personne, la Vierge Marie

mérite véritablement le titre de mère de Dieu. Sans doute elle n'a pas donné à Jésus sa divinité; elle a contribué seulement à lui donner son humanité; mais étant vraiment la mère de Jésus, et Jésus étant vraiment Dieu, elle est vraiment mère de Dieu.

Je crois à ces vérités malgré leur caractère mystérieux : elles ont été en effet révélées par Dieu, l'infaillible vérité, elles me sont enseignées par l'Eglise: je crois.

II. *Un acte d'espérance.* — Je crois, mais aussi j'espère.

Nous savons, non pas seulement que le Verbe s'est fait chair, mais pourquoi il s'est fait chair. Nous avons médité tout récemment le mystère de la rédemption. Nous savons que Dieu voulait élever ou plutôt relever les hommes jusqu'à lui, et que pour le faire il a voulu descendre jusqu'à eux. Il ne s'est pas contenté de nous appeler, pas même de nous envoyer chercher : il est venu nous chercher lui-même. Il a voulu être l'un de nous, partager nos misères, hormis le péché incompatible avec sa sainteté; mais cela même l'a rendu, en un sens, plus misérable encore, puisqu'ainsi il a souffert sans l'avoir mérité.

Dès lors, comment pourrions-nous désespérer? L'objet de notre espérance, c'est le ciel : or Dieu veut à tel point nous y voir, qu'il est venu sur la terre nous prendre pour nous y mener!... Un autre objet de notre espérance, c'est l'aide de Dieu en ce monde, pour nous soutenir vers le but auquel nous devons marcher. Or regardez cette crèche : il y a là Jésus qui vient précisément vous apporter sa grâce, vous offrir son secours, vous prendre par la main pour vous emmener au ciel. L'objet de notre espé-

rance, c'est lui; le motif de notre espérance, c'est lui; la fête de l'espérance, c'est Noël.

III. *Un acte de charité.* — Noël est la fête de l'espérance... N'est-ce pas aussi la fête de l'amour? Nous le disions récemment devant la croix : *Sic nos amantem quis non redamaret?* « Il nous aime tant! pourrions-nous ne pas l'aimer?... » Mais c'est devant la crèche que la liturgie nous fait chanter ces paroles, elles font partie de l'*adeste*. Et c'est vraiment la conclusion de la fête de Noël : car Noël, c'est la fête de l'amour de Dieu pour nous, *sic nos amantem*. cherchez à l'incarnation un autre motif que la charité de Dieu pour les hommes, vous n'en trouverez pas.

Il faut donc aussi que Noël soit la fête de l'amour des hommes pour Dieu. Oh! nous savons bien que nous devons aimer Dieu! nous savons bien qu'il est le Bien suprême, qu'il est la Bonté infinie!... Mais il est si grand!... Et la grandeur de l'Un peut avoir pour effet d'éloigner l'autre...

Ici, cela n'est pas à craindre. Est-il grand, celui qui est là?... Oui, je le sais... mais je ne le vois pas. Ce que je vois, c'est l'humanité dans ce qu'elle a de plus faible, de plus petit, de plus aimable aussi : un petit enfant. Et je sais qu'il est Enfant *pour moi*. Je sais qu'il grandira, mais *pour moi :* pour m'instruire, pour me guider, pour me soutenir. Je sais qu'il mourra, mais *pour moi. Quis non redamaret?* Irai-je refuser mon amour à celui qui m'aime tant, qui m'en donne aujourd'hui tant de preuves?

Non! non! Et au pied de la crèche, après avoir fait acte de foi et acte d'espérance, je couronnerai ma visite à Jésus Enfant par un acte de charité!

III. — Morale. — *Le zèle.*

Après avoir adoré Jésus à la crèche, « les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu ». Ce ne fut pas seulement entre eux qu'ils chantèrent ainsi la gloire de Dieu : l'Evangile nous dit qu'ils racontèrent à d'autres les merveilles de la crèche, suscitant l'admiration de ceux qui les entendirent. En agissant ainsi, les bergers de Bethléem firent acte d'une vertu dont nous allons parler, et qui s'appelle le *zèle*.

I. *Obligation du zèle.* — Nous savons que la charité est la plus belle des vertus; elle est aussi la plus nécessaire, en ce sens qu'elle implique toutes les autres, et qu'en elle, selon la parole de Notre-Seigneur, est résumée toute la Loi.

Or le zèle fait partie intégrante de la charité. En effet, la charité c'est l'amour; or l'amour implique la bienveillance, et la bienveillance exige, si elle est sincère, la bienfaisance. Peut-on aimer quelqu'un sans lui vouloir du bien?... Or *vouloir du bien*, c'est être *bienveillant*... Peut-on *vouloir du bien* sans *faire du bien*, autant qu'on le peut?... Or *faire du bien* c'est être *bienfaisant*.

Vous le savez, l'amour est une réciprocité entre Dieu et l'homme. Dieu nous aime, et nous devons l'aimer. En conséquence, Dieu nous est bienveillant, et nous devons lui être bienveillants; Dieu nous est bienfaisant, et nous devons lui être bienfaisants.

N'y a-t-il pas exagération dans ce que je viens de vous dire? Pouvons-nous, sans outrecuidance orgueilleuse, prétendre offrir à Dieu notre bienveillance et notre bienfaisance?...

Oui, nous le pouvons; oui, nous le devons. Je le sais bien, Dieu n'a pas besoin de nous et il se suffit à lui-même; mais il lui a plu de nous créer, de nous adopter, de nous confier le soin de sa gloire extérieure. Ce dépôt divin, nous en sommes comptables et responsables.

Ainsi, nous voudrons le bien de Dieu, nous lui ferons le bien que nous pourrons... Eh! comment? En *voulant* l'augmentation de sa gloire; en y *travaillant* autant que nous le pourrons.

Remarquez-le : nous ne sommes pas sortis de l'ordre de nos *obligations* envers Dieu; ce que nous venons d'énoncer ce n'est pas du superflu, c'est du nécessaire; ce n'est pas du conseil, c'est du précepte, puisque c'est une forme *nécessaire* de la charité *obligatoire.*

Or, c'est précisément ce fait de *vouloir* la gloire de Dieu et d'y *travailler* dans la mesure de nos forces, c'est ce fait-là qui s'appelle le *zèle.*

II. *Moyens de zèle.* — Comment pourrez-vous faire acte de zèle? Par trois moyens surtout : la *prière,* la *parole* et *l'exemple.*

1° *La prière.* Quand Notre-Seigneur nous a appris à prier et que pour la première fois il a prononcé le *Pater,* il a fait de cette oraison modèle une prière où le zèle tient sa place. Sur sept demandes qu'elle contient, trois consistent à prier Dieu pour sa propre gloire, c'est-à-dire pour l'extension de son règne dans les cœurs : « que votre nom soit sanctifié, — que votre règne arrive, — que votre volonté soit faite sur la terre comme elle est faite au ciel. » Quelle prière de *bienveillance* pour Dieu! C'est du pur zèle. Apprenons par là que, pour obéir à Dieu,

nous devons employer ce premier moyen de zèle : la prière.

2° *La parole.* Ici, ce sont les bergers de la crèche qui nous donnent l'exemple. Ils ont trouvé Dieu : cela ne leur suffit pas, ils veulent le faire trouver à leurs frères. Ils ont célébré devant la crèche les louanges du Sauveur : il leur faut encore les faire chanter par d'autres. « Ils s'en vont donc, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils ont vu et entendu », et leur but est atteint : « Ceux qui les entendent parler admirent ce que les bergers leur racontent. » Voilà le zèle en paroles. Nous le retrouverons dimanche sur les lèvres de la prophétesse Anne, que nous verrons au temple, au jour de la présentation de l'Enfant-Dieu, « parlant de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël ».

Combien d'occasions se présentent à nous de parler le langage du zèle! Ne les laissons point passer. Et surtout gardons-nous des paroles qui, bien loin de rapprocher de Dieu ceux qui les entendraient, pourraient au contraire les éloigner de Lui!

3° *L'exemple.* Il peut se faire que notre âge ou notre condition sociale nous rende moins facile la prédication par la parole. Mais celle de l'exemple, qui pourrait s'en dispenser? Cette manière de faire acte de zèle est si nécessaire, que sans elle la parole ne servirait de rien; vous savez ce que Notre-Seigneur disait des Pharisiens : « Faites ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font; » et vous connaissez le proverbe : Leçon commence, exemple achève.

Priez pour la gloire de Dieu, *parlez* pour la gloire de Dieu, *agissez* pour la gloire de Dieu! Allez vers le ciel, mais aidez vos frères à y aller avec vous!

IV. — Grace. — *La Salutation angélique.*

Jusqu'ici, parmi les moyens d'obtenir la *grâce* de Dieu, nous n'avons encore parlé que des *sacrements*. Il est un autre moyen que Dieu met à notre disposition : c'est même le seul dont puissent user ceux qui ne sont pas chrétiens : ce moyen est la *prière*.

En traitant de la prière, le catéchisme nous indique les deux plus belles prières qui soient à la disposition des fidèles : l'*Oraison dominicale* et la *Salutation angélique*. C'est de cette dernière que nous allons parler.

Est-ce bien à propos, à pareil jour?... N'en doutons pas. Sans doute, nous célébrons une des grandes fêtes de Jésus. Mais la fête de l'enfant n'est-elle pas aussi la fête de la mère... surtout quand il s'agit de fêter la naissance de l'enfant!

D'ailleurs l'Evangile nous y convie, en nous parlant à plusieurs reprises de Marie.

Enfin l'Eglise, qui favorise tant le Rosaire, ne nous donne-t-elle pas à méditer, parmi les mystères du rosaire marial, la Nativité de Jésus?

C'est autour du Rosaire que nous allons grouper ces réflexions, en rattachant les trois parties de l'*Ave Maria* aux trois premiers mystères du rosaire, c'est-à-dire à ceux qui honorent le souvenir de l'Incarnation du Fils de Dieu.

I^re^ partie : la part de l'Ange. — Le *Pater* n'a qu'un auteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. L'*Ave Maria* en a trois : l'ange Gabriel, la pieuse Elisabeth et l'Eglise.

Lorsque l'archange Gabriel aborda Marie, dans

l'humble maison de Nazareth, pour lui offrir de collaborer au mystère de l'Incarnation, il lui adressa ces paroles : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Vous connaissez toute cette scène, vous savez avec quelle humilité Marie accueillit la salutation de l'ange, avec quelle obéissance elle se soumit aux desseins de Dieu sur elle : « Voici la servante du Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi! »

C'est le mystère de l'Annonciation, le premier des quinze mystères du Rosaire.

L'Eglise ne pouvait mieux faire, pour nous aider à saluer dignement Marie, que de nous inviter à répéter les paroles mêmes de l'ange. L'*Ave Maria* n'est pas comme le *Pater* une prière divine, mais elle est du moins une prière céleste, puisque Gabriel en a apporté le début du ciel.

IIe partie : la part d'Elisabeth. — Céleste aussi est la part d'Elisabeth, car si elle fut prononcée par une simple femme, celle-ci était visiblement inspirée. En effet, elle habitait bien loin de Nazareth, elle ne connaissait encore rien de la visite de l'ange... Et pourtant, dès que Marie arrive chez elle, elle reprend les paroles de l'ange Gabriel comme si elle les avait entendues : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » C'est elle-même qui établit le lien entre les deux parties de l'*Ave Maria*, et ces paroles : « Vous êtes bénie entre les femmes, » sont à la fois les dernières de l'ange et les premières de la sainte épouse du prêtre Zacharie.

Vous savez que le second mystère du Rosaire est celui de la Visitation, comme si l'Eglise, nous invi-

tant à multiplier l'*Ave Maria*, voulait tout d'abord nous en raconter l'histoire.

III^e partie : la part de l'Eglise. — Et maintenant, quel sera le troisième mystère joyeux? Celui-là même que nous célébrons aujourd'hui, la Nativité de Notre-Seigneur... Et ce sera celui-là qui nous invitera à terminer l'*Ave Maria*, comme les deux précédents nous l'ont fait commencer.

« Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Telle est la part de l'Eglise dans la formule de l'*Ave Maria*. C'est un acte de complète confiance en Marie, pour les besoins du temps comme pour la préparation de l'éternité. Or sur quoi doit reposer cette confiance? Avant tout, sur ce fait que Marie est *mère de Dieu*.

« Sainte Marie, mère de Dieu. » Où, je vous le demande, percevons-nous mieux cette maternité divine qu'à la crèche de Bethléem?... Plus tard, nous adorerons Jésus devenu homme fait et n'ayant plus besoin de sa Mère; sans doute, elle sera à la croix, mais à la rigueur elle aurait pu n'y pas être, si par exemple Dieu l'avait retirée de ce monde en même temps que Joseph, son saint époux. Mais pouvons-nous concevoir la naissance de Jésus sans la maternité de Marie?

Voilà pourquoi l'Evangile de ce jour nous parle d'elle, voilà pourquoi l'Eglise nous amène aux pieds de la Mère de Dieu, en même temps qu'aux pieds de l'Enfant-Dieu. Avec l'Eglise, demandons-lui de réaliser pour nous le dessein de son Fils sur nous, en nous aidant dans l'œuvre de notre salut, « maintenant et à l'heure de notre mort ».

V. — Avis aux enfants

Jésus et les enfants.

Noël est une grande fête pour tous les chrétiens; mais c'est une fête encore plus chère aux enfants : ils en sont les petits rois.

C'est à juste titre : car Jésus a beaucoup fait pour les enfants, en plus de ce qu'il a fait pour tous les hommes. Réfléchissez à ces trois titres de Jésus à la spéciale gratitude des enfants :

I. *Jésus s'est fait enfant.* — Il aurait pu venir sur terre à l'état d'homme parfait, grand et fort, comme Adam au premier jour de sa création. Il ne l'a pas voulu. Il y a à cela plusieurs raisons. Tout d'abord, il voulait avoir une mère, afin de nous la donner comme protectrice et comme mère adoptive. Et puis, il voulait subir toutes nos petitesses, toutes nos faiblesses, toutes nos infirmités, il voulait obéir comme le doivent faire les enfants...

Enfin, il voulait donner aux enfants un protecteur divin et un modèle. Vous aimez Jésus pour beaucoup de raisons, mais, entre autres, parce qu'il s'est fait petit enfant. Aujourd'hui est le jour même où Jésus a réalisé son dessein : aussi Noël est votre fête en même temps que la sienne.

II. *Jésus a béni les enfants.* — Vous savez en quelle circonstance. Les enfants aimaient à le voir, à l'écouter. Un jour que Jésus parlait aux apôtres, ceux-ci voulurent empêcher les enfants d'approcher, d'entendre : « Ce sont choses trop graves pour vous, leur disaient-ils sans doute; allez jouer, et laissez-nous les choses sérieuses. »

C'est alors qu'intervint Jésus : « Laissez les enfants venir à moi, ne les en empêchez point! » Et il les fit avancer, les bénissant et leur donnant des marques de particulière affection.

Ainsi voilà les enfants défendus par Notre-Seigneur, même contre saint Pierre, saint Jacques et les autres apôtres!... L'Eglise a tout entière profité de cette leçon et suivi les méthodes de Notre-Seigneur : toûjours elle a professé une particulière tendresse pour vous, chers enfants, qui êtes la portion privilégiée de son troupeau.

III. *Jésus a loué les enfants.* — Notre-Seigneur ne se contenta point d'indiquer aux apôtres sa prédilection pour les enfants, il leur en donna la raison: « C'est que le royaume des cieux est pour eux. » Vous devinez l'étonnement des apôtres en entendant cette parole : ces enfants qu'ils ne jugeaient pas dignes de s'approcher de Jésus sur la terre, Jésus les mettait d'avance au ciel! « Le royaume des cieux est pour eux. » — « Et nous? » durent-ils penser « nous qui ne sommes plus des enfants, le ciel ne sera donc point pour nous? »

Notre-Seigneur les rassure: il complète sa maxime, mais cette fin est encore l'éloge des enfants : « Le royaume des cieux est pour eux... et pour ceux qui leur ressemblent! » Est-il possible de louer davantage l'enfance, de la canoniser plus explicitement?.. Mais pour mériter cette bénédiction, vous devez, maintenant comme plus tard, être de vrais enfants par l'innocence, par la foi, par l'abandon du cœur, par l'obéissance, par toutes les vertus qui font le charme de l'enfance et dont Jésus-Enfant vous a donné exemple.

VI. — Avis aux jeunes gens

L'Indifférence religieuse.

I. *Ceux qui refusent de recevoir Jésus.* — Les deux évangélistes saint Luc et saint Jean se plaignent aujourd'hui de ce que Jésus, venant en ce monde qui était son bien, n'a pas été reçu. Saint Luc ne nous signale qu'un fait particulier : on ne fit point place à la sainte famille dans le khan de Bethléem. Saint Jean généralise ce reproche : « Il est venu dans son domaine, et les siens ne l'ont pas reçu. »

Les Bethléémites ont fait souche : il y a encore des hommes qui refusent de recevoir Jésus. Au devoir religieux, ils opposent l'*indifférence*.

Vous en connaissez, de ces indifférents. Les uns le sont depuis toujours : c'est de leurs pères qu'ils ont hérité ce triste bien, l'indifférence religieuse; on ne les a vus jamais, ni au catéchisme, ni au tribunal de la pénitence, ni à la sainte table, ni même, tout simplememt, à l'église. Dieu est leur Maître, et ils le traitent en étranger : « il est venu dans son domaine, et les siens ne l'ont pas reçu. »

Les autres n'ont pas toujours été indifférents, mais ils le sont devenus. Le catéchisme ne les a pas ignorés, le confessionnal les a vus, on les a vus à la sainte table... Mais sont arrivés l'âge des passions, l'orgueil d'une demi-science ou d'un quart de science, les soucis du pain quotidien : et Dieu a été mis de côté, définitivement par les uns, et par les autres jusqu'aux approches de la mort.

II. *Ceux qui reçoivent Jésus.* — Grâce à Dieu, vous

n'êtes pas de ces indifférents, de ces « mauvais payeurs » de la dette de gratitude et de culte qui incombe à tout homme à l'égard de Dieu. Vous n'êtes pas de ces imprudents qui jouent leur éternité sur un coup de dé, de ces présomptueux qui escomptent les miséricordes de la dernière heure, et en profitent pour refuser à Dieu toutes les autres heures, jusques et y compris l'avant-dernière.

Bien au contraire, votre présence ici à pareil jour est la preuve que vous vous intéressez à Dieu et aux choses de Dieu, et que vos devoirs envers lui ne vous laissent pas indifférents. Pour la plupart, vous en donnez une marque sans réplique, en *communiant* aujourd'hui.

Avez-vous remarqué l'expression employée par saint Jean pour désigner les indifférents? Ce sont, dit-il, ceux qui refusent de « recevoir » Jésus. Or, précisément, « recevoir » Jésus, c'est surtout communier. De sorte que la communion semble indiquée comme la pierre de touche de la fidélité à Jésus, comme le signe de distinction entre les fidèles et les indifférents.

Dites à Jésus représenté dans les crèches, dites surtout à Jésus présent au tabernacle, présent dans votre cœur, que pour lui vous ne serez jamais indifférent. Lui, il ne le sera jamais pour vous! De quel droit le seriez-vous pour lui? Réparez aussi l'indifférence des autres, faites-la lui oublier autant que possible, en multipliant envers lui les preuves de fidélité et d'amour, afin que, grâce à ses fidèles, il reçoive aujourd'hui, sur la terre, autant d'hommages que s'il n'y avait pas d'indifférents...

VII. — Avis aux jeunes filles

La Méditation.

Vous êtes les enfants privilégiées de Marie : vous vous intéressez donc, plus que d'autres chrétiens, à ce que faisait Marie dans cette nuit de Noël, tandis que retentissaient les chants angéliques, que les bergers venaient adorer le petit Enfant qu'elle avait donné au monde.

L'Evangile nous le dit : Marie enregistrait dans sa mémoire toutes ces choses, « afin de les méditer dans son cœur ».

Enfants de Marie, faites comme elle. Pour vous y exciter, répondons à ces deux questions : *faut-il méditer?... comment méditer?*

I. *Faut-il méditer?* — Pour répondre à cette question, il suffit de se rappeler que la prière est obligatoire, et que la méditation est une des formes de la prière.

Vous n'êtes pas de ces chrétiens peu instruits, qui se figurent que prier, c'est seulement demander à Dieu ce qui nous est nécessaire : cela, c'est une des fins de la prière, mais ce n'est pas la seule. Prier, c'est aussi adorer Dieu, le remercier, lui demander pardon. Or tout cela peut-il être fait bien convenablement, si l'on ne *médite pas?...*

Voyez plutôt : comment *remercierez-vous* Dieu, par exemple, si vous ne savez pas ce qu'il a fait pour vous? et comment le saurez-vous, si vous ne *méditez* pas? Il faudra vous rappeler l'incarnation du Fils de Dieu; pour saisir quelque chose de la grandeur de ce bienfait, il faudra vous imaginer les gloires

de Dieu dans le ciel, et les rapprocher des tristesses et des humiliations de la crèche; il faudra vous représenter quelque chose de l'état surnaturel auquel Dieu vous a appelée dans sa bonté; vous rappeler vos faiblesses, qu'avec tant de miséricorde il vous a pardonné; bref, il vous faudra « conserver le souvenir de toutes ces choses et les méditer dans votre cœur ».

N'avais-je pas raison de vous le dire : pour bien prier, il faut méditer?

II. *Comment méditer?* — Parmi tous les conseils qui pourraient vous être donnés à ce sujet j'en choisirai deux, parce qu'ils nous sont donnés aujourd'hui même par Marie.

1° *Méditez l'Evangile.* Quel était le sujet des méditations de Marie? C'étaient « toutes ces choses », nous dit saint Luc, c'est-à-dire tous les événements de la vie de son Fils. Admirable sujet! Sujet inépuisable! Combien de livres de méditations ont été écrits sur les évangiles!... Et pourtant il semble que ce champ soit encore inexploré, tant il y a à dire!... Dieu n'est-il pas l'Infini?...

Méditez l'Evangile : ce sera méditer Dieu, avec Dieu et devant Dieu.

2° *Méditez dans votre cœur.* La méditation est un exercice d'intelligence, mais aussi de cœur. Ce n'est pas seulement une réflexion, c'est une réflexion destinée à émouvoir le cœur et à mouvoir la volonté. « Malheur, disait Bossuet, à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer!... »

Mais je ne suis pas inquiet : si vous méditez Jésus vous le connaîtrez mieux, et le connaissant mieux, vous l'aimerez davantage!...

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile de la fête de Noël 121

I. Explication des Evangiles 124

II. *Dogme.* Le Mystère de l'Incarnation 129
Cf. *les deux Natures en Jésus-Christ*, dim. dans l'Oct. de Noël, t. I, p. 150.

III. *Morale.* Le zèle 132
Cf. *le Zèle chez les fidèles*, 3e dim. ap. Pent., t. II, p. 404; — *chez les jeunes gens*, 2e dim. d'Av., t. I, p. 68; — *chez la femme*, 6e dim. ap. Epiph. t. I, p. 334; — *pour la conversion des pécheurs*, 2e dim. ap. Pâq., t. II, p. 166; — *le zèle doit être prudent*, 5e dim. ap. Epiph., t. I, p. 310.

IV. *Grâce.* La Salutation angélique 135
Cf. *la T. S. Vierge Marie*, 2e dim. ap. Epiph., t. I, p. 222.

V. *Avis aux enfants.* Jésus et les enfants..... 138

VI. *Avis aux jeunes gens.* L'indifférence religieuse 140
Cf. « *Je ne suis pas contre Dieu* », 19e dim. ap. Pent., t. III, p. 303.

VII. *Avis aux jeunes filles.* La Méditation 142

Autres sujets :

VIII. Jésus-Christ est né en Dieu : au temps fixé par les prophètes, — au lieu annoncé par eux, — dans des circonstances qui montrent en lui le Dieu en même temps que l'homme (Cf. l'*explication des Evangiles*, p. 124).

IX. Les perfections de Dieu manifestées dans la naissance de Jésus-Christ (toute-puissance, sagesse, bonté, véracité, science infinie, etc.).

X. La Visite au Très S. Sacrement, inaugurée par celle des bergers. (Cf. le même sujet traité à l'occasion de la visite des Mages, plus loin, p. 180.)

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL

Épisode de la Présentation au Temple

En ce temps-là, le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère :

« — Cet enfant que vous voyez est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël; il sera un signe de contradiction (et quant à vous, un glaive vous percera l'âme), afin que soient révélées les pensées cachées dans bien des cœurs. »

Il y avait aussi une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était très avancée en âge : après avoir vécu avec son mari sept années depuis le jour de son mariage, elle était devenue veuve et était parvenue jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Jamais elle ne s'éloignait du temple, et elle servait Dieu, nuit et jour, dans le jeûne et la prière. Or, elle aussi, étant survenue à cette heure, se mit à louer le Seigneur, et à parler de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Après qu'ils eurent accompli tout ce qu'ordonnait la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth.

Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

(Luc, II, 33-40.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Cette page n'est qu'un épisode. Elle nous transporte à Jérusalem, quarante jours après la naissance de Jésus. Une loi obligeait toutes les mères à se présenter au Temple, à cette date, pour offrir un sacrifice de purification. De plus, quand il s'agissait d'un premier-né, l'enfant devait être consacré au Seigneur, et racheté moyennant une offrande destinée au culte divin.

Evidemment, cette loi n'atteignait ni Marie, restée la plus pure des femmes, ni Jésus, le Maître du monde. Néanmoins ils voulurent s'y soumettre par humilité et pour donner l'exemple de l'obéissance à la Loi. Voilà pourquoi on vit ce jour-là, au Temple de Jérusalem, Marie accompagnée de Joseph et portant l'Enfant-Dieu.

Le sacrifice est fini, la *Présentation* de l'enfant est faite, la *Purification* de la mère est accomplie. Mais la scène n'est pas terminée. Une double intervention se produit dont nous allons parler à la suite du saint Evangile : 1° *intervention de Siméon;* 2° *intervention d'Anne;* 3° nous dirons, avec l'Evangile, quelques mots du *retour à Nazareth.*

I. *Intervention de Siméon.* — Siméon était un saint vieillard, qui attendait le Messie promis à Israël; un espoir plus doux encore le soutenait : une révélation divine lui avait annoncé qu'avant de mourir il verrait de ses yeux le Sauveur.

Ce jour-là, un mouvement intérieur le conduisit au Temple; dès qu'il aperçut l'Enfant, il sut que c'était le Messie : le prenant dans ses bras il chanta un cantique d'action de grâces. Et c'est alors que Joseph et Marie « furent dans l'admiration » de voir cet étranger si bien instruit de leur doux secret.

Mais voici que Siméon, rempli de l'Esprit saint, lit dans l'avenir : « Cet enfant vient pour donner une vie nouvelle aux hommes; beaucoup l'accepteront, d'autres, hélas! lui resteront hostiles et ce sera leur ruine. Et aussi, cet enfant sera comme un signe autour duquel on se battra : les contradictions qu'il rencontrera feront entrer dans votre âme, ô Mère, un glaive de douleurs. Mais ces contradictions mêmes obligeront les hommes à choisir, à se déclarer pour lui ou contre lui, manifestant ainsi le fond même de leurs cœurs. »

Voici Marie prévenue : dès cet instant, son cœur maternel sera toujours dans l'angoisse, non pour elle, mais pour son Fils. Car, si son âme à elle doit être percée d'un glaive, c'est que son Fils souffrira et sera frappé lui-même... Depuis ce jour, elle vécut dans l'attente du coup mortel qui, en frappant son enfant, devait la frapper elle-même par contre-coup; elle attendit la *Passion* de Jésus, et sa *Compassion* à elle...

II. *Intervention d'Anne.* — Après le vieillard, voici une vieille femme; après le prophète, la prophétesse; après Siméon, Anne. C'était une femme âgée de quatre-vingt-quatre ans et qui depuis une soixantaine d'années était veuve. Elle s'était retirée au Temple de Jérusalem : là, dans les dépendances, vivaient de pieuses femmes, consacrées sans doute à l'éducation

de jeunes filles, puisque la tradition nous montre Marie présentée et élevée au Temple.

Anne, dit l'Evangile, était « prophètesse » : Dieu l'avait en effet favorisée de révélations, tout au moins en ce qui concernait le Messie. Nous la voyons instruite, comme Siméon, de ce qu'est l'Enfant présenté ce jour-là au Temple. Elle méritait d'ailleurs cette faveur : son assiduité dans le lieu saint, ses prières continuelles, sa pénitence, tout la rendait agréable à Dieu. Il lui est donc donné, à elle aussi, de voir de ses yeux le Messie. Elle chante ses louanges, elle se fait sa missionnaire, elle devient sa première *catéchiste volontaire*, car « elle parle de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël ».

Sommes-nous, nous aussi, les prédicateurs de Jésus-Christ? Hommes, le prêchez-vous comme Siméon? Femmes, le prêchez-vous comme Anne? Ils ne se déchargent pas de ce soin sur les prêtres juifs; ils pensent qu'à eux aussi incombe une œuvre d'apostolat, et tout de suite ils se mettent à l'accomplir !

III. *Retour à Nazareth.* — La loi a été observée dans tous ses détails. Marie et Joseph se disposent à quitter Jérusalem... Où vont-ils aller?

Sans doute, sous le coup des merveilles qui s'étaient accomplies à Bethléem, Joseph avait résolu de se fixer dans cette ville et d'y élever le rejeton de David. Mais quand il était venu de Nazareth à Bethléem avec Marie, ce n'avait été que pour s'y faire inscrire et non pour y demeurer. Il lui fallait donc retourner à Nazareth pour y préparer son départ définitif.

C'est ce que fit la sainte Famille : « Ils retournèrent en Galilée, dans leur ville de Nazareth. » Très peu après, ils repartiront pour Bethléem, pensant s'y établir pour longtemps... Mais Dieu en a disposé autrement. Les Mages viendront, et ce sera bientôt après la fuite et l'exil.

Nous aurions voulu avoir de nombreux détails sur l'enfance de Jésus, mais Dieu n'a pas jugé à propos de nous en donner beaucoup : contentons-nous, sans recourir aux légendes, de ce que l'Evangile nous en dit. Méditons en particulier ces deux lignes, par quoi se termine l'Evangile d'aujourd'hui : « L'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. »

Jésus, qui avait voulu naître enfant, devait « croître et se fortifier » pour arriver à l'état d'homme, qu'il avait décidé d'attendre avant de fonder sa religion et de souffrir pour notre salut. Mais c'est son âme qui mérite surtout que nous l'admirions : elle est « remplie de sagesse », car Jésus est Dieu, et comme homme personne ne lui est comparable en aucune vertu. « La grâce de Dieu est en lui. » Que disais-je donc, tout à l'heure, que nous aurions désiré d'autres détails!... Est-ce que celui-là n'est pas suffisant? Jésus ne parle pas encore, et déjà il est rempli de sagesse! Il n'a pas encore agi, semble-t-il, et la grâce de Dieu est en lui!

Que de choses en peu de mots! Quel modèle à admirer! Quel exemple à suivre! Peut-on dire de nous que nous avons la sagesse? Peut-on dire que nous avons la grâce de Dieu?... Oui, il faut qu'on le puisse dire, puisqu'aussi bien avoir en nous la grâce de Dieu est l'essentielle condition de notre salut!

II. — Dogme. — *Les deux natures en Jésus-Christ.*

En parlant, le jour de Noël, du mystère auguste de l'Incarnation, nous avons spécifié que, dans l'unique personne de Jésus-Christ, se trouvaient unies les deux natures, divine et humaine, c'est-à-dire que le même Jésus est aussi véritablement Dieu qu'il est véritablement homme. Nous insisterons aujourd'hui sur cette dualité de natures en Jésus-Christ, puisque l'Evangile nous en fournit l'occasion.

Après avoir constaté, dans l'Evangile même, le *fait* des deux natures en Notre-Seigneur, nous en déduirons finalement quelques conséquences.

I. *Le fait.* — Les rationalistes prétendent que, dans les Evangiles ou dans la vie de Jésus, on voit bien l'homme, et même le très grand homme, mais qu'on ne voit pas le Dieu.

Or il suffit, bien au contraire, de lire l'Evangile avec un cœur non prévenu, pour se rendre compte que son héros est à la fois homme et Dieu.

C'est un homme : son *corps* est sujet à la faim, à la souffrance, à la mort; son *âme* est sujette à la tristesse, aux affres de l'agonie.

C'est un Dieu : ce très sage et ce très saint a affirmé sa divinité, — nous aurons occasion de le voir plus en détail, — et il a confirmé son affirmation par des miracles. Partout, dans l'Evangile, il agit et il parle en Dieu : c'est l'envoyé du ciel, c'est celui dont s'occupent les prophéties, c'est autour de lui que convergent les hommages des justes et des saints. Sans doute les témoignages qui lui sont rendus n'*affirment* pas tous, par eux-mêmes, sa divinité, mais ils

le posent tout au moins en *homme de Dieu*, en *Messie de Dieu*, en prédicateur auquel il faut croire : et comme, par ailleurs, il affirme sa divinité, c'est donc qu'il la possède.

Il n'est presque pas de page évangélique où l'on ne rencontre ce mélange de petitesse et de grandeur, d'obéissance et de commandement, qui dénote en Jésus l'alliance intime des deux natures.

Aujourd'hui, voyez-le : *c'est un homme*, il obéit à la Loi, on le porte au Temple pour payer sa rançon... *C'est un Dieu*, il est salué par les prophètes comme le salut du monde, et c'est lui qu'ils s'en vont prêchant.

Dans quelques jours, vous le verrez recevoir les Mages. *C'est un Dieu*, et ils lui offriront l'encens... *C'est un homme*, et ils lui offriront la myrrhe employée pour la sépulture des corps.

Voyez-le à douze ans, au Temple. *C'est un Dieu*, et il laisse Joseph et Marie pour s'occuper « des affaires de son Père »... *C'est un homme :* il s'en ira avec eux, et « il leur sera soumis ».

Voyez-le au désert. *C'est un homme :* il a faim, le démon le tente et le transporte dans ses bras... *C'est un Dieu*, et les anges viennent le servir.

Voyez-le apaiser la tempête. *C'est un homme* et, accablé par la fatigue, il sommeille dans la barque... *C'est un Dieu :* il commande à la mer, et il se fait un grand calme.

Voyez-le à la Transfiguration. *C'est un Dieu*, et sa divinité, rompant toute barrière, éclate sur ses traits... *C'est un homme*, et en descendant de la montagne, il s'appelle *fils de l'homme* et il parle de sa mort.

On pourrait multiplier ces exemples. J'en ai choisi quelques-uns, uniquement parmi les pages d'Evangile que reproduisent vos « paroissiens » : relisez-les, et vous prendrez « sur le vif », si j'ose dire, les deux natures, divine et humaine, en l'unique personne de Jésus-Christ.

II. *Les conséquences.* — Nous avons déjà tiré quelques conséquences de cette union de deux natures en la personne de Jésus, qui n'est autre que la seconde personne de l'auguste Trinité. En voici quelques autres.

Il y a en Jésus-Christ deux intelligences, divine et humaine; deux volontés, divine et humaine. Mais il va sans dire que jamais l'une ne s'oppose à l'autre, et que la nature humaine reste toujours subordonnée à la nature divine.

En Jésus-Christ, la nature humaine est digne d'être adorée, car elle appartient à Dieu, elle est l'humanité d'une personne divine! Voilà pourquoi nous parlons du *cœur adorable* de Jésus, de son *corps* adorable, de son *sang* adorable, etc. Ils appartiennent à son humanité, mais son humanité lui appartient, et il est Dieu!

Enfin, les actions humaines de Jésus ont une valeur infinie, précisément parce qu'elles sont les actions de Jésus qui est Dieu, et donc les actions d'un Dieu. C'est l'humanité du Christ qui a souffert, mais le Christ est Dieu.

Voilà quelques lueurs sur un grand mystère : croyons, adorons, attendons le ciel pour en connaître davantage...

III. — Morale. — *La loi.*

La sainte famille était venue à Jérusalem pour
béir à la Loi, et l'Evangile nous fait observer qu'elle
e s'en retourna qu' « après avoir accompli tout ce
u'ordonnait la Loi du Seigneur ».

Qu'est-ce donc que la *loi?* Etudions-en la *notion*
t les différentes *espèces.*

1. *Notion de la loi.* — Nous savons que nos actions
ont tantôt *bonnes*, tantôt *mauvaises.* D'après quelle
ègle les classera-t-on dans l'une ou l'autre catégorie?
uand sont-elles bonnes, et quand mauvaises?

C'est ici qu'intervient la notion de loi. Les actes
ons sont, en effet, ceux qui sont conformes à la loi,
s actes mauvais, ceux qui lui sont contraires.

Mais remarquez que nous pourrions dire, tout aussi
ien : les actes bons sont ceux qui sont conformes
la volonté de Dieu; ceux qui lui sont opposés sont
s actes mauvais.

D'où il résulte que la loi, c'est en définitive la
olonté de Dieu. Il faut, cela va sans dire, que cette
olonté divine, pour nous servir de loi, soit édictée
promulguée par Dieu ou par ses délégués, de ma-
ère à nous être connue. Mais dès lors qu'elle nous
t connue, la volonté divine devient notre *loi*, nous
vons y conformer nos actions : c'est notre devoir
ésent, ce sera notre responsabilité future.

II. *Espèces de lois.* — Vous entendrez dire, —
je vous le dirai moi-même, — qu'il y a des lois
vines et humaines, des lois ecclésiastiques et ci-
es. Cela est vrai, si l'on regarde quel est l'in-
rmédiaire qui a promulgué pour nous la volonté

de Dieu. Mais au fond et en réalité, toutes les lois sont *divines*, car elles sont toutes l'expression de la volonté de Dieu. Dieu seul peut en effet lier la volonté et la conscience d'un homme, et si c'est un homme qui lie notre conscience, il ne le peut faire qu'au nom et de la part de Dieu.

Ce principe étant sauf, — et il ne faut pas l'oublier, — on distingue les lois *divines* et *humaines*.

1° Les *lois divines* sont celles qui ont Dieu pour auteur *immédiat*. Elles ne sont pas portées, au nom de Dieu, par un législateur humain, elles sont édictées par Dieu même. Telles sont la loi qui défend le mensonge, et celle qui ordonne de consacrer un jour sur sept au culte du Seigneur.

J'ai choisi à dessein ces deux exemples, pour vous montrer que les lois divines se divisent elles-mêmes en deux catégories. Vous concevez facilement que Dieu ne pouvait pas ne pas interdire le mensonge, tandis qu'il pouvait fort bien ne pas instituer la semaine, ou nous ordonner de sanctifier un jour sur cinq ou sur dix. Il y a donc, parmi les lois divines, des préceptes qui sont nécessaires en eux-mêmes et d'autres qui ne le sont pas, des lois que rien ne pouvait nous dispenser d'observer et d'autres auxquelles nous ne serions pas tenus s'il n'y avait pas, à leur sujet, un précepte *positif* de Dieu. Voilà pourquoi on les appelle des *lois positives*, tandis que les autres sont les *lois nécessaires*.

Les lois nécessaires, étant de tout temps obligatoires, doivent nous être connues facilement. Aussi Dieu les a-t-il promulguées à un *journal officiel* que nous portons toujours avec nous, et qui est notre *conscience*. On les appelle les *lois naturelles* : elles

s'imposent à tous, elles sont connues de tous, il en sera par Dieu demandé compte à tous.

Quant aux *lois positives*, leur obligation ne commence qu'au moment où Dieu nous les a fait positivement connaître, et elle cesse au moment fixé par Dieu. Ainsi le peuple de Dieu, avant Jésus-Christ, était soumis à des lois dictées par Dieu à Moïse, et dont l'ensemble est précisément appelé la *loi mosaïque*. Aujourd'hui, les chrétiens sont soumis à la loi positive promulguée par Jésus-Christ dans l'Evangile, pour durer jusqu'à la fin du monde; si certaines lois antérieures nous obligent encore, c'est que Jésus les a introduites dans le code chrétien.

2° Les *lois humaines* sont celles qui ont des hommes pour auteurs *immédiats*. Si elles ont pour objet le *salut éternel*, elles sont édictées par l'*Eglise*, à qui Jésus a conféré le pouvoir législatif lorsqu'il a dit à ses ministres : « Tout ce que vous aurez lié sur terre sera lié dans le ciel; qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise; et qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. »

Quant aux lois qui ont pour objet notre *bien temporel*, elles sont édictées par le pouvoir civil, qui lui aussi a reçu de Dieu la puissance législative : « Que tout homme, dit saint Paul, soit soumis au pouvoir; car celui qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre de Dieu. »

Il va sans dire que le pouvoir humain ne doit légiférer que selon la volonté divine, et qu'une loi civile contraire à la loi de Dieu n'obligerait pas les consciences : ou plutôt, ce ne serait pas une loi. Toute *loi* vraie édicte la volonté de Dieu, et doit être observée par nous comme volonté de Dieu.

IV. — Grace. — *Les prières du matin et du soir.*

Quand faut-il prier? *Souvent*, tel est le précepte de Notre-Seigneur qui a dit : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser. » Et l'Evangile nous donne aujourd'hui l'exemple de la prophétesse Anne, « qui servait Dieu nuit et jour... dans la prière ».

Prier toujours, nous dit Notre-Seigneur. Comment réaliser cet idéal, sinon en priant souvent, de manière que toutes nos actions soient sous l'influence d'une prière plus ou moins prochaine?

C'est pour nous aider à prier fréquemment que l'Eglise recommande instamment à ses enfants de se faire un devoir, une habitude et un besoin de cette double prière quotidienne, la *prière du matin* et la *prière du soir*. Méditons les motifs qui nous invitent à consacrer ces deux moments à la prière.

I. *Prière du matin.* — Pourquoi prier le matin?

a) Tout d'abord, parce que le matin est, pour chacun de nous, comme une nouvelle création. C'est un jour de plus que Dieu nous donne et qu'il n'a pas donné à tous : depuis notre dernière prière du soir, et tandis que nous dormions, combien d'âmes ont quitté ce monde pour entrer dans l'éternité!... Ne faut-il pas remercier Dieu de ce don d'un jour? Ne faut-il pas lui demander sa grâce pour le bien passer?

b) Et puis, c'est l'heure où le recueillement nous est plus aisé, et donc la prière plus facile. Les tracas de la veille sont finis ou estompés, ceux du jour ne sont pas encore nés : notre esprit est plus libre, notre cœur plus calme; profitons-en pour les appli-

quer à Dieu, puisque l'*attention* est une des conditions de la prière

c) Une dernière remarque. Ne comptent à notre actif, aux yeux de Dieu, que les actions que nous faisons pour sa gloire. Il est donc nécessaire qu'au moins de temps en temps nous lui offrions, dans cette vue, les actes que nous allons accomplir, les devoirs que nous allons remplir, les travaux que nous allons faire, les récréations mêmes que nous allons prendre. Quel meilleur moment que le matin, pour offrir à Dieu nos actions de la journée? Je ne sais plus quel auteur a écrit : « La journée sera tout entière à celui qui l'aura occupée le premier. » Que ce premier occupant soit Dieu, et la journée sera bonne!...

II. *Prière du soir.* — Pourquoi prier le soir?

a) D'abord, parce que, pendant la journée, nous avons reçu de Dieu une foule de grâces, à commencer par le don même de cette journée, que tous n'ont pas vue et que tous n'ont pas remplie. Le bienfait appelle la reconnaissance, et la reconnaissance appelle la prière.

b) Si l'attitude de Dieu à notre égard, durant toute cette journée, a été celle d'un Père, la nôtre envers lui a-t-elle été celle d'un enfant? N'y a-t-il pas eu de notre part des désobéissances, peut-être même des révoltes?...

Pour répondre à cette question, il faut examiner notre conscience, et cet examen amènera la contrition : nous ne voudrons pas, nous ne pourrons pas nous endormir en état d'inimitié avec Dieu. Ce ne serait pas digne d'un véritable enfant de Dieu... Et puis, quelle terrible imprudence que de s'en-

dormir en état de péché grave!... Le sommeil est l'image de la mort, et parfois il en est le préambule. Qu'arrivera-t-il de nous si, cette nuit même, Dieu nous redemande notre âme?... Réconcilions-nous avec Dieu, et nous le pouvons par un acte de contrition parfaite.

c) Enfin, il ne s'agit pas de prier pour nous seuls: la charité nous fait un devoir de prier pour les autres. Prions, le soir, en faveur de ceux pour qui la nuit sera pénible et dure; prions pour les malades pour qui elle sera si longue, pour les agonisants, qui au cours de cette nuit paraîtront devant Dieu, et dont le sort éternel sera décidé par les derniers instants de leur vie. Prions pour les morts, auxquels la nuit nous fait penser davantage, car lorsqu'ils sont partis, il nous a semblé qu'ils s'enfonçaient dans l'obscurité. En un mot « endormons-nous dans les prières » ...

Une dernière pensée. Si tous priaient fidèlement le matin et le soir, le précepte du divin Maître, « il faut prier sans cesse », serait réalisé à la lettre; car, par l'effet des lois cosmographiques, il y a à tout instant des endroits du monde où c'est le matin, et d'autres endroits où c'est le soir; il y a donc, à toute minute, des endroits du monde d'où s'élève vers Dieu la prière du matin comme la prière du soir. Véritable adoration perpétuelle! Véritable course du flambeau, où les hommes d'un méridien passent à ceux du méridien voisin le flambeau de la prière, la consigne de la gratitude, le mot d'ordre du culte divin. Observons cette consigne, gardons ce mot d'ordre, soyons fidèles à la prière du matin et à celle du soir.

V. — APOLOGÉTIQUE. — *La souffrance chez les justes.*

« Votre âme sera percée d'un glaive de douleur. » A qui s'adresse cette parole? A la Vierge Marie, c'est-à-dire à la plus sainte des créatures, à celle que, il y a moins d'un an, l'archange Gabriel a saluée pleine de grâce, en lui disant, de la part du ciel, qu'elle était bénie parmi toutes les femmes!

Ecoutez ici l'objection mille fois répétée par les incrédules : « Puisque la douleur est le châtiment du péché, pourquoi frappe-t-elle ici-bas les justes plus que les méchants? »

Cette question reviendra plus d'une fois, rappelée par quelque trait de l'Evangile. Aussi bien, nous pourrons chaque fois y répondre par des considérations différentes, mais tendant toutes à justifier la Providence de Dieu.

Voici, pour aujourd'hui, quelques réflexions qu'il ne faut point perdre de vue, car elles nous paraissent fondamentales pour la solution de la question qui se pose devant nous.

I. *Il ne faut pas exagérer la difficulté.* — On nous demande : « Pourquoi ici-bas les justes souffrent-ils *plus* que les méchants? » Ce disant, on invoque un fait inexistant. Tout ce que l'on peut dire, c'est: « Pourquoi les justes souffrent-ils *autant* que les coupables? » Au point de vue *physique*, en effet, nous ne voyons pas que la maladie, les infirmités, la misère, frappent le bon plus que le méchant; tout ce que nous pouvons dire, c'est que ces souffrances n'ont pas égard à la qualité morale de ceux qu'elles atteignent.

Au point de vue *moral*, le juste, nous le reconnaissons, a en cette qualité des souffrances qui lui sont particulières : inquiétudes pour le salut des âmes chères, pour la prospérité morale de la patrie, etc. Mais par ailleurs il a, en tant que juste, des joies qui lui sont réservées, et qu'il doit à la paix de sa conscience, à la sécurité relative où il se trouve par rapport à son salut éternel. Somme toute, son sort peut paraître aussi pénible que celui du méchant, il ne peut être jugé pire.

On voit par là qu'avant de répondre à la difficulté il fallait la mettre au point, et ainsi elle se trouve déjà réduite. Elle n'en subsiste pas moins, et il faut la résoudre.

II. « *La douleur est le châtiment du péché*, » tel est le principe sur lequel s'appuie l'objection qu'on nous oppose. Ce principe est-il vrai? Oui... et non.

Selon la loi de notre nature, la douleur avait sa place dans l'humanité, comme elle a sa place dans le monde sensible, par le seul fait qu'il est *sensible*. Notre âme est enfermée dans un corps : la vie qui en résulte est une vie limitée, comme est limitée la durée d'un instrument qui s'exerce et qui s'use; l'usure, dans un être sensible, est ressentie par lui et lui cause une souffrance; et l'usure, chez l'homme, s'appelle la maladie, l'infirmité, la vieillesse, préliminaires de l'inévitable mort.

« Inévitable », ai-je-dit... Oui, inévitable, à supposer que nous restions dans l'ordre naturel. Mais précisément Dieu avait élevé l'homme, en le créant, à l'état surnaturel : au lieu de voir en lui une simple *créature*, il avait voulu faire de lui, par adop-

tion, son *enfant*. Dès lors, le traitant comme un Père traite son fils, il avait écarté de lui ces infirmités qui auraient dû être la conséquence de sa nature : la maladie, la vieillesse, la mort.

Mais vous savez ce qui s'est passé : le péché d'Adam a fait tomber l'homme de cet état surnaturel; dès lors la douleur a repris sa place dans le monde, et c'est à cause de cela que, *de fait*, elle est pour nous la conséquence du péché. L'état naturel nous en rendait tributaires, l'état surnaturel nous en avait exemptés, la perte de cet état nous en rendit de nouveau les sujets.

Dès lors, il n'y a pas de raison pour que les justes soient exempts de la douleur. Evidemment, ce n'est pas leur justice qui est punie. Mais ils paient leur tribut à la souffrance en tant que membres de l'humanité.

III. De plus, *le juste ne peut invoquer aucun titre spécial pour être exempté de la douleur.*

Il est juste?... Mais Jésus l'était plus que lui. Et il a souffert plus que quiconque. Voudrions-nous être « des membres délicats sous un chef couronné d'épines? »

Il est juste?... Mais, précisément à cause de cela, ses épreuves auront un prix plus grand aux yeux de Dieu, elles participeront un peu à la vertu rédemptrice des souffrances du Juste par excellence, elles contribueront à l'effusion de la miséricorde divine sur les âmes des coupables.

Il est juste?... Mais il a ses faiblesses, ses oublis momentanés. La douleur lui permet de les expier ici-bas, pour qu'à son arrivée là-haut il n'ait plu qu'à recevoir la récompense de ses vertus!...

VI. — Avis aux enfants

Le progrès dans la vertu.

L'Evangile d'aujourd'hui se termine par ces mots : « L'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. »

Vous aussi, mes enfants, vous croissez. Mais croissez-vous comme l'enfant Jésus, et de toutes les manières dont vous devez grandir? J'en vois trois : l'*âge*, la *sagesse* et la *grâce*. Examinons.

I. *Jésus croissait en âge.* — Le Fils de Dieu est éternel, mais il a pris une nature humaine, et son humanité a eu un commencement. Plus le temps passait depuis ce grand événement, et plus Jésus croissait en âge, cela est évident. Son corps suivait le même développement, avait la même croissance que le vôtre, devenait peu à peu un corps d'homme.

Ce genre de croissance s'opère en vous tout naturellement, et vous n'y avez guère de mérite. Mais ce qui est plus difficile, c'est la croissance de l'*âme*, en *sagesse* et en *grâce*. Venons-y.

II. *Jésus croissait en sagesse.* — « Sagesse », ici, veut dire *science*. Par sa divinité, Jésus connaissait toutes choses, car, vous le savez, l'intelligence de Dieu est infinie. Par son humanité, Jésus savait beaucoup de choses, et il les savait depuis le premier instant de son existence : sa science fut toujours aussi parfaite.

Comment donc put-il « croître en sagesse? » Parce que l'expérience de tous les jours lui montrait des choses qu'il savait déjà parce que Dieu les

lui avait montrées. Ainsi, vous savez déjà que le Rhône passe à Lyon : vous le savez par votre *Géographie*. Mais le jour où vous irez à Lyon et où de vos yeux vous y verrez le Rhône, vous connaîtrez la même vérité, mais d'une manière nouvelle, par votre propre expérience.

C'est de cette manière que s'accroissait la science ou la *sagesse* de Jésus. Pour vous, vous n'aviez pas dès le début une science parfaite!... Il vous faut acquérir les connaissances nécessaires à la vie et à l'éternité; vous ne les acquerrez que peu à peu, à force de travail. Ne reculez pas devant ce travail, comme Jésus croissez en sagesse.

III. *Jésus croissait en grâce.* — L'humanité de Jésus possédait, dès le début, sa perfection de sainteté : « il était rempli de sagesse », dit l'Evangile. Mais si les *vertus* mêmes étaient parfaites en lui, les *actes* de ces vertus augmentaient en nombre tous les jours : ainsi, dès l'abord il possédait l'obéissance parfaite; mais tous les jours s'accroissaient en nombre ses actes d'obéissance, si bien que cette vertu aurait grandi en lui chaque jour, si dès le début elle n'avait été parfaite.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, si vous avez en vous les germes des vertus, ces germes ont besoin d'être développés. Vous êtes obéissants... mais vous ne l'êtes pas parfaitement. Aussi avez-vous besoin de croître en obéissance, pour ne parler que de cette vertu; et ce qui vous aidera dans cette croissance, ce seront précisément les actes d'obéissance que vous ferez tous les jours.

Et c'est ainsi qu'à l'imitation de Jésus vous *croîtrez* devant Dieu et devant les hommes.

VII. — Avis aux jeunes gens

Jésus signe de contradiction.

Quelle étrange parole que celle de Siméon!... Voilà un petit enfant extérieurement semblable à tous ceux que chaque jour on venait apporter au Temple. Et de ce petit enfant Siméon annonce qu'il sera « un signe de contradiction », c'est-à-dire un drapeau autour duquel on se battra, les uns pour le défendre, les autres pour l'abattre.

Or cette prophétie s'est complètement réalisée : *pendant sa vie*, comme *depuis son départ*, Jésus a été et reste encore le signe de contradiction.

I. *Pendant sa vie.* — Jésus a toujours été entouré de *deux cortèges :* celui de ses amis, de ses défenseurs, et celui de ses adversaires.

Il vient de naître : des rois viennent l'adorer et lui offrir leurs présents. Mais un autre roi cherche à le faire mourir et lui envoie ses bourreaux...

Il commence sa vie publique : autour de lui se groupent ses apôtres, ses disciples. Mais les pharisiens et les scribes se liguent contre lui.

Il parle, il fait des miracles. Les uns disent : « S'il n'était pas de Dieu, pourrait-il faire ce qu'il fait? » Mais les autres disent : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?... S'il chasse les démons, c'est qu'il en a en mains la puissance du chef même des démons! »

Ses disciples l'accompagnent à Gethsémani. Mais une autre troupe arrive, conduite par un traître, et s'empare de lui.

Voyez-le sur la croix. A ses pieds, il y a un cortège d'amis : sa pauvre mère, Madeleine, Jean, quelques saintes femmes. Mais un autre cortège est là aussi : les pharisiens qui le blasphèment, les soldats qui l'exécutent...

II. *Depuis son départ.* — Le départ de Jésus n'a pas fait cesser la *contradiction;* le *signe* est toujours dressé, et autour de lui on se bat toujours.

D'un côté, l'immense cortège des saints et des fidèles : les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les saintes femmes; les connus et les inconnus, les grands et les petits saints, tous ceux qui croient, qui espèrent et qui aiment; tous ceux qui préfèrent Dieu à eux-mêmes, le devoir au plaisir, le ciel à la terre, la vie immortelle à la vie qui passe. Tous ceux-là, c'est l'armée des fidèles, ils luttent pour Jésus-Christ.

Mais de l'autre côté, c'est le trop nombreux cortège de ceux qui luttent contre lui. Les persécuteurs des premiers siècles et ceux du temps présent; ceux qui frappent à coups d'épées et ceux qui frappent à coups d'épingles; ceux qui blasphèment et ceux qui sourient; les violents et les doucereux; les déclarés et les perfides. Tous ceux, en un mot, qui, d'une manière ou de l'autre, déclarent comme au jour de sa mort : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous! »

Ce signe de contradiction est encore dressé au milieu de nous; toute votre vie se résume à vous battre autour de lui, *pour* ou *contre*...

Pour?... ou *contre?*... Je n'en doute pas, je vous ferais injure d'en douter : vous serez *pour* Jésus ici-bas, *avec* Jésus là-haut!

VIII. — Avis aux jeunes filles

La dévotion.

Anne était une *dévote*. Ne vous effrayez pas de ce mot que la fausse dévotion a rendu désagréable aux esprits mal faits. Il y a la vraie dévotion, qui mérite, non d'être critiquée, mais d'être recherchée. Après tout, *dévotion* est le même mot que *dévoûment* : être toute dévouée à Dieu, c'est être une vraie dévote.

En quoi consiste la dévotion? En voici quelques traits, relevés par l'Evangile d'aujourd'hui au sujet de la prophétesse Anne.

I. *Anne était assidue au Temple.* — L'amour des églises est un des traits de la dévotion. Vous avez des amies préférées, et chez celles-là vous allez plus volontiers et plus souvent que chez les autres.

Ainsi en est-il d'une chrétienne qui a pour Dieu un véritable amour de préférence : elle connaît le chemin de sa maison, et elle le prend souvent.

Sans doute, il est des devoirs qui la retiennent à la maison, et elle saura au besoin faire céder son attrait pour l'église à l'occupation qu'elle doit remplir chez elle : ce sera quitter Dieu pour mieux le retrouver. Mais alors même, son cœur sera au pied du tabernacle où réside Celui qu'elle aime.

II. *Anne priait toujours :* — nuit et jour, dit le texte sacré. C'est un des traits de la dévotion que cette fréquentation de la prière. Certes, celle-ci est un *devoir*, mais si la chrétienne pieuse prie par devoir, elle prie aussi par attrait, par besoin, croyant

sous ce rapport n'en jamais trop faire, n'en jamais faire assez. La prière est l'élévation de l'âme vers Dieu : dès lors, quoi de plus simple pour elle que de prier?

III. *Anne faisait pénitence.* — Pour elle, cette pénitence était la plus sévère, le jeûne.

La dévote est *pénitente.* Elle pense à ses péchés pour les regretter et pour les expier. Elle pense aux péchés du prochain, non pour médire, non pour commettre des jugements téméraires, mais pour faire amende honorable à Dieu, pour appeler sa miséricorde, pour satisfaire à sa justice. Elle connaît les lois de la communion des saints, elle fait ce qu'elle peut pour que sa famille, ses amis, son pays, trouvent dans ses pénitences une part de l'expiation qu'ils doivent à Dieu pour leurs défaillances.

IV. *Anne,* enfin, *parlait de Jésus* à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. — L'âme pieuse, aimant Dieu véritablement et pleinement, aime aussi son prochain, car elle sait qu'en l'aimant elle exerce et manifeste son amour envers Dieu. Aimer Dieu, c'est aussi le vouloir aimé par ses créatures, c'est travailler de toutes manières à atteindre ce but.

Or, la *parole* est un de ces moyens d'apostolat. Certes, ce n'est pas toujours le plus aisé pour une jeune fille, et Anne était une vieille veuve. Mais si vous aimez Dieu, — et vous l'aimez! — vous trouverez bien le moyen de le prêcher, et d'imiter Anne en *parlant* de Jésus, comme vous l'imiterez en aimant Jésus!

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

		Pages
	EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL	145
I.	EXPLICATION DE L'EVANGILE	146
II.	*Dogme.* LES DEUX NATURES EN JÉSUS-CHRIST.	159
III.	*Morale.* LA LOI	153
	Cf. *les Commandements*, 17e dim. ap. Pent., t. III, p. 249.	
IV.	*Grâce.* LES PRIÈRES DU MATIN ET DU SOIR	156
	Cf. *Prière du matin*, 5e dim. ap. Pâq., t. II, p. 234; *la Prière du soir*, 4e dim. ap. Epiph., t. I, p 282.	
V.	*Apologétique.* LA SOUFFRANCE CHEZ LES JUSTES.	159
	Cf. *la Providence*, 3e dim. ap. Pâq., t. II p. 174; 11e dim. ap. Pent., t. III, p. 102.	
VI.	*Avis aux enfants.* LE PROGRÈS DANS LA VERTU.	162
	Cf. *la Correction des défauts*, 4e dim. Avent, t. I, p. 105, 9e dim. ap. Pent., t. III, p. 70.	
VII.	*Avis aux jeunes gens.* JÉSUS, SIGNE DE CONTRADICTION	164
VIII.	*Avis aux jeunes filles.* LA DÉVOTION	166
	Cf. *la vraie et la fausse Piété*, 5e dim ap. Pent., t. II, p. 454.	
	Autres sujets :	
IX.	L'ANNÉE NOUVELLE. — Elle va naître. Il faut la *présenter à Dieu*, et se *purifier* aussi des fautes commises au cours de l'année qui va finir.	
X.	LES PRIVILÈGES DE L'HUMILITÉ. — Quatre *humbles* sont ici : Marie, Joseph, Siméon, Anne. Or à tous quatre est accordé le privilège de voir et de reconnaître le Messie. Ceux qui ne songent pas à s'humilier sont exclus de cette joie : les prêtres juifs accomplissent les rites prescrits, sans se douter de rien.	
XI.	LE VEUVAGE. — On peut se servir de ce qui est dit au sujet d'Anne (cf. p. 166), pour tracer un tableau des devoirs des veuves chrétiennes.	
XII.	Si ce dimanche coïncide avec la *Circoncision*, voir p. 469.	

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

(6 Janvier)

L'Adoration des Mages

Jésus étant né à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voici que des mages arrivèrent de l'Orient à Jérusalem :

« — Où est, dirent-ils, le roi des Juifs qui vient de naître? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

A cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. Il réunit tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, et leur demanda où devait naître le Christ. Ceux-ci lui répondirent :

« — A Bethléem de Juda; voici, en effet, ce qu'a écrit le Prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, « tu es loin d'être la plus petite entre les principales « villes de Juda, car de toi sortira le chef qui doit « régir Israël, mon peuple. »

Alors Hérode, ayant appelé en secret les mages, s'enquit d'eux avec soin du temps où l'étoile leur était apparue, puis, les envoyant à Bethléem, il leur dit :

« — Allez, informez-vous avec soin de cet enfant,

et lorsque vous l'aurez découvert faites-le-moi savoir, afin que j'aille, moi aussi, l'adorer. »

Après avoir entendu le roi, les mages partirent. Or, voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'au-dessus du lieu où était l'Enfant : là, elle s'arrêta.

A la vue de l'étoile, les mages avaient été transportés d'une grande joie. Ils entrèrent dans la maison, où ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Enfin, ayant reçu en songe l'avis de ne pas retourner vers Hérode, ils revinrent dans leur pays par un autre chemin.

(MATTHIEU, 1-12.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Nous fêtons aujourd'hui la *Manifestation* de Notre-Seigneur, car tel est le sens du mot grec *épiphanie*.

Jésus, en effet, n'était pas venu pour rester toujours caché : comment, sans cela, aurait-il pu établir sa religion? Il lui fallait parler, agir publiquement, faire connaître sa mission, l'établir par des miracles, — en un mot, se *manifester*.

Les trois premières manifestations de Jésus sont l'objet de cette fête : *l'adoration des mages*, où il se manifesta au monde païen; — son *baptême*, où son Père lui-même le signala, le « manifesta » aux Juifs en disant de lui : « Voici mon Fils bien-aimé »; — le *miracle de Cana*, le premier de ces signes extraordinaires qu'il donna de sa mission divine.

L'Evangile d'aujourd'hui est consacré à l'adoration des mages; suivons-le pas à pas, nous verrons les mages 1° *à Jérusalem*, — 2° *à Bethléem*.

I. *Les Mages à Jérusalem.* — Les mages étaient des sages ou des savants d'Orient, de Perse sans doute ou de Chaldée. La tradition en fait aussi des rois, c'est-à-dire des chefs de tribus.

Ils s'adonnaient à l'astronomie. Un jour, un météore lumineux, brillant dans notre atmosphère et semblant se mouvoir, leur rappela qu'une prophétie, consignée dans les Livres saints des Juifs, annonçait qu'une étoile miraculeuse surgirait un jour au-dessus de ce peuple; en même temps, sans doute, une inspiration intérieure les poussa à suivre le chemin que leur indiquerait cet astre, pour aller adorer celui dont il annonçait la naissance.

Voilà donc ces Mages partis, obéissant à l'appel divin; la caravane emportait des présents destinés au Roi qu'ils allaient visiter.

En route, l'étoile disparut. Cette épreuve n'arrêta pas les Mages. Ils venaient adorer le Roi des Juifs : où le trouveraient-ils, sinon dans la capitale, à Jérusalem?

C'est donc là qu'ils se rendent. Au lieu de l'émotion qu'ils comptaient rencontrer dans la ville, ils la trouvent dans le calme, et c'est eux qui la troublent en disant : « Il vient de naître un Roi des Juifs; où est-il? Car avertis en Orient par son étoile, nous sommes venus l'adorer. »

Mais si tous furent émus de cette nouvelle, quel fut le trouble du roi Hérode! Cet étranger, ce tyran, avait donc un rival!... Aussitôt fut prise par lui la résolution de s'en débarrasser : il savait le

moyen, il n'en était pas à son coup d'essai. Mais où le saisir, ce rival?... Où était-il né? Quel âge pouvait-il avoir?...

A ces deux questions capitales Hérode obtient une réponse : les prêtres juifs lui apprennent que, selon la prophétie de Michée, le Christ attendu doit naître à Bethléem. Les Mages, de leur côté, le renseignent, selon son désir, sur la date à laquelle l'étoile leur est apparue. L'essentiel est fait. Quant aux détails, ce sont encore les Mages qui, joués par Hérode, les lui fourniront : « Allez l'adorer, leur dit-il, et quand ce sera fait, revenez me donner les indications utiles pour que, à mon tour, je puisse aller lui offrir mes hommages. »

Le « coup » est bien monté, n'est-il pas vrai? Le piège est bien tendu. Les Mages sont joués... Mais Dieu va déjouer.

II. *Les Mages à Bethléem.* — Voici donc les Mages en route pour Bethléem. Les indications complémentaires dont ils avaient besoin, — et qu'ils devaient transmettre à Hérode ! — c'est l'étoile qui va les leur fournir, car elle leur apparaît de nouveau au sortir de Jérusalem, et elle les conduit jusqu'à Bethléem, jusqu'au logis même de la Sainte Famille.

Quelle humble demeure pour le Roi des Juifs!... N'importe, ils entrent. Quelle humble famille! Un pauvre homme, une humble femme, un petit enfant... N'importe, ils se prosternent, ils adorent humblement cet enfant; puis, prenant de l'or, de l'encens, de la myrrhe, ils les lui offrent : l'*or* des rois, car ils voient en lui le Souverain du monde; — l'*encens* de la divinité, car ils le reconnaissent

comme Dieu; — la *myrrhe* qui sert à embaumer les cadavres, car celui-ci est l'*Homme*-Dieu.

Telle est la signification mystique que l'Eglise a vue dans ces présents. Matériellement, ils allaient avoir une grande utilité pour la sainte Famille, puisqu'à l'insu de tous ici-bas elle était à la veille de l'exil, et que la vente de ces précieux objets lui fournirait de quoi subvenir à ses premiers besoins sur la terre étrangère.

Les Mages étaient, nous l'avons vu, des Orientaux, étrangers par conséquent à la religion comme au peuple des Juifs. En les appelant auprès de lui, Jésus manifestait qu'il n'était pas venu seulement pour les Juifs, mais pour les païens, pour ce qu'on appelait les *nations* ou les *gentils*, c'est-à-dire pour l'humanité tout entière. Comme les bergers avaient été les prémices du peuple juif, ainsi les mages étaient les prémices des païens. En leur personne, nous autres peuples dont les ancêtres étaient païens, nous avons été appelés au berceau de Jésus, au don de la foi qu'il venait apporter au monde.

Le départ des pèlerins de l'Orient fut signalé par un nouveau prodige : un messager céleste avertit les Mages de ne point passer par Jérusalem en revenant dans leur pays.

Ainsi la Providence se jouait de la fureur d'Hérode. Sans doute il trouvera un autre moyen de se défaire de son rival, en faisant tuer les enfants de son âge et de son pays : là encore, Dieu se jouera de lui : les immolés deviendront des saints, et le seul Enfant visé sera le seul à échapper. Quant à Hérode, il n'échappera pas à Dieu...

II. — Dogme. — *Trois preuves de la divinité de Jésus-Christ.*

L'*épiphanie*, c'est la *manifestation* de Jésus au monde. Comment, aujourd'hui encore, Jésus se manefeste-t-il à nous comme le Messie, comme le Sauveur du monde, comme le Fils de Dieu fait homme?

Il nous a donné des *signes* de sa mission, et ces signes se ramènent à ces trois principaux : les *miracles* qu'il a faits, la *doctrine* qu'il a prêchée, la *conversion du monde* qu'il a produite. Certes, il y a là trois sujets assez importants pour mériter d'être étudiés chacun en particulier, — et c'est ce que nous ferons. Mais aujourd'hui, jetons sur eux trois un coup d'œil d'ensemble : puisqu'ils nous *manifestent* Jésus et que c'est aujourd'hui, précisément, la fête de sa *manifestation*, ils méritent que nous nous en occupions.

D'ailleurs, l'Evangile lui-même nous y invite, ainsi que la sainte Liturgie. Celle-ci nous offre à célébrer ces trois manifestations de Jésus : l'*adoration des mages*, le *baptême du Christ*, le *miracle de Cana*. A ces trois faits se rapportent les Evangiles de cette fête, de son Octave et du dimanche qui la suivra. Saluons, dans chacun de ces trois faits, l'inauguration des trois grands signes de la divinité de Jésus-Christ.

I. *L'Adoration des Mages, inauguration de la conversion du monde.* — Les Mages ne seront pas les seuls à venir adorer l'Enfant-Dieu. Pendant de nombreux siècles nous allons voir le même miracle se reproduire.

Sur toutes les nations « assises dans les ténèbres » un astre lumineux se lèvera : ce sera l'enseignement des apôtres, puis des missionnaires, apportant à ces peuples le flambeau de la foi.

Comme les Mages, ces peuples se lèveront et se mettront en route : « Dites-nous qui est le Messie, dites-nous ce qu'il faut faire pour le trouver, et nous aussi nous irons l'adorer. »

Eux aussi, comme les Mages, trouveront des obstacles sur leur chemin : ce seront des rois jaloux comme Hérode, et plus puissants que lui, comme Néron. Ce sera surtout ce tyran qui règne dans trop de cœurs, et que l'arrivée de Jésus doit y détrôner : le démon, prince de l'erreur et roi du mensonge.

Mais tous les obstacles seront vaincus et, comme les Mages, les nations finiront par trouver Jésus, et se prosterneront devant lui pour l'adorer.

N'est-il pas vrai qu'elle se dessine dès aujourd'hui, cette preuve de la divinité du Christ qui résulte de la conversion du monde?...

II. *Le Baptême du Christ, inauguration de sa doctrine.* — Quand Jésus fut « manifesté » au jour de son baptême au Jourdain, il ne le fut point par lui-même : il le fut par l'Esprit-Saint qui descendit visiblement sur lui; il le fut par son Père, qui du ciel fit entendre cette parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le. »

Ecoutez-le : cet ordre divin nous apprenait deux choses : il nous révélait tout d'abord que Jésus allait *parler*, qu'il était venu pour *enseigner;* et puis, il nous révélait que ce qu'il allait dire était la vérité, qu'il allait parler comme aurait parlé son Père céleste : « *Ecoutez-le.* »

Il était impossible d'autoriser d'une manière plus précise et plus formelle la doctrine de Jésus-Christ. Dans l'avenir, les hommes pourront l'étudier, la comparer à la doctrine des sages, et déclarer que « nul homme n'a jamais parlé comme cet homme », qu'il y a dans son enseignement une doctrine vraiment surhumaine et tombée des lèvres d'un Dieu : ce sera la preuve de la divinité de Jésus-Christ tirée de sa doctrine. Mais dès l'abord, cette doctrine nous est imposée par Dieu même. « *Ecoutez-le!* »

III. *Le Miracle de Cana, inauguration des miracles de Jésus-Christ.* — Ce qui a décidé la conversion des premiers disciples, comme plus tard la conversion du monde, ce sont les miracles opérés par le Christ ou en son nom.

C'est la preuve décisive, et Jésus l'invoquait lui-même comme telle : « Si vous ne croyez pas ce que je vous dis, croyez ce que je fais. Les œuvres que j'opère rendent témoignage pour moi. » Souvent d'ailleurs, quand il allait faire un miracle, il déclarait que son but était de prouver sa mission divine: « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, que ce paralytique se lève, prenne son lit et retourne chez lui! »

Comme tous les miracles de Jésus, le premier fut bien une « manifestation » de sa glorieuse puissance : l'Evangile lui-même nous le dit. Et ce miracle amena la conviction qu'il était destiné à produire : les disciples de Jésus, qu'il venait de choisir il y avait quelques jours, sentirent leur attrait se changer en foi véritable : « ils crurent en lui », et ce fut l'inauguration de la preuve de la divinité de Jésus, tirée de ses miracles.

III. — Morale. — *Les trois Vertus théologales.*

De pieux auteurs voient, dans les trois présents offerts à l'Enfant-Dieu par les Mages, le symbole des trois vertus théologales. Ces trois vertus *divines* (car tel est le sens du mot *théologales*, sont d'une telle importance pour notre salut, que nous devrons plus d'une fois parler de chacune d'elles. Aujourd'hui, apportons-les toutes ensemble à la crèche du divin Enfant; aussi bien, ne lui devons-nous pas quelque présent? Celui qu'il préfère, c'est notre cœur : apportons-le lui; il l'agréera, pourvu qu'il le trouve orné de *foi*, d'*espérance* et de *charité*.

1. *La foi, l'encens.* — Evidemment, les Mages ne voyaient pas dans leurs présents tous les symboles que nous y découvrons nous-mêmes : appelés auprès du jeune Roi qu'ils devaient adorer, ils avaient choisi leurs présents parmi les objets les plus précieux... C'était tout, et c'était déjà beaucoup.

On ne peut nier, néanmoins, que la démarche des Mages ne fût un acte de *foi*. Ils crurent à la parole des Livres Saints qui annonçaient l'apparition et la signification de l'étoile, ils crurent à l'inspiration intérieure qui les poussa à la suivre. Ils crurent quand l'étoile disparut à leurs yeux: « Bienheureux, devait dire le Seigneur à saint Thomas, bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru »; c'était la canonisation des Mages. Ils crurent à la prophétie qui les envoya de Jérusalem à Bethléem. Ils crurent, malgré les plus humbles apparences, à la divine grandeur du petit enfant qu'ils trouvèrent dans la maison de Joseph. Ce furent des hommes de foi.

Leur foi est symbolisée par leur *encens*. La vraie foi est celle qui se repose et s'appuie sur la parole de Dieu : Dieu donc y entre comme élément nécessaire. Or l'encens est adressé par les hommes à Dieu; dès qu'on y met le feu, l'odorante fumée qui s'en dégage monte vers le ciel, elle va trouver Dieu comme la prière des hommes. Brûler de l'*encens* en l'honneur de la divinité, c'est faire acte de *foi*.

Ce n'est pas dans leur encens que les Mages mirent leur foi, ce fut dans leurs actes : mais l'encens la symbolisa.

II. L'espérance, la myrrhe. — L'espérance consiste, vous le savez, à ne pas douter des promesses de Dieu : il a promis le ciel à notre fidélité, il l'accordera; il nous a promis les secours sans lesquels nous ne saurions réaliser l'éternel bonheur, il nous les donnera. De cela nous ne devons pas douter. La vie est un chemin long, souvent rude, parfois décourageant : jamais nous ne devons nous décourager. Voyez les Mages sur la longue route qui devait les mener d'Orient à Jérusalem. Se découragèrent-ils? Jamais. Ils allaient droit au but, ils savaient que Celui qui les y appelait les y guidait en même temps, même quand ne brillait plus l'étoile : les yeux de leur âme la voyaient toujours... Rien ne les décourage... et ils finissent par arriver.

Qu'il en soit ainsi de nous. Offrons à Jésus la *myrrhe* de *l'espérance*...

Pourquoi la myrrhe?... Elle servait, vous le savez, à l'ensevelissement des corps; elle résume donc et elle rappelle tous les soins pieux que nous rendons à la dépouille de nos morts.

Mais pourquoi ces soins? Un secret instinct nous

le dit : nous honorons les corps humains qu'a délaissés leur âme, parce que nous savons que ces corps ne sont pas morts pour toujours. En vain sont-ils inanimés, nous espérons qu'ils revivront; en vain la corruption va-t-elle les atteindre, en vain retomberont-ils en poussière : nous savons qu'ils reprendront une nouvelle et perpétuelle jeunesse; pour nos corps comme pour nos âmes, « notre espérance est remplie d'immortalité ». La *myrrhe* de la mort n'aboutit qu'à nous faire faire un acte d'*espérance* aux promesses divines!...

III. *La charité, l'or.* — La *charité* est la plus belle des vertus, aussi de tout temps l'a-t-on symbolisée par l'*or*, le plus beau des métaux précieux.

N'était-ce pas un acte de charité que faisaient les Mages, en déposant leur or aux pieds de l'enfant Jésus? Cet or allait bientôt servir à payer les premières dépenses de l'exil.

A nous aussi Dieu demande notre or. Il nous demande ce qu'il y a de plus précieux dans notre cœur, la charité, car l'amour est l'or de notre âme. Il nous demande aussi de traduire, en charité à l'égard du prochain, celle que nous lui devons à lui-même... Cette charité doit être tout d'abord spirituelle, mais elle doit être temporelle aussi et se traduire par l'aumône. Or l'aumône a un instrument, qui s'appelle l'*or*. Quand nous le donnons aux pauvres, aux bonnes œuvres, c'est à Jésus même que nous l'offrons.

Encens, myrrhe, or : foi, espérance, charité; tels furent les présents des Mages. tels seront aussi les nôtres.

IV. — Grace. — *La Visite au Saint-Sacrement.*

Tous les dogmes proposés à notre foi entraînent pour nous des conséquences pratiques. Voyez, par exemple, l'Eucharistie. Il est de foi que Notre-Seigneur y est *réellement présent*, il est de foi qu'elle est un *sacrifice*, il est de foi qu'elle est un *sacrement*. Conséquences pratiques : c'est un *sacrement*, nous devons le recevoir, et cela s'appelle faire la sainte *communion;* — c'est un *sacrifice*, nous devons y assister, et cela s'appelle entendre la *messe;* — c'est Jésus *réellement présent* dans nos tabernacles : la conséquence, c'est que nous devons aller l'y saluer, et cela s'appelle faire *visite au Saint-Sacrement.*

C'est de ce dernier exercice que je voudrais vous entretenir. Pourquoi aujourd'hui? Parce que, à pareil jour, les Mages sont arrivés de bien loin, à travers mille obstacles, jusqu'à Notre-Seigneur, pour lui rendre visite. Quand nous entrons dans une église pour y adorer Dieu, c'est aussi réellement Notre-Seigneur que nous venons visiter.

Devons-nous visiter Notre-Seigneur dans l'Eucharistie? *Comment faire* cette visite? Répondons à ces deux questions.

I. *Devons-nous visiter le Saint-Sacrement?* — Je vais peut-être vous étonner en affirmant que la visite au Saint-Sacrement est obligatoire... Mais je me hâte d'ajouter que cette obligation est rigoureusement accomplie par l'assistance à la messe et par la sainte communion, quand l'un ou l'autre de ces deux exercices est lui-même prescrit.

En dehors de là, il n'y a pas obligation d'aller

rendre visite au Saint-Sacrement. Mais, s'il n'y a pas obligation imposée *par Dieu* ou *par l'Eglise*, il serait à souhaiter qu'il y eût là, pour chaque chrétien, une obligation imposée *par lui-même*. Je veux dire : ce devrait être pour nous un besoin si grand, si rigoureux, que nous en ayons l'habitude persévérante et quasi quotidienne.

Il y a d'ailleurs peu d'exercices de piété qui nous soient plus vivement recommandés par la sainte Eglise. Et cela se conçoit aisément. Voyez plutôt.

Quand les messes sont terminées, quand toutes les communions de la matinée sont faites, que fait-on du Saint-Sacrement? On le conserve... Mais cela est-il bien utile? Le prêtre ne pourrait-il pas consommer les dernières hosties qui resteraient après la dernière messe?

Il ne le fait pas. Pourquoi? parce qu'il peut se présenter, dans la journée, des cas où il serait nécessaire d'avoir l'Eucharistie à la disposition des fidèles : un malade peut avoir besoin de communier.

C'est là une raison sérieuse. Mais, si c'était la seule, il suffirait de conserver « la sainte Réserve » dans un endroit retiré, comme on le fait la nuit ou encore pendant les jours saints.

Il y a une autre raison, et c'est celle-là qui fait conserver la saint Eucharistie dans les églises, qui fait garder les églises ouvertes le plus d'heures possible, qui fait donner ce que l'on appelle des *saluts au Très Saint-Sacrement*. Cette raison, c'est que l'Eglise nous appelle à rendre visite au Saint-Sacrement. Eh quoi! le Verbe habite encore parmi nous! Le Dieu fait homme veut bien être, pour ainsi dire, notre concitoyen et avoir, dans notre cité, sa mai-

son parmi les nôtres, — et cela nous laisserait indifférents! Il serait parmi nous, et nous ferions comme s'il n'y était point! Nous visitons des amis, des bienfaiteurs, des parents, et nous n'irions pas visiter notre Père, notre Ami et notre Bienfaiteur par excellence!...

Non, cela ne sera pas! Vous viendrez visiter Jésus.

II. *Comment faire cette visite?* — Je ne veux pas vous donner ici de longs conseils, car le cœur de chacun lui dicte des prières, des entretiens avec Jésus, en rapport avec ses dispositions, ses besoins, et même ses loisirs. Mais je voudrais tout au moins vous donner ces deux indications : *parlez* à Jésus, *écoutez* Jésus.

1° *Parlez à Jésus.* Ne vous contentez pas de lui réciter des formules toutes faites. Il y en a d'excellentes, puisqu'elles ont été composées par le ciel. Mais encore faut-il vous en faire l'application à vous-même, les faire interpréter vos besoins et vos désirs personnels. Dites les prières de tout le monde, comme le *Pater* et l'*Ave*, mais ayez aussi vos prières à vous. parlez à Jésus comme vous lui parleriez si vous vous trouviez devant lui... puisque vous y êtes!

2° *Ecoutez Jésus.* Une *visite* est un *dialogue*, et vous trouvez insupportables les personnes qui, en société, parlent toujours elles-mêmes et d'elles-mêmes. Vous visitez Jésus, vous lui parlez, c'est bien. Mais aussi écoutez-le : croyez-vous qu'il n'ait rien à vous dire? Un reproche à vous faire, une résolution à vous suggérer, un sacrifice à vous demander, une promesse à vous faire... Oh! écoutez-le, et dites comme Samuel : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. »

V. — Apologétique. — *La science et la foi.*

Les Mages étaient des savants. Leur apparition devant l'enfant Jésus et l'hommage qu'ils lui rendent nous donnent l'occasion de réfuter cette affirmation que « la foi est incompatible avec la science ». Nous montrerons : 1° que la science et la foi ne sont pas ennemies, et 2° que, bien au contraire, ce sont deux excellentes alliées.

I. *La science et la foi ne sont pas ennemies. — De fait*, elles ne le sont point, et *en droit*, elles ne peuvent point l'être.

1° *Elles ne le sont pas, en fait.* Quels sont ceux qui s'en vont proclamant que la science est incompatible avec la croyance? Si c'étaient les vrais et grands savants, cette affirmation pourrait nous impressionner. Mais ce sont les ignorants ou les à-peu-près de savants, ceux qui n'ont pris leur science que dans des livres ou des conférences, sans avoir jamais pu la vérifier par eux-mêmes.

Quant aux vrais savants, quant à ces hommes de génie dont les découvertes resteront un bienfait pour l'humanité, quel est leur sentiment? Presque tous, ou n'en disent rien, ou proclament que jamais leur foi n'a été une gêne pour leur science.

Admettons même que certains savants proclament cette incompatibilité contre laquelle nous protestons. Ce ne sont pas des savants qui pourront s'étonner qu'on leur dise : Il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver. Citez-nous donc une vérité scientifique qui se trouve en contradiction avec une affirmation de la foi catholique.

Je sais bien qu'on a essayé de ce genre de citations. Mais il se trouvait qu'on citait, ou bien une « vérité scientifique » qui n'était nullement établie, et que la science du lendemain devait détruire, — ou bien un « dogme de foi » qui n'était nullement de foi!... En réalité, on n'a jamais cité une de ces « contradictions » sans être obligé de travestir ou la science ou la religion, et parfois toutes deux.

D'où vient cela? Nous allons le dire.

2° *La science et la foi ne peuvent pas, en droit, se contredire.* Car enfin, d'où nous viennent ces deux ordres de connaissances? De Dieu. C'est lui qui a révélé les vérités imposées à notre foi. C'est lui aussi qui nous a donné notre raison, grâce à laquelle nous pénétrons peu à peu dans les mystères de la nature: la science n'est pas autre chose, en effet, que la raison en exercice, utilisant les acquisitions des intelligences qui nous ont précédés, et y ajoutant des acquisitions nouvelles, qu'augmentera encore le travail des intelligences de l'avenir.

Si donc il y avait contradiction entre la foi et la science, il y aurait contradiction en Dieu lui-même, qui *sur le même point* nous dirait *oui* par la révélation et *non* par la raison. Mais supposer en Dieu une telle contradiction ce serait le nier lui-même, car il ne serait pas s'il n'était la Vérité.

Voilà pourquoi nous, croyants, nous pouvons être bien tranquilles : jamais, sur aucun point ni dans un avenir quelconque, on ne pourra prendre la foi et la science en flagrant délit de contradiction.

Allons plus loin.

II. *La science et la foi*, bien loin de s'attaquer l'une l'autre, *se rendent de mutuels services.*

1° *La science est utile à la foi*, en en confirmant les enseignements. La science *historique*, en fouillant les archives de l'humanité, en déchiffrant les inscriptions de l'Egypte ou de l'Assyrie, en fouillant les ruines des cités antiques, a retrouvé une foule de faits tombés dans l'oubli; or aucun d'eux n'infirme les enseignements de la Bible, par exemple, et quelques-uns les confirment.

Les sciences *cosmologiques* et *naturelles* ont établi que l'origine du monde, d'après la science, pouvait se concilier parfaitement avec l'origine du monde d'après la Bible.

Les sciences *ethnographiques* ont démontré que toutes les races humaines pouvaient remonter à un seul ancêtre, comme le veut l'enseignement de la foi relativement au péché originel et à la rédemption de l'humanité déchue.

Cette énumération pourrait être continuée, la conclusion en serait toujours la même : la véritable science est utile à la vraie foi.

2° Mais aussi, *la foi est utile à la science*. Elle en élargit le domaine, puisqu'elle nous fait connaître des vérités que, sans elle, nous n'aurions pu découvrir. Et puis, elle la dirige dans ses recherches, la tenant pour ainsi dire par la main et l'empêchant de tomber. Ainsi rassurée, la science se voit stimulée dans ses recherches; ainsi la mère stimule son enfant à marcher de lui-même, quand elle le tient sous les bras pour le rassurer contre une chute possible.

Les vrais savants n'auront jamais, pas plus que les Mages, aucune répugnance à s'agenouiller devant Jésus-Christ.

VI. — Avis aux enfants

Les œuvres pour la propagation de la foi.

Jésus était venu sur terre pour y apporter la foi. A peine arrivé en ce monde, nous le voyons travailler, tout petit encore, à la propagation de la foi, soit *au loin*, soit *dans son propre pays*.

Vous êtes invités, vous aussi, à contribuer à ces deux modes de « propagation de la foi », en adhérant aux *œuvres* qui ont ce but. Ici encore, vous trouverez en Jésus un modèle.

I. *Propagation de la foi à l'extérieur.* — A pareil jour, Jésus a fait venir auprès de son berceau les rois de l'Orient. Par là il montrait qu'il voulait que sa foi se propageât partout, jusque dans les nations les plus éloignées ou les plus infidèles.

Ce jour-là, ce sont les infidèles qui sont venus à Jésus. Mais depuis lors, c'est Jésus qui va aux infidèles, en la personne de ses apôtres et de ses *missionnaires*. C'est lui-même qui l'a voulu, puisqu'une de ses dernières paroles ici-bas a été : « Allez enseigner toutes les nations et les baptiser. »

Les missionnaires qui s'en vont personnellement accomplir le précepte du Sauveur ont besoin d'être aidés. Il leur faut le secours de nos *prières*, car sans Dieu on ne peut rien faire, et c'est la prière qui fait travailler Dieu avec nous. Il leur faut aussi le secours de nos *aumônes*. Les églises à bâtir, les orphelins à élever, les œuvres qui constituent une mission, tout cela coûte très cher, et ne peut se faire sans la collaboration des fidèles demeurés dans les pays chrétiens.

Voilà pourquoi des œuvres se sont constituées, qui sollicitent de nous la double aumône de nos *prières* et de nos *collisations*. Je dis à dessein : « double aumône », car beaucoup se croient quittes envers les œuvres lorsqu'ils ont donné : c'est bien, mais ce n'est pas suffisant; il faut prier.

Vous connaissez l'œuvre magnifique de la *Propagation de la foi;* vous connaissez l'œuvre plus modeste, mais bien belle aussi, de la *Sainte Enfance*. Vous vous attacherez au moins à l'une d'entre elles: il y a encore beaucoup de « mages » à amener à Jésus!

II. *Propagation de la foi à l'intérieur.* — Avant même d'appeler les Mages, Jésus avait appelé les bergers à sa crèche. Ceux-ci ne venaient pas de loin: c'étaient des compatriotes, des voisins. Jésus leur faisait, à eux les premiers, le don de la foi : il « propageait la foi à l'intérieur ».

Il est des œuvres qui s'occupent spécialement de la propagation de la foi à l'intérieur, en France où tant de nos compatriotes ne connaissent pas Dieu, ne le servent pas, ne l'aiment pas, et font dans ces tristes conditions le voyage qui les mène à l'éternité.

Parmi ces œuvres, la principale est l'œuvre de *Saint-François-de-Sales*. Elle a été mise sous le patronage de ce saint, parce que celui-ci a travaillé avec ardeur à la conversion de ses compatriotes tombés dans l'hérésie : il a accompli une merveilleuse « propagation de la foi à l'intérieur. »

A cette œuvre aussi vous adhérerez et resterez fidèles, par l'*aumône*, et par la *prière* dont votre aumône sera toujours accompagnée.

VII. — Avis aux jeunes gens

Les tentations contre la foi.

Les Mages sont cités, et à juste titre, comme des modèles de foi et de foi agissante. Ne croyez pas que, dans leur œuvre de foi, ils n'aient rencontré sur leur route aucun obstacle, que ne se soit dressée devant eux aucune tentation. Vous en avez : ils ont eu les leurs. Mais ils en ont triomphé : vous ferez de même.

Quelles sont vos tentations?

I. *L'orgueil.* — Vous n'en êtes plus à apprendre les rudiments de la science. Votre intelligence, depuis déjà longtemps ouverte, aime maintenant à raisonner par elle-même, elle déploie ses ailes, elle voudrait que rien ne vînt s'opposer à son vol ou lui circonscrire son champ d'exploration. Dans ces dispositions, qui sont celles de tous les apprentis-savants, les mystères de la foi ont quelque chose d'irritant. Dieu l'a voulu ainsi, précisément, pour nous donner occasion de combattre l'orgueil.

Croyez-vous que le mystère ne se soit pas dressé devant les Mages? Pourquoi l'étoile qui avait brillé pour les mettre en route, s'éteint-elle au moment le plus critique et les laisse-t-elle dans la profonde obscurité du mystère?... Pourquoi sont-ils les seuls à s'inquiéter du roi des Juifs, alors que ni Hérode ni son peuple n'y pensaient?... Pourquoi leur faut-il adorer un enfant ?... Pourquoi le ciel lui-même les invite-t-il à ne pas retourner voir Hérode, alors que celui-ci, pensaient-ils, voulait aussi bien qu'eux adorer l'Enfant?...

Que de mystères!... Aucun n'ébranle leur foi.

II. *La sensualité.* — La foi a pour conséquence la morale, et la morale chrétienne est bien dure pour le corps. Et celui-ci réclame : il veut son « droit », et pour lui le « droit » consiste à nier celui de l'âme.

Croyez-vous que le *corps* n'ait pas conseillé aux Mages de renoncer à leur voyage? Quand on est roi et qu'on a chez soi toutes ses aises, à quoi bon entreprendre un voyage long, difficile, abondant en fatigues? Pourquoi? pour aller voir un enfant? La belle affaire!...

Ils n'écoutèrent pas la voix du corps; ne l'écoutez pas davantage.

III. *Le respect humain.* — Ce n'est ni la première ni la dernière fois que je vous signale cet ennemi de vos âmes, ce destructeur de la foi chez les jeunes gens.

Croyez-vous que les Mages n'aient pas eu à lutter contre lui? De quel œil dut-on les regarder à Jérusalem! On commença sans doute à se montrer du doigt, en souriant, ces mages assez naïfs pour s'enquérir d'un enfant-roi dont eux, Juifs, les premiers intéressés, n'avaient jamais entendu parler! Eh quoi! ils s'étaient mis en route et s'en étaient allés au loin, sur l'invitation d'une étoile !... De quelles plaisanteries faciles on dut les accompagner!

Mais ils tinrent bon. Et ce fut eux qui eurent le dernier mot : bientôt les rieurs cessèrent de rire, et toute la capitale fut aussi troublée que son roi. Les Mages, par leur persévérance, s'étaient fait prendre au sérieux.

Laissez dire, laissez rire, faites votre devoir: comme les Mages, vous aurez le dernier mot.

VIII. — Avis aux jeunes filles

L'Obéissance.

« Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. » Quelle admirable obéissance!... Bien plus admirable encore sera celle qui nous sera proposée dimanche prochain : « Il leur était soumis. » Qui?... A qui?... Jésus, Dieu!... A Marie et à Joseph, deux créatures.

N'est-ce pas le lieu de parler de l'*obéissance*? Après un exemple tel que celui du Fils de Dieu, il n'est pas besoin de vous en démontrer la nécessité. L'obéissance aux supérieurs, et particulièrement l'obéissance de l'enfant à ses parents, est un précepte imposé par Dieu même dans le Décalogue, et avant cela, imprimé par lui dans notre conscience.

Vous vous savez donc bien tenues à obéir. Ce que je voudrais, c'est vous indiquer quelques-unes des qualités de l'obéissance.

I. *Elle doit être chrétienne.* — Ce qui fait le mérite de l'obéissance, c'est qu'elle est accomplie en vue de Dieu. Dans tout supérieur qui vous commande, voyez Dieu; passez à travers cet ordre que vous recevez pour aller jusqu'à Dieu qui vous le donne, par l'intermédiaire d'un père, d'une mère, d'un maître. Les Mages n'obéissaient pas à l'étoile, ils obéissaient à Dieu; ils n'obéirent même pas au messager angélique que Dieu leur envoya à Bethléem, c'est à Dieu qu'ils obéirent en modifiant l'itinéraire de leur retour.

II. *Elle doit être prompte.* — « Nous avons vu

l'étoile, et nous sommes venus. » Quelle hâte! Quelle promptitude! Que telle soit notre obéissance, sans délai matériel, ni sans ce délai moral qu'on appelle l'hésitation.

On raconte de la vénérable Agnès de Jésus que, dans sa cellule de Dominicaine, elle avait un jour reçu la visite de l'Enfant-Dieu. Or, au milieu de cette visite miraculeuse la cloche du couvent se fit entendre, appelant les religieuses à quelque exercice. Aussitôt Agnès dit à Jésus : « La cloche m'appelle, il faut que je vous quitte. » Quitter même Jésus pour obéir promptement : peut-être n'êtes-vous pas encore arrivées à ce point de perfection...

III. *Elle doit être généreuse.* — Il est rare que l'obéissance ne comporte point de sacrifices, quand ce ne serait que celui de sa volonté propre ou de ses préférences personnelles. Croyez-vous, par exemple, que les Mages n'aient rien eu à sacrifier, avant et pendant leur long voyage? Sacrifice de leur temps, de leurs aises, de leur or, sacrifice de leur fierté royale qui s'abaissa devant l'Enfant-Dieu.

Ils n'en obéirent pas moins. Faisons comme eux.

IV. *Elle doit être douce.* — Il ne faut, ni s'irriter contre l'ordre reçu sous prétexte qu'il dérange nos projets, ni « bouder » celui qui nous le donne sous prétexte qu'il ne tient aucun compte de nos goûts personnels, ni se proposer de se soustraire plus habilement, « une autre fois », au devoir de l'obéissance. « Ma fille, disait une mère, je la conduirais avec un fil de la Vierge. » Quelle douceur!... Dieu conduisit les Mages avec un rayon d'étoile!

Si vos mères vous menaient avec un fil de la Vierge, le fil ne se romprait-il pas?...

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DE LA FÊTE DE L'EPIPHANIE 169

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 170

II. *Dogme.* TROIS PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST 174

Cf. *la Conversion du monde.* 6e dim. ap. Epiph., t. I, p. 318; — *la Doctrine de J.-C.*, 2e dim. de Car., t. I, p. 438; — *les Miracles de J.-C.*, 2e dim. d'Av., t. I, p. 54.

III. *Morale.* LES TROIS VERTUS THÉOLOGALES 177

Cf. *la Foi*, 3e dim. ap. Epiph., t. I, p. 249; 5e dim. ap. Pâq., t. II, p. 225; — *l'Espérance*, 1re dim. d'Av., t. I, p. 33; — *la Charité : envers Dieu*, Pentecôte, t. II, p. 297; — *envers le prochain*, 1re dim. ap. Pent., t. II, p. 321.

IV. *Grâce.* LA VISITE AU SAINT-SACREMENT 180

V. *Apologétique.* LA SCIENCE ET LA FOI..... 183

Cf. *Obscurités et clartés de la foi*, 2e dim. de Car., t. I, p. 452.

VI. *Avis aux enfants.* LES ŒUVRES POUR LA PROPAGATION DE LA FOI 186

Cf. *le Zèle.* Noël, t. I, p. 132.

VII. *Avis aux jeunes gens.* LES TENTATIONS CONTRE LA FOI 188

Cf. *Ce qui ébranle les « vertus des cieux »*, 1re dim. d'Av., t. I, p. 44.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* L'OBÉISSANCE 190

Cf. *même sujet*, Ascens., t. II, p. 249; — *l'obéissance aux parents*, 1re dim. ap. Epiph., t. I, p 210.

Autre sujet :

IX. SAGESSE DE DIEU. Il attire les âmes à lui par les moyens les mieux appropriés à chacun. Aux *bergers*, pauvres gens, il propose comme signe un pauvre enfant couché dans une crèche, aux *mages* astronomes, une étoile, etc.

Ier DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Jésus retrouvé au Temple

Lorsque Jésus fut âgé de douze ans, ses parents montèrent à Jérusalem, comme on avait coutume de le faire au jour de la fête. Quand les jours de la solennité furent passés, ils s'en retournèrent : mais l'Enfant Jésus resta à Jérusalem, sans que ses parents s'en fussent aperçus; ils le croyaient dans la caravane, et ils marchèrent ainsi tout un jour : alors ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances, mais ils ne le trouvèrent pas. Ils revinrent donc à Jérusalem pour l'y chercher. Et au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de sa sagesse et de ses réponses.

A cette vue ils furent étonnés. Et sa mère lui dit :

« — Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi à notre égard? Voyez, votre père et moi nous vous cherchions, tout affligés.

— Pourquoi me cherchiez-vous? leur dit-il. Ne saviez-vous pas qu'il me faut m'occuper des affaires de mon Père? »

Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

Il descendit avec eux, il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Or, sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur.

Pour Jésus, il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

(Luc, II, 42-51.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Des trente premières années de la vie de Jésus-Christ, ce fait est le seul où nous le voyons agir personnellement et où nous l'entendons parler. A la double adoration des bergers et des mages, à la fuite en Egypte, Jésus a bien sa place, mais son rôle est tout passif, il fait ce qu'on lui fait faire : ici il agit de lui-même, et déjà cette première action nous montre un Etre tout à fait à part, dont les actes et les paroles peuvent nous déconcerter parce que nous sommes des hommes à courte vue, mais doivent nous faire réfléchir.

Relisons cet épisode, qui se divise en deux parties : *Jésus perdu, Jésus retrouvé.*

I. *Jésus perdu.* — A douze ans, les jeunes Israélites devenaient les « fils de la Loi », astreints à toutes ses obligations. Or, un de ses préceptes obligeait les fidèles à venir à Jérusalem au moins tous les ans, pour y célébrer la Pâque. Quand Jésus eut douze ans, le Maître de la loi, continuant à se conduire en Fils de la Loi, accompagna Marie et Joseph de Nazareth à la ville sainte.

Le précepte étant le même pour tous, c'est par centaines ou par milliers que, des diverses localités

de la Palestine, les habitants se rendaient à Jérusalem : ils y allaient en corps, et chaque caravane, surtout pour les localités importantes comme Nazareth, comprenait plusieurs groupes : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, les enfants de l'âge de Jésus allant indifféremment de l'un à l'autre groupe.

Les Nazaréens mettaient quatre jours pour franchir la distance qui les séparait de Jérusalem; le soir venu, les familles séparées pendant la marche se reconstituaient pour passer la nuit dans le repos.

Ainsi se fit le voyage pour la sainte famille, que rien extérieurement ne distinguait des autres, sinon l'exemple pieux qui s'en dégageait comme un divin parfum. On arriva à Jérusalem, et là, huit jours durant, les saints pèlerins accomplirent toutes les cérémonies prescrites par la loi de Moïse.

Vint enfin le jour du départ. La caravane de Nazareth se reconstitua, dans la confusion inévitable au milieu de deux millions de pèlerins. Joseph ne vit pas Jésus et pensa qu'il était avec Marie; Marie ne le vit pas et pensa qu'il était avec Joseph. On marcha ainsi toute une journée, et ce ne fut que le soir, à l'heure du repos, que les pauvres parents surent que l'enfant Dieu n'avait été, de tout le jour, ni avec l'un ni avec l'autre. Les premières recherches furent vaines : personne n'avait vu Jésus. L'enfant était perdu.

II. *Jésus retrouvé.* — C'est alors que commença ce voyage plein d'angoisses à la recherche de Jésus. Joseph et Marie, laissant la caravane poursuivre sa route vers Nazareth, durent refaire, le second jour, tout le chemin qu'en sens inverse ils avaient fait la

veille. Et dans quelle peine morale, venant s'ajouter aux fatigues physiques! Cet enfant était un dépôt sacré, à eux confié par le Père céleste, — et il était perdu ! Ils se rappelaient les persécutions d'Hérode, l'exil; ils savaient que les routes de Palestine étaient parcourues par des malfaiteurs. Un nouvel Hérode s'était-il emparé de l'Enfant? Etait-il captif de quelques brigands? Le reverraient-ils? Quand et comment le retrouveraient-ils?... Quelles angoisses! Et pour Marie n'était-ce pas déjà le premier pas sur le chemin de la croix?

Le soir du second jour, ils arrivèrent enfin à Jérusalem, trop tard pour y commencer leurs recherches. Il fallait attendre le lendemain : encore une nuit d'agonie!

Enfin se leva l'aube du troisième jour. D'instinct Marie et Joseph se dirigent d'abord vers le Temple. Ne convenait-il pas de mettre leurs recherches sous la bénédiction préalable du Tout-Puissant?... Et puis, que pouvait faire Jésus à Jérusalem, sinon prolonger son séjour dans la maison de son Père céleste?

Il y avait, dans les dépendances du Temple, de nombreuses salles, dont quelques-unes étaient le rendez-vous des docteurs de la loi : c'est là qu'ils donnaient leurs leçons, qu'ils commentaient le texte sacré, qu'ils discutaient entre eux, — parfois vivement, — qu'ils répondaient aux questions posées par les fidèles.

Dans une de ces salles il y avait foule ce jour-là. De nombreux docteurs entouraient un enfant qui, par l'attention avec laquelle il les écoutait, par les questions qu'il leur posait, dénotait une sagesse

exceptionnelle. Sans doute, parmi ces savants, plus d'un s'était dit que de cet enfant ils avaient à apprendre, plutôt que d'avoir quoi que ce soit à lui apprendre. C'était le troisième jour qu'il les émerveillait ainsi !

Attirés par cette foule, Marie et Joseph n'eurent pas de peine à reconnaître au milieu d'elle leur enfant chéri! Emerveillés eux aussi de ce spectacle, ils y assistèrent sans doute quelques instants, puis ils reprirent Jésus, qui docilement les suivit.

Certes, Marie savait que tout ce que faisait son Fils était bien fait. Mais elle ne put se retenir d'épancher sa douleur dans le sein de son Fils, ni de rechercher les motifs d'une conduite qui lui demeurait inexplicable. De là la question qu'elle lui posa, sans doute lorsqu'ils furent sortis de la foule: « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi à mon égard? Voyez comme votre père et moi nous avions de la peine ! »

« Pourquoi me cherchiez-vous? répondit l'enfant, sans doute en embrassant sa mère. J'ai mon Père là-haut, et il faut bien que je m'occupe de lui! »

Ce fut tout... Cet épisode fut comme la « Transfiguration » de Jésus au cours de sa vie cachée, comme il devait en avoir une au cours de sa vie publique... Désormais il ne sera plus qu'un simple enfant, grandissant comme les autres, obéissant bien mieux que les autres, mais donnant de jour en jour des marques plus grandes de sagesse et de sainteté, et nous invitant, par son exemple, à « croître en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ».

II. — Dogme. — *L'étude de la religion.*

Tous les dimanches, vous venez au temple de Dieu. Il est devenu d'un accès plus facile qu'à l'époque préparatoire au christianisme, puisque chez les Juifs il n'y avait qu'un temple, auquel, pour peu qu'on habitât assez loin de Jérusalem, on ne pouvait guère se rendre qu'une fois par an.

Que venez-vous faire à l'église? Vous y venez prier en assistant au saint sacrifice de la messe. Mais aussi vous y venez pour entendre parler de Dieu; vous y venez étudier la religion : entretenir en vous les notions acquises sur les bancs du catéchisme, y ajouter quelques connaissances, rectifier certaines déviations de la vérité qui, avec le temps, ont pu se glisser dans votre esprit.

Cette étude de la religion est nécessaire. Puisque Dieu s'occupe de nous, puisqu'il veut que nous nous occupions de lui, puisqu'il y a entre lui et nous ce lien mystérieux mais réel qui nous *relie* à lui et qu'on appelle la *religion*, il faut bien que nous sachions ce que Dieu veut de nous. Pour le savoir il faut étudier la religion, pour ne pas l'oublier il faut encore étudier la religion.

A l'accomplissement de ce devoir encourageons-nous aujourd'hui par *l'exemple* 1° *de Marie et Joseph;* 2° *de Jésus lui-même.*

I. *L'exemple de Marie et Joseph.* — Pendant trois jours, nous voyons Joseph et Marie, toute affaire cessante, occupés uniquement à la *recherche de Jésus.* Ils n'y épargnent ni leur temps, ni leurs fatigues, ni leurs questions, ni leurs peines, ni leurs

démarches, ni leurs larmes. Jésus leur manque, ils le cherchent, et ils finissent par le trouver.

Qu'est-ce que l'étude de la religion, sinon la *recherche de Jésus?* Voyez les peuples infidèles : quelle est leur grande pauvreté, leur grand déficit ? Jésus leur manque. Voyez, parmi nous, les familles insoucieuses de la religion, les personnes ignorantes de leurs devoirs envers Dieu : quelle est leur misère? C'est que Jésus leur manque.

Or, comment Jésus absent entrera-t-il dans ces âmes? Il faut d'abord qu'elles le connaissent afin de le désirer, puis qu'elles le désirent afin de l'obtenir. La *connaissance* de Jésus, voilà le premier bien qui leur manque, et elles ne l'obtiendront que par l'étude de Jésus. Etudier Jésus, c'est en réalité le rechercher comme le cherchaient Joseph et Marie.

Sans doute, eux, ils le connaissaient, et voila pourquoi ils le cherchaient avec tant d'ardeur, sachant quel malheur c'était que d'être privés de Jésus !... Ceux qui l'ignorent, et qui se meurent de l'ignorer, ne le recherchent pas d'eux-mêmes, précisément parce qu'ils ignorent leur propre malheur. Mais nous, qui savons leur pauvreté réelle, nous devons leur *désirer* la connaissance de Jésus, la *demander* pour eux dans nos prières, la leur *procurer*, autant qu'il dépend de nous, par l'exemple, par le conseil, par la « catéchisation » des ignorants. Y travaillons-nous? et même, y pensons-nous?...

II. *L'exemple de Jésus.* — S'il faut l'autorité de Jésus lui-même pour nous montrer l'importance de l'étude religieuse, écoutons-le, c'est la *première parole de Jésus* que nous rapportent les Evangiles : « Je dois avant tout m'occuper des affaires de mon

Père! » Oh! que cela est divinement dit!... Et quelle leçon pour nous!... Oui, nous aussi, nous devons avoir pour premier objectif « les affaires de notre Père », c'est-à-dire ses droits sur nous et nos devoirs envers lui : en d'autres termes, nous devons avant tout nous occuper de nos devoirs religieux.

Et pour nous en occuper, pour les remplir convenablement, que faut-il tout d'abord? Je l'ai dit déjà, il faut les *connaître*.

C'est ce que nous montre encore l'exemple de Jésus. Il n'a pas voulu retourner à Nazareth en même temps que ses parents de la terre. Il est resté au Temple, non plus pour y prendre part aux sacrifices de la Pâque, mais pour entendre parler de Dieu son Père. Quelle leçon pour ces chrétiens qui veulent bien assister le dimanche au sacrifice de la messe, mais qui arrivent après le premier moment et s'enfuient avant le dernier, comme s'ils craignaient d'entendre parler de leur Père céleste!... Ah! il vous semble parfois que la parole de Jésus a dû faire quelque peu souffrir Joseph et Marie. Soyez sûrs que s'ils en ont souffert, Jésus par compassion en a souffert plus qu'eux!... Et par là, à eux trois, ils expiaient nos indifférences, — que dis-je? nos répugnances, — pour l'audition de la parole de Dieu.

Ecoutez votre pasteur, puisqu'aussi bien c'est le *docteur de la loi* divine au milieu de vous; comme Jésus, *interrogez*-le sur vos doutes, sur vos anxiétés. Il y a eu Jésus au milieu des docteurs; il y a aujourd'hui le docteur au milieu des fidèles de Jésus, chargé de vous le faire connaître et de vous le faire aimer : « écoutez-le! »

III. — Morale. — *La Sanctification des fêtes.*

Les Juifs avaient leur *sabbat*, c'est-à-dire leur jour hebdomadairement consacré au culte du Seigneur. C'était, comme vous le savez, le samedi, en mémoire du « repos » de Dieu après l'œuvre de la création du monde.

Mais de plus, ils avaient leurs *fêtes*, c'est-à-dire quelques jours, au cours de l'année, qui leur apportaient l'occasion d'honorer Dieu d'une manière plus solennelle. La plus grande de ces fêtes était la *Pâque*, et c'est précisément à l'occasion de cette fête que la sainte famille fit à Jérusalem le voyage au cours duquel Jésus fut perdu et retrouvé.

Nous aussi, chrétiens, en plus des dimanches nous avons nos *fêtes :* j'entends par là nos fêtes *d'obligation*, que nous devons sanctifier comme des dimanches, par l'assistance à la sainte messe et par l'abstention des œuvres serviles.

C'est de ces fêtes que nous parlerons aujourd'hui, pour en dire la *raison d'être* et le *nombre*.

I. *Motifs des fêtes d'obligation.* — Tous les jours de l'année sont des jours de fêtes, en ce sens qu'à toutes les dates du calendrier l'Eglise nous offre à célébrer quelque mystère de la religion ou l'anniversaire de saints martyrs ou confesseurs, ou de quelques saintes femmes.

Rien de plus justifié que cette institution : l'Eglise est une famille, et dans une famille on a soin de célébrer les anniversaires.

Parmi ces fêtes, les plus importantes ont été sanctifiées par les fidèles comme des dimanches; et cet

usage, se généralisant peu à peu, a été finalement sanctionné par l'Eglise et est devenu une loi.

Ce n'est pas sans raison. L'Eglise a toujours pris la défense du faible contre les excès de la force. Or, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, régnait encore l'esclavage, à peine mitigé sous le nom de servage. Les serfs avaient comme leurs maîtres une âme à sanctifier et à sauver; mais les maîtres pouvaient être tentés de l'oublier : l'Eglise le leur rappelait. Déjà elle avait imposé aux maîtres le devoir de laisser reposer leurs serfs le dimanche, en défendant ce jour-là les travaux habituellement laissés aux *serfs*, les œuvres *serviles*. Par les fêtes d'obligation, elle trouva le moyen de doubler, pour ainsi dire, le nombre des dimanches, et d'assurer aux humbles le repos bi-hebdomadaire.

Vous savez aussi avec quelle ardeur se battaient entre eux les seigneurs du moyen âge. L'Eglise leur imposa tout au moins la trêve du dimanche : c'était un soulagement pour tous. Elle trouva, dans l'institution des fêtes d'obligation, un moyen d'élargir les « trêves de Dieu », et là encore elle fut la bienfaitrice des petits et des humbles.

C'est ce qui explique à cette époque la multiplication des fêtes d'obligation. Avec les changements sociaux les motifs disparurent ou s'atténuèrent, et peu à peu alla en décroissant le nombre des fêtes, jusqu'à la législation actuelle.

II. *Nombre des fêtes d'obligation.* — Vous savez qu'en France, et depuis le Concordat de 1801, il n'y a plus que quatre fêtes d'obligation : Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint. Mais d'après la loi de l'Eglise universelle il en subsiste dix. Il

ne sera pas sans intérêt de les énumérer, puisqu'en Italie par exemple, si l'une de ces fêtes vous y trouvait, vous seriez obligés de la sanctifier. Et d'ailleurs, les énumérer, c'est du moins signaler à votre piété celles qui, en France, ne s'imposent pas à votre conscience.

Les dix fêtes obligatoires de l'Eglise universelle se partagent en deux séries égales en nombre : cinq fêtes consacrées à Notre-Seigneur, cinq à honorer ses saints.

1° *Fêtes de Notre-Seigneur.* — Nous devons sanctifier sa naissance, et c'est la fête de *Noël;* — huit jours plus tard on célèbre la *Circoncision* de l'Enfant-Dieu, et cette fête ouvrant l'année, il était tout indiqué que l'Eglise nous la fît sanctifier. — Vient ensuite l'*Epiphanie*, que nos Pères fêtaient avec plus de pompe encore que Noël. — Puis, franchissant d'un bond toute la vie de Notre-Seigneur, nous arrivons à ces deux fêtes : celle qui nous rappelle qu'il est parti, l'*Ascension*, — celle qui nous rappelle qu'il est resté parmi nous sous les voiles eucharistiques, la *Fête-Dieu.*

2° *Fête des Saints.* — Deux fêtes pour Marie, n'était-ce pas convenable? L'une célébrant son arrivée, *l'Immaculée-Conception*, — l'autre son départ, l'*Assomption.* — Saint *Joseph*, l'époux de Marie, ne mérite-t-il point une fête? — Et le successeur immédiat de Jésus-Christ dans le gouvernement de l'Eglise, saint *Pierre?* — Et enfin, pour ne pas multiplier les fêtes « chômées », l'Eglise réunit tous les Saints dans un solennel hommage : et c'est la fête de *Tous les saints* ou de la *Toussaint*... notre fête à venir, si nous savons le mériter.

GRACE. — *Les devoirs des époux.*

Dimanche prochain, la présence de Jésus aux noces de Cana nous invitera à parler du mariage. Dès aujourd'hui, nous entamerons ce sujet en parlant des devoirs mutuels des époux.

Aussi bien, nous y sommes invités par l'Evangile de ce jour. Nous y verrons *Marie et Joseph s'honorer* mutuellement, et nous verrons ensuite comment doivent à leur tour *s'honorer* mutuellement *les époux* chrétiens.

I. *Marie et Joseph s'honorent mutuellement.* — Dans la rencontre des parents de Jésus avec leur Fils au Temple, dans cette circonstance solennelle où il convient qu'ils interrogent leur enfant, voyez quelle déférence mutuelle entre Marie et son saint époux!

1° *Joseph honore Marie*, car c'est à elle qu'il laisse la parole. Il sait en effet qu'elle est vraiment mère, tandis que lui n'est que père nourricier; il sait que la peine d'une telle mère est encore supérieure à la sienne propre ; il la sait d'une incomparable sainteté, *pleine de grâce*, mieux inspirée pour dire ce qui doit être dit... Et en conséquence, il la laisse parler.

2° Mais, de son côté, *Marie honore Joseph*, car, parlant de lui à Jésus, elle le désigne ainsi: « *votre père* », exactement comme s'il était son père véritable.

Cet honneur, Marie tient à le rendre à son époux, parce qu'elle sait qu'il est le *chef*, parce qu'elle sait qu'il a autant d'amour pour Jésus et qu'il s'est autant dévoué pour lui que s'il eût été

son vrai père, parce qu'elle connaît toute sa sainteté, et enfin, tout simplement parce qu'elle est son épouse...

II. — *L'époux et l'épouse doivent s'honorer mutuellement.* — Si l'on me demandait de résumer d'un mot les devoirs mutuels des époux, j'emploierais le même mot dont Dieu s'est servi pour résumer les devoirs des enfants envers leurs père et mère : l'*honneur*. « *Honore* ton père et ta mère »; *honore* ton époux ou ton épouse.

1° *L'épouse doit honorer son époux.* En effet, devant la loi divine et humaine, l'époux est le chef de la communauté constituée par le mariage, et tout chef doit être honoré.

De plus, c'est l'époux qui doit travailler à la subsistance de son épouse : si c'est un devoir pour lui, ne s'ensuit-il pas quelque droit? Et la gratitude n'est-elle pas à sa place au sein de la famille, pour y entretenir l'amour?

Enfin, l'épouse doit honorer le nom de son époux: elle a perdu le sien pour prendre celui de son mari. Dans le Décalogue, un premier commandement nous prescrit d'honorer le Seigneur, et un second nous ordonne d'honorer son nom. Toutes proportions gardées, à l'honneur dû à l'époux s'adjoint l'honneur dû à son nom, qui sera par surcroît le nom des enfants : aucun bien familial ne doit être dilapidé, pas plus celui-là que les autres.

2° *L'époux doit honorer son épouse.* A l'obéissance de celle-ci, il doit répondre par la condescendance. C'est une faiblesse qui lui est confiée, non pour qu'il l'opprime ou qu'il en abuse, mais pour qu'il la protège.

De plus, il doit honorer en elle la mère de ses enfants, celle que les Romains appelaient d'un nom qui avait alors un sens majestueux, la *matrona*, c'est-à-dire celle dont l'essence et la fonction principale sont d'être mère.

3° Cet *honneur mutuel* se traduira :

Par l'*affection mutuelle*. Le mariage est d'abord le don de deux cœurs. C'est la tendresse qui doit dicter tous les actes, toutes les pensées, toutes les paroles de ceux qui se sont donnés l'un à l'autre sous le regard de Dieu;

Par la *fidélité mutuelle*, j'entends par une fidélité complète et absolue, — par une fidélité corps et âme, — par une fidélité qui doit durer jusqu'à ce que Dieu, de sa propre main, ait dissous le mariage en rappelant à lui l'un des deux époux. Nul sur terre n'a le droit de désunir ce que Dieu a uni. Le mariage n'est pas un *prêt*, c'est un *don*, et ce don-là doit être comme les dons divins, qui sont « sans repentance ».

Enfin, *la paternité*, *la maternité*, seront une autre conséquence de l'honneur mutuel que se doivent les époux. Chacun d'eux honorera en l'autre le coadjuteur désigné par Dieu, associant l'époux et l'épouse à son œuvre créatrice. Chacun d'eux fera à l'autre l'honneur de le regarder, non comme un compagnon de plaisir, mais comme un compagnon de devoir. Chacun d'eux aura à cœur de donner à la famille son complément, à la patrie des enfants, au ciel de futurs élus : ils se prépareront une couronne d'honneur pour leur vieillesse ici-bas, une couronne de gloire pour leur éternité.

V. — Apologétique. — *Toutes les religions sont-elles bonnes?*

On entend parfois des chrétiens, — chrétiens par le baptême, — qui, négligeant leurs devoirs de catholiques, croient s'excuser en disant : « Je sers Dieu à ma manière. Je me suis fait ma religion à moi. Et toutes les religions sont bonnes. »

Jésus répond aujourd'hui, dans l'Evangile, à ces prétendues excuses. Il était le Fils de Dieu fait homme. Si quelqu'un avait le droit de « servir Dieu à sa manière », c'était bien lui!... Et pourtant, ce n'est pas ainsi qu'il agit; il ne sert même pas Dieu, semble-t-il, en cette circonstance, à la manière que lui auraient indiquée Marie et Joseph s'il les avait consultés. Ce n'est pas sa volonté, ce n'est pas celle de Marie ni de Joseph qu'il exécute, c'est celle du Père céleste : il sert le Père « à la manière du Père ». Tel est le sens de la réponse qu'il donne à l'interrogation de Marie.

Aussi bien, il suffit de regarder d'un peu près les assertions de nos chrétiens « sans cérémonie » pour voir combien elles sont erronées.

I. « *Je sers Dieu à ma manière.* » — Parmi ceux qui le disent il y a des pères de famille. Ils ne sont pas sans donner des ordres à leurs enfants. Que penseraient-ils si l'un d'eux répondait : « Je n'ai pas à tenir compte de vos volontés : je vous servirai à ma manière »?

Un serviteur ferait-il la même réponse à son maître? un employé à son chef? un ouvrier à son patron? un élève à son professeur?... Le bon sens

nous dit que ce serait le règne de l'anarchie! Mais, si les supérieurs intermédiaires ne peuvent admettre un pareil programme d' « obéissance », est-il permis de le mettre en avant lorsqu'il s'agit du Supérieur suprême, de Dieu?

Non, non, « servir à sa manière », c'est vouloir commander : nul ne commande à Dieu.

II. « *J'ai ma religion à moi.* » — Puisque Dieu doit être servi à sa manière à lui, il est évident qu'il a dû nous indiquer, préciséinent, la manière dont il voulait être servi : et c'est ce qui s'appelle la religion.

De là il résulte que nous ne pouvons avoir notre religion à nous, et que nous devons suivre, purement et simplement, la religion de Dieu. « Avoir sa religion à soi », c'est « servir Dieu à sa manière ». Ce sont là deux manières différentes d'exprimer la même absurdité, et de commettre la même désobéissance.

Toutefois, comme tout prétexte est bon à celui qui ne veut pas obéir, on essaie de se justifier d'avoir « une religion à soi », en émettant un axiome qu'on présente comme une évidence : « Toutes les religions sont bonnes. »

III. « *Toutes les religions sont bonnes.* » — Quand vous l'affirmez, que voulez-vous dire?

Voulez-vous dire que dans toutes les religions *il y a du bon?*... Sur ce point, vous avez raison. Car toutes les religions supposent l'existence de Dieu, la liberté de l'âme humaine, ses devoirs, sa responsabilité, une autre vie où elle recevra la sanctions de ses actes d'ici-bas. Tout cela est bon, et donc toutes les religions ont du bon.

Voulez-vous dire que dans toutes les religions *il y ait de bonnes âmes*, et qui puissent être sauvées?... Ici encore, vous avez raison. La bonne foi et la bonne volonté attirent les miséricordes divines, et il est des âmes qui appartiennent à l'Eglise *invisiblement*, parce qu'elles aiment Dieu et sont prêtes à faire tout leur devoir envers lui. Mais ces âmes-là seront sauvées, non par la religion à laquelle elles appartiennent, mais malgré elle, et proprement par la religion du Christ, à laquelle elles appartiennent sans s'en douter, ayant reçu, aux yeux de Dieu, le baptême de désir.

Voulez-vous dire enfin que toutes les religions *sont vraies?* Ce n'est pas possible, parce que ce serait une absurdité. Voici, par exemple, le judaïsme qui dit : « Jésus n'est qu'un homme »; — le mahométisme qui dit : « Jésus n'est qu'un prophète comme Moïse »; — le christianisme qui dit : « Jésus est Dieu »: est-il possible d'admettre que tous trois disent vrai à la fois? Evidemment, non. Or, c'est par centaines que l'on pourrait citer les propositions sur lesquelles le désaccord le plus grand existe entre les religions diverses.

Il est donc impossible qu'elles soient toutes vraies. Or celles qui ne sont pas vraies ne sont pas bonnes, car on ne peut admettre que l'erreur soit un bien !

Concluons : ce qu'il faut avant tout, c'est « faire la volonté de notre Père ». Or la volonté de notre Père céleste est que nous le servions, et nous ne pouvons le servir que comme il veut être servi : par l'observation de la loi religieuse qu'il nous a imposée et qui constitue la seule vraie religion. Les autres « ne sont pas bonnes ».

VI. — Avis aux Enfants

L'obéissance aux parents.

« Et il leur était soumis. » Voilà comment l'Evangile résume dix-huit années de la vie de Jésus-Christ: lorsqu'il fut perdu, puis retrouvé, il avait douze ans; lorsqu'il alla recevoir de saint Jean-Baptiste le baptême de pénitence, il avait trente ans. Que fit-il pendant ces dix-huit ans? « Il leur était soumis. » A qui? A Joseph, son père adoptif; à Marie, sa mère.

Et vous, obéissez-vous à vos parents? Si l'on demandait à votre mère : « Que fait votre enfant? » pourrait-elle répondre : « Il m'est soumis » ?... Je voudrais pouvoir dire, tout au moins, au futur, que vous *serez* soumis à vos parents. Et vous le serez, si vous réfléchissez avec moi aux motifs qui vous font un *devoir* de l'obéissance envers vos père et mère.

I. *C'est la volonté de Dieu.* — Vous connaissez le Décalogue; vous savez que, sur les dix préceptes qu'il renferme, les trois premiers concernent nos devoirs envers Dieu. Viennent ensuite nos obligations à l'égard du prochain : or, quelle est celle que Dieu met en tête de toutes? Celle-ci : « Tes père et mère honoreras. » Et vous savez bien que vous ne pouvez honorer vos parents sans leur obéir.

Pourquoi Dieu attache-t-il une telle importance à l'obéissance filiale? C'est parce que Dieu veut être obéi. S'il apparaissait à vos yeux et qu'il vous dît : « Mon enfant, fais ceci, évite cela », refuseriez-vous d'obéir? Oh! non!... « Mais, me direz-vous, Dieu ne nous apparaît pas, Dieu ne nous fait pas entendre

ses ordres ». Et moi je vous dis : « Si fait! Dieu vous fait entendre sa volonté. Chaque fois que votre père vous dit : « Fais ceci », ou que votre mère vous dit : « Evite cela », sachez-le bien, enfants, c'est Dieu qui vous parle par leur bouche. »

II. *C'est l'exemple de Jésus.* — Jésus était venu sur terre pour nous instruire de la religion et pour nous sauver. Or, sur trente-trois ans qu'il a passés ici-bas, il n'en a employé que trois à fonder sa religion; les trente autres ont été consacrés à obéir.

Plus d'une fois, n'est-il pas vrai? vous avez pensé: « Quand donc serai-je assez grand pour commander à mon tour? » Hélas! vous regretterez amèrement, plus tard, le temps écoulé où vous n'aviez qu'à obéir!... En attendant, vous voudriez abréger le temps de la soumission : Jésus, lui, ne cherchait qu'à l'allonger. Croyez-en son exemple, et imitez-le.

III. *C'est l'apprentissage du commandement.* — Oui, un temps viendra où vous aurez à commander. Mais, ce jour-là, saurez-vous ordonner? C'est très difficile, c'est beaucoup plus difficile que d'obéir, et c'est rempli de responsabilités. Celui qui ne sait pas commander fait beaucoup de mal.

Or il y a un moyen sûr d'apprendre à bien commander, c'est de bien savoir obéir. A tout métier il faut un apprentissage. Commander est un métier : obéir en est l'apprentissage.

Un maître d'école disait plaisamment à ses élèves que les quatre lettres les plus importantes de l'alphabet étaient celles-ci : O. B. I. C. Je pourrais vous laisser ce mot comme mot d'ordre. Mais j'aime beaucoup mieux vous laisser celui-ci : Jésus obéissait à ses parents.

VII. — Avis aux Jeunes Gens

Pour retrouver Jésus.

Quand Jésus s'est une fois donné à nous par sa grâce, il est impossible que nous le perdions, sinon par le péché mortel. Aussi ce péché est-il le grand fléau de l'âme, et quand on l'a commis, doit-on s'en purifier au plus vite pour retrouver Jésus. Comment? Le catéchisme nous l'a dit, l'Evangile va nous le redire, en nous montrant comment Joseph et Marie ont retrouvé Jésus.

I. *Il faut avoir la douleur* d'avoir perdu Jésus. — Joseph et Marie étaient *dolents*, nous dit le texte sacré, et c'est cette douleur qui a inspiré et guidé toutes leurs recherches.

La douleur du péché, c'est la *contrition* : sans elle, on ne retrouve pas la grâce de Jésus.

II. *Il faut revenir sur ses pas.* — Marie et Joseph ont perdu Jésus, ils retournent à Jérusalem pour le chercher.

Nous aussi, quand nous avons péché, il nous faut revenir en arrière : par la mémoire, pour faire notre examen ; par la volonté, pour quitter résolument la voie mauvaise où nous étions engagés. C'est le *bon propos*, inséparable de toute vraie contrition.

III. *Il faut aller au temple.* — C'est au lieu saint, c'est parmi les docteurs, que les parents de Jésus le retrouvent.

La démarche à l'église, le recours aux prêtres, nous sont imposés par la législation divine du pardon. C'est la *confession*.

Ce n'est pas dans leur maison que Joseph et Marie

attendent le retour de Jésus : ils vont le chercher là où ils jugent que sont ses attraits et sa volonté. Et nous aussi, nous savons où Jésus a mis le pardon : à qui il l'a confié : « Les péchés seront remis à qui vous les remettrez, ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » A qui a-t-il dit cela? Aux *docteurs* de la loi nouvelle, à ses prêtres. C'est auprès d'eux, c'est « au milieu des docteurs » que nous retrouverons Jésus.

IV. *Il faut peiner.* — Je ne parle pas seulement ici de la peine morale que doit causer la perte de Jésus, c'est la contrition que déjà nous avons mentionnée. A la peine morale, à la *douleur* qui remplissait le cœur de Marie et de Joseph, Dieu voulut les voir ajouter la peine physique : le retour à Jérusalem, la fatigue inséparable d'une longue et difficile recherche.

Et nous aussi, pour retrouver Jésus, nous devons peiner; pour nous, coupables, cette peine est une expiation due à la justice de Dieu, et elle s'appelle la *satisfaction*. Nous devons la subir en esprit de pénitence, de réparation, de compensation. Qu'est-ce, après tout, que cette expiation, en comparaison de celle qu'auraient méritée nos fautes?... Et nous en avons déjà la récompense ici-bas : nous retrouvons Jésus!...

Une fois Jésus retrouvé, Marie et Joseph le gardèrent précieusement, et jamais plus il ne les quitta. Et nous, quand la pénitence nous a rendu la grâce, l'amitié de Jésus et Jésus lui-même, oh! gardons-le bien, gardons-le précieusement!... Perdre Jésus, c'est vraiment trop dur!... Mais on ne le perd jamais quand on ne veut pas le perdre.

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

Jésus catéchisé et Jésus catéchiste.

Dès que, toutes petites encore, vous êtes venues au catéchisme, on vous a recommandé de voir en la parole de vos prêtres la parole de Dieu. « Quand un prêtre vous parle, vous disait-on, c'est Jésus qui vous parle : en réalité, *c'est Jésus qui est votre catéchiste.* »

Aujourd'hui, il en est plusieurs parmi vous qui, en qualité de catéchistes volontaires, nous aident à instruire les enfants de la vérité religieuse. D'autres, plus nombreuses, aspirent à cet honneur et de loin ou de près s'y préparent. Or aux catéchistes volontaires nous aimons à dire ce que nous nous disons à nous-mêmes : N'oubliez pas la parole de Notre-Seigneur : « Ce que vous aurez fait au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Oui, dans le pauvre que nous secourons il nous faut voir Jésus à qui nous venons en aide ; mais ce n'est pas seulement le pauvre qui doit représenter Jésus à nos yeux : c'est le vieillard que nous secourons, c'est l'ignorant que nous instruisons, c'est l'enfant que nous éduquons; en un mot, c'est toute faiblesse à laquelle nous subvenons. C'est donc, aussi, l'enfant auquel vous apprenez à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir : en lui aussi vous devez voir Jésus; *c'est Jésus qui est votre catéchisé.*

Jésus est donc à la fois le catéchisé et le catéchiste!... Il n'y a rien là de contradictoire, et ces deux titres s'unissent en lui, comme nous le montre l'Evangile aujourd'hui.

La scène de « Jésus au milieu des docteurs » a été maintes fois représentée. Vous avez vu ces images : tantôt Jésus y figure, assis comme sur un trône, dominant de haut les docteurs groupés à ses pieds. Tantôt, au contraire, il est assis à terre, sur une petite natte ou un modeste tapis, comme les photographies d'Orient nous représentent les enfants de là-bas à l'école ou au catéchisme.

Lesquels ont raison, parmi les dessinateurs ou les peintres? Ceux qui font de Jésus au Temple un disciple, ou ceux qui en font un maître?... Les uns et les autres. Car l'Evangile lui-même nous montre Jésus, au temple, à la fois *catéchiste* et *catéchisé*.

I. Il est *catéchisé*. Il s'est mêlé à la foule avide d'entendre parler de Dieu. Il *interroge*, comme le disciple désireux de savoir interroge son Maître.

Quelle leçon pour nous!... Parfois les instructions du catéchisme de persévérance nous semblent du « déjà vu », nous paraissent superflues... Est-ce que Jésus ne savait pas tout?... Et pourtant il nous donne l'exemple : il va au catéchisme. Et vous pouvez croire que les leçons données au temple étaient un « catéchisme de persévérance! »...

II. Il est *catéchiste*. Jusque dans ses questions sa sagesse a éclaté : et alors on l'interroge lui aussi, il répond, et ses réponses frappent d'admiration non seulement les auditeurs qui sont là au même titre que lui, mais les maîtres et les docteurs de la loi : « tous ceux qui l'entendent », dit le texte sacré.

A l'exemple de Jésus, soyons aussi *catéchistes* : saisissons toutes les occasions de parler de Dieu... parlons-en bien... et que notre conduite soit elle-même un vrai catéchisme!

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile du Ier dimanche après l'Epiphanie 193

I. Explication de l'Evangile 194

II. *Dogme.* L'Étude de la Religion 198
Cf. *la Nécessité de la Religion*, 2e dim. ap. Pent., t. II, p. 363; — *l'Ignorance religieuse*, dim. dans l'Oct. de l'Asc., t. II, p. 284.

III. *Morale.* La Sanctification des Fêtes 201
Cf. *Les grandes Fêtes nous entr'ouvrent le ciel*, Ascens., t. II, p. 258.

IV. *Grâce.* Les devoirs des Epoux 204
Cf. *le Sacrement de Mariage*, 2e dim. ap. Epiph., t. I. p. 223.

V. *Apologétique.* Toutes les religions sont-elles bonnes ? 207

VI. *Avis aux enfants.* L'Obéissance aux parents. 210
Cf. *l'Obéissance*, Epiph., t. I, p. 190; Ascens., t. II, p. 249; — *les devoirs des enfants envers leurs parents*. 2e dim. ap. Epiph., t. I, p. 225.

VII. *Avis aux jeunes gens.* Comment retrouver Jésus 212
Cf. *les éléments de la Pénitence*, 4e dim. d'Av., t. I, p. 108; — *le Péché mortel*, 13e dim. ap. Pent., t. III, p. 153.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* Jésus catéchisé et Jésus catéchiste 214

Autres sujets :

IX. Les Eglises. (A propos de l'amour manifesté par Jésus pour le Temple.)

X. La vie cachée de Jésus, reproduite dans le sacrement de l'Eucharistie.

XI. Le Mystère *ne doit pas être un obstacle à la foi.* (Joseph et Marie *ne comprirent* pas ce que leur disait Jésus, et ils n'en crurent pas moins en lui.)

IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Les noces de Cana

En ce temps-là, il y eut des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus, lui aussi, fut invité aux noces avec ses disciples. Or, le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit :

« — Ils n'ont plus de vin.

— Mère (1), lui dit Jésus, que voulez-vous de moi? Mon heure n'est pas encore venue. »

Alors sa mère dit aux serviteurs :

« — Faites tout ce qu'il vous dira. »

Or, il y avait là six urnes de pierre, destinées aux purifications des Juifs, et contenant chacune deux à trois mesures. Jésus leur dit :

« — Emplissez d'eau ces urnes. »

Ils les remplirent jusqu'au bord. Alors Jésus leur dit :

« — Puisez maintenant et portez-en à l'intendant. »

Mais dès que l'intendant eut goûté cette eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin

(1) Le terme grec employé par saint Jean se traduit littéralement par *femme:* mais ce mot français n'a plus aujourd'hui le sens respectueux qu'avait autrefois le mot grec.

(quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien), il appela l'époux et lui dit :

« — Tout le monde sert d'abord le bon vin; puis, quand les convives ont beaucoup bu, on en sert de moins bon; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à ce moment. »

Ce fut là le premier miracle de Jésus; il le fit à Cana en Galilée : par là il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

(JEAN, II, 1-11.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Le miracle de Cana est resté l'un des plus populaires de tous ceux qu'opéra Jésus : d'abord parce que ce fut le premier; mais aussi, parce qu'il eut lieu à un repas de noces, et que les circonstances dans lesquelles il se produisit nous montrent l'exquise bonté de Jésus qui ne néglige aucun détail, et son culte envers sa très sainte mère.

Relisons les circonstances qui *précédèrent*, *accompagnèrent* et *suivirent* le miracle de Cana.

I. *Avant le miracle.* — Jésus revenait du Jourdain avec les cinq premiers disciples qu'il venait d'appeler à lui. A Nazareth, sans doute, on lui dit que Marie était dans le voisinage, à des noces, dans la petite ville de Cana. Il s'y rendit avec la petite troupe apostolique, et lui aussi fut invité avec ses disciples, selon les usages hospitaliers de ces pays d'Orient.

C'étaient sans doute des humbles qui avaient prié Jésus et Marie à leurs noces. Aussi les provisions n'étaient pas abondantes, et l'arrivée de cinq ou six convives supplémentaires devait y creuser une large brèche. L'intendant ne fut donc guère étonné

de constater qu'il n'y avait plus de vin... Marie, l'ayant entendu, vint le dire à l'oreille de son Fils : « Le vin leur manque. »

Jésus a compris ce que sa Mère lui demande : un miracle de charité, pour récompenser les hôtes bienveillants qui leur ont ouvert toutes grandes les portes de leur maison. Sans cet appel maternel, Jésus eût sans doute attendu encore avant de commencer la série de ses divines merveilles. « Que voulez-vous de moi? répondit-il à Marie, ce n'était pas encore mon heure! » Et il accompagne cette réflexion d'un terme qui aujourd'hui surprendrait sur les lèvres d'un fils parlant à sa mère : « O femme! » ... Mais alors, et dans la langue que parlait Jésus, ce mot avait un sens respectueux, tout autant que le mot *mère*, dont nous nous servons en français.

Marie, d'ailleurs, ne s'y trompe pas : elle sent bien qu'elle est exaucée; pouvait-il d'ailleurs en être autrement ? Et c'est avec joie qu'elle avertit les serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

II. *Le Miracle.* — Si le vin manquait aux noces, l'eau, en échange, s'y trouvait en abondance : aussi bien en fallait-il pour les nombreuses ablutions qui précédaient ou accompagnaient les festins. Il y avait là six grandes amphores, contenant chacune deux à trois mesures. Or la mesure ou métrète valait environ quarante litres : « de deux ou trois mesures », cela signifie donc de quatre-vingt à cent vingt litres; en adoptant cent pour moyenne, les six amphores, une fois remplies d'eau sur l'ordre de Jésus, contenaient environ six cents litres.

Vous vous demandez peut-être pourquoi Jésus, avant de faire son miracle, voulut que les urnes

fussent remplies d'eau. Par là, certes, il rendait le miracle plus indiscutable. Mais une leçon me semble contenue dans cette circonstance, notée avec soin par l'Evangile. Jésus n'avait pas besoin d'eau, il pouvait créer directement du vin. Mais il ne veut pas tout faire : il veut laisser aux hommes l'honneur et la peine de coopérer à son œuvre.

Il en sera ainsi dans beaucoup d'autres miracles. Pour ne parler que de la multiplication des pains, il n'était pas plus difficile à Jésus de créer 5.000 pains que d'en créer 4.995. Mais il réclame d'abord les cinq pains que les hommes peuvent lui fournir.

C'est la règle de notre coopération à l'œuvre divine de notre salut. Faisons ce que nous pouvons, et Dieu fera le reste.

Revenons à Cana : Jésus fait « le reste ». Par sa seule volonté, l'eau est devenue du vin. « Puisez, dit Jésus, et portez à l'intendant. » C'est l'intendant qui avait officiellement dû constater l'épuisement du vin, c'est lui qui officiellement constate sa réapparition, — et d'un vin supérieur en qualité au premier : si bien qu'il ne peut s'empêcher de louer l'époux et de féliciter l'assistance, qui terminera le festin dans de meilleures conditions qu'elle ne l'a commencé.

III. *Après le miracle.* — L'époux ne garda pas pour lui des félicitations qui ne lui revenaient point, et tout le monde sut que le miracle était dû à Jésus.

« Par là, il manifesta sa gloire », dit le texte sacré. Sans doute, ce miracle avait eu pour résultat de donner un peu de bien-être et de joie à une humble et familiale assemblée : et ce dessein, si

modeste qu'il fût, ne fut point dédaigné par Jésus, puisque c'était l'intention qu'avait eue Marie en lui suggérant ce miracle.

Mais l'aumône d'un peu de bien-être ne pouvait être le but principal des miracles de Jésus, et surtout du premier, qui devait servir comme de programme aux autres. Avant tout, Jésus voulait « manifester sa gloire ». Sa vie publique commençait, il allait se donner aux hommes comme le Messie, il devait appuyer cette affirmation sur des miracles, en faisant des œuvres de Dieu pour montrer qu'il était l'envoyé de Dieu.

Tel fut le résultat de son premier prodige. Il avait à convaincre ses disciples, qu'un attrait intérieur, en même temps que son appel extérieur, avaient décidés à le suivre : ils lui avaient donné leur foi *à crédit*, pour ainsi dire; Jésus justifiait cette avance et la récompensait, en faisant d'eux les témoins et les bénéficiaires de son premier miracle.

Enfin, ce miracle avait un but particulier, que l'avenir devait dévoiler. Trois ans plus tard, Jésus allait instituer l'Eucharistie, dans laquelle il changerait *invisiblement* le vin en son précieux sang. Comme figure de ce miracle, et comme gage qu'il pouvait l'opérer, il réalise ce miracle *visible*, de changer l'eau en vin.

Plus tard, il savait qu'il serait cru lorsqu'il dirait à ses apôtres : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Ces mêmes apôtres, en effet, l'ayant vu multiplier les pains et changer l'eau en vin, croiraient aisément à sa parole, lorsqu'il leur affirmerait qu'il avait changé le pain en son corps et le vin en son sang.

II. — Dogme. — *La très sainte Vierge Marie.*

Le rôle joué par Marie dans le premier miracle de Jésus nous invite à parler d'elle, et à dire ses titres à notre *respect* et à notre *confiance.*

I. *Titres de Marie à notre respect.* — Ces titres sont nombreux.

1° *Marie est mère de Dieu.* Cette prérogative est le fondement de toutes les autres. Sans doute, Marie, n'étant qu'une créature, n'a pu donner à Jésus sa divinité; elle ne lui a donné que son humanité. Mais en Jésus, en cette unique personne qui est la seconde de l'adorable Trinité, il y a les deux natures divine et humaine, de telle sorte que c'est le même Jésus qui possède à la fois tout ce qui est de la divinité et tout ce qui est de l'humanité. La conclusion s'impose : Marie est vraiment la mère de Jésus, or Jésus est vraiment Dieu, donc Marie est vraiment *mère de Dieu.*

2° *Marie a été immaculée dans sa conception.* Puisqu'elle devait être la mère de Jésus, Dieu n'a pas voulu qu'elle fût même effleurée par le souffle impur du péché. Aussi, dès le premier instant de son existence, l'âme de Marie fut-elle préservée de l'emprise du démon, de l'héritage du péché originel. Sans doute elle n'en a pas moins été rachetée par son divin Fils : mais Jésus lui appliqua à l'avance les mérites de sa passion.

Comme la maternité divine, l'immaculée conception de Marie est un dogme de foi.

3° *Marie est parfaitement sainte.* « Pleine de grâce », c'est ainsi que l'appelle l'archange Ga-

briel. Et de fait, le péché actuel n'eut jamais la moindre place dans son âme. Sans la priver du libre arbitre Dieu la voulut impeccable, et les défaillances morales de notre pauvre nature humaine lui furent toujours inconnues. « Pour l'honneur de Dieu, disait saint Augustin, qu'il ne soit jamais question de Marie quand il est question du péché! »

Ajoutons que Marie fut toujours la plus pure des Vierges, et que les âmes qui font vœu de virginité ont en elles une protectrice et un modèle.

4° *Marie est ressuscitée, et se trouve au ciel en corps et en âme.* Sans doute, il ne convenait pas que Marie vît la mort l'épargner elle-même après avoir frappé son divin Fils. Mais il convenait que Jésus associât sa sainte mère au triomphe qu'il avait remporté sur la mort.

Aussi est-ce la croyance de toute l'Eglise que Marie a été ressuscitée par son Fils, et que les anges l'ont emportée au ciel, dont elle est la Reine.

Tous ces privilèges sont des titres incontestables de Marie à notre respect. Mais elle a droit à plus que cela.

II. *Titres de Marie à notre confiance.* — 1° « Mère de Dieu », tel est le titre fondamental de Marie à notre respect; *mère des hommes*, tel est son titre principal à notre confiance.

La grâce fait de nous les fils adoptifs de Dieu, et donc les frères adoptifs de Jésus-Christ : à ce titre déjà, nous sommes les enfants de Marie. Mais il y a eu une adoption plus positive encore : sur le Calvaire, avant de mourir, Jésus nous a présentés à Marie, en la personne de saint Jean, comme les enfants qu'il désirait la voir adopter, et à nous tous

il l'a montrée, dès qu'elle eut fait cette adoption, comme notre mère : « Voici votre fils, voici votre mère », cette parole est une des dernières paroles du Christ, et comme son legs testamentaire.

2° *Marie est la corédemptrice du genre humain.* « Un homme et une femme, dit saint Bernard, avaient coopéré à notre chute; il convenait qu'un homme et une femme coopérassent à notre relèvement. » Certes, Marie n'est pas notre rédemptrice comme Jésus est notre rédempteur; elle-même, nous l'avons dit, a dû être rachetée par lui!... Mais elle a coopéré à notre salut en consentant à devenir la mère du Sauveur, en acceptant que ce Fils fût sacrifié, et en s'associant, au prix de mille douleurs, à tout ce qu'il a fait pour notre rédemption.

3° *Marie est notre médiatrice.* C'est-à-dire que Dieu en a fait le canal, l'intermédiaire des grâces qu'il nous accorde, et qu'il fait toutes passer par ses mains. Selon la remarque d'un saint, c'est par Marie que Dieu est descendu sur la terre, c'est par Marie que les hommes montent au ciel.

4° *Marie est notre avocate et notre patronne,* car sans cesse elle s'occupe de nous, elle prend soin de nous, elle plaide pour nous auprès de son divin Fils.

Vous le voyez, Marie a toutes les grandeurs et toutes les bontés. Certes, elle est une créature et nous ne devons point l'adorer. Mais, cette réserve faite, nous ne saurions trop l'honorer, la louer, la chanter, la bénir, la prier, la supplier. Elle *peut* nous venir en aide, car elle est toute-puissante par ses prières sur le cœur du Tout-Puissant. Elle *veut* nous venir en aide, car elle est notre Mère. Remettons-nous tout entiers à sa maternelle protection !

III. — MORALE. — *Les devoirs des enfants envers leurs parents.*

Quel honneur est aujourd'hui rendu par Jésus à Marie! Il va commencer sa vie publique, il va ouvrir la merveilleuse série de ses miracles. Or, le premier de ces miracles, il le fait à la prière de Marie. Il a même soin de faire remarquer que, sans cette prière, il se serait abstenu, son heure n'ayant pas encore sonné.

L'occasion ne peut être plus propice, pour parler des devoirs des enfants envers leurs parents.

Le Décalogue nous prescrit d'*honorer* nos père et mère... « Ce n'est pas sans raison, dit le catéchisme du Concile de Trente, que le mot *honorer* a été mis dans la loi, au lieu d'*aimer* ou de *craindre* : car celui qui *aime* ne craint pas et ne respecte pas toujours, et celui qui *craint* n'aime pas toujours; mais on ne peut *honorer* vraiment quelqu'un sans l'*aimer*, le *respecter*, lui *obéir* et l'*assister* dans ses besoins. »

Suivons cette indication et énumérons les quatre devoirs qui constituent l'*honneur* dû par les enfants à leurs parents.

I. *L'amour.* — Dieu veut que nous aimions notre prochain, mais non pas *également*, et parmi tous les vivants qui nous entourent notre affection doit aller tout d'abord à nos parents. Qui donc, pour nous, est plus *aimable* qu'eux? Qui, après Dieu, est plus qu'eux notre bienfaiteur? Après lui nous leur devons la vie, ils ont subvenu à nos premiers besoins, ils nous ont prodigué leurs peines, leurs larmes, et aussi leurs sourires... Jamais l'amour d'un père ou d'une mère ne sera suffisamment payé par l'a-

mour de son enfant : ce qui a fait dire que l'amour descend plus qu'il ne monte.

Payons du moins, de notre dette, tout ce que nous pouvons. Nos parents ont droit, non seulement à notre tendresse, mais à des marques de cette tendresse; nous devons éviter de les peiner, de les attrister; je ne dirai pas : « de leur souhaiter du mal » : ce n'est pas dans une assemblée chrétienne que l'on trouve des fils souhaitant du mal à leurs parents.

II. *Le respect.* — Nos parents sont auprès de nous les délégués et les représentants de Dieu : cela suffit à démontrer que nous leur devons le respect : non pas seulement la vénération *intérieure*, mais ces paroles, ces attitudes, cette tenue qui *extériorisent* notre respect et le font éclater aux yeux de tous.

C'est manquer de respect à ses parents que de les menacer, de les injurier, de les frapper, de les tourner en dérision, de colporter au dehors leurs faiblesses ou leurs infirmités.

C'est leur manquer de respect que de refuser de les reconnaître, de les recevoir, de les saluer, sous prétexte que leur condition est trop humble et leur costume trop modeste!... Si nous nous sommes élevés au-dessus de notre premier état, n'est-ce pas tout d'abord à leurs soins que nous en sommes redevables?... O déshonorante ingratitude!

III. *L'obéissance.* — Dimanche dernier, l'Evangile nous disait que Jésus était soumis à ses parents. Aujourd'hui, il nous montre Jésus, à l'âge de trente ans et s'étant déjà choisi des apôtres, obéissant, non pas à un ordre, mais à un simple désir de sa mère, sous-entendu plutôt qu'exprimé.

Après cela, est-il besoin d'insister sur le devoir de l'obéissance filiale, quand Jésus nous en a donné de tels modèles!... Nous n'oublierons point qu'auprès des enfants les parents représentent Dieu, et que cela leur vaut, non pas seulement le respect, mais l'obéissance : leurs ordres sont les ordres de Dieu.

Je le sais, il y a des circonstances où les parents, oubliant leur rôle, abusent de leur autorité pour commander des choses contraires aux préceptes de la loi divine. Encore que ce cas soit bien rare, il est bon de le prévoir, pour dire qu'alors « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », ces hommes fussent-ils des pères. Mais, même alors, il faut témoigner du respect à celui à qui l'on est obligé de refuser momentanément l'obéissance.

IV. Enfin, *l'assistance.* — Nos parents peuvent avoir besoin de nous, dans leurs nécessités *corporelles* ou *spirituelles :*

Corporellement. Dès l'enfance on peut leur rendre de menus services. Plus tard, les infirmités, la vieillesse, la maladie, leur créent des droits à notre assistance, qui ne sera jamais que le paiement d'une dette, ou plus exactement d'une faible partie d'une très grande dette.

Spirituellement. Nous devons prier pour nos parents. Ils ont pu, parfois, oublier quelques lois de Dieu par un souci exagéré de nos propres besoins et de notre avenir qu'ils ont voulu trop beau. Notre prière les aidera à payer leur dette envers Dieu. Elle les y aidera surtout à leurs derniers moments : nous leur faciliterons la visite du prêtre, nous coopérerons ainsi à leur entrée au ciel, où un jour nous aurons le bonheur de les retrouver pour jamais.

IV. — Grace. — *Le Sacrement de Mariage.*

Le mariage est d'institution divine, puisque ce fut Dieu lui-même qui conclut le premier mariage, en donnant Eve comme épouse à Adam. Mais, dans la nouvelle Loi, Jésus a voulu que cette institution fût encore plus sainte qu'elle ne l'avait été dans l'ancien Testament, et il l'a élevée à la dignité de sacrement. En quelle circonstance? Beaucoup pensent que ce fut, précisément, lorsqu'il vint assister aux noces de Cana et les sanctifier par sa présence.

C'est du mariage que nous allons parler, et du mariage des chrétiens, en d'autres termes, du sacrement de mariage. Nous verrons qu'il possède trois caractères : la *sainteté*, l'*unité*, la *perpétuité*.

I. *Sainteté du mariage.* — Le mariage est un contrat passé entre un homme et une femme, qui s'engagent l'un à l'autre pour maintenir entre eux une perpétuelle union conjugale.

Mais de plus, chez les chrétiens, et en vertu de la volonté même de Notre-Seigneur, le mariage est un sacrement, produisant la grâce chez ceux qui le reçoivent. Ce n'est pas, entendez-le bien, un sacrement qui vient se surajouter au mariage déjà contracté, pour lui donner une sainteté plus grande. Non : c'est le contrat lui-même qui est un sacrement, de sorte que, dans le mariage chrétien, il n'y a ni contrat sans sacrement, ni sacrement sans contrat.

La conséquence de cette doctrine, c'est que, pour les chrétiens, le mariage appartient à l'Eglise, car c'est elle, et nul autre, qui est la gardienne et la dispensatrice des sacrements. Les chrétiens ne peu-

vent donc contracter mariage que selon la législation imposée par l'Eglise : s'ils violent une des règles établies par l'Eglise sous peine de nullité, le mariage est nul. S'il advient que les hommes l'admettent, Dieu ne le reconnaît pas.

En revanche, lorsque les règles de l'Eglise sont observées, le mariage, étant un sacrement, assure aux époux les grâces qu'il leur faudra pour remplir dignement toutes leurs obligations.

II. *Unité du mariage.* — La perfection du mariage, c'est qu'un homme n'ait qu'une épouse. Sans insister sur ce point, il est bien évident que la polygamie est opposée à l'union des cœurs et à la paix qui doivent régner au sein de la famille.

Aussi bien, lorsque Dieu voulut donner à Adam « une aide semblable à lui », il créa Eve, Eve uniquement, pour en faire l'épouse du premier homme et l'unique mère du genre humain.

Par la suite, les hommes oublièrent cette excellente dignité du mariage, et Dieu toléra chez les patriarches la présence de plusieurs épouses. Mais leur religion n'était qu'une préparation à la nôtre : Jésus a ramené le mariage à son institution primitive, il a déclaré que dans le mariage il n'y aurait plus que deux êtres n'en faisant qu'un; désormais, jusqu'à la fin des temps, l'*unité* sera une marque nécessaire du mariage chrétien.

Il va sans dire que la mort de l'un des époux rend l'autre libre, et que celui-ci peut dès lors contracter un nouveau mariage.

III. *Perpétuité du mariage.* — Le dernier caractère essentiel du mariage chrétien, c'est d'être perpétuel. Nous l'avons dit tout récemment, en parlant

des devoirs des époux : ils se doivent *fidélité* jusqu'à la mort, parce que jusqu'à la mort ils sont liés. Et ils ne sont pas liés seulement par la volonté de l'Eglise, ils le sont par celle de Jésus-Christ : c'est lui qui a prononcé cette sentence : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni! »

Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour se rendre compte des maux qui résulteraient, pour la famille et la société, de l'absence de perpétuité dans le mariage. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir les ravages causés par le divorce, là où l'autorise la loi civile. Avec le divorce, au moment précis où les époux s'aperçoivent que le mariage entraîne des devoirs difficiles à remplir, ils voient aussi s'entr'ouvrir la porte par où, s'il leur plaît, ils pourront s'en évader. Dès lors, au lieu d'accepter le devoir noblement, généreusement, comme ils le feraient sans doute si la situation leur apparaissait irrévocable, ils sont tentés de le rejeter, de tricher avec lui, « d'en prendre et d'en laisser » : s'il s'élève une discorde entre les époux, au lieu de l'atténuer et de la faire disparaître « puisqu'aussi bien il faut vivre ensemble », on ne s'effraie pas de la voir s'aigrir de plus en plus : on a l'arrière-pensée que, le jour où la situation sera trop difficile, on la fera purement et simplement cesser...

Et les enfants? Les enfants, qui sont le premier but du mariage?... Que deviendront-ils avec le divorce? On est tenté de n'en point donner au foyer, « parce qu'il faut tout prévoir. » Et s'il y en a, que deviendront-ils, ballottés entre leur père et leur mère?

Jésus savait bien ce qu'il faisait quand il disait : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni! »

V. — APOLOGÉTIQUE. — *Le miracle et la sagesse de Dieu.*

Le miracle de Cana ouvre la série des merveilles divines opérées par Notre-Seigneur pendant sa vie publique. A cette occasion, il ne sera pas sans intérêt de répondre à quelques-unes des difficultés opposées au miracle par les incrédules.

Je ne parle pas ici de ceux qui repoussent le miracle parce qu'ils nient Dieu : ceux-là, il faut les renvoyer à l'école du bon sens et leur rappeler les preuves qui font de l'existence de Dieu une vérité éclatante. Mais même parmi ceux qui croient en Dieu, il en est qui rejettent le miracle. « Sans doute, disent-ils, Dieu a le pouvoir d'en faire, puisqu'il est tout-puissant. Mais, ce que sa puissance lui permettrait de faire, sa sagesse l'empêche de l'accomplir. Il peut faire des miracles en théorie, il ne le peut pas en pratique. »

Pourquoi donc? Ecoutons leurs raisons.

I. « *Dieu n'a pas besoin*, nous disent-ils, *de corriger son œuvre.* On apporte à une loi des amendements, à un contrat des « avenants », à une œuvre des retouches. Pourquoi? Parce que l'on n'avait pas tout prévu, parce que l'on est devenu soi-même plus sage ou plus expérimenté. Or, dans la marche du monde, un miracle serait un amendement, une retouche, qu'il faudrait mettre au compte d'un Législateur suprême. D'où il suit qu'admettre le miracle, c'est admettre que Dieu puisse s'amender, se corriger, se rétracter : ce n'est pas possible. »

En parlant ainsi, les adversaires du miracle n'en-

blient qu'une chose, c'est que cette *exception* aux règles a été prévue et voulue par Dieu en même temps que les règles elles-mêmes, c'est-à-dire de toute éternité. Il a voulu, par exemple, que les corps obéissent à la loi de la pesanteur, et qu'en conséquence les fleuves descendent de leur source à leur embouchure; mais *en même temps* et *par le même acte* il a voulu qu'exceptionnellement, à telle date qui se réaliserait dans la succession des jours, le Jourdain remontât vers sa source. Il n'y a là, vous le voyez, aucun changement dans la volonté de Dieu

De même, Dieu a *toujours* voulu que le vin fût le produit de la vigne; mais *toujours aussi* il a voulu qu'à telle date précise Jésus produisît du vin avec de l'eau. Ce jour-là, il y a donc eu changement dans la manière d'obtenir du vin, mais il n'y a eu aucun changement dans la volonté de Dieu.

II. « Mais, nous dit-on encore, *comment la sagesse humaine pourra-t-elle s'exercer, si elle est déroutée par le miracle?* Il est du devoir de l'homme de connaître les lois générales qui président à la nature, et de s'en servir pour son bien et pour celui de ses frères. Or le miracle vient troubler ces lois générales : dès lors nos connaissances deviennent incertaines, nos prévisions trompeuses, nos institutions inutiles... »

Eh quoi! tout cela pour une exception *très rare?*... car, notez-le bien, le miracle est un fait extraordinaire et tout à fait inaccoutumé. Un axiome dit que l'exception confirme la règle : ici, nos adversaires prétendent que la règle est détruite par l'exception.

Sans doute, si, deux ou trois jours par semaine, les fleuves se mettaient à couler de bas en haut, cette

nconstance gênerait beaucoup pour l'établissement des vannes des écluses et des moulins. Mais jamais e n'ai vu un meunier renoncer au moulin à eau, pour la raison qu'un jour donné le Jourdain est remonté vers sa source.

Prenons un autre exemple et tirons-le, comme il convient, du miracle de Cana. Il est une loi générale de la nature qui préside à la production du vin. La culture de la vigne, la manipulation du raisin et sa fermentation, dans des conditions données, produisent cette boisson. Telle est la règle.

Mais voici l'exception. Un jour, à Cana, Jésus a produit du vin de toute autre manière. Il a fait remplir d'eau six grandes amphores, et sur son ordre l'eau est devenue du vin.

En quoi cela a-t-il contrarié ou gêné la loi générale? Quel trouble en est-il résulté pour les prévisions de la sagesse humaine? Croyez-vous qu'un seul vigneron se soit dit : « Il est désormais inutile de cultiver la vigne, puisque, du jour au lendemain, je pourrais avoir du vin avec de l'eau? » Nul ne s'est dit cela, on a continué à suivre la règle générale, et l'on a bien fait.

Et pendant que Jésus guérissait des malades, croyez-vous que les médecins aient cessé leurs consultations?... Croyez-vous qu'on se soit refusé à ensevelir les morts, sous prétexte que le Messie pourrait les rendre à la vie? En aucun cas!

D'autres objections ont été faites à l'encontre du miracle. Nous aurons, d'autres dimanches, l'occasion d'en examiner et d'en réfuter de nouvelles. Le miracle n'a rien à redouter de la science, car il est, comme elle, l'œuvre bienfaisante de Dieu.

VI. — Avis aux Enfants

Les Repas.

On m'a dit, — ce devait être un médisant, — que les enfants aimaient beaucoup cet Evangile, parce qu'il y était question d'un repas, et même d'un repas de noces.

Je ne sais si la question des repas vous intéresse à ce point. Quoi qu'il en soit, il est bon d'en parler. C'est en effet une occupation nécessaire, puisque sans repas nous ne pourrions vivre; mais par ailleurs, c'est une occupation qui pourrait nous amener, par l'abus, à offenser Dieu. Il faut donc qu'il y ait, — et il y a, — des règles chrétiennes du repas, et nous allons les résumer. Que doit faire un bon chrétien, *avant*, *pendant* et *après* le repas?

I. *Avant le repas.* — Dans les maisons d'éducation et dans les communautés religieuses, nul ne se met à table avant la récitation publique d'une prière qu'on appelle le *Benedicite*. Dans cette invocation nous demandons à Dieu de bénir la nourriture que nous allons prendre; nous lui disons que, si nous nous mettons à table, ce n'est pas pour satisfaire notre gourmandise, mais par obéissance à sa volonté, et pour soutenir en nous la vie présente qui doit nous servir à mériter la vie éternelle.

Suivez cette pratique, mes enfants. Certes, si vos parents ne récitent pas publiquement le *benedicite*, vous ne pouvez guère le faire, n'ayant pas à prétendre leur donner une leçon. Mais, sans affectation, vous pouvez aisément élever votre cœur à Dieu, lui demander de bénir votre repas, et même tracer sur

votre cœur un signe de croix que vos voisins ne verront pas, peut-être, mais que Dieu verra sûrement.

II. *Pendant le repas.* — Ne soyez pas... — Voulez-vous que j'appelle les choses par leur nom? — Ne soyez pas des *gourmands*. C'est un des plus laids, parmi les défauts qui affligent notre pauvre humanité. Vous vous en rendez si bien compte, que vous avez inventé ou que du moins vous employez des « péjoratifs », c'est-à-dire des épithètes encore plus disgracieuses que celle de *gourmand*, pour désigner le camarade qui s'adonne à ce triste défaut.

Prenez-y garde ! Vous me direz peut-être : « Après tout, un peu plus ou un peu moins de crème ou de confitures, qu'est-ce que cela peut faire au salut? » Ce que cela fait?... Cela habitue l'âme à écouter le corps, à céder à ses caprices, à obéir à ses fantaisies. Or, ne l'oubliez pas, plus on donne au corps, et plus il demande : si vous cédez à ses volontés, il deviendra pour votre âme un véritable tyran, et il l'entraînera dans des régions où vous n'auriez jamais cru que vous puissiez aller!... Cela ne se fait pas en un jour, mais cela se prépare peu à peu. Prenez-y garde et, par la *tempérance*, que votre âme s'habitue à dominer votre corps!

III. *Après le repas.* — Remercier Dieu d'un bienfait, c'est ce que fait toujours un bon chrétien. Or, en sortant de table, vous devez vous dire que d'autres, à la même heure, n'ont pas eu à manger... Dès lors un double appel vous est fait : rendez *grâces* à Dieu pour la nourriture qu'il vous a donnée, et priez-le pour ceux qui n'ont pas eu le même bonheur que vous.

VII. — Avis aux Jeunes Gens

La générosité de Dieu appelle la nôtre.

Voulez-vous réfléchir un instant à un détail du miracle de Cana? Nous savons que Jésus y changea l'eau en vin : mais *en quelle quantité?* En répondant à cette question, je voudrais : 1° vous faire *admirer* la *générosité de Dieu*, et 2° vous exhorter à l'*imiter*.

I. *Générosité de Dieu.* — A premiere vue il ne semble pas qu'une grande quantité d'eau ait été changée en vin. « Il y avait là six urnes de pierre, contenant chacune deux ou trois mesures. » On se figure de ces petites mesures que nous voyons souvent aux mains des marchands, et l'on est aisément porté à croire que Jésus donna aux convives un peu de vin, de manière que le repas put se terminer sans trop de gêne...

La réalité est tout autre. La « mesure » dont il est question était le *métrète*, et cette mesure était de quarante litres. Deux à trois métrètes pour chacune des six urnes, cela fait *six cents* litres.

Vous le voyez, ce fut un acte de large munificence que le miracle de Cana. Dieu n'est avare dans aucun de ses dons. Ce n'est pas avec parcimonie qu'il vous donne ses grâces, mais avec largesse. Au désert, lorsqu'il multiplia les cinq pains, il en resta de quoi remplir douze corbeilles, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'y en avait au début. Et cela est bien digne du Dieu qui a semé avec prodigalité les étoiles au firmament. « Les dons de Dieu sont sans

repentance », disait Bossuet, mais tout d'abord ils sont sans économie.

Faites chacun un retour sur votre vie passée ; elle n'est pas encore longue, et pourtant, comptez les bienfaits divins dont elle est remplie!...

II. *La générosité de Dieu appelle la nôtre.* — Au rebours de ce que fait Dieu pour nous, nous sommes trop économes à son égard. Et pourtant l'amour appelle l'amour, la générosité appelle la générosité.

Voyez combien nous sommes avares envers Dieu, quand il s'agit de son service. Au lieu d'aller au-devant de ses désirs, — comme l'enfant essaie de deviner les désirs de sa mère pour les satisfaire, — nous ne nous occupons guère que de ce qui est prescrit, pour l'accomplir à la lettre, sans plus.

Parfois, nous sommes encore plus rapaces dans le paiement de notre dette envers Dieu. Nous ne nous occupons pas de savoir si tel projet que nous avons plaira ou déplaira à Dieu, — nous savons bien qu'il lui déplaira. — Mais sera-ce un péché grave ou véniel? Si ce n'est, à notre avis, qu'un faute vénielle, nous nous la permettons quoique nous sachions bien que Dieu ne nous la permet pas.

Nous sommes avares du temps que nous devons payer à Dieu. A la messe diminicale, nous calculons les minutes que nous pourrons soustraire au début ou à la fin, nous sommes aussi pressés de quitter l'église que nous avons été lents à y entrer.

O générosité divine! Comme elle est mal récompensée!... Qu'il n'en soit pas de vous comme des « avares » dont je viens de parler. L'avarice envers Dieu est aussi laide, dans son genre, que l'avarice envers les hommes.

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

Les épreuves de la vie.

La vie présente est une vie d'épreuves. S'il y avait un moyen d'y échapper, peut-être pourriez-vous entendre quelque *avis* sur la manière de les éviter. Mais puisque aussi bien elles sont inévitables, il est bien préférable de vous donner un *avis* sur la manière de les envisager, en vue d'en tirer le meilleur parti possible.

Il est à ce sujet deux *méthodes*, celle *du monde* et celle *de Jésus-Christ*...

I. *Méthode du monde.* — Ecoutez l'intendant des noces de Cana : ordinairement, dit-il, on sert d'abord le bon vin, le moins bon vient ensuite.

C'est bien la maxime et la méthode du monde « Jouissez, nous dit-il, recherchez le plaisir, l'amusement; à demain les affaires sérieuses, en particulier celle du salut. Il faut bien que jeunesse se passe, et comment se passerait-elle si ce n'était à s'amuser ? »

Si l'on écoute le monde, on commence par le bon vin, je veux dire par le plaisir. Le devoir, on n'en a cure... Et puis, quand vient l'heure des grandes responsabilités prochaines, on regarde sa vie avec amertume (voilà le vin moins bon qui arrive à son tour!); on constate qu'on n'a rien fait pour Dieu. Heureux encore si on le regrette sur le tard ici-bas, suffisamment pour éviter d'avoir à le regretter, plus amèrement encore, dans l'éternité!...

II. *Méthode de Jésus-Christ.* — Tout autre est la

méthode de Jésus-Christ et la manière du vrai chrétien.

« Mais vous, vous avez réservé le bon vin pour la fin », dit l'intendant à l'époux, et cet éloge s'adresse en réalité au divin Invité de Cana.

Ce ne fut pas un simple incident, encore une fois c'est une méthode, — et la voici. Jésus a plus d'une fois comparé le ciel à un grand banquet : c'est à ce « festin » que Jésus nous offrira le « bon vin » du parfait bonheur. En attendant, et tant que nous sommes sur cette terre, c'est un vin beaucoup moins bon qu'il nous faut boire : on y trouve un peu de la lie du calice bu par Notre-Seigneur, c'est souvent pour nous un calice d'amertume. Il y a, pour parler sans figures, des *épreuves* à supporter.

Acceptons ces épreuves. Je n'irai pas jusqu'à vous dire : « recherchons-les », car c'est le propre des grands saints. Disons du moins comme Notre-Seigneur : « Seigneur, que ce soit votre volonté qui s'accomplisse et non la mienne », s'il ne vous plaît pas de « détourner de moi ce calice d'amertume ».

Dans l'épreuve chrétiennement acceptée, nous trouverons des motifs de plus en plus puissants d'espérer le ciel : ce que nous verrons germer dans nos malheurs d'ici-bas, ce sera notre bonheur de là-haut. Cette espérance sera déjà le « bon vin » que le Seigneur nous versera pour nous réconforter.

Plus tard, viendra le vin délicieux. Appelés enfin par le Maître au banquet céleste, nous y arriverons revêtus de la « robe nuptiale » que nous aurons préparée dans l'épreuve, et comme les convives de Cana nous prendrons place en compagnie de Jésus et de Marie. Mais ce sera pour l'éternité.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DU IIe DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE 217

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 218

II. *Dogme.* LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE 222
Cf. *la Salutation angélique*, Noël, t. I, p. 135; — *l'Immaculée-Conception*, t. I, p. 457; — *l'Assomption*, t. III, p. 433.

III. *Morale.* LES DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LEURS PARENTS 225
Cf. *l'Obéissance*, *Ascension*, t. II. p. 249; Epiph., t. I, p. 190; — *l'Obéissance aux parents*, 1re dim. ap. Epiph.. t. I, p. 210; — *les Murmures*, 3e dim. ap. Pent., t. II, p. 402.

IV. *Grâce.* LE SACREMENT DU MARIAGE 228
Cf. *les devoirs des Epoux*, 1er dim. ap. Epiph., t. I, p. 204; — *la Famille chrétienne*, 3e dim. de Car., t. II, p. 12; — *les Familles nombreuses*, 14e dim. ap. Pent., t. III. p. 183.

V. *Apologétique.* LE MIRACLE ET LA SAGESSE DE DIEU 231
Cf. *le Miracle*, 3e dim. ap. Epiph., t. I, p. 246; — *Objections diverses*, 4e dim. ap. Epiph., t. I, p. 279; 4e dim. de Car.. t. II, p. 39; Ascension, t. II, p. 255; 20e dim. ap. Pent., t. III, p. 318; 24e dim. ap. Pent., t. III, p. 423.

VI. *Avis aux enfants.* LES REPAS 234
Cf. *la Gourmandise*, 2e dim. ap. Pent., t. II, p. 369.

VII. *Avis aux jeunes gens.* LA GÉNÉROSITÉ DE DIEU APPELLE LA NOTRE 236

VIII. *Avis aux jeunes filles.* LES ÉPREUVES DE LA VIE PRÉSENTE 238
Cf. *la Patience*, Sexag., t. I, p. 369.

Autres sujets :

IX. DEVOIRS DES SERVITEURS. (A propos de l'obéissance des serviteurs aux indications de Jésus et de Marie.)

X. LA PRIÈRE POUR LES FAVEURS TEMPORELLES. (C'est une faveur temporelle que Marie sollicite de Jésus.)

IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Guérison d'un Lépreux et du Serviteur d'un Centurion

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, des foules nombreuses le suivirent. Or, voici qu'un lépreux vint à lui et l'adora, en disant :

« — Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

Jésus, étendant la main, le toucha et dit :

« — Je le veux, soyez guéri. »

Aussitôt il fut purifié de sa lèpre. Et Jésus lui dit :

« — Ayez soin de n'en parler à personne. Mais allez vous montrer au prêtre et faire l'offrande qu'a prescrite Moïse : elle leur servira de témoignage. »

Jésus étant entré à Capharnaüm, un centurion vint le trouver et lui fit cette prière :

« — Seigneur, j'ai chez moi un serviteur alité : il est paralysé et il souffre beaucoup.

— J'irai, lui dit Jésus, et je le guérirai.

— Seigneur, répondit le centurion, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit : mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi, qui ne suis qu'un officier subalterne, j'ai

des soldats sous mes ordres; or je dis à l'un : « Allez », et il va ; — à l'autre : « Venez », et il vient ; — et à mon serviteur : « Faites ceci », et il le fait. »

En entendant ce langage, Jésus fut dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivaient :

« — En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël. Aussi, je vous le déclare, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, — tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Puis Jésus dit au centurion :

« — Allez, et qu'il vous arrive comme vous avez cru. »

Et à l'heure même, son serviteur fut guéri.

(MATTHIEU, VIII, 1-13. — Passages parallèles: MARC, I, 40-44; LUC, V, 12-16; VIII, 1-10.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Un an environ sépare le miracle de Caña des deux guérisons dont nous venons d'entendre le récit, et qui eurent lieu vers le début de la seconde année du ministère de Jésus, le premier, comme il descendait de la montagne des Béatitudes, où il venait de promulguer le code de la Nouvelle Loi.

Reprenons le récit de ces deux miracles.

I[or] *Miracle : guérison d'un lépreux.* — Nous trouvons plus d'une fois, dans l'Evangile, le récit de guérisons miraculeuses de la *lèpre.*

C'était une maladie assez fréquente en Orient, où on la retrouve encore çà et là. Mal terrible! il com-

mençait par des taches blanchâtres qui apparaissaient sur la peau, puis s'étendaient peu à peu, non seulement en largeur, mais en profondeur, atteignant la chair, puis les os, si bien que les membres tombaient quelquefois par morceaux.

A ce mal la science ne connaissait pas de remède; seule la nature guérissait, quelquefois. En attendant cette guérison problématique, le lépreux devait fuir le contact des autres hommes, de peur de leur communiquer sa maladie; il vivait aux portes de la ville, et lorsque sur la route il voyait venir un passant, il devait l'avertir qu'il était malade, « impur », afin que l'autre pût l'éviter.

En s'avançant vers Jésus, le lépreux se mettait donc en contravention avec la loi, et sans doute la foule dut s'écarter de lui avec horreur. Mais Jésus le reçoit avec bonté : seuls les *prêtres* et les *médecins* avaient le droit de toucher les lépreux, pour constater soit l'apparition soit la disparition du mal. Or Jésus est le grand *Prêtre* de la nouvelle Loi et le *Médecin* des âmes : aussi n'hésite-t-il pas à toucher le lépreux; c'est ainsi qu'il répond à sa démarche.

Il répond aussi à sa prière. Remarquez combien elle est humble : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus y répond mot par mot. « Si vous voulez », a dit le malade, et il répond : « Je le veux »; — « Vous pouvez me guérir », et il répond : « Soyez guéri. » Comme s'il voulait montrer par là que la prière confiante obtient tout, et que Dieu ne met d'autre borne à ses bienfaits que celle que nous avons mise nous-mêmes à nos demandes.

Jésus vient d'agir en Médecin : il a guéri le lépreux. Maintenant il agit en Maître et en Docteur, et il donne deux ordres. Le premier : « N'en parlez à personne. » Jésus, en effet, avait encore deux grandes années à prêcher, et il ne voulait pas que se mît déjà en branle la perfide conspiration qui devait le mener à la mort.

Second ordre de Jésus : « Allez vous montrer aux prêtres. » C'étaient eux, en effet, qui devaient constater la guérison du lépreux; ils lui imposaient ensuite l'offrande d'un sacrifice, qui devenait le témoignage public de la purification du malade.

Après la prière de *demande*, la prière d'*action de grâces* : trop souvent, ne l'oublions-nous pas?

II^e Miracle : guérison du serviteur d'un centurion. — Admirons maintenant le centurion, puisqu'il a suscité l'admiration de Jésus lui-même.

C'était un capitaine romain, païen par conséquent, qui tenait garnison à Jérusalem. C'était d'ailleurs un homme rempli de bonté. Pour les Juifs il avait fait bâtir une synagogue. Il avait un serviteur, — en réalité un esclave, — pour qui il se montrait bon et compatissant, contrairement aux habitudes de ses compatriotes, qui traitaient l'esclave comme une chose ou comme une bête de somme.

C'est précisément pour ce serviteur, tombé malade et en danger de mourir, que le centurion veut implorer la toute-puissante bonté de Notre-Seigneur. Mais ici c'est sa *foi* surtout qui est à admirer, foi si grande que Jésus atteste n'en avoir pas rencontré une aussi grande en Israël : évidemment il s'agit ici des Israélites considérés dans leur masse, car s'il ne s'était agi que des individus, on aurait pu en

citer dont la foi n'avait rien à envier à celle du centurion, quand c'eût été seulement la Vierge Marie!

Des Juifs avaient demandé à Jésus de venir chez eux pour guérir leurs malades. Ce païen, non seulement ne prie pas Jésus de venir, mais encore il l'en détourne lorsque Jésus le lui offre. « Non, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. » Mais qu'importe! Son serviteur, il en est sûr, n'en sera pas moins guéri, car il sait que Jésus n'a pas besoin d'être présent pour guérir, et que sa volonté ne rencontre pas d'obstacle. On dirait qu'il veut en persuader Jésus lui-même, et il lui cite son propre exemple d'officier subalterne, et cependant puissant à l'égard de ses soldats, pour lui démontrer qu'il n'a qu'un mot à dire, pour que son serviteur soit guéri.

Et ce croyant était un païen! Quel reproche vivant pour les Juifs qui étaient le peuple de la vérité et qui ne la servaient pourtant pas avec le même zèle que cet étranger!... Aussi, écoutez la menace du Messie au peuple déjà rebelle : il viendra de l'Orient et de l'Occident des peuples qui entreront dans la salle du festin éternel, tandis que le peuple même du Messie, le peuple choisi pour garder le dépôt de la vérité, sera dans sa masse privé de récompense à cause de sa désertion : autour de la salle brillante du festin, étincelante de mille lumières, il y a les « ténèbres extérieures »; c'est là que restera le peuple ingrat, dans les pleurs et les grincements de dents.

Est-il nécessaire d'ajouter que la foi du centurion fut exaucée et sa prière entendue? Car à l'heure même son serviteur fut guéri.

II. — Dogme. — *Le Miracle.*

Dimanche dernier, aujourd'hui et dimanche prochain, ce sont quatre miracles de Jésus-Christ que l'Eglise nous donne à lire et à méditer. Vous savez que ces miracles de Jésus sont le grand argument invoqué de tout temps pour démontrer sa mission divine. L'occasion nous paraît donc tout indiquée pour parler du Miracle. *Qu'est-ce que le miracle? Le miracle est-il possible? Que prouve-t-il?* Répondons brièvement à ces trois questions.

I. *Qu'est-ce que le miracle?* — C'est un événement qui dépasse les forces de la nature créée, et ne peut être imputé qu'à Dieu : changer de l'eau en vin, purifier d'un mot un lépreux, guérir un moribond à distance et par un acte de volonté, apaiser d'une phrase une tempête, ce sont des actes qui dépassent notre nature et que nous ne pouvons attribuer qu'à Dieu.

Sans doute, il n'est pas nécessaire que le miracle soit accompli immédiatement par Dieu : il peut déléguer son pouvoir à une créature, comme un riche peut nous faire apporter une fortune par un pauvre. Mais dans ce cas c'est toujours le riche qui donne, et dans le cas d'un miracle opéré par un saint c'est toujours Dieu qui agit.

II. *Le miracle est-il possible?* — Il y a, hélas! des athées. Je ne comprends pas que l'on puisse nier Dieu; mais je comprends du moins que ceux qui nient Dieu nient aussi le miracle, puisque, s'il n'y avait pas de Dieu, il n'y aurait que des forces purement naturelles. Mais ce que je ne comprends pas,

c'est que des gens qui croient en Dieu refusent de croire au miracle et le déclarent impossible!...

Examinons de bonne foi. Une guérison est-elle impossible? Et par exemple un lépreux peut-il être guéri?... Il le peut si bien, que des médecins sont arrivés à guérir la lèpre. Ce que des médecins au pouvoir borné ont pu faire, Dieu tout-puissant ne le pourrait pas!... Une telle supposition est absurde.

Je le sais bien, il a fallu au médecin du temps et des remèdes. La question est de savoir si Dieu a besoin du temps et des remèdes, dont il est le Créateur, pour accomplir une guérison. C'est lui qui a donné à telle plante sa vertu curatrice, et il la lui a donnée si pleinement, sans doute, que désormais il ne la possède plus et qu'il est forcé, comme un médecin d'ici-bas, d'employer cette plante pour guérir une maladie!... En vérité, Rousseau n'avait-il pas raison de menacer des « Petites-Maisons » les négateurs du miracle?...

Je sais bien qu'on dit encore : « Mais Dieu est immuable. » A quoi je réponds : Mais sans changer, et par le même acte éternel, Dieu a voulu telle loi physique, et l'exception miraculeuse qui y serait apportée à telle date.

On dit : « Mais le miracle va troubler le monde, qui n'aura plus confiance dans les lois naturelles! » Vraiment? Les vignerons ont-ils cessé de cultiver la vigne après Cana? Les médecins ont-ils cessé, après les miracles de Lourdes, de tenir leurs cabinets de consultations? Les marins ont-ils cessé, après l'apaisement de la tempête, de prendre toutes les garanties possibles contre les dangers de la mer?... Eh non! ils ont vu dans le miracle une exception très

rare, et dans la pratique de la vie ils n'en ont pas tenu compte : ils n'ont pas spéculé sur lui, mais aussi ils ne se sont pas laissé arrêter par lui.

On dit encore beaucoup de choses, qui ne sont pas plus solides que celles que je viens de dire, et qui d'ailleurs ne tiennent pas devant cet argument, le plus simple de tous : « La preuve que le miracle est possible, c'est qu'il existe, et que, de nos jours encore, il s'en produit, et qui sont parfaitement contrôlés. »

III. *Que prouve le miracle?* — Quand le miracle est fait à l'appui d'une doctrine, il prouve péremptoirement que cette doctrine est véritable. En effet, nous l'avons vu, le miracle requiert nécessairement l'intervention de Dieu : *c'est Dieu qui agit.* Si donc il agissait par le miracle en faveur d'un imposteur ou d'un halluciné, il favoriserait l'erreur, il nous inciterait lui-même à croire à une doctrine fausse. Et qui agirait ainsi? Le *Dieu de vérité!...* Car enfin Dieu est infiniment vrai, et il ne serait pas Dieu s'il n'était pas vrai!

Au fond, voilà pourquoi les incrédules mènent une campagne acharnée contre le miracle. C'est qu'ils savent bien que le miracle est une preuve. Ils savent bien que l'histoire revendique pour Jésus le titre de thaumaturge, c'est-à-dire de « faiseur de miracles ». Ils savent bien que nous nous appuyons sur ces miracles, aussi historiques que n'importe quel fait contrôlé de l'histoire, pour affirmer la vérité de la doctrine de Jésus et par conséquent sa divinité, qu'il a proclamée, et la divinité de son Eglise. Ils ont peur du miracle, parce qu'ils ont peur de ses conséquences!

III. — MORALE. — *La foi.*

« En vérité, je n'ai point trouvé une aussi grande *foi* en Israël. » Tel est l'éloge que fait Jésus de la foi du centurion qui, lui, n'était pas d'Israël : c'était un Romain et un païen. Et cependant sa foi est telle que Jésus « en est dans l'admiration. »

Déjà le lépreux avait fait acte de foi : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Mais plus grande encore est la foi du centurion. Jésus lui ayant dit qu'il irait chez lui, pour guérir son serviteur malade : « Non, ne venez pas, répond le centurien : je ne suis pas digne de vous voir entrer sous mon toit. » Et il expose à Jésus qu'il n'a pas besoin de venir, qu'il peut guérir de loin, d'un mot, et que la nature lui obéit aussi facilement qu'à lui, centurion, obéit un simple soldat. C'est ce langage qui attire l'admiration et la louange de Jésus.

Il est tout indiqué que nous parlions aujourd'hui de la *foi*. Nous en verrons la *nature* et l'*obligation*. Une autre fois nous reviendrons sur ce sujet, à cause de son importance, et ce jour-là nous en dirons les motifs.

I. *Nature de la foi.* — La foi est une des trois vertus théologales ou *divines*, c'est-à-dire qui ont Dieu pour objet direct, et qui règlent nos rapports envers lui. Elle consiste à croire les vérités imposées à notre croyance, par la sainte Eglise, et de la part de Dieu.

Le mot *croire*, ici, implique une ferme conviction et exclut toute chance d'erreur. Dans le langage usuel et profane il n'en va pas ordinairement de même : « Je crois qu'il fera beau, je crois que vous

réussirez », ces expressions et mille autres semblables signifient que nous avons une opinion, mais que de cette opinion nous ne voudrions pas absolument répondre. *Je crois*, ici, pourrait se traduire: « Tel est mon avis, mais je puis me tromper. »

Tout au contraire, dans le langage religieux, *je crois*, cela exclut la possibilité d'une erreur: *je crois*, et je suis assuré que ce que je crois est la vérité; *je crois*, et je sais que si Dieu se faisait entendre pour me dire ce que dois penser, il me dirait de penser exactement ce que je crois; *je crois*, et je ne me trompe pas en le croyant.

Mais quel est l'objet de la foi? A quelles vérités s'étend mon *credo*? A toutes celles que Dieu a révélées et qu'il m'enseigne par son Eglise. En d'autres termes, j'ai la foi à tous les « articles de foi », précisément parce qu'ils sont des articles de foi.

Ainsi, la *nature* de la foi, c'est d'être une certitude fondée sur la parole de Dieu; son *caractère*, c'est la fermeté; son *objet*, ce sont tous les dogmes de foi; son *critérium*, c'est l'enseignement de l'Eglise, nous dictant ce que nous devons croire et déterminant ainsi l'objet de notre foi.

II. *Obligation de la foi.* — « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu », telle est la sentence de saint Paul. Elle ne fait d'ailleurs que répéter celle qu'avait portée Jésus-Christ : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. » La mention du baptême lui-même ne figure que dans la première partie de cette sentence, mais celle de la foi y est répétée dans la deuxième partie, comme si Notre-Seigneur avait voulu nous prévenir qu'en certains cas le baptême

pourrait être suppléé, tandis que la foi ne le pourrait jamais.

Le précepte de la foi est en même temps négatif et positif : *négatif*, nous ne devons jamais renier, ni intérieurement ni extérieurement, aucun dogme de la sainte Eglise; — *positif* : nous devons en certaines circonstances faire des *actes de foi* aux vérités imposées à notre croyance.

Nous ne pouvons *croire* ces vérités comme il convient sans les connaître. Il ne suffirait pas d'envelopper toutes ces vérités dans une formule aussi vague que générale, en disant à Dieu : « Je crois ce que vous dites. » Il ne suffit pas de le croire, il faut aussi le savoir... Ou du moins, il est des vérités plus importantes qu'il faut croire *explicitement*, se contentant, pour les autres, de les englober dans une foi *implicite*.

Quelles sont ces vérités plus importantes? En voici quelques-unes. Comment pourrait-on être sauvé sans croire à l'existence de Dieu, sans croire qu'il récompensera la vertu et qu'il punira le vice?

Comment un chrétien pourrait-il ignorer les mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption? Comment pourrait-il ignorer ce qui concerne le Baptême, la Pénitence et l'Eucharistie, pivots de la vie chrétienne? Comment pourrait-il ignorer l'essentiel des commandements de Dieu et de l'Eglise?

Voilà pourquoi les fidèles doivent entretenir en eux la connaissance des vérités religieuses, et réciter de temps en temps l'acte de foi : l'Eglise met à votre disposition les moyens de vous sauver; il vous reste le devoir de les mettre à profit.

IV. — Grace. — *Les sacramentaux.*

Pour guérir le lépreux, Jésus, dit l'Evangile, « étendit la main, le toucha et dit : « Je le veux, « soyez guéri. » Il y a là, non pas seulement une *parole* comme dans la guérison racontée ensuite, mais un *geste*. Et nous voici en présence d'une véritable cérémonie.

Ce n'est pas la seule circonstance où Jésus a *signifié* ainsi, d'une manière extérieure, l'action qu'il exerçait ou la grâce qu'il accordait. Il a d'ailleurs, vous le savez, attaché intimement, pour les chrétiens, le don de sa grâce à la production de certains signes qu on appelle les *sacrements*.

L'Église a toujours cru qu'elle ne pouvait mieux faire que d'imiter Jésus-Christ, puisque aussi bien elle le continue en ce monde. Et elle aussi a institué des signes, des rites extérieurs, des cérémonies. Ce ne sont pas des sacrements, mais ce sont des *sacramentaux*. Vous les connaissez : l'eau bénite que vous prenez à la porte de l'église, l'aspersion qui précède la grand'messe, les cendres du début du carême, le pain bénit, les nombreuses bénédictions que l'Eglise donne à une foule d'objets : cette énumération ne prétend pas être complète, elle indique du moins les principaux sacramentaux.

Pour mieux vous faire connaître la nature et l'efficacité des *sacramentaux*, nous les comparerons aux *sacrements*, et nous verrons ainsi *en quoi ils leur ressemblent*, — et *en quoi ils en diffèrent*.

I. *Ressemblance.* — Pour qu'un des rites observés dans l'Eglise soit un sacrement, trois conditions

sont nécessaires : il faut qu'il soit un signe, — institué par Jésus-Christ, — et produisant la grâce.

Sur ces trois caractères, seul le premier est commun aux sacrements et aux sacramentaux : les uns et les autres sont des signes.

Voici par exemple, trois rites où l'eau est employée : le baptême, l'aspersion, et le signe de la croix avec l'eau bénite à l'entrée dans l'église. Dans ces trois rites l'eau est un signe, et elle signifie la même chose : entre autres emplois, l'eau sert à purifier le corps de ses souillures; or, chaque fois que l'Eglise s'en sert pour toucher nôtre corps, elle nous *signifie* toujours la même chose : « De même que cette eau purifie les taches de votre corps, de même il faut que votre âme soit purifiée de la tache du péché. »

Dans les trois rites que j'ai nommés il y a un sacrement et deux sacramentaux, mais tous les trois sont des signes, et représentent l'un comme l'autre la purification de l'âme.

II. *Différences.* — Mais voici les différences.

a) *La 1^re^*, c'est que le *sacrement* a été institué *par Jésus-Christ*, tandis que le *sacramental* a été institué *par l'Eglise.*

C'est Jésus qui a institué le baptême, vous savez par quelles paroles : « Allez enseigner toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

C'est l'Eglise, au contraire, qui a institué l'eau bénite et l'aspersion dominicale.

De cette première différence découle celle dont nous allons parler, et qui nous éclairera sur la véritable efficacité des sacramentaux.

b) *La 2e différence*, c'est que le sacrement *produit la grâce* par lui-même, — et non pas le sacramental.

La grâce, vous le savez, est un don de Dieu. Et puisque Dieu en est l'auteur, c'est à lui qu'il appartient de fixer les conditions auxquelles il l'accordera... Et c'est précisément ce qu'a fait Notre-Seigneur en instituant les sacrements : il s'est engagé, lorsque tel rite qu'il déterminait serait accompli, à accorder infailliblement la grâce.

Il n'en peut être ainsi pour le sacramental. L'Eglise ne peut attacher, d'une manière nécessaire et infaillible, la production de la grâce, *qui est de Dieu*, à un rite *qui est d'elle*... Et c'est cela qui, pratiquement, met une très grande distance entre le sacrement et le sacramental.

S'ensuit-il que le sacramental n'ait aucune efficacité? Bien loin de là!... Et voici sa valeur.

Le sacrement n'est pas le seul moyen d'obtenir la grâce de Dieu; elle peut s'obtenir aussi par la *prière* : et ce dernier moyen est le seul dont puissent user, par exemple, ceux qui, n'étant pas chrétiens, n'ont pas comme nous la faveur de recevoir les sacrements.

Or, le sacramental agit comme une *prière*, mais comme une prière *faite par l'Eglise* elle-même. Vous portez, par exemple, une médaille : cette médaille a été bénite *par l'Eglise*. Dans les prières de cette bénédiction, l'Eglise a demandé à Dieu de protéger celui qui porterait cette médaille : de sorte que, vous qui la portez, vous êtes toujours sous la protection de cette prière de l'Eglise. Jugez, par cet exemple, de l'efficacité des sacramentaux, et du respect que vous devez avoir pour eux.

V. — APOLOGÉTIQUE. — *L'Eglise et l'esclavage.*

Le « serviteur » du centurion était à proprement parler un esclave, puisque ce centurion était Romain et qu'à cette époque tous les nobles Romains avaient des esclaves, qu'ils ne traitaient pas, hélas ! comme le centurion traita le sien!

A ce sujet, répondons à cette accusation que l'on adresse parfois à l'Eglise, de n'avoir pas aboli l'esclavage. Voyons ce qu'elle a fait, et nous constaterons que, là comme ailleurs, elle a été la bienfaitrice de l'humanité.

I. Tout d'abord, *l'Eglise a supprimé* du premier coup *ce qu'il y avait, dans l'esclavage, de contraire à la nature humaine.* — Ce qui était révoltant, c'était moins la condition matérielle des esclaves que le principe sur lequel on l'appuyait. Ce principe, c'était que l'esclave était *moins qu'un homme!...* D'après Aristote, l'esclave était aussi inférieur à l'homme libre que le corps est inférieur à l'âme. Homère, un peu plus généreux, attribuait aux esclaves la moitié d'une âme. Somme toute, l'esclave était considéré comme un instrument vivant, et traité comme une bête de somme.

C'est ce principe que l'Eglise condamna du premier coup et sans appel, semant ainsi le germe d'où devait sortir la disparition de l'esclavage. Déjà saint Paul écrit cette parole inspirée de Dieu : « Il n'y a plus ni homme libre ni esclave; » et pourquoi? Parce que tous ont le même Maître dans le ciel.

Fidèle à cette maxime, l'Eglise, dès l'abord, traite

les esclaves comme les maîtres : les uns comme les autres ont le même baptême, la même loi, les mêmes sacrements, la même destinée éternelle. A ces hommes qui jusque-là considéraient l'esclave comme un animal (c'est en toutes lettres dans les lois romaines!) l'Eglise enseigne que leurs esclaves sont leurs égaux devant Dieu, et seront peut-être au-dessus d'eux dans l'éternité : ce ne sera qu'une question de mérite. Et elle choisit souvent ses prêtres et parfois ses papes parmi les esclaves : ainsi saint Pie et saint Calliste.

II. Quant à la condition matérielle des esclaves, *l'Eglise, dans sa sagesse, n'a pas voulu la condamner du premier coup.* — Supposez qu'au lendemain de son triomphe elle eût supprimé l'esclavage : étant donné le nombre énorme des esclaves comparé à celui des hommes libres, elle eût jeté tout le monde des esclaves sur leurs maîtres de la veille, et c'eût été une révolution auprès de laquelle toutes les autres pourraient passer pour des jeux d'enfants.

Cela n'eût pas été digne de la sagesse de l'Eglise. Qu'a-t-elle fait? Le voici.

III. *L'Eglise a créé ou favorisé des institutions destinées à amener peu à peu,* — « en douceur », comme nous disons familièrement, — *la disparition de l'esclavage.*

En voulez-vous des exemples? Elle a assuré à l'esclave une famille, un foyer, que le paganisme lui avait refusé, et elle a sauvegardé les droits de l'époux esclave contre les fantaisies de son maître. — Elle a déclaré valides les mariages entre hommes libres et femmes esclaves. — Elle a provoqué les affranchissements individuels. — Elle a constitué des caisses

collectives pour le rachat des esclaves. — Elle a introduit les affranchissements collectifs qui avaient lieu en grande cérémonie les jours de Pâques et de la Pentecôte : c'est ainsi qu'en un seul jour un préfet de Rome, converti par saint Sébastien, libéra quatorze cents esclaves, et sainte Mélanie la jeune, plus de huit mille! — Elle a multiplié les conciles où l'on s'occupait de protéger les esclaves, de limiter le droit de vente du maître sur eux, de restreindre leur travail : c'est en leur faveur qu'elle a multiplié les fêtes d'obligation, qui doublaient pour les esclaves le nombre des jours de repos, par l'interdiction des *œuvres serviles*, c'est-à-dire, littéralement, des travaux destinés aux esclaves.

Somme toute, l'Eglise a trouvé l'esclavage dans son héritage, c'est-à-dire parmi les peuples païens convertis par elle. Cette institution, elle l'a condamnée dans son principe, et à ses yeux, dès le premier jour, l'esclave a été *un homme comme les autres*, de même nature, de même origine, de mêmes droits et de même destinée que son maître : seule, sa condition sociale restait inférieure. Mais cette condition sociale, l'Eglise a toujours travaillé à l'adoucir progressivement, sans imposer une libération immédiate qui eût été un remède pire que le mal. Et en attendant, dans ses assemblées elle a admis l'esclave au même titre que le maître. Dès lors, et selon l'aveu de Renan lui-même, l'esclavage était ruiné. L'Eglise l'avait condamné à mort avec sursis, et dans la *condamnation* comme dans le *sursis*, elle s'est montré doublement la bienfaitrice de l'humanité.

VI. — Avis aux Enfants

L'humilité.

L'humilité : voilà une vertu que les enfants n'aiment pas toujours; on les entend souvent se vanter de leurs succès, vrais ou supposés; leurs discussions ou leurs disputes proviennent souvent de l'orgueil ou de la vanité. Ce sont déjà de petits hommes.

Et cependant Jésus nous dit : « Apprenez de moi que je suis humble de cœur. » Si Jésus, qui avait tous les droits à réclamer la première place, s'est humilié pendant son séjour en ce monde, comment oserions-nous être orgueilleux?

Pour vous exciter à combattre ce défaut, admirez comment Jésus a récompensé l'*humilité du lépreux* et *celle du centurion.*

I. *Humilité du lépreux.* — Il adore Jésus, c'est-à-dire qu'il se prosterne devant lui. Si sa posture est humble, sa prière ne l'est pas moins : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Il ne dit même pas : « Guérissez-moi », comme s'il se reconnaissait indigne d'une telle faveur; dans sa parole, rien n'est pour lui, tout est pour Jésus.

« Dieu résiste aux superbes, mais il donne ses grâces aux humbles. » A une telle humilité Jésus ne pouvait résister : « Je le veux, soyez guéri. »

L'humilité est le grand moyen d'expier nos péchés ! Voilà pourquoi Jésus nous impose, pour en obtenir le pardon, l'humiliation de la confession. Certes, il n'est pas agréable, vous le savez déjà, d'aller trouver un prêtre pour lui dire ses fautes :

mais pourquoi n'est-ce pas agréable? Précisément parce que c'est une humiliation. Mais cette humiliation elle-même est salutaire : elle commence l'expiation, elle va amener la guérison de notre lèpre, qui est le péché.

II. *Humilité du centurion.* — Il en donne deux marques. « Moi, je ne suis qu'un officier subalterne. » Les orgueilleux aiment à faire ressortir ce qu'il y a d'avantageux et de pompeux dans leur condition sociale; au besoin ils exagèrent, quelquefois même ils mentent. Il n'en est pas ainsi du centurion: « Je ne suis, déclare-t-il, qu'un officier subalterne. »

Autre marque d'humilité. Alors que tant d'autres se disputaient l'honneur de recevoir Jésus dans leur maison, il fait tout ce qu'il peut pour empêcher cette visite, et cela, non par respect humain, mais par humilité : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit! »

Vous savez que cette humilité fut récompensée, et que le serviteur du centurion fut guéri, comme son maître l'avait demandé à Notre-Seigneur. Mais voyez, ici, comme l'humilité attire Jésus. Il y eut un autre officier de Capharnaüm qui demanda une grâce de guérison à Notre-Seigneur, mais c'était pour son fils. Pour celui-là, le père suppliait Jésus de venir : il ne voulut pas venir, il guérit de loin. Cette fois il s'agit, non d'un riche mais d'un pauvre, et Notre-Seigneur veut venir : « J'irai, et je le guérirai. »

Jésus lui-même a voulu appartenir à la classe des humbles, à la catégorie des pauvres, à l'armée des petits. Heureux ceux qui savent aimer l'humilité : le royaume des cieux leur appartiendra.

VII. — Avis aux Jeunes Gens

Le péché et la lèpre.

Souvent sans doute, dans un enseignement catéchistique, dans un sermon de retraite, vous avez entendu parler de « la lèpre du péché. » Cette métaphore est justement employée, et puisqu'aujourd'hui il est question, dans l'Evangile, de la guérison d'un lépreux, je voudrais vous montrer quelques analogies entre la lèpre et le péché mortel.

I. *Le péché défigure l'âme*, comme la lèpre défigurait le corps. Il y a des maladies qui laissent du moins au corps sa beauté; la lèpre le rendait affreux.

Par le péché, l'âme perd son caractère d'image de Dieu, pour refléter au contraire la marque du démon qui en est devenu le maître. Si nous pouvions voir une âme en état de péché mortel, nous en frissonnerions d'effroi, plus encore qu'à l'aspect d'un lépreux!...

Sans compter qu'il est des péchés qui s'attaquent, non seulement à l'âme, mais au corps, détériorant la santé, faisant une vieillesse de la jeunesse même, comme la lèpre qui fait d'un jeune homme un vieillard aux cheveux blancs.

II. *Le péché met un obstacle entre nous et le ciel*, comme la lèpre en mettait un entre les lépreux et leur cité. Ils devaient vivre à l'écart, retranchés de la société de leurs semblables.

Et pourquoi, sinon parce que la lèpre était *contagieuse?*... Or c'est là aussi un triste caractère du péché, qui se communique si facilement par le scan-

le, c'est-à-dire par le mauvais conseil ou le mau-is exemple.

III. *Dieu seul peut guérir le péché.* Sans l'inter-ntion divine, il ne partirait pas de l'âme qu'il a e fois envahie.

A cette guérison de l'âme, le divin Médecin a ulu faire collaborer le *prêtre :* il est le ministre le témoin du pardon, et c'est lui qui déclare : Dieu vous a pardonné; allez, et ne péchez plus. »

La lèpre était réputée incurable, du moins pour science humaine; les médecins n'y pouvaient rien, les rares guérisons qui se produisaient n'étaient ribuées qu'à une bonté spéciale du Dieu tout-issant.

Pour constater cette guérison le *prêtre* devait éga-nent intervenir : c'est à lui que le lépreux devait présenter, c'est lui qui constatait la guérison et i en restaitle témoin, c'est lui qui rouvrait au reux purifié les portes de la cité, comme c'est le être catholique qui rouvre au pécheur contrit et *aminé,* c'est-à-dire confessé, les portes du ciel.

Vous le voyez, l'analogie est complète entre la re du corps et le péché de l'âme. Si donc parmi us quelqu'un se sentait atteint de ce mal intérieur i ronge l'âme, qu'il n'hésite pas à faire comme lépreux de l'Evangile, qu'il se jette aux pieds de re-Seigneur pour lui demander sa guérison, puis 'i aille « se montrer » au prêtre, et il reviendra éri et purifié.

Puisse-t-il ensuite ne plus redevenir lépreux!... Et ce malheur survenait encore, puisse-t-il humble-nt rechercher, là où elle est, une nouvelle purifi-ion !

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

La Communion fréquente.

« Seigneur, je ne suis pas *digne* que vous entriez chez moi. » Les jansénistes ont introduit chez nous un fléau qui n'a pas encore disparu : la peur de la sainte communion.

Sous prétexte qu'il fallait être *digne* de recevoir Jésus, sous prétexte que saint Paul avait condamné ceux qui communiaient *indignement*, ils en arrivaient, grâce à une équivoque sur le mot *indignité*, à ne communier jamais ou presque jamais.

Dissipons cette équivoque, qui agit encore sur trop de chrétiens... et de chrétiennes. Et pour cela distinguons la *dignité de nature* et la *dignité de préparation*.

I. *Dignité de nature.* — Par sa nature, un homme ne sera jamais digne de recevoir en lui son Créateur.

Dans le *Te Deum*, l'Eglise remercie le Fils de Dieu de s'être incarné « sans avoir eu horreur » de prendre une Mère parmi les humains. Et de fait, s'il fallait attendre pour communier que notre nature en fût digne, jamais Marie elle-même n'aurait pu communier. Jamais non plus Notre-Seigneur n'aurait institué la sainte Eucharistie, qui se serait trouvée sans emploi en tant que sacrement; en tout cas jamais il ne nous aurait invité ni obligé à communier.

Et donc, lorsque saint Paul nous met en garde contre la communion indigne, il ne peut pas s'agir de l'indignité de notre nature.

II. *Dignité de préparation.* — De quelle indignité s'agit-il donc? De l'indignité de préparation. Écoutons toujours saint Paul. A celui qui va communier, il recommande de « s'éprouver ». Qu'est-ce à dire? Allons-nous éprouver si nous sommes des hommes? L'*épreuve* serait bien inutile!... Mais nous allons éprouver si notre âme est suffisamment prête à recevoir Jésus.

Que faut-il donc pour que nous puissions communier *dignement*? Deux choses : que nous soyons en état de grâce, et que notre intention soit droite.

Être en état de grâce, vous savez de reste que cela signifie que nous possédons la vie surnaturelle, l'amitié de Dieu, la charité.

Mais l'*intention droite* en laquelle Pie X a résumé les autres conditions à remplir, qu'est-ce à dire?... Voulez-vous communier pour obéir au désir de Jésus? Voulez-vous venir à la sainte table « parce qu'il est là et qu'il vous appelle », comme disait Marthe ou Madeleine? Voulez-vous aller à lui parce qu'il a convié tous ceux qui ont des peines et des ennuis à s'approcher de lui pour lui en demander le soulagement? Voulez-vous retirer de la communion un profit, si léger soit-il, pour votre âme, faire un pas qui vous rapproche du ciel?...

Si telles sont vos pensées, — et les pensées d'une chrétienne sont celles-là, — vous avez l'intention droite, et vous pouvez sans crainte vous approcher de l'Eucharistie. Avec le centurion vous direz : « Seigneur, je ne suis pas digne », mais avec le prêtre vous ajouterez : « Une seule parole de vous, et mon âme sera guérie! »

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile du IIIe dimanche après l'Epiphanie 241

I. Explication de l'Evangile 242

II. *Dogme.* Le Miracle 246

Cf. *Objections diverses contre le miracle*, 2e dim. ap. Epiph., t. I, p. 231; 4e dim. ap. Epiph., t. I, p. 279; 4e dim. de Car., t. II, p. 39; Ascension, t. II, p. 255; 20e dim. ap. Pent., t. III. p 318; 24e dim. ap. Pent., t. III, p. 423; — *les Miracles de J.-C., preuve de sa divinité*, 2e dim. d'Av., t. I, p. 54.

III. *Morale.* La Foi (*sa nature, son obligation*)... 249

Cf. *la Foi, ses motifs*, 5e dim. ap. Pâq., t. II p. 225; — *la Science et la foi*, Epiph., t. I, p. 183; *les Tentations contre la foi, Epiph.*, t. I, p. 188; — *les Péchés contre la foi*, 1er dim. ap. Pâq., t. II, p 129.

IV. *Grâce.* Les Sacramentaux 252

V. *Apologétique.* L'Eglise et l'esclavage 255

VI. *Avis aux enfants.* L'humilité 258

Cf. *même sujet*, 3e dim. Av., t. I, p. 81; 4e dim. de Car., t. II, p. 46; — *l'Orgueil*, 10e dim. ap. Pent., t. III, p. 81; — *la fausse Humilité*, 10e dim. ap. Pent., t. III, p. 94.

VII. *Avis aux jeunes gens.* Le Péché est une lèpre 260

Cf. *le Péché mortel.* 13e dim. ap. Pent., t. III p. 153.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* La communion fréquente 262

Cf. *la Communion*, 6e dim. ap. l'Epiph., t. I, p. 324; — *les Dispositions à la communion*, 16e dim. ap. Pent., t. III, p. 223; — *la Communion fréquente*, 2e dim. ap. Pent., t. II, p. 372.

Autres sujets :

IX. Le Ciel et l'Enfer. — Tous deux sont annoncés ici, le *ciel* sous la figure d'un *festin*, l'*enfer*, par les *ténèbres extérieures*..

X. Les devoirs des maîtres. — Exemple du centurion, qui se préoccupe de la santé de son serviteur, qui prie pour lui...

IV[e] DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

La Tempête apaisée

En ce temps-là, Jésus monta dans une barque, et
es disciples l'accompagnèrent.
Tout à coup une grande tempête s'éleva sur la
er, si bien que la barque était couverte par les
ts.
Or Jésus dormait. Ses disciples s'approchèrent
nc de lui et le réveillèrent, en disant :
« — Seigneur, sauvez-nous! nous périssons! »
Jésus leur dit :
« — Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de
i? »
Alors il se leva et se mit à commander aux vents
à la mer : et il se fit un grand calme.
Et ces hommes, pleins d'admiration, disaient :
« — Quel est donc celui-ci, pour que les vents et la
er lui obéissent! »

(Matthieu, VIII, 23-27. — Passages parallèles: Marc, IV, 36-40; Luc, XI, 22-25.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Voilà un miracle plus imposant encore que ceux
nt le récit a fait l'objet de nos réflexions dimen-

che dernier. Quoi de plus grand, de plus imposant que la mer? Quoi de plus terrible aussi lorsqu'elle est courroucée et que la tempête l'agite?... Et tout cela est calmé tout d'un coup, sur un mot ou un geste de Notre-Seigneur!...

Reprenons ce *récit*, et tirons-en quelques *leçons*.

I. *Récit du miracle.* — C'était la deuxième année de la vie publique de Notre-Seigneur, au cours de sa mission autour du lac de Génésareth. Capharnaüm, où l'Evangile nous transportait dimanche dernier, est sur les bords de ce lac. Au cours du voyage qu'y fit Notre-Seigneur, il prêcha souvent sur les bords du lac, à l'usage du peuple nombreux qui s'y trouvait et qui y gagnait sa vie par la pêche : vous savez d'ailleurs que saint Pierre et d'autres apôtres faisaient partie de ces pêcheurs.

Pour instruire le peuple, Jésus montait dans la barque de saint Pierre et s'éloignait un peu du rivage : ainsi on pouvait mieux le voir. C'est de la barque de Pierre qu'il donna les paraboles que nous allons bientôt avoir à expliquer.

A la fin de ces journées de mission, Jésus était fatigué. Un soir donc, monté dans la barque de Pierre avec quelques disciples, il demanda que l'on s'éloignât du rivage, et sur le lac, la tête appuyée sur un coussin, il se mit à dormir.

Mais ce lac est une véritable petite mer, de vingt kilomètres du nord au sud, et de dix kilomètres de l'est à l'ouest. Comme sur la mer, sur ses eaux se déchaînent parfois, et à l'improviste, de véritables tempêtes, à cause du vent qui s'engouffre entre les montagnes comme dans un couloir.

Ce fut précisément ce qui arriva ce soir-là sur la

mer de Galilée », autre nom du « lac de Tibé-
ade ». « Tout à coup une grande tempête s'éleva
r la mer, si bien que la barque était couverte par
s flots. »

La présence de Jésus aurait dû rassurer les disci-
es. Mais non : Jésus est là, c'est vrai, mais il dort.
eur foi est encore insuffisamment formée; ils ne
vent pas assez, ou ils oublient trop, que si l'huma-
ité de Jésus a accepté toutes nos infirmités excepté
péché, sa divinité est là aussi, et qu'elle ne dort
as. En un mot, leur confiance est en défaut. Re-
arquez ce mélange de bien et de mal. « Seigneur,
uvez-nous, nous périssons! » Tel est le cri qu'ils
nt entendre et qui montre bien qu'ils ont foi en
puissance, puisqu'ils l'invoquent même contre la
apête. Mais ils réveillent le Maître, ils lui repro-
ant même de dormir, car l'un d'eux lui dit :
Maître, vous est-il donc indifférent que nous péris-
ons! » C'est saint Marc qui nous rapporte cette pa-
le. Comme si les disciples, tout en croyant à la
uissance de Jésus, avaient eu la conviction qu'il
était puissant qu'à condition de ne pas dormir!

Aussi méritent-ils le reproche du Maître : « Hom-
es de peu de foi, pourquoi craignez-vous ainsi? »
Remarquez la manière d'agir et ce que j'oserai
peler la « tactique » de Notre-Seigneur : il n'ac-
de des miracles qu'à la foi; or, en cette circons-
ce, la foi des apôtres est insuffisante. Avant donc
faire le miracle sollicité, et malgré l'urgence, il
mence par solliciter la foi de ses disciples. Son
roche les fait revenir au calme, à la foi, à l'es-
rance : désormais Jésus pourra les exaucer. Il se
ve, il dit aux flots : « Taisez-vous! silence! » Et

tout d'un coup, en une seconde, non seulement le vent s'apaise, mais les flots, qui ordinairement sont très lents à se calmer, reprennent leur allure la plus paisible : « il s'était fait un grand calme », et la surface de la mer était devenue lisse comme un miroir.

Ce prodige frappa les témoins d'admiration. Les disciples en furent d'autant plus frappés, que cette fois ils n'étaient pas seulement les spectateurs du prodige : ils en étaient aussi les bénéficiaires. Aussi se disaient-ils l'un à l'autre : « Quel est donc celui-ci, pour que les vents et la mer lui obéissent! »

II. *Enseignements du miracle.* — Les Pères de l'Eglise ont souvent comparé à cette barque agitée sur les flots, soit *l'Eglise* elle-même, soit chacune de nos *âmes*.

a) *L'Eglise.* — Vous avez sûrement entendu plus d'une fois cette expression : « la barque de Pierre », employée pour désigner l'Eglise. Cette métaphore a pour premier auteur Jésus-Christ, qui a dit à saint Pierre : « Tu seras pêcheur d'hommes »; or la barque de Pierre lui servait précisément à pêcher.

Il nous est donc loisible de voir dans la tempête apaisée, non seulement un miracle fait en faveur des disciples, mais une figure de ce que serait l'Eglise, la grande entreprise de pêche des âmes voulue et instituée par Jésus-Christ lui-même.

Cette barque, c'est Pierre qui en est le pilote : Pierre, c'est-à-dire le pape. Pierre n'est pas seul à conduire la barque, il a des aides, mais auxquels il commande : nous savons qu'il n'était pas seul dans la barque; ainsi le Pape est assisté par le collège des Evêques.

Jésus était dans la barque, mais il dormait. Jésus est dans la barque de l'Eglise, mais il y est invisiblement, laissant la direction au chef visible de l'Eglise, qu'il se borne à assister.

Que la barque de l'Eglise ait à subir de violentes tempêtes, il suffit de lire son histoire pour en être convaincu. Mais les flots ont eu beau l'assaillir, ils ne l'ont jamais engloutie et ne l'engloutiront jamais, parce que Jésus est avec elle. Etre dans la barque de Pierre, c'est naviguer à coup sûr.

b) *Les âmes.* — Chacune de nos âmes peut être aussi comparée à un esquif. La mer sur laquelle navigue notre barque, c'est le monde; le port vers lequel elle vogue, c'est le ciel; les tempêtes qui l'assaillent, ce sont les tentations, soufflées par des vents violents qui viennent de l'enfer ou du monde.

Arriverons-nous au port? Oui, si nous naviguons avec Jésus; oui, si Jésus est dans notre barque. Et comment peut-il y être? Par sa grâce. Avec lui nous n'avons rien à craindre, rien ne peut nous faire sombrer; sans lui nous avons tout à redouter.

Parfois, même au moment de grands dangers, il peut nous sembler que Jésus est endormi; nous avons l'impression d'être *seuls*... Ce n'est qu'une impression, trompeuse comme beaucoup d'autres. « Où donc étiez-vous, Jésus? » demandait sainte Thérèse après une horrible tentation où elle avait ressenti cette impression de délaissement. Et Jésus de lui répondre : « J'étais au milieu de ton cœur, je ne t'ai pas quittée un instant. » Il agit de même envers nous : il ne quitte notre barque que si nous l'en chassons par le péché... Mais alors, hâtons-nous de le rappeler, si nous ne voulons pas périr!

II. — Dogme. — « *Hors de l'Eglise pas de salut.* »

Depuis que l'Eglise existe elle a été comparée à une barque, à la barque de Pierre. Ceux qui y sont se trouvent sous la protection de Notre-Seigneur, qui y est présent, mais qui semble dormir, laissant le soin de gouverner la barque à Pierre et à ses compagnons, c'est-à-dire au Pape et aux Evêques.

La barque est assaillie par de continuelles tempêtes, mais elle ne peut sombrer. Heureux donc ceux qui y ont trouvé un abri. Quant aux autres, ils sont les victimes de la tempête, et le salut n'est pas pour eux : « Hors l'Eglise pas de salut ».

Ces derniers mots sont devenus une maxime. On les répète souvent, — et l'on a raison de les répéter, puisqu'ils sont un avertissement grave, et une définition vraie.

Mais encore faut-il les comprendre. Faute d'en avoir une notion suffisamment exacte, quelques catholiques s'imaginent que tous les protestants, les israélites, les infidèles, seront en masse exclus du ciel. Nous verrons qu'ils se trompent ; mais encore faut-il leur expliquer comment doit être interprétée la maxime qui, pour des esprits inattentifs, semble leur donner raison : *Hors de l'Eglise pas de salut.*

Disons d'abord le *sens exact* de cette maxime. Nous en tirerons ensuite quelques *conséquences*.

I. *Sens de la maxime.* — Cette maxime est condensée, comme toutes les maximes. Son énoncé complet serait celui-ci : « Celui qui meurt par sa faute *hors de l'Eglise* n'a *pas de salut à attendre.* »

Je dis « celui qui meurt » et non « celui qui vit ».

parce que c'est la mort qui décide de l'éternité; mais aussi n'oublions pas que, en règle générale, c'est la vie qui décide de la mort!

Je dis : « celui qui meurt hors de l'Eglise « *par « sa faute* ». Dieu, en effet, ne nous punira pas pour des fautes que nous n'avons pas commises. Or il est un fait certain : c'est que, parmi les âmes qui appartiennent à l'hérésie, au schisme, même à l' « infidélité », il en est beaucoup qui sont dans la bonne foi. Tel protestant, né de parents protestants, élevé dans la religion protestante, n'a jamais eu le moindre doute sur la vérité de la religion à laquelle il appartient : sa *bonne foi* est entière. Supposons que sa *bonne volonté* le soit également, c'est-à-dire qu'il observe les devoirs que lui impose sa religion tels qu'il les connaît, et qu'il soit disposé à toujours faire son devoir tel qu'il le connaîtra. Ce n'est pas là une hypothèse inadmissible : un des plus célèbres convertis du dix-neuvième siècle, le cardinal Newman, qui pendant de longues années avait appartenu à l'anglicanisme, a pu écrire qu'il n'avait jamais « péché contre la lumière », et son cas est bien loin d'être unique. Des âmes de cette sorte seront-elles perdues?... Comment pourraient-elles l'être puisqu'elles ne sont pas coupables?

Ceux pour qui il n'y a point de salut, ce sont ceux qui, sachant que l'Eglise possède la vérité, se refusent à y rentrer; — ce sont ceux qui, ayant du moins des doutes sérieux à cet égard, négligent à dessein de les éclaircir, de peur d'être obligés à rétracter leurs erreurs; — ce sont ceux qui abandonnent l'Eglise après l'avoir servie; — ce sont ceux, en un mot, qui *par leur* faute sont hors de l'Eglise : pour eux,

non certes, s'ils meurent ainsi, il n'y a pas de salut, car Dieu ne peut les regarder que comme des traîtres ou des déserteurs.

II. *Conséquences de la maxime.* — *a*) La première conséquence à tirer de ce que nous venons de dire, c'est que ceux qui, *de bonne foi*, sont en dehors de l'Eglise, lui appartiennent néanmoins d'une certaine manière, puisqu'ils peuvent être sauvés et que « hors de l'Eglise il n'y a pas de salut. »

Et de fait, ils appartiennent à son *âme*, c'est-à-dire qu'ils lui sont fidèles par l'intention droite qui les anime et les dirige. Ils appartiennent même à son *corps* par le désir, puisque, s'ils savaient que là est la vérité, ils iraient certainement à l'Eglise.

b) Autre conséquence. Bien que ces âmes soient sur la voie du salut, le salut leur est plus difficile qu'à nous. Elles n'ont pas, en effet, à leur disposition, les grâces que nous avons nous-mêmes et que nous assurent les sacrements. Elles ne reçoivent pas le « Pain des forts » dans la sainte Eucharistie ; elles ne reçoivent pas l'absolution de leurs fautes, et le pardon de leurs fautes graves ne peut leur être accordé qu'au moyen de la contrition *parfaite*.

c) Aussi, devons-nous prier pour ces âmes. Elles sont vraiment dignes d'intérêt. Nous pourrions être à leur place, privés du secours des sacrements!

Puisque Dieu a fait pour nous plus que pour tant d'autres, ayons du moins pitié de ces *autres*. Prions Dieu qu'il leur envoie des missionnaires; prions-le de les éclairer sur leur état et de les ramener au sein de l'Eglise catholique. Ainsi nous satisferons le grand désir de Notre-Seigneur, toujours à la recherche de ses brebis égarés.

III. — MORALE. — *Nos refuges dans l'épreuve.*

L'Evangile d'aujourd'hui nous montre Jésus cherchant un refuge sur la *mer*. « Un refuge », ai-je dit, mais contre des amis : contre la foule qui, enthousiaste de le voir et de l'entendre, ne lui laissait aucun répit, ne lui permettait aucun repos.

Dans d'autres circonstances, et dans d'autres épreuves, nous voyons Jésus chercher son refuge au *désert*. D'autres fois encore c'est sur une *montagne*, où il passe la nuit en prière.

Nous aussi, nous avons nos épreuves. Tantôt ce sont les choses qui nous les infligent, tantôt ce sont les hommes. Mais contre elles aussi nous avons nos refuges ; et ce sont les mêmes auxquels recourait Notre-Seigneur, — ou plutôt ils peuvent lui être assimilés — : la mer, le désert, la montagne.

1. *La mer.* — On ne peut entreprendre un voyage sans éprouver la sensation du « risque à courir » ; mais, lorsqu'on s'embarque sur mer, ce sentiment est bien plus vif encore. On sait que, durant de longs jours, on ne sera séparé de la mort que par une planche, et que le progrès humain a consisté principalement à remplacer la vieille planche de bois par une planche de fer. Ce détail ne suffit pas à nous rassurer : plus que jamais nous nous sentons à la merci de Dieu, et tel qui depuis longtemps n'a pas prié, se ressouvient de le faire au début d'un voyage sur l'Océan.

Somme toute, sur la mer on est plus porté que sur terre à s'abandonner à Dieu, à se soumettre à sa volonté, à se sentir sous sa dépendance,

Tel sera notre premier refuge dans les épreuves. Elles nous feront sentir que nous sommes dans la main de Dieu, et docilement, filialement, nous laisserons cette main nous diriger. Cette pratique, qui sera notre premier « refuge », s'appelle la *soumission à la volonté de Dieu.*

II. *Le désert.* — Plus d'une fois nous voyons Jésus chercher un refuge au désert, contre les ovations importunes ou les tentatives criminelles. Dans les épreuves, cherchons, nous aussi, un refuge au *désert...*

Qu'est-ce à dire? Je veux dire : cherchons refuge et asile dans notre *conscience.*

Pourquoi comparer la conscience au désert? Parce que nul homme n'y peut pénétrer et que nous y sommes seuls; ne disons-nous pas : « le secret de la conscience? »

Or ce « désert » de la *conscience* nous sera un refuge, parce que nous y pourrons juger si nous avons mérité, ou non, les épreuves qui nous font souffrir. Si elles nous viennent des hommes, nous pourrons savoir, — notre conscience nous le dira, — si notre conduite à l'égard de nos semblables appelait leur conduite envers nous. Si l'épreuve nous vient de Dieu, notre conscience nous montrera que nous sommes débiteurs envers sa justice, et cette vue nous inspirera la patience.

Et puis, dans notre conscience nous trouverons Dieu, car si elle est fermée aux hommes elle n'en est que plus ouverte à Dieu : et qui a Dieu avec lui ne peut se croire complètement malheureux!...

III. *La montagne.* — Le dernier refuge de Notre-Seigneur, ce fut la montagne. Et nous aussi, lorsque

l'épreuve nous attaque, allons à la *montagne*... c'est-à-dire, rapprochons-nous du ciel, tout au moins regardons en haut : « J'ai levé les yeux vers les montagnes, chante le Psalmiste, car c'est d'elles que me viendra le secours. »

En d'autres termes et sans métaphores, au milieu des épreuves cherchons notre consolation dans l'*espérance*. Levons les yeux vers le ciel : là réside Celui qui nous a promis de ne pas nous abandonner. Marchons vers le ciel : le ciel est en haut, nous ne pouvons donc y arriver que par un chemin de montagne : gravissons-le.

D'ailleurs, n'oublions pas que Dieu ne nous a pas seulement promis le ciel, si nous savons le mériter : il nous a promis son secours dès notre séjour ici-bas. *Montons* vers lui, par la prière, pour le lui demander. La prière, vous le savez, est une *élévation* de l'âme vers Dieu.

Voilà pourquoi, bien souvent, Jésus allait sur la montagne lorsqu'il voulait prier longuement. Ce fut sur la montagne du Thabor, et tandis qu'il priait, qu'il fut transfiguré. Ce fut à la montagne des Oliviers qu'il alla avec ses apôtres, pour se préparer par la prière aux souffrances de sa passion.

La prière produira sur nous un effet analogue : elle transfigurera nos épreuves, en nous les faisant voir sous un jour plus surnaturel et plus vrai, en nous montrant leur rôle bienfaisant, qui est de nous préparer aux récompenses du ciel, en les changeant pour nous en monnaie divine avec laquelle nous paierons un jour notre part de paradis.

IV. — Grace. — *La Prière dans les dangers.*

I. *De la prière* à Dieu *dans les dangers.* — « Il faut toujours prier, » a dit Notre-Seigneur, et saint Paul nous recommande de « prier sans cesse ».

Ce précepte ne peut être rempli à la lettre, mais il faut l'entendre de la prière fréquente, assez fréquente pour que tous nos instants soient sous l'influence de la prière : en ce sens, on prie toujours, et saint Bonaventure dit fort bien : « C'est prier toujours que de prier souvent. »

Mais quand devons-nous réellement prier? A cette question répond le catéchisme, et parmi les circonstances où il affirme que la prière s'impose, il en est une qu'il est à propos de signaler aujourd'hui : *il faut prier dans les dangers.*

C'est ce que font les disciples : la tempête s'est élevée, furieuse et menaçante; la barque menace de s'engloutir et d'engloutir ceux qu'elle porte : aussitôt les disciples se mettent à invoquer Jésus : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! »

A l'exemple de ces disciples, nous devons prier Dieu dans les dangers : et le danger est double, car il peut menacer le corps et l'âme.

a) Quand il y a *danger pour le corps*, nous devons prier. Sans doute, il nous faut suivre les règles de la prudence, prendre les précautions qu'elle dicte ou chercher les refuges qu'elle indique. Mais en définitive c'est Dieu qui est le grand maître, et rien ne nous sert de mettre les choses pour nous, si nous n'y mettons pas Dieu tout d'abord. Or, on ne met Dieu avec soi que par la prière.

En conséquence, dans une *maladie*, il faut recourir au médecin, mais il ne faut pas oublier d'appeler au chevet du malade « le docteur Dieu », qui seul peut guérir. Dans un *voyage*, il faut se conformer aux règles établies pour la sécurité des voyageurs, mais il faut invoquer Dieu qui seul nous mènera sains et saufs au terme de notre route. Voilà pourquoi l'on peut voir, en chemin de fer, au moment où le train s'ébranle, des voyageurs faire le signe de la croix : ils se mettent sous la protection et sous la sauvegarde de Jésus.

b) Quand il y a *danger pour l'âme*, nous devons prier. Or il y a danger au moment de la *tentation*, puisque celle-ci est un combat que nous livre le démon : vouloir sans prier triompher de la tentation, c'est prétendre se battre et triompher sans armes.

Il y a encore danger pour l'âme dans les jours et les heures qui précèdent immédiatement la *mort*. C'est alors, en effet, que le démon redouble ses attaques. Voilà pourquoi l'Eglise nous entoure de prières, en ces moments suprêmes : il n'y a rien de plus beau, ni de plus long peut-être, parmi toutes les prières de l'Eglise, que celles qu'elle consacre aux agonisants.

II. *De la prière* aux saints *dans les dangers*. — Dans les dangers, comme en toute autre circonstance, on peut aussi invoquer Dieu par l'intermédiaire de ses saints. Je n'ai pas à justifier ici l'invocation aux saints, je n'en parle que pour signaler la pratique de nombreux fidèles, qui, contre tel danger déterminé, dans telle nécessité donnée, invoquent tel saint de préférence à d'autres : saint Hubert contre la rage, saint Roch contre la peste, saint

Antoine de Padoue pour retrouver tel objet égaré, saint Expédit dans tel cas urgent, etc. Ont-ils tort? ont-ils raison?

Tout d'abord, il faut écarter de cette pratique toute exagération superstitieuse. Il n'y a pas de sacrement des objets perdus, pas plus qu'il n'y a de sacrement contre la rage. Il ne faut donc pas croire à l'infaillibilité de telle invocation, comme on peut et doit croire à l'infaillible effet du baptême.

Mais, cette réserve faite, nous pouvons croire qu'il y a des saints *spécialistes*, c'est-à-dire que Dieu écoute plus favorablement dans tel cas déterminé, soit en souvenir d'un acte de dévoûment héroïque accompli par eux pendant leur vie, soit même, tout simplement, parce que la confiance des fidèles les a chargés de présenter à Dieu leurs requêtes dans tels cas de préférence aux autres. Parfois, cette confiance des fidèles aura eu une origine bizarre, un jeu de mots peut-être. Mais il n'en est pas moins vrai que le saint aura été prié, qu'il aura offert à Dieu les prières à lui adressées, qu'il aura obtenu des grâces, que ce fait aura redoublé la confiance des fidèles : ainsi établie, une dévotion particulière peut conquérir une légitimité que peut-être elle n'avait pas tout d'abord. Et c'est bien, puisque la popularité du saint tourne à la gloire de Dieu.

N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il est une sainte dont le crédit est tel auprès de Dieu, qu'on peut la considérer comme *spécialiste* de toutes les grâces à obtenir du ciel. Vous l'avez deviné, c'est Marie. Elle a défendu Jésus « en danger ». N'hésitons pas, dans nos propres dangers, à recourir à elle avec confiance !

. — APOLOGÉTIQUE. — *Les miracles « nerveux »*.

Un des grands arguments opposés par les incré-ules au miracle est celui-ci : « Jésus-Christ a opéré e nombreuses guérisons, dites-vous; mais cela n'a en d'impossible à l'homme. Voyez plutôt les phé-omènes merveilleux opérés à l'aide de la suggestion. gissez sur les nerfs d'un malade, faites-lui croire u'il est guéri, et il l'est. » On dit cela avec une nperturbable sérénité, et puis l'on se détourne, royant avoir résolu la question du surnaturel et à mais démoli le miracle.

Pour voir à quel point cette difficulté est puérile, suffit de l'appliquer aux miracles de Jésus-Christ: ar enfin, ce sont eux tout d'abord qui prouvent la ivinité du christianisme. L'objection que j'ai rap-ortée peut paraître impressionnante, au premier bord, quand on l'oppose aux miracles de Lourdes, arce qu'à Lourdes les miracles ne consistent qu'en uérisons. Mais quand il s'agit des miracles du hrist, elle apparaît dans toute sa puérilité.

En effet, les miracles racontés dans l'Evangile ont té opérés, les uns sur des *hommes*, les autres sur es *objets inanimés*. Examinons-les, les uns et les utres.

1. *Miracles sur des hommes.* — Reconnaissons d'a-ord ce qui est vrai : oui, il est certaines maladies erveuses qui peuvent être guéries subitement, sous ne influence purement naturelle. Dans ces cas, les rganes du corps existent, mais ils ne fonctionnent as : c'est une machine prête à marcher, mais qui e marche pas parce que manque tel courant; dès

que le courant est rétabli, la machine se remet en route.

Ainsi en est-il pour le corps, dans certaines maladies de nature purement nerveuse. Lorsqu'alors intervient la guérison, on ne peut affirmer qu'elle soit miraculeuse, — et de fait l'Eglise n'invoque pas, dans les procès de canonisation des saints, les guérisons de ce genre.

Mais presque aucun des malades guéris par Notre-Seigneur n'était atteint de maladies où la suggestion pût faire quelque chose. La cécité, l'hydropisie, la lèpre sont-elles des maladies nerveuses? A-t-on jamais guéri, ou même essayé de guérir, un lépreux par la persuasion? Et un aveugle-né? et un sourd-muet de naissance?

Bien plus, Jésus a ressuscité des morts. La mort est-elle aussi une maladie nerveuse? et a-t-on jamais réussi à ressusciter quelqu'un par la persuasion, la suggestion ou l'hypnotisme?

Vous voyez avec quelle puérilité, — pour ne pas employer de terme plus sévère, — agissent les incrédules qui refusent d'étudier la résurrection de Lazare et d'y voir un miracle, sous prétexte que, par l'hypnotisme, on a pu calmer des névralgies!

II. *Miracles sur des choses.* — Mais voici toute une catégorie de miracles, au sujet desquels il est encore plus difficile de recourir à l'hypothèse de la suggestion et à l'empire de la volonté sur le système nerveux.

Ce sont les miracles opérés par Jésus-Christ sur des objets inanimés.

L'Evangile d'aujourd'hui nous raconte un miracle de cette sorte, et c'est précisément ce qui nous a

menés à parler de ce sujet. Il ne s'agit pas de sa-
oir ici si Jésus pouvait suggestionner ses disciples;
s'agit de savoir si un homme peut hypnotiser la
er, et la calmer par je ne sais quelles passes ma-
nétiques.

Or les miracles de cette sorte sont assez nombreux
ans l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dès sa
aissance, c'est une étoile miraculeuse qui paraît en
rient et amène les Mages en Judée. Et le premier
iracle opéré directement par Jésus-Christ, au début
sa vie publique, est aussi un miracle sur la na-
re : l'eau est changée en vin. Plus tard, ce sont
core les eaux qui deviennent solides sous les pas
Jésus. C'est un figuier qui se dessèche parce qu'il
maudit. Ce sont cinq petits pains qui, à la parole
Christ, sont multipliés de manière à nourrir cinq
ille hommes et à laisser beaucoup plus de débris
pain, après le repas, qu'il n'y avait de pain au
but.

Enfin, pour ne pas prolonger cette énumération,
sont les ténèbres qui se répandent sur le pays à
eure même où Jésus rend le dernier soupir.

Je vous le demande en terminant comme je le
mandais en commençant, que vient faire ici
ypnose? Peut-elle quelque chose sur l'eau, sur le
, sur le pain, sur les étoiles, sur l'état de l'atmos
ère?... Peut-elle, même quand il s'agit d'hommes,
ut-elle quelque chose sur des organes détruits?
s adversaires ne s'aperçoivent même pas que,
ur ôter à Dieu le miracle, ils l'attribuent à la
ggestion!... Nous aimons mieux, n'est-il pas vrai,
er le bon Dieu que l'hypnose!

VI. — Avis aux Enfants

La sanctification du sommeil.

Au milieu de la tempête, « Jésus dormait. » C'est la seule fois que l'Evangile nous parle du sommeil de Jésus. Le divin Maître a voulu sur terre avoir toutes nos infirmités, excepté le péché. Comme nous, il ressentait la fatigue et le besoin quotidien de dormir. Parfois, il en triomphait pour passer toute la nuit à prier; mais ordinairement il obéissait comme nous à la loi du sommeil.

Par là Jésus a béni le sommeil; nous aussi, faisons-en une chose bonne : sanctifions le sommeil; *pourquoi? comment?* Deux questions à résoudre.

I. *Pourquoi faut-il sanctifier le sommeil?* — *a*) Tout d'abord, parce qu'il occupe matériellement une *grande place* dans notre existence, dont il remplit le tiers ou tout au moins le quart : sanctifier le sommeil, c'est donc déjà sanctifier un quart ou un tiers de notre vie.

b) Et puis, le sommeil est pour nous un état de complète impuissance, où nous sommes *sans défense* contre les dangers qui peuvent survenir : en plein jour, on peut les voir se produire, on peut fuir devant le péril; pendant le sommeil il n'en est plus de même. Il faut donc faire de ce temps un temps plus saint, où nous serons plus complètement sous la sauvegarde divine : l'*abandon* à Dieu se comprend encore mieux la nuit que le jour.

c) Enfin, le sommeil est *l'image de la mort*... et parfois il en est le prélude. Il nous apporte donc,

n petit, les exhortations, les réflexions, les méditaions que suggère l'approche de la mort : il nous nvite à nous sanctifier.

II. *Comment faut-il sanctifier le sommeil?* — Le oyen le plus efficace de sanctifier le sommeil, c'est 'y préluder par une fervente prière. On vous a xhorté bien souvent à la prière du soir, vous avez habitude de la faire, je ne vous y exhorterai donc oint; mais je vous donnerai quelques conseils desnés à rendre cette prière véritablement *sanctifiante*.

a) Faites votre prière *à genoux*, dans l'attitude du ecueillement. Il est des enfants qui la font en se éshabillant, qui récitent *Notre Père* en délaçant une ottine, *Je vous salue Marie* en défaisant l'autre, et insi de suite, de manière que leur prière se termine même temps que leur toilette de nuit. Est-ce une rière?

b) Dites à Dieu, dans votre prière, que vous allez ormir *pour lui obéir* et, comme il est dit dans le exte même de la prière, « pour réparer vos forces *fin de le mieux servir* ». Saint Paul nous recomande de tout faire pour la gloire de Dieu; en faiant à Dieu, comme je viens de le dire, l'offrande de otre sommeil, vous dormirez vraiment « pour Dieu ».

c) Enfin, recherchez les fautes de votre journée faites-en un *acte* sincère *de contrition*, aussi généreux et aussi parfait qu'il vous sera possible. La ormule qui se trouve dans les catéchismes et que us devez savoir par cœur est un acte de contrition arfaite : si, en la récitant, vous pensez à ce que us dites et si vous pensez ce que vous dites, vous rez déjà le pardon de Dieu, et vous serez prêts our le ciel.

VII. — Avis aux Jeunes Gens

Les tentations, « tempêtes » de l'âme.

On parle souvent des « tempêtes de la vie ». Il y a les tempêtes sociales, qui secouent toute une nation, — des tempêtes « mondiales », comme celle de la grande guerre de 1914, — des tempêtes familiales, — mais aussi des tempêtes individuelles, et de celles-ci les plus terribles sont celles qui se livrent dans la conscience, lorsqu'elle est secouée par la *tentation.*

L'âme agitée par la tentation ressemble à la barque secouée par l'ouragan. Demandons à l'Evangile d'aujourd'hui quelques indications sur la manière de lutter contre cette tempête de l'âme. Je vous indiquerai trois moyens : la *prudence*, la *résistance*, la *prière.*

I. *La prudence.* — Quand la tempête menace, les pêcheurs ne lancent pas leur barque sur les flots. L'Evangile nous fait remarquer que la tempête se déchaîna subitement sur la mer de Galilée. Si les signes avant-coureurs s'en étaient manifestés à temps, les disciples ne seraient pas partis, et Jésus ne les y aurait pas invités.

Contre les tentations la *prudence* s'impose. Nous ne devons pas aller au-devant d'elles; qu'elles se présentent à l'improviste, soit, mais nous n'avons pas à les aller chercher, à provoquer la lutte. La tentation n'est pas un péché, mais elle est un danger, et nous n'avons pas à rechercher le danger, quand il n'y a à en attendre aucune utilité pour nous-mêmes ou pour le prochain.

II. *La résistance.* — Dès que la tempête arrive tout l'équipage est sur le pont, se livrant à toutes les manœuvres nécessaires pour enrayer ou diminuer le danger. Les bateliers qui conduisaient Jésus durent faire tout le travail possible pour essayer de résister aux vents, et ce ne fut qu'en dernier ressort qu'ils se décidèrent enfin à tirer le Maître de son sommeil.

Nous devons résister à la tentation. Tantôt il faut lui résister en face et *de front.* Tantôt, au contraire, il sera sage de manœuvrer en retraite, comme le navire qui fuit sous le vent lorsqu'il se sent trop faible pour l'affronter. Question de tactique : si Eve ne s'était pas attardée à causer avec le démon, elle n'eût pas été vaincue.

Il est tout un ordre de tentations qui conseillent ordinairement la « manœuvre arrière » : ce sont celles qui s'attaquent à la sainte pureté. Nous portons ce trésor « dans un vase fragile »; ne l'exposons pas au danger de se rompre. Reculer pour vaincre, c'est aussi une manœuvre.

III. *La prière.* — « Ne nous laissez pas succomber à la tentation », c'est une des demandes du *Pater.* Si nous devons la faire en tout temps, à plus forte raison s'impose-t-elle au milieu même de la tentation!... Faisons comme les disciples, mais avec plus de confiance en Notre-Seigneur afin de ne pas encourir le reproche qu'il leur adresse. Disons-lui : « Sauvez-nous, Seigneur, car sans vous nous péririons. » Mais ajoutons : « Avec vous, nous sommes sûrs de vaincre! Et sous votre paternelle et divine direction, nous ferons tout ce qu'il faudra pour vaincre la tentation, et triompher de la tempête! »

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

La paix de l'âme en état de grâce.

Admirez Jésus : au milieu de cette effroyable tempête, *il dormait.*

Ce sommeil paisible représente le calme de l'âme en état de grâce avec Dieu : *pendant la vie*, et *à la mort*, elle n'a aucune raison de se troubler et de perdre la paix.

I. *Pendant la vie.* — Certes, la vie a ses misères, ses combats, ses déboires. Mais comme on les envisage différemment, selon que l'on est ou non en état de grâce!

Si je suis dans cet état de vie surnaturelle qui me relie à Dieu par les liens d'une étroite amitié, que peuvent sur moi les *tempêtes de la vie?* Je sais qu'en les acceptant avec soumission à la volonté divine, j'acquiers d'incontestables mérites pour le ciel : ce à quoi ne peuvent prétendre les âmes coupables; le même fléau, qui les atteint en même temps que les justes, les trouve incapables de mérite et ce qu'elles endurent dans la vie présente leur demeure inutile pour l'éternité.

De là cette *sérénité* avec laquelle les justes supportent des épreuves devant lesquelles d'autres tremblent, se dérobent, ou même cherchent un refuge trompeur dans la mort.

De là cette *joie* qui est l'apanage des bons : joie pure, joie inaltérable, joie enfantine parfois. Elle est le produit de la tranquillité; elle est la résultante de ces trois assurances : assurance que Dieu ne permet-

ra pas que nous soyons éprouvés au delà de nos orces; assurance que nous pouvons perdre le bon- eur ici-bas sans le vouloir perdre, mais que per- onne ne peut nous enlever le bonheur éternel, que ous-mêmes; assurance qu'après l'épreuve qui finit iendra la récompense qui ne finit pas.

C'est bien l'exécution de la promesse faite par int Paul au nom de Jésus-Christ : « La piété est ile à tout : elle a les promesses de la vie présente t celles de la vie future! »

II. *A l'heure de la mort.* — Heure importante que elle-là! Heure pour laquelle tous les jours nous invo- uons le secours d'en haut : « Priez pour nous, naintenant et *à l'heure de notre mort!* »

Cette heure-là est bien l'heure de la tempête!... t notre pauvre barque y est terriblement secouée ar les flots!... D'un côté, le vent de la maladie s'at- aque au corps, il essaie de le séparer de l'âme, de ompre l'homme en deux, comme le vent de la tem- ête s'efforce de rompre en deux la mâture de la arque.

D'un autre côté, le vent de l'enfer s'attaque à âme. Le démon sent que c'est le dernier combat, lutte décisive, et il redouble ses coups, il « engage utes ses réserves ».

Heure effroyable pour la conscience chargée de u es!... Quant au juste, il peut, à l'image de son a tre, dormir tranquille. Pourquoi craindrait-il à pensée de se trouver bientôt devant Celui qu'il a vi ici-bas? Il est sûr que bientôt la tempête s'apai- ra, le laissant sain et sauf, et il murmure le mot 'un saint : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de ourir.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DU IV^e^ DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE..... 265

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 265

II. *Dogme.* « HORS DE L'EGLISE PAS DE SALUT »..... 270

Cf. *Faut-il travailler à la conversion des infidèles?* 2^e^ dim. ap. Pâq. t. II, p. 159.

III. *Morale.* NOS REFUGES DANS L'ÉPREUVE 273

IV. *Grâce.* LA PRIÈRE DANS LES DANGERS 276

V. *Apologétiques.* LES MIRACLES « NERVEUX » ... 279

Cf. *le Miracle*, 3^e^ dim. ap. Epiph.. t. I, p. 246; — *Objections diverses contre les miracles*, 2^e^ dim. ap. Epiph., t. I, p. 231; 4^e^ dim. de Car., t. II, p. 39; Ascension, t.. II, p. 255; 20^e^ dim. ap. Pent., t. III, p. 318; 24^e^ dim. ap. Pent.. t. III, p. 423; — *les Miracles de J.-C., preuve de sa divinité*, 2^e^ dim. d'Av., t. I, p. 54.

VI. *Avis aux enfants.* LA SANCTIFICATION DU SOMMEIL 282

Cf. *les Prières du matin et du soir*, dim. dans l'Oct. de Noël, t. I, p. 156.

VII. *Avis aux jeunes gens.* LES TENTATIONS, « TEMPÊTES DE L'AME » 284

Cf. *les Tentations des enfants de Dieu*, 1^re^ dim. de Car., t. I, p. 430.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* LA PAIX DE L'AME EN ÉTAT DE GRACE 286

Cf. *la Vie surnaturelle : ses joies*, 3^e^ dim. ap. Pâq., t. II, p. 180; — *la Grâce habituelle*, Pentecôte, t. II, p. 300.

Autres sujets :

IX. LES DEUX NATURES EN J.-C. « Quel est celui-ci? » C'est un homme : il dort, fatigué. — C'est un Dieu : il commande en maître à la nature.

X. LES SOMMEILS DE LA PROVIDENCE. Dieu parfois semble dormir, et le mal en profite pour imposer sa tyrannie. Mais, le moment venu, la Providence se dresse et remet tout dans l'ordre.

V^e^ DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Parabole du bon grain et de l'ivraie

En ce temps-là, Jésus proposa cette parabole au euple qui le suivait en foule :

Le royaume des cieux est semblable à un homme ui sème du bon grain dans son champ. Mais, pen- ant que tous dormaient, son ennemi vint, sema de vraie au milieu du blé, et s'en alla. Lorsque l'herbe it poussé et produit des épis, l'ivraie parut aussi. t les serviteurs du père de famille vinrent le ouver :

« — Maître, lui dirent-ils, n'avez-vous pas semé du on grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il a de l'ivraie?

— C'est, lui dit-il, un ennemi qui a fait cela.

— Voulez-vous, lui dirent ses serviteurs, que nous lions l'arracher?

— Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous déraciniez le blé en même temps. Laissez croître et l'autre jusqu'à l'époque de la moisson, et alors dirai aux moissonneurs : « Tout d'abord, mettez à part l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler; puis amassez le blé dans mon grenier. »

(Matthieu, XIII, 24-30.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Les trois dimanches précédents, nous avons eu à étudier des miracles de Notre-Seigneur; aujourd'hui et les trois dimanches qui vont suivre, ce seront des *paraboles* qui seront proposées à nos réflexions.

Qu'est-ce donc qu'une *parabole?* On appelle ainsi un récit imaginaire, mais qui pourrait être réel, et d'où l'on tire une leçon pour notre conduite.

Les paraboles de Notre-Seigneur ont donc ceci de commun avec les fables que ce sont des récits, et des récits imaginaires; mais elles en diffèrent, parce que, dans les fables, les personnages qui agissent et qui parlent sont ordinairement des plantes ou des animaux, tandis que les paraboles ne mettent en action que des hommes.

Il faut ajouter que la leçon des fables est parfois bien petite, j'allais dire mesquine, tandis que celle des paraboles est toujours très élevée : entre les unes et les autres il y a toute la distance de la terre au ciel.

Pourquoi Notre-Seigneur employa-t-il les paraboles? L'Evangile de dimanche prochain nous invitera à répondre à cette question. Pour aujourd'hui, contentons-nous d'expliquer la parabole de l'ivraie, qui fut donnée par Jésus le jour même où il devait, le soir venu, apaiser d'un mot la tempête. Dans ce récit nous distinguons trois choses : la double *semence*, la *proposition des serviteurs* au père de famille, et la *réponse de celui-ci.*

I. *Les deux semences.* — Le monde est un grand champ où le propriétaire a semé du bon grain. Quel

peut être ce propriétaire, sinon Dieu lui-même? Il y a du bien dans le monde, beaucoup de bien : c'est Dieu qui l'a semé.

Mais il y a aussi du mal. Or le mal ne saurait avoir Dieu pour auteur, puisque Dieu est la sainteté même. Mais Dieu a un ennemi : le démon. Et c'est cet ennemi qui, au milieu du bien, a semé le mal, — ou pour employer la comparaison même de Notre-Seigneur, c'est l'ennemi qui, au milieu du bon grain, a semé l'ivraie.

L'ivraie est une plante nuisible, dont la graine est assez semblable à celle du froment, quoique d'une couleur plus foncée. Il arrive parfois qu'on en sème, par méchanceté, dans un champ de blé; dans ce cas, il est nécessaire de la séparer du bon grain, car, mêlée à la nourriture, elle produirait des vertiges, une sorte d'ivresse, et pourrait aller jusqu'à causer la mort.

Remarquez ces mots : « pendant que tous dormaient ». L'ennemi fait ses mauvais coups en cachette : il profite de notre sommeil, c'est-à-dire de notre inattention, de notre légèreté, de nos négligences. « Veillez », nous dit Notre-Seigneur : nous ne veillerons jamais assez; les ruses de l'ennemi de notre salut sont aussi nombreuses que perfides : si nous ne veillons pas, le mauvais semeur aura tôt fait de nous nuire!

L'ennemi étant venu pendant que tous dormaient, on ne s'aperçut pas tout de suite de sa méchanceté. Ce ne fut que lorsque l'herbe eut grandi et produit des épis, que se manifesta la présence de l'ivraie, et que les serviteurs purent la signaler au maître et lui demander ses instructions.

II. *Proposition des serviteurs.* — Le propriétaire du champ avait des serviteurs qui l'aidaient à la culture. Ainsi Jésus-Christ, pour ensemencer le monde d'Evangile, emploie des serviteurs; ce sont ses ministres, c'est-à-dire les prêtres, mais ce sont aussi les fidèles qui, dans une certaine mesure, peuvent et doivent contribuer à la culture du champ divin, en donnant le bon exemple et le bon conseil.

Etonnés et navrés, les serviteurs vont trouver le maître : « N'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? »

Parmi les serviteurs du Christ, il en est encore aujourd'hui qui s'étonnent de la présence du mal sur la terre. Les uns ne le font que par un sentiment d'amour pour notre Sauveur : « Seigneur ! après tout ce que vous avez fait pour nous, est-il possible qu'il y ait encore des hommes qui ne vous aiment pas? » Les autres le font avec plus d'acrimonie : « Seigneur, comment pouvez-vous permettre aux pécheurs de vivre et de prospérer? » Un peu plus ils lui diraient, comme les apôtres de dimanche dernier : « Mais réveillez-vous donc, Seigneur! »

Les serviteurs du maître du champ avaient un zèle du même genre. « C'est un ennemi qui a fait cela », leur a dit le maître. Et eux, tout de suite : « Voulez-vous que nous allions l'arracher? » Tout de suite les moyens violents, ce qu'on appelle familièrement les grands moyens : ils ne songent qu'à montrer un zèle aussi ardent que tardif, car enfin, s'ils avaient mieux veillé sur le champ, l'ennemi n'aurait pu y venir jeter son ivraie...

III. *Réponse du maître.* — A leur étonnement sans doute, la proposition des serviteurs n'est pas

atifiée par le maître : « Non, dit-il, car en arrachant
'ivraie vous déracineriez le blé en même temps. »
l est plus facile, en effet, de distinguer les bons et
es mauvais épis que de les séparer : les racines des
eux herbes s'entrelacent, en arrachant une tige
'ivraie on s'expose à en déraciner une de froment;
ans compter qu'il faut marcher à travers la planta-
ion, au risque d'écraser quelques tiges de blé.

Que faire donc? Attendre l'époque de la moisson :
uand tout sera fauché, le tri sera facile, et pourra
e faire sans nuire aux bons épis.

Ainsi en est-il du bien et du mal en ce monde
es bons et les méchants vivent ensemble, dans la
ême ville, dans la même maison, dans la même
mille. Comment les séparer? comment leur donner
chacun, dès ici-bas, la part qui leur revient en
stice? Punir le méchant, ne serait-ce pas en même
mps punir les bons dont il partage la vie? Récom-
nser le juste? Le bonheur que Dieu lui accorderait,
récisément à titre de récompense, ne rejaillirait-il
as sur les méchants qui l'entourent peut-être au
ein même de sa famille?...

La solution n'est pas là. Elle est en ceci, que Dieu
tend l'époque de la moisson, c'est-à-dire le jour
u jugement. Alors la séparation complète pourra
re faite par les anges de Dieu. Alors la mauvaise
rbe sera jetée au feu, tandis que la bonne viendra
rnichir la maison du Père de famille. Cela veut dire:
ciel aux bons et l'enfer aux méchants. C'est la sen-
nce divine, elle est irrévocable : à nous de décider,
r notre vie, quelle sera notre éternité.

II. — Dogme. — *L'Enfer.*

Dans la parabole que nous propose aujourd'hui l'Evangile, la bonne herbe représente les justes et l'ivraie symbolise les méchants. Or à l'époque de la moisson, — c'est-à-dire à la fin du monde, — tandis que le blé sera ramassé dans les greniers du père de famille, l'ivraie sera liée pour être jetée au feu : annonce certaine, et certifiée par Jésus-Christ lui-même, que les méchants seront condamnés à l'enfer.

Méditons aujourd'hui cette vérité terrible, l'*enfer*, et posons-nous ces trois questions : *qu'est-ce que l'enfer? — l'enfer existe-t-il sûrement? — quels sont ceux qui vont en enfer?*

I. *Qu'est-ce que l'enfer?* — L'enfer est le lieu du châtiment éternel, où sont les démons et les damnés qui viennent les rejoindre.

Dans l'enfer, les damnés souffrent deux châtiments très durs : d'abord, des *peines sensibles* dont la principale est le feu, feu réel mais plus subtil que celui de la terre puisqu'il fait souffrir des âmes séparées du corps; — puis et surtout, la peine du *dam* ou de la damnation, qui consiste à être séparé de Dieu : de cette peine nous ne pouvons nous faire une idée maintenant; nous savons seulement qu'elle est si cruelle, qu'elle tourmente le damné plus que toute peine sensible : c'est cette peine que Jésus a représentée comme un ver qui ne mourra jamais.

Ce qui augmente encore les deux souffrances dont nous venons de parler, c'est de savoir qu'elles seront sans fin, et que jamais, jamais, celui qui est entré dans l'enfer n'en pourra sortir. Un enfer à terme,

si lointain que fût ce terme, ne serait pas un enfer, mais un purgatoire.

Vous le voyez, je m'abstiens de peintures et de descriptions; je ne vous donne que le strict enseignement de l'Eglise: dans sa brièveté il est terrible.

II. *L'enfer existe-t-il sûrement?* — Enseignement terrible, oui... Mais est-ce un enseignement certain? Hélas! rien n'est plus sûr. De toutes les vérités enseignées par Jésus-Christ, c'est peut-être celle sur laquelle il a le plus souvent insisté : savoir qu'il y a un enfer, en être bien convaincu, est encore le meilleur moyen de l'éviter, tant cette conviction peut nous inspirer d'énergie dans la fuite du péché. Aussi, dans ses paraboles comme dans son enseignement direct, Notre-Seigneur a souvent parlé de l'enfer : « Craignez celui qui, après vous avoir ôté la vie, peut vous précipiter dans l'enfer; — là seront les pleurs et les grincements de dents; — là sera le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas »; — « Allez loin de moi, maudits, au feu éternel. »

« La raison, nous dit-on, répugne à admettre un dogme aussi sévère. » La raison, ici comme ailleurs, doit s'incliner devant la foi. Mais d'ailleurs, ce n'est pas la raison qui répugne, c'est le sentiment, la sensibilité qui, elle, ne raisonne pas. Bien au contraire, si nous réfléchissions, nous comprendrions bien vite que c'est Dieu qui, en tout, doit avoir le dernier mot. Voici un pécheur qui, de parti pris, obstinément et jusqu'au dernier souffle, reste l'ennemi de Dieu : il choisit ce rôle pour toute l'éternité. Si Dieu était obligé d'en faire un jour l'habitant de son ciel, — si même, simplement, il était obligé d'anéantir ce pécheur contrairement à sa nature qui réclame l'im-

mortalité, c'est le pécheur qui, en définitive, triompherait de Dieu. Il n'en peut être ainsi. L'enfer est une nécessité terrible, mais c'est une nécessité.

III. *Quels sont ceux qui vont en enfer?* — Vont en enfer ceux qui meurent en état de péché mortel. Vous savez ce qu'est un péché mortel; c'est une faute grave, par laquelle délibérément on renonce à Dieu, à son amitié, à l'obéissance qui lui est due.

« Eh quoi! nous dit-on quelquefois, l'enfer pour un seul péché mortel!...» Le nombre des péchés graves n'est ici qu'une circonstance secondaire. Le fait essentiel, c'est que le pécheur, même s'il n'a qu'une faute mortelle sur la conscience, a volontairement, par cette faute, renoncé à Dieu, et que, après la mort, il ne rétractera jamais ce renoncement et restera donc éternellement l'ennemi de Dieu. Dès lors, il est le ressortissant de l'enfer.

En fait, d'ailleurs, y a-t-il en enfer de nombreuses âmes qui n'y soient que pour un seul péché mortel?... C'est le secret de Dieu. Mais si l'on essaie, humblement, de le déchiffrer, on en vient à penser que, parmi les damnés, la plupart doivent être coupables de fautes nombreuses. Les bons chrétiens n'abusent pas des approches de la mort pour offenser Dieu; ceux qui meurent en état de péché grave sont donc, en grande majorité, des gens qui ont *vécu* dans le péché, et qui dès lors « ont bu l'iniquité comme de l'eau ». Quant à ceux qui ont vécu dans la grâce et ont attendu l'heure de la mort pour rompre avec Dieu, on n'en voit guère sur terre, il ne doit donc guère s'en rencontrer en enfer.

Quoi qu'il en soit, la loi est là, et elle doit nous décider à fuir à tout prix le péché mortel.

III. — MORALE. — *La Vertu de prudence.*

« Voulez-vous que nous arrachions l'ivraie ? — Non, pas encore, car en même temps vous arracheriez le froment. » Les serviteurs, dans cette proposition, se montraient imprudents; le maître, au contraire, dans sa réponse, fit un acte de *prudence*. Or la prudence est une vertu : vertu *naturelle*, mais dont le chrétien a le devoir et le moyen de faire une vertu *surnaturelle;* — vertu importante, à laquelle se rattachent beaucoup d'autres et qui, pour cela, est appelée *cardinale*, car elle est l'appui d'autres vertus comme les gonds sont les appuis d'une porte.

Deux questions, l'une théorique : *qu'est-ce que la prudence?* — l'autre pratique : *que faire pour être prudent?*

I. *Qu'est-ce que la prudence?* — La prudence est une vertu qui nous fait *chercher*, *juger* et *vouloir* ce qu'il convient de faire dans chaque cas particulier.

Vous voyez, par cette simple définition, combien importante est la prudence; c'est une vertu qui doit être la compagne constante de notre vie, puisqu'à chaque pas se rencontrent pour nous des *cas particuliers* dans la solution pratique desquels elle doit intervenir. « Soyez donc prudents », nous dit Notre-Seigneur, et l'auteur des Proverbes avait écrit : « La sagesse repose dans le cœur de l'homme prudent. »

Pour savoir ce que nous devons faire dans un cas donné, nous ne devons jamais perdre de vue la fin vers laquelle nous tendons, et qui est le ciel. Nous devons donc d'abord *chercher* si telle manière d'agir est compatible ou non avec le devoir d'atteindre le

ciel : c'est là qu'intervient la prudence chrétienne ou surnaturelle, qui n'est pas toujours la prudence humaine, qui souvent même lui est opposée, parce que celle-ci s'occupe surtout de ce qui est utile à la vie présente, tandis qu'avant tout il faut rechercher ce qui est utile pour l'autre vie.

Nos recherches aboutissent à un *jugement* pratique, qui détermine *ce que* nous devons faire et *comment* nous le devons faire. Et ce jugement lui-même doit aboutir à une résolution. Il ne suffit pas de dire : *il faut*, on doit dire : *je veux*. Combien s'arrêtent avant ce dernier pas! « Je vois ce qui est bien, je veux ce qui est mal » : saint Paul constatait déjà, en trop de consciences, ce triste déficit de la volonté !

II. *Que faire pour être prudent?* — Il y aurait tout un traité de la prudence à développer. Nous ne pouvons qu'y suppléer par quelques conseils pratiques:

1° *Evitez la précipitation.* Ne vous lancez pas dans l'action avec une hâte inconsidérée. Sur le point de procéder à une opération urgente, le docteur Récamier voyait ses aides s'affairer, courir, se précipiter; et il leur dit : « Ne nous pressons pas, je n'ai pas de temps à perdre. » C'est bien cela : la précipitation est une perte de temps; elle expose à faire le mal, et même à mal faire le bien. Les serviteurs du maître du champ parlaient avec précipitation.

2° *Réfléchissez :* que votre regard ne craigne pas d'embrasser le passé, le présent et l'avenir : le *passé*, car l'expérience a dicté de nombreuses règles de sagesse; — le *présent*, pour bien connaître les circonstances où vous vous trouvez et qui doivent peser sur votre décision; — l'*avenir*, car la *pré-*

voyance est une des parties de la prudence : « Que vos paupières précèdent vos pas », dit la Bible, car l'avenir vous réserve des difficultés que vous pouvez et devez souvent prévoir.

3° *Défiez-vous de vous-mêmes.* Sans doute, vous ne devez pas avoir cette défiance exagérée qui empêche de prendre des décisions, — ou qui porte à défaire constamment ce qu'on a fait pendant le précédent quart d'heure. Cet état d'indécision n'est qu'un signe de faiblesse, et non de prudence.

Mais ayez cette défiance salutaire qui vous porte à prendre *conseil* des sages. « Ne négligez pas les entretiens des vieillards, nous dit la Bible : vous apprendrez d'eux l'intelligence. » Pourquoi ne pas profiter de l'expérience des autres?

N'oubliez pas non plus que le *conseil* est un des sept dons du Saint-Esprit; implorez donc le conseil de Dieu, et ne faites rien d'un peu important sans avoir *prié.*

4° Enfin, *fuyez l'excès*, même l'excès de prudence. Je veux dire : fuyez la *prudence de la chair*, qui ne juge de ce qui doit être fait que d'après l'utilité qui en peut résulter pour le bonheur d'ici-bas : « Il n'y a pas de prudence contre Dieu », dit la Bible.

Fuyez l'*astuce :* la prudence exige la droiture, et Jésus nous a recommandé d'allier, à la « prudence du serpent », la « simplicité de la colombe ». Et donc, pas de *dol* dans les paroles, par de *duplicité* dans les actions, pas de *fraude* dans les transactions!

Fuyez la *sollicitude immodérée de l'avenir :* vous pouvez certes penser au lendemain, — mais à condition de ne pas oublier le surlendemain qui sera l'éternité.

IV. — Grace. — *Le Sacrement de l'Ordre.*

Le maître du champ le cultive avec le concours de serviteurs agréés par lui. Or le champ c'est le monde, la semence c'est la vérité et la grâce, et les serviteurs qui répandent cette semence, ce sont les *prêtres*.

Parlons du sacrement qui fait les prêtres, et qu'on appelle l'*Ordre*, parce qu'il constitue ceux qui le reçoivent dans une catégorie, dans un « ordre » supérieur à celui des fidèles, et aussi parce que, dans le sacerdoce lui-même, il y a plusieurs « ordres » ou degrés échelonnés dans une sainte hiérarchie.

Nous verrons *ce qu'est le sacrement de l'Ordre*, et quels sont les *devoirs des fidèles* à l'égard de ce sacrement et de ceux qui l'ont reçu.

I. *Sacrement de l'Ordre.* — A proprement parler, il n'y a dans l'Eglise qu'un sacerdoce, qui est celui de Jésus-Christ. Le sacerdoce des hommes n'est qu'une participation du sacerdoce du Christ. Or cette participation peut être plus ou moins intime, plus ou moins complète, — et voilà pourquoi il y a plusieurs « ordres ».

Personne ne naît participant du sacerdoce du Christ; on ne reçoit cette part qu'au moyen d'un sacrement, institué par Jésus-Christ et conféré par lui-même à ses apôtres, avec charge de le transmettre à d'autres, puisqu'ils devaient mourir et que l'Eglise devait survivre « jusqu'à la consommation des siècles. »

Par quels degrés arrive-t-on au sacerdoce? Quel *ordre* suit-on dans la réception de ce sacrement?

Tout d'abord, celui qui aspire au sacerdoce est admis dans la catégorie des *clercs*, il entre dans le *clergé* et cesse d'appartenir au monde *laïque*. Ce privilège est marqué par la *tonsure*.

Le « clerc tonsuré » reçoit successivement les différents ordres, qui se partagent en deux catégories, ordres *mineurs* et ordres *majeurs*.

Les *ordres mineurs* sont au nombre de quatre : le *portier* a pour fonction de garder les portes de l'église et d'y maintenir la propreté et la décence; — le *lecteur* instruit les catéchumènes et lit à haute voix, dans les cérémonies publiques, certaines pages des Livres Saints; — l'*exorciste* prie pour la délivrance des possédés; — l'*acolythe* rend service aux ministres sacrés dans la célébration du sacrifice.

Les *ordres majeurs* sont au nombre de trois. Ils ont ceci de commun, qu'ils obligent au célibat et à la récitation de l'office divin, plus communément connu sous le nom de *bréviaire*.

Au cours d'une grand'messe, vous voyez à l'autel trois ministres sacrés revêtus d'ornements appropriés : ils représentent les trois ordres majeurs.

Le *sous-diacre* chante l'Epître, présente le calice à l'autel, sert le diacre et lave les linges sacrés.

Le *diacre assiste* immédiatement le prêtre à l'autel; il offre avec lui le calice, après avoir chanté l'Evangile; il porte les vases sacrés contenant le Corps-Sacrement.

Quant au *prêtre*, vous connaissez mieux ses pouvoirs, parce que vous le voyez, tous les jours, en agir en votre faveur. Il consacre à la messe le corps et le sang de Jésus-Christ, il vous distribue presque tous les sacrements, il prêche et il bénit.

J'ai dit « presque tous les sacrements », car le simple prêtre ne possède pas toute la plénitude du sacerdoce. Celui qui en est investi, c'est l'*Evêque*, qui donne les deux sacrements interdits au simple prêtre, la Confirmation et l'Ordre.

Telle est la sainte hiérarchie, tel est « l'ordre » qui règne dans le sacrement de l'Ordre.

II. *Devoirs des fidèles.* — J'espère qu'il y a ici quelque enfant ou jeune homme, élu de Dieu pour devenir son prêtre. Mais presque tous vous resterez des fidèles. N'avez-vous donc aucun devoir à remplir envers le sacrement de l'ordre? Ce serait une erreur que de le penser...

a) Estimez et respectez le sacerdoce, car le prêtre est le ministre de Dieu auprès de vous, il est « l'homme de votre éternité ».

b) Respectez, en conséquence, l'homme revêtu du sacerdoce. Il est homme, mais il est prêtre : comme prêtre il est ambassadeur de Jésus-Christ au milieu de vous, et à ce titre il a droit au respect.

c) *Favorisez les vocations* ecclésiastiques. Favorisez-les *par la prière*, en priant Dieu « qu'il envoie des ouvriers à sa vigne », en sanctifiant les quatre-temps pendant lesquels sont ordonnés les ministres de Dieu. — Favorisez-les *par l'aumône*, pour que puissent être entretenus les séminaires.

Enfin, de même que vous ne pousserez pas à l'état ecclésiastique ceux qui n'en ont pas la vocation, de même vous offrirez à Dieu, de bon cœur, ceux de vos enfants sur lesquels se serait fixé le choix de Dieu pour en faire des prêtres : l'honneur que vous fait Dieu est incomparablement plus grand que le sacrifice qu'il vous demande.

V. — APOLOGÉTIQUE. — *Les lenteurs de la Providence.*

Combien de fois, en voyant le mal surgir et riompher au milieu du bien, n'avons-nous pas nité les serviteurs du père de famille, qui vou- aient aller, toute affaire cessante, arracher l'ivraie u risque de déraciner en même temps le bon rain!... Combien de fois n'avons-nous pas accusé es « lenteurs » de la Providence, qui laisse ici-bas e mal prospérer et qui attend la fin du monde pour out remettre à sa place!

Voulez-vous essayer de comprendre quelque chose ces lenteurs de la Providence? Voulez-vous entre- oir les motifs de ces retards dans la sanction?... Considérez-les par rapport aux *pécheurs*, aux *justes*, *Dieu* lui-même.

I. *Par rapport aux pécheurs.* — Pourquoi Dieu ne es châtie-t-il pas aussitôt après leur faute, comme e voudraient nos impatiences?... *a*) Mais d'abord, arce qu'ils sont, comme nous, ses créatures ; parce u'il ne suffit pas qu'ils aient péché pour qu'il les renne en aversion; parce que, s'il déteste le péché, i a ici-bas pitié des pécheurs; parce qu'il voit le ang de son Fils répandu pour ces pauvres âmes omme pour celles des justes.

b) En second lieu, il vous est trop aisé de classer es hommes en deux partis, les bons et les mauvais, e bon grain et l'ivraie. En réalité, le bon grain peut e changer en ivraie et l'ivraie en froment; je veux ire, le méchant peut devenir bon comme le bon peut

se pervertir. Châtier ou récompenser, de parti pris, dès la première faute ou dès le premier acte de vertu, ce serait refuser au libre arbitre le temps de s'éprouver, de se reprendre; ce serait traiter le juste comme si infailliblement il devait rester fidèle, et le pécheur comme si à perpétuité il devait rester figé dans le mal. Dieu n'agit pas ainsi, ordinairement il nous laisse le temps de nous reprendre.

c) Enfin, il n'est pas un méchant, si ancré qu'il puisse être dans le mal, qui n'ait dans les noirceurs de son âme quelques lueurs de bien, — quelques bonnes actions à son actif, au milieu du passif effrayant de ses dettes envers la justice divine. S'il continue à vivre comme il l'a fait jusqu'ici, il va vers le malheur éternel. Il peut dès lors se faire que Dieu, prévoyant l'éternité de ce pécheur, le récompense ici-bas de ses quelques actions vertueuses, puisque dans l'autre monde il ne pourra que le punir de ses fautes. Aussi peut-on trembler pour le pécheur que l'on voit par trop heureux ici-bas!...

II. *Par rapport aux justes.* — Les lenteurs de la Providence à punir les méchants ne sont pas sans utilité pour les justes eux-mêmes.

a) Elles leur donnent occasion d'acquérir des mérites. Sans les persécuteurs il n'y aurait pas eu de martyrs; sans les épreuves il n'y aurait pas de patience; sans les « faiseurs d'injures » il n'y aurait point de pardon des injures. Déjà, ici, Dieu tire le bien du mal.

b) Dieu tire encore le bien du mal, en faisant briller et éclater à tous les yeux les mérites des justes. Songez à toutes les merveilles d'héroïque

sainteté que nous célébrons, que nous chantons d'un bout à l'autre de l'année liturgique : supposez le méchant puni et terrassé dès ses premières audaces, la plupart de ces merveilles disparaissent de l'histoire.

III. *Par rapport à Dieu.* — Enfin, la conduite de la Providence fait admirer et adorer plusieurs des attributs divins.

1° *La bonté de Dieu.* Il pourrait frapper du premier coup le pécheur, il ne le fait point; il le sollicite par sa grâce, il fait le siège de son cœur, il lui offre le pardon ; il n'attend même pas que le pécheur revienne à lui, il va au-devant de lui par toutes sortes de prévenances, comme le pasteur va à la recherche de la brebis égarée. Quelle mansuétude! Quelle patience! Quelle miséricorde!... Je ne sais s'il est autre chose qui nous donne une plus forte idée de la bonté divine.

2° *La sagesse de Dieu.* Elle consiste moins à empêcher le mal, qu'à savoir tirer le bien du mal. De fait, l'incarnation a été la conséquence du péché d'Adam, et c'est ce qui a arraché à saint Augustin son cri célèbre : *Felix culpa!* « Heureuse faute! » La Passion a été la conséquence de l'envie de Judas, de la haine de Caïphe, de la lâcheté de Ponce-Pilate.

4° Enfin, *l'éternité de Dieu.* Vous connaissez l'axiome : *patiens quia æternus*, « Dieu est patient parce qu'il est éternel ». Bon pour nous de courir, de nous presser : nous savons que le temps nous échappe, et nous en voulons profiter tandis que nous l'avons encore; savons-nous seulement si demain sera à nous?... Dieu n'a pas besoin d'agir de même: il a bien le temps, puisqu'il a l'éternité.

VI. — Avis aux Enfants

L'âge de la correction des défauts

Dans vos âmes il y a de la bonne herbe : ce sont vos qualités et vos vertus ; mais il y a aussi de l'ivraie, et ce sont vos défauts. Cette ivraie de l'âme peut-elle être arrachée comme celle des champs ? Question intéressante et pratique, à laquelle nous allons répondre après l'avoir divisée en deux : *Faut-il corriger ses défauts?* Et *quand faut-il les corriger?*

I. *Faut-il corriger ses défauts?* — Qu'il faille corriger ses défauts, cela va de soi, puisque le péché est défendu, et que précisément ce sont les défauts qui nous font commettre presque tous nos péchés.

Il y a, entre les défauts et les péchés, le même rapport qu'entre un pommier et une pomme : le pommier produit naturellement des pommes, le défaut produit naturellement des péchés. Supposez que l'on voulût détruire à jamais les pommes : il ne suffirait pas de prendre et d'anéantir toutes celles qui se trouvent sur les arbres ou qui sont tombées à terre; il faudrait abattre tous les pommiers. De même, si vous voulez ne plus pécher, il est insuffisant de porter au confessionnal les péchés que vous avez commis et d'en obtenir l'absolution : en sortant du confessionnal, vous n'avez plus de péchés, mais vous avez encore les « arbres à péché », et si vous ne les abattez pas, ils produiront encore leurs fruits naturels, et vous pécherez de nouveau.

Voici un menteur qui va se confesser, il a la contrition de ses mensonges comme de toutes ses autres

fautes, avec le ferme propos de n'y plus retomber, et il en reçoit l'absolution. En sortant du confessionnal, il n'a plus de mensonges sur la conscience, mais il est encore menteur, car l'habitude contractée par la répétition des mensonges subsiste en lui : les fruits ont disparu, mais l'arbre reste, et les fruits repousseront tant que l'arbre subsistera.

Que doit-il donc faire? Travailler à abattre l'arbre, c'est-à-dire à combattre le défaut qui le porte à mentir. Pour cela, la grâce reçue par l'absolution lui viendra en aide, mais elle ne suffirait pas à elle seule : elle travaillera avec lui, elle ne travaillera pas sans lui.

II. *Quand faut-il se corriger de ses défauts?* — Vous êtes à l'âge où l'on peut encore aisément se corriger de ses mauvaises habitudes. Un arbre fort et robuste est difficile à abattre; il n'en est pas de même d'un faible arbuste. Or, à votre âge, les défauts sont encore des arbustes : ils n'ont pas encore poussé de profondes racines dans votre vie; ils sont donc relativement faciles à déraciner.

Si vous attendiez davantage, il adviendrait ce que l'Evangile rapporte de l'ivraie. Quand les serviteurs s'avisèrent de l'arracher : « Il est trop tôt », leur dit le maître. Mais il était trop tôt... parce qu'il était trop tard. Elle avait poussé ses racines, les avait enchevêtrées avec celles du bon grain, et on n'aurait pu arracher l'une sans l'autre. Ainsi en est-il des défauts que l'on a laissés grandir : on doit toujours travailler à les détruire, mais on ne réussit qu'à les affaiblir, et ils ne disparaissent qu'avec nous.

Vous êtes à l'âge de la besogne aisée; mettez-vous-y, et avec l'aide de Dieu, vous y réussirez.

VII. — Avis aux Jeunes Gens

Les fréquentations.

Nous en sommes avertis par cet Evangile : jusqu'à la moisson l'ivraie et le bon grain seront mélangés; entendez, tant qu'il y aura ici-bas des hommes, les bons vivront pêle-mêle avec les méchants.

Nous qui aimons Dieu et le voulons servir, nous sommes donc destinés à être en rapport avec des hommes qui ne l'aimeront ni ne le serviront. Sans m'arrêter aux rapports nécessaires, d'affaires ou d'intérêt, je pose la question des rapports d'amitié ou des *fréquentations*. Pouvons-nous fréquenter les méchants?

A une telle question on ne saurait répondre par *oui* ou par *non*. Ce sera tantôt *oui* et tantôt *non*. Exposons ces raisons *pour* et *contre*.

I. *Raisons « contre »*. — La fréquentation des méchants offre deux dangers : danger de *perversion* et danger de *scandale*.

1° *Danger de perversion*. Nous sommes croyants: l'incrédulité de tel ou tel ami n'a-t-elle pas quelque chance de « déteindre » sur notre âme et d'en gâter la foi ? Cela dépend de notre caractère plus ou moins ferme, de la solidité de nos études et de nos convictions religieuses. En certains cas, ce sera l'ami fidèle qui convertira l'ami infidèle ; parfois ce sera le contraire. Vous le voyez, la question ne peut pour tous être résolue de la même manière mais pour tous elle doit être posée.

2° *Danger de scandale.* Il est des hommes tellement posés en ennemis de la foi ou de la vertu, que le fait de les fréquenter, alors même qu'il serait sans danger pour nous, susciterait infailliblement le scandale autour de nous. De telles fréquentations il faut nous abstenir.

II. *Raisons « pour ».* — Les dangers étant évités, la fréquentation d'un incroyant ou d'un pécheur peut avoir quelques utilités, et c'est même en vue de ces utilités qu'on pourra se la permettre : on y cherchera une occasion de *zèle*, une excitation à la *vigilance*, un exercice de *patience*.

1° *Zèle.* Les serviteurs du maître du champ n'avaient qu'un désir, arracher l'ivraie. S'ils avaient eu la ressource de transformer cette ivraie en bon grain, sûrement ils s'y seraient appliqués. Mais ce qui leur était refusé vous est accordé. Vous fréquentez une « ivraie transformable ». Pourquoi n'essaieriez-vous pas de la transformer? de faire de cet incrédule un croyant, de ce pécheur un vertueux ?

2° *Vigilance.* Le danger de perversion dont j'ai parlé peut être médiocre en certains cas, il est toujours existant. Le savoir, c'est se rappeler qu'il faut être prudent, vigilant; c'est pendant que l'on dormait que fut semée l'ivraie. Veiller, c'est ne pas s'endormir; il y a danger : veillons.

3° Enfin, *patience.* Vous entendrez et vous verrez parfois des choses qui vous peineront pour votre foi, pour votre Dieu. Ce sera pour vous un exercice de patience. Vous offrirez à Dieu les ennuis inévitables, pour la conversion de celui-là même qui vous causera ces ennuis. Et ce sera tout bénéfice pour vous et pour lui.

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

Le zèle doit être prudent.

I. *Il faut arracher l'ivraie.* — Vous admirez sans doute le zèle des serviteurs du père de famille : « Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie? » Ils ne reculent pas devant la peine qui doit accompagner ce travail, et certes, sous ce rapport, ils méritent d'être admirés...

Et pourtant, le maître n'accepte pas leur proposition : « Non, leur dit-il, car en arrachant l'ivraie vous déracineriez en même temps le bon grain. » Que manquait-il donc à leur zèle? Il lui manquait la *prudence.*

Il faut de la modération en tout, dit saint Paul, il en faut même dans la sagesse. Et certes, c'est collaborer à la sagesse divine que de travailler à émonder, dans l'âme de nos frères, ce qui est de l'ivraie pour n'y laisser subsister que le bon grain. Ivraie de l'incrédulité, ivraie de l'indifférence religieuse, ivraie du péché : il est beau d'avoir pitié des âmes infestées de ces plantes funestes, et de travailler à les en délivrer. C'est le zèle : zèle inspiré par la charité envers Dieu, et s'exprimant en charité à l'égard du prochain.

II. *Il ne faut pas arracher le bon grain.* — Mais, en travaillant à cette belle œuvre, rappelons-nous la parabole d'aujourd'hui, et prenons garde d'arracher le bon grain. Qu'est-ce à dire? Et cela est-il à craindre ?... Ecoutez.

Tout d'abord, en montrant votre haine pour le

péché, témoignez de votre charité pour le pécheur. La distinction est parfois difficile à saisir; le pécheur peut croire que nous le regardons d'un œil sévère, alors que c'est sûrement le péché seul qui attire notre sévérité. Attention!... car nous pourrions rebuter ceux que nous voulons ramener à Dieu.

Et puis, ne traitons pas le pécheur comme s'il ne valait rien, comme s'il n'y avait rien de bien en lui. Il a ses « bons côtés », il a ses qualités : vous devez, non seulement vous en apercevoir, mais montrer que vous vous en apercevez, en parler à celui dont vous avez entrepris la conversion; il en sera encouragé, il vous en sera reconnaissant, et sa confiance en vous en sera redoublée. Constatant que vous avez eu l'intelligence de deviner le bon grain, il vous croira plus volontiers si vous lui laissez entendre qu'il y a en lui... un peu d'ivraie.

Enfin, soyez patientes. « Je ne veux pas la mort du pécheur, disait Notre-Seigneur, mais je veux qu'il se convertisse et qu'il vive. » Il faut le vouloir avec lui. Les disciples, dans leur zèle intempérant, ne parlaient de rien moins que d'appeler le feu du ciel sur une ville indifférente au Messie.

Il y a encore, de nos jours, des fidèles qui appelleraient volontiers les châtiments du ciel sur les âmes coupables. Elles le font, je le sais, pour la gloire de Dieu, mais leur zèle n'est ni sage ni prudent. Patience! Il faut prier. L'ivraie du champ ne peut changer de nature, elle restera de l'ivraie; mais l'ivraie des âmes, elle, peut changer, elle peut devenir du bon grain. Et à ce miracle nous pouvons contribuer par nos prières : Dieu aime mieux mettre sa gloire à pardonner qu'à punir.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile du Ve dimanche après l'Epiphanie..... 289

I. Explication de l'Evangile 290

II. *Dogme.* L'enfer 294

III. *Morale.* La vertu de prudence 297

IV. *Grâce.* Le sacrement de l'ordre 300

Cf *la Vocation sacerdotale*, 4e dim. d'Av., t. I, p. 116; — *les Calomnies contre le prêtre*, 2e dim. ap. Pâq., t. II. p. 156; — « *Il y a de mauvais prêtres* », 12e dim. ap. Pent., t. III, p. 135.

V. *Apologétique.* Les lenteurs de la Providence 303

Cf. *la Providence*, 3e dim. ap. Pâq., t. II, p. 174; 11e dim. ap. Pent., t. III, p. 102.

VI. *Avis aux enfants.* L'âge de la correction des défauts 306

Cf. *la Correction des défauts*, 4e dim. d'Av.. t. I, p. 105; 9e dim. ap. Pent., t. III, p. 70.

VII. *Avis aux jeunes gens.* Les fréquentations... 308

Cf. *le Choix des Amis*, 11e dim. ap. Pent., t. III, p. 116.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* Le Zèle doit être prudent 310

Cf. *le Zèle*, Noël, t. I, p. 132; — *le Zèle chez les fidèles*, 3e dim. ap. Pent.. t. II, p. 404; — *chez les jeunes gens*, 2e dim. d'Av., t. I, p. 68; — *chez la femme*, 6e dim. ap. Epiph., t. I, p. 334; — *pour la conversion des pécheurs*, 2e dim ap. Pâq., t. II, p. 166.

Autres sujets :

IX. La vigilance. Le démon sème tandis qu'on est endormi.

X. Le jugement dernier. C'est le moment de la « moisson », où se fera la séparation définitive de l'ivraie et du bon grain.

VI[e] DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Paraboles du grain de sénevé et du levain

En ce temps-là, Jésus proposa cette parabole au peuple qui le suivait en foule :

« — Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme a pris et semé dans son champ : certes c'est la plus petite de toutes les semences; et pourtant, lorsqu'elle a poussé, elle dépasse tous les herbages et elle devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. »

Il leur dit encore une autre parabole :

« — Le royaume des cieux est semblable au levain que prend une femme et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. »

Jésus dit tout cela aux foules en paraboles, et il ne leur parlait pas sans paraboles, afin que fût accomplie la parole du Prophète : « J'ouvrirai la bouche pour dire des paraboles, je publierai des choses cachées depuis la création du monde. »

(Matthieu, xiii, 31-35.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Voici encore deux paraboles, données par Notre-Seigneur à Capharnaüm, sur la barque de Pierre, le même jour où il raconta celle du bon grain et de l'ivraie, que nous avons lue dimanche dernier. Méditons celles-ci. La division de cet entretien est tout indiquée par la page même que nous allons relire : *parabole du sénevé*, — *parabole du ferment*, — considérations sur *les paraboles de Notre-Seigneur*.

I. *Parabole du sénevé.* — Le sénevé dont il est question ici, nous le connaissons mieux sous le nom de moutarde. Le grain de sénevé est tout petit, et c'est à lui que les Juifs avaient coutume de comparer les choses les plus menues, sans s'occuper d'ailleurs de savoir si d'autres graines étaient encore plus petites que celle-là.

Ce qui, d'ailleurs, aux yeux des Juifs, faisait ressortir encore plus la petitesse du grain de sénevé, c'était la grandeur de la plante dont il était le germe et que, pour ainsi dire, il portait en lui. En Orient, le sénevé atteint facilement trois mètres de hauteur. Plusieurs voyageurs en parlent : ils en ont rencontré des plaines entières, et, lorsqu'ils traversaient à cheval ces plantations, les sénevés dépassaient souvent la tête du coursier, parfois même celle du cavalier!

C'est ce grain de sénevé qui fournit à Notre-Seigneur l'occasion d'une parabole ou, plus exactement, d'une comparaison relative à l'Eglise qu'il venait de fonder. Elle était bien petite alors, l'Eglise de Jésus-Christ! Elle ne paraissait guère plus grande

qu'un grain de sénevé, au milieu de la foule des indifférents, des incrédules et des adversaires. Les disciples qui avaient tout abandonné pour suivre le Messie étaient parfois tentés de se demander avec inquiétude ce qu'allait devenir son œuvre... Et ce fut pour les rassurer qu'il entr'ouvrit devant leurs yeux l'avenir de l'Eglise.

« Le royaume des cieux... », leur dit-il. C'est bien de l'Eglise qu'il va être question, puisqu'elle a précisément pour but de commencer sur terre le *règne* de Dieu, qui aura son plein épanouissement *dans le ciel*... Or, ce royaume des cieux, c'est tout d'abord le grain de sénevé; mais ce grain infime, le divin Semeur est venu le confier à la terre, et peu à peu il croîtra, et il deviendra un grand arbre dont les racines s'étendront au loin, et dont le feuillage couvira le monde. Un à un, les oiseaux du ciel viendront se poser sur ses branches et y trouver un bienfaisant abri; c'est-à-dire : les peuples se convertiront successivement à la religion de Jésus-Christ ce sera l'empire romain avec Constantin, ce sera le peuple franc avec Clovis, ce seront tous les autres peuples. Et l'Eglise leur sera bienfaisante : à son ombre les mœurs s'adouciront, la justice fleurira, la charité régnera, les faibles seront protégés, les pauvres secourus, et le ciel ouvert à tous.

II. *Parabole du levain.* — Notre-Seigneur tient tellement à faire pénétrer l'espérance dans l'âme de ses apôtres, qu'il reprend la même idée sous la forme d'une autre comparaison. Ce n'est plus un homme qu'il met en scène, c'est une femme. Ce n'est plus de sénevé qu'il va être question, mais d'une chose bien petite encore, d'un peu de levain,

Dans trois mesures de farine cette femme va verser le levain, puis pétrir le tout, avec activité, avec patience : le ferment se répand partout et partout il opère : il transforme la pâte, il la soulève, il la rend légère, et bientôt elle est entièrement « levée ».

Avant cette opération la pâte ne pouvait servir à rien d'utile, le pain qu'on en pouvait tirer étant impropre à la nourriture habituelle de l'homme ; mais, grâce au levain, elle devient comestible, agréable, utile : c'est le pain, le bon pain que nous avons l'habitude de manger, le « pain quotidien » dont nous ne nous lassons jamais.

L'application de cette parabole, vous l'avez faite vous-mêmes. Dans le monde, épaissi par l'erreur, aplati ou mieux abaissé par le vice, dans cette pâte lourde Notre-Seigneur est venu déposer un peu de levain en y mettant le germe de son Eglise. Et peu à peu, elle s'est infiltrée partout comme le levain dans la masse; et partout où elle pénètre, son influence se fait sentir : elle soulève la masse; aux âmes abaissées vers la terre elle fait regarder le ciel, et c'est la transformation du monde dont j'ai parlé tout à l'heure...

III. *Les paraboles de Notre-Seigneur.* — Pourquoi Jésus s'est-il souvent servi des paraboles, c'est-à-dire de ces comparaisons imagées ou de ces récits allégoriques, dont voici en huit jours le troisième spécimen, sans compter ceux qui viendront bientôt?

Pourquoi? Tout d'abord parce que l'emploi des paraboles lui permettait de simplifier encore son enseignement, déjà pourtant si simple dans sa sublime élévation. Par elles Jésus « concrétisait » ce qu'il avait à dire, il le mettait à la portée des intel-

ligences les plus frustes. C'était pour tous qu'il était venu. Les philosophes se sont toujours fait gloire de ne pas être compris de la foule, Jésus a voulu parler pour être compris de tous : et à cela les paraboles ont merveilleusement contribué.

Elles y contribuent encore, car il n'est pas d' « histoires » mieux connues et plus populaires que celles-là. Qu'on nomme seulement devant vous le *bon Samaritain*, le *pharisien* et le *publicain;* il n'est pas besoin d'autres détails, vous voyez soudain revivre sous vos yeux ces scènes impérissables, avec la morale qu'elles comportent. A vingt siècles de distance, les paraboles du Christ sont aussi vivantes et aussi « enseignantes » qu'au premier jour.

L'Evangéliste nous signale une autre utilité des paraboles. Saint Matthieu écrivait pour les Juifs, qui étaient nourris de l'Ancien Testament et connaissaient les prophéties, à l'aide desquelles avait été tracé, longtemps à l'avance, le portrait du Messie.

Or un psalmiste, Asaph, ami du roi David, avait mis ces paroles sur les lèvres du Messie : « J'ouvrirai la bouche pour dire des paraboles, je publierai des choses cachées depuis l'origine du monde. » Aussi saint Matthieu fait-il ressortir qu'en usant des paraboles Jésus a réalisé ce qui avait été annoncé du Messie. Cette prophétie, comme beaucoup d'autres, fut éclaircie par l'événement. Elle fut « publiée », pour employer l'expression même de l'Evangile, c'est-à-dire que son accomplissement par Jésus en fit connaître en même temps le sens précis. Ainsi les Juifs étaient-ils mis à même de comparer Jésus au portrait qu'avaient fait du Messie les prophètes, et à en constater la parfaite ressemblance.

II. — Dogme. — *La Conversion du monde, preuve de la divinité du christianisme.*

Dans les deux paraboles que contient l'Evangile d'aujourd'hui, Jésus annonce la merveilleuse propagation de son Eglise, qui étendra ses rameaux sur tous les peuples de la terre. Cette conversion du monde au christianisme fournit un triple argument en faveur de sa divinité, et ce sont ces trois arguments qui feront le partage de cet entretien.

I. *Cette conversion a été prédite par Jésus-Christ.* — Sous le voile transparent de la parabole, nous voyons aujourd'hui Notre-Seigneur annoncer la merveilleuse croissance de son Eglise. D'autes fois il la prophétise : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi. » Bien plus : il la veut, il l'impose : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les... et apprenez-leur à observer tout ce que j'ai prescrit. »

Qu'un homme sans mission prophétise et impose pareille chose, c'est moralement impossible. Or Jésus l'a voulue et l'a prophétisée. Et ce qu'il y a de plus merveilleux encore, c'est que sa prédiction s'est accomplie : ce qui nous montre que Dieu était avec ce prophète, qu'il faut donc croire à sa parole et à sa doctrine, et finalement que, puisqu'il s'est affirmé Dieu, il est Dieu.

II. *Cette conversion est elle-même un miracle.* — Quand bien même Jésus n'aurait pas annoncé la conversion du monde à sa religion, il suffirait de l'examiner en elle-même pour y reconnaître un vrai miracle.

Dès ses débuts, il y eut une diffusion étrange du christianisme dans le monde alors connu. Au premier siècle, Pline le Jeune le représente comme professé par « un très grand nombre de personnes de tout âge et de toute condition, dans les villes comme à la campagne »; et un siècle plus tard Tertullien pouvait s'écrier : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos maisons, vos places fortes, vos villes, vos conseils, vos camps, vos tribunes, le Sénat, le palais, la place publique; nous ne vous laissons plus que vos temples, et si nous nous retirions, votre solitude vous ferait frémir. »

Trois siècles après Jésus-Christ, le christianisme était partout. Or ce triomphe est humainement inexplicable. En effet, le christianisme avait en lui tout ce qu'il fallait pour périr, s'il n'avait été qu'une œuvre humaine. Son dogme était d'une austérité qui devait rebuter des esprits imbus de la doctrine mythologique. Sa morale se présentait comme la condamnation de tout ce qui était alors entré dans les usages de la vie; elle obligeait à se gêner, à se surveiller, à se combattre eux-mêmes, des hommes à qui le paganisme accordait toute *licence*.

Ajoutez à cela que le christianisme n'était soutenu ni par l'or, — ses prédicateurs étaient pauvres, — ni par l'éloquence, — c'étaient des pêcheurs et des humbles, — ni par les pouvoirs politiques, qui au contraire se déchaînèrent contre lui. Sans doute, il parut au moment le plus propice pour être connu, car Rome créait des routes à travers le monde, et le poliçait à son image : mais ces circonstances mêmes étaient pour lui, humainem

nouveaux germes de mort, car les circonstances aptes à le faire plus vite connaître étaient aptes aussi à le faire plus rapidement et plus sûrement combattre : si la voie était facile aux apôtres, elle l'était encore plus aux émissaires de l'empereur.

Malgré tout, le christianisme fut rapidement vainqueur, et là où il devait lamentablement échouer, magnifiquement il triompha. Pourquoi? C'est que les miracles travaillèrent pour lui; sans cela, sa propagation serait inexplicable, et constituerait à elle seule un miracle aussi grand que les autres réunis.

III. *Cette conversion a été une transformation.* — La propagation du christianisme ne s'est pas faite seulement en *largeur*, englobant les peuples du monde sous le nom et la croix du Christ. Elle s'est faite aussi en *profondeur*. Il y a ici un miracle, non seulement de *quantité*, mais de *qualité*. Et c'est ce que signifie la rencontre des deux paraboles de ce jour : le sénevé qui croît et devient un grand arbre, c'est l'Eglise qui s'agrandit et s'étend ; le levain qui pénètre dans la masse de farine, la soulève et l'améliore, c'est la doctrine de l'Eglise qui pénètre et change les âmes.

C'est là surtout ce qui a fait la véritable conversion du monde : quand il s'est donné à la foi chrétienne il n'a pas seulement changé d'étiquette, il a changé intérieurement, il a embrassé la charité, il a fait régner sur lui la vraie « liberté des enfants de Dieu », il a voulu la pleine justice. Bref il est devenu chrétien non seulement de nom, mais de fait.

Ce n'est pas sans une force divine que le christianisme aurait pu ainsi régénérer le monde, et par là il a prouvé la divinité de son institution.

III. — MORALE. — *Le Péché véniel.*

Une leçon qui se dégage de ces deux paraboles, c'est l'importance des petites choses. Ce sont deux « petites choses » que Notre-Seigneur met en action dans ces récits : un grain de sénevé et un peu de levain; mais vous savez les grands effets produits par ces petites causes.

Les petites choses ont leur importance dans l'ordre du bien comme dans l'ordre du mal. *Dans le bien :* en fait, c'est par de petits actes que commencent les grandes vertus.

Dans le mal. Prenez l'histoire des chutes les plus profondes et les plus déplorables, elles ont toutes commencé par de petites choses : par de petites lâchetés, par de petites concessions, par de petites perfidies.

Les « petites choses », dans le mal, ont un nom : elles s'appellent le *péché véniel.* C'est de lui que nous allons parler; puissiez-vous en avoir la haine en constatant 1° *ce qu'il est,* et 2° *où il mène.*

I. *Ce qu'est le péché véniel.* — Le péché véniel s'appelle aussi *petit péché,* par opposition au péché mortel qui est le péché grave. *Véniel* veut dire *pardonnable,* et on appelle ainsi ce péché parce qu'on en obtient plus aisément le pardon ici-bas, et qu'il est pardonnable dans l'autre vie, tandis que, passé la borne de la mort, le péché mortel ne peut plus être remis.

Petit péché », ai-je dit en parlant du péché véniel. Sur ce point les chrétiens se partagent en deux catégories : les uns font attention surtout au mot

petit, et les autres au mot *péché*. Les premiers disent ou pensent : « Puisqu'il est *petit*, on peut se le permettre »; les autres disent : « Puisqu'il est *péché*, il faut tout faire pour l'éviter ». Ai-je besoin de dire que ce sont ces derniers qui ont raison?

Ce péché, en effet, a beau être véniel, il n'en est pas moins une désobéissance et donc une offense à Dieu. Sans doute, le péché véniel ne nous fait point perdre la vie de la grâce, mais il nous empêche de tendre vers Dieu avec toute l'affection que nous pourrions lui donner. Sans doute il n'est pas une révolte absolue, mais il est un acte de désobéissance Sans doute il n'offense pas Dieu grièvement, mais il l'offense. Sans doute il n'éteint pas la charité, mais il en diminue la ferveur. Sans doute il ne nous met pas hors de la voie qui mène au ciel, mais il nous y arrête ou nous y attarde.

Tel est l'effet déplorable du péché véniel. On le commet, vous le savez, quand on désobéit à Dieu en matière légère, — ou même en matière grave mais sans le plein consentement de la volonté. Il n'implique pas, comme le péché mortel, le renoncement à Dieu; non : pour celui qui ne pèche que véniellement Dieu reste encore le bien suprême, et l'Etre aimé plus que toute créature; et néanmoins cet Etre vers qui l'on va, on s'arrête sur la route qui mène jusqu'à lui; cet Etre que l'on préfère à tous, on l'offense : singulier mélange de fidélité et d'infidélité!...

II. *Où mène le péché véniel.* — 1° *Il mène au purgatoire*. Etant une désobéissance à Dieu, le péché véniel appelle une sanction, un châtiment : s'il n'est pas expié ici-bas, il le sera dans le purgatoire; com-

bien de temps? Avec quelle rigueur? Nous l'ignorons, mais nous savons que le purgatoire est une dure peine! Saint Paul dit, en parlant du juste qui se laisse aller au péché véniel : « Il ne laissera pas d'être sauvé, mais en passant par le feu! »

2° *Il mène au péché mortel.* — Je viens de dire que le péché véniel mène au purgatoire. Il serait donc inexact, théologiquement, de dire qu'il mène en enfer, puisque l'enfer est réservé au châtiment du péché grave.

Mais ce qui est vrai, et constaté par une douloureuse expérience, c'est que, si le péché mortel seul mène à l'enfer, le péché véniel mène souvent au péché mortel. Non pas qu'en additionnant des péchés véniels on puisse au total obtenir un péché mortel : c'est impossible, car ces deux péchés ne sont pas de même nature. Mais ce qui est vrai, c'est que peu à peu le péché véniel fait perdre, à celui qui s'y habitue, l'horreur du péché mortel De plus, celui qui pèche, même véniellement, ne le fait qu'au mépris d'une grâce de Dieu; or le mépris des grâces en amène la diminution, et lorsqu'on se trouve, dans ces conditions, en présence d'une tentation plus grave, on a moins de secours à sa disposition pour en triompher.

C'est là que se manifeste l'importance des petites choses. « Celui qui les méprise tombera peu à peu », dit la sainte Ecriture.

Ayons donc soin de combattre le péché véniel. Sans doute notre faiblesse nous en fera commettre; mais du moins que ce soit la faiblesse seule, et non le calcul. Ne soyons pas de ceux qui font du péché véniel un autre pain quotidien!

IV. — Grace. — *Les effets de la Communion.*

Ce levain qui pénètre dans la masse, l'agite, la soulève et l'améliore, a bien souvent été pris comme l'image des effets produits en nous par la sainte communion. Plus d'une fois nous aurons à parler de la *communion;* disons aujourd'hui quelque chose de ses *effets.*

Communier, vous le savez, c'est recevoir le sacrement de l'Eucharistie. Or un sacrement opère ce qu'il signifie. Que signifie donc l'Eucharistie? C'est bien simple. Elle a été instituée sous l'apparence du pain et du vin; or le pain et le vin nourrissent nos corps; l'Eucharistie est donc l'aliment de notre âme, elle en opère la nutrition. Si nous ne perdons pas cela de vue, nous comprendrons plus aisément quels effets produit en nous la communion, puisqu'elle produit, dans la vie surnaturelle, des effets analogues à ceux qu'opère l'aliment dans la vie naturelle. Essayons d'énumérer ces effets.

I. *Union avec Jésus-Christ.* — En même temps que les espèces sacramentelles s'unissent intimement à notre corps et se transforment en lui, Jésus-Christ s'unit aussi intimement à notre âme et la transforme en lui, la faisant vivre de sa vie à lui.

« Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi », disait saint Paul dans l'ardeur de sa charité : ainsi peut dire le chrétien qui vient de faire une bonne communion : il ne vit plus qu'en Jésus, par Jésus, pour Jésus.

II. *Augmentation de la grâce.* — Une bonne nourriture augmente et fortifie en nous la vie naturelle.

Ainsi fait, pour la vie surnaturelle, la communion bien reçue. En tant que sacrement, elle nous apporte un don de grâce sanctifiante; mais avec cette circonstance particulière, qu'ici la grâce nous est apportée par Jésus-Christ lui-même, par l'Auteur de la grâce. Or la vie surnaturelle et la grâce sont unies indissolublement, comme l'effet à sa cause : augmenter la grâce, c'est augmenter la vie de l'âme, et c'est ce que fait la communion.

III. *Rémission des péchés véniels.* — La nourriture répare et restaure les forces perdues dans l'usure de chaque jour. Or, dans la vie spirituelle, le péché véniel est une perte de force : la communion y apporte le remède. Elle nous excite, en effet, à produire des actes de charité; or ces actes contiennent et supposent bien souvent la rétractation des fautes vénielles, et ainsi ils en obtiennent le pardon.

IV. *Affaiblissement des passions.* — Les infirmités du corps ont d'autant plus de prise qu'elles tombent sur des organes affaiblis et déprimés par le manque de nourriture. Se nourrir au contraire, c'est combattre ces infirmités.

La communion produit dans notre âme un effet du même genre. En lui donnant sa nourriture elle lui apporte des forces, pour résister à ses infirmités. Or ces infirmités sont les passions, les habitudes mauvaises contractées par la répétition des mêmes fautes : tout cela est combattu en nous par l'Eucharistie, qui affaiblit ces causes de péché et nous est ainsi un divin remède contre les rechutes dans le mal.

V. *Joie de l'âme.* — La nourriture étant nécessaire au corps, Dieu a voulu y attacher un certain

plaisir, qui fait que volontiers nous nous mettons à table, et que c'est là que nous aimons surtout à recevoir nos meilleurs amis.

L'alimentation de l'âme par la sainte communion produit en elle, ordinairement, la paix et la joie : ce n'est pas seulement la nourriture eucharistique, c'est le *banquet* ou le *festin* eucharistique. Là surtout on sent combien le Seigneur est doux, combien léger le fardeau qu'il impose. « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il a fait en ma faveur! » s'écrie le prêtre, tout à la joie d'avoir communié. C'est aussi le sentiment du fidèle.

VI. *Gage de la vie éternelle.* — L'aliment eucharistique étant *divin* par sa nature doit posséder une force *infinie*, dont le contre-coup doit se faire sentir en notre âme. Aussi bien, ce n'est pas pour un temps que l'Eucharistie nous assure la vie, c'est pour l'éternité. Comment Jésus abandonnerait-il jamais l'âme et le corps qu'il a daigné visiter? Il les marque, au contraire, de son sceau divin, il les marque pour le bonheur sans fin. C'est lui-même qui l'a promis : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Vous voyez, par ces effets, avec quelle justesse on a comparé l'Eucharistie au levain, qui pénètre dans notre âme pour la régénérer, la soulever au-dessus d'elle-même, lui insuffler un air vivifiant, et y déposer le germe de la vie qui ne finira pas!

Tels sont les merveilleux effets de la sainte communion. Soyons-en convaincus, pénétrés, et nous répondrons joyeusement à l'appel du divin Maître, qui nous invite à venir tous à lui!

V. — APOLOGÉTIQUE. — *La transcendance du christianisme.*

Jésus compare l'Eglise qu'il vient fonder à une humble semence qui deviendra un grand arbre, le plus grand de ceux de son espèce, et qui donnera un abri aux oiseaux qui viendront se réfugier sur ses branches.

Les autres arbres auxquels Jésus compare celui de l'Eglise, et qu'il déclare inférieurs à celui-là, sont les religions autres que le christianisme, et qui fournissent un abri à d'autres oiseaux, je veux dire à d'autres peuples.

Cette supériorité du christianisme sur les autres religions fournit en sa faveur un argument solide, contrairement à l'attente de ses ennemis. Quand les découvertes orientales et le déchiffrement des langues anciennes nous permirent de mieux connaître les religions d'Extrême-Orient, nos adversaires crurent pouvoir démontrer, à l'aide de citations extraites des livres sacrés de ces religions, que le christianisme n'était qu'une religion comme celles-là, « ni meilleure ni pire ».

Ils furent déçus, et la comparaison à laquelle ils nous invitèrent n'aboutit qu'à établir la « transcendance » du christianisme et par suite sa divinité, à l'aide d'un raisonnement bien simple et dont je vais vous rappeler les propositions successives.

I. *Il faut à l'homme une religion.* — Cela ressort de l'étude de Dieu et de celle de l'homme. Dieu existe, Dieu est créateur, Dieu est Providence, d'une part; d'autre part, l'homme a une âme spirituelle,

libre et responsable. Il en résulte que l'homme est obligé à des devoirs envers Dieu et que ces devoirs, pour être bien connus, doivent lui être révélés par les soins de Dieu même.

II. *Puisque la religion est nécessaire, elle existe.* — Dieu ne peut en effet nous imposer un devoir sans nous aider à le remplir, nous mettre dans un état de nécessité sans venir à notre aide, nous vouloir religieux sans nous donner une religion.

En conséquence, parmi les religions qui se disent révélées il en est une qui le dit à juste titre, et qui véritablement est la religion voulue et révélée de Dieu.

III. *Puisque la religion voulue de Dieu existe, au milieu de tant d'autres, elle leur est nécessairement supérieure.* — Les autres, en effet, ayant été fondées par des hommes sans mandat, ne sont que des contrefaçons de religion, et ne peuvent prétendre à pouvoir être comparées, en bonté et en beauté, avec la religion véritable.

Ne pas admettre cela, ce serait dire que le travail de l'homme peut être aussi beau que l'œuvre de Dieu !

IV. *Si donc, parmi les religions, on en trouve une qui nettement soit transcendante par rapport aux autres, on en conclura légitimement que c'est la véritable religion.*

C'est précisément le travail qui a été fait, et dont la conclusion est nettement en faveur de la vérité du christianisme.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que ce travail soit très long et très minutieux et qu'il exige, point par point, une comparaison du dogme, de la morale et du culte

hrétiens, avec les mêmes éléments des religions rientales. Non!... Et une remarque s'impose, qui acilite singulièrement la tâche. La voici.

Dès lors qu'une religion est divine, elle doit offrir, ans son dogme, la vérité sans aucun mélange d'erreur; — dans ses préceptes, la morale sans aucun élange d'immoralité; — dans son culte, la sainteté ans aucun mélange de ridicule ou d'odieux. Si donc ous rencontrons dans une religion un dogme nettement faux, comme le polythéisme, — ou un précepte nettement immoral, comme celui de tuer la euve après la mort de son époux, — ou un rite ettement odieux, comme celui des sacrifices humains, nous n'avons pas besoin d'aller plus loin ans l'étude de cette religion : sûrement elle n'est as de Dieu.

Or, de toutes les religions qui se partagent l'humanité, seule la religion chrétienne résiste à une areille épreuve. Comme son fondateur, elle se resse devant les hommes en leur disant : « Qui de ous me convaincra de péché? » Et de même que s Juifs ne purent relever ce défi, ainsi les hommes e peuvent répondre à l'interrogation du christianisme que par un acte de foi à son origine divine, ourvu qu'ils aient le sens juste et la volonté droite. Tel est l'argument nouveau, ou plutôt renouvelé, ue la science des religions a fourni aux apologistes, faveur de la divinité du christianisme : germe aiment divin semé en terre par le Sauveur, arrosé son sang, et qui rapidement est devenu un grand bre, incomparablement plus beau que tout autre, où les oiseaux du ciel viennent en foule chercher trouver un abri.

VI. — Avis aux Enfants

L'utilité des ennuis.

Remarquez les deux choses dont se sert Notre-Seigneur pour en tirer des comparaisons, au sujet de la vie de son Eglise. Ce sont deux choses amères : le *levain* est une amertume; quant au sénevé, c'est la *moutarde*, et vous savez sans doute par expérience qu'elle est piquante, et que parfois elle va jusqu'à tirer les larmes des yeux.

Et pourtant, ces deux amertumes vont entrer dans la vie de l'Eglise et contribuer à ses succès.

Dans notre vie, à nous aussi, le bon Dieu veut qu'il y ait un peu de levain et un peu de... moutarde. En d'autres termes, il permet qu'elle ait ses amertumes, ses douleurs ou tout au moins ses ennuis. Pourquoi? Pour notre bien : et voici à quoi vous serviront ces ennuis, que vous avez déjà éprouvés et qui sans doute grandiront avec vous.

I. *Ils vous feront penser au ciel.* — Quand on se trouve bien quelque part, on ne pense pas à déménager. On n'y pense que si l'habitation actuelle présente quelques inconvénients.

Si le séjour de la terre n'avait pour nous que des charmes, nous nous y trouverions fort bien, nous ne demanderions qu'à y rester, et nous ne penserions pas à un... déménagement. Or ce déménagement ne dépend pas de nous : il s'impose à nous, de par la volonté de Dieu; il nous faudra quitter la terre. Et dans quelles conditions s'accomplirait ce départ, si nous n'y pensions pas à l'avance? Tout ce

qui s'improvise est mal fait : on n'improvise pas la mort, il faut s'y préparer; pour s'y préparer il faut penser, et les ennuis de la vie nous aident à y penser.

II. *Ils vous feront mériter le ciel.* — Non seulement les ennuis de la terre vous feront penser au ciel, mais ils vous aideront à y aller. En effet, nous ne pourrons y entrer avec des péchés, et il faudra, avant que nous y soyons admis, que nos fautes soient non seulement pardonnées, mais *expiées* : c'est la « satisfaction », dont il vous est parlé au catéchisme.

Mais comment expier, comment « satisfaire »? La partie essentielle de cette satisfaction, c'est la « pénitence » imposée par le confesseur. Puis viennent les pénitences que nous pouvons nous imposer nous-mêmes : prières, aumônes et menus sacrifices.

Mais à ces deux moyens de satisfaire il faut en ajouter un troisième, très important lui aussi et très efficace. Il ne consiste pas, comme le précédent, à rechercher des sacrifices, à se forger des « ennuis »; non : il consiste à accepter tout simplement ceux que la Providence permettra que nous ayons.

Nous rencontrerons forcément ces ennuis sur notre route; nous trouverons souvent les amertumes, symbolisées par le grain de moutarde et par la petite provision de levain dont il est question dans l'Evangile d'aujourd'hui. Quand elles nous arriveront, ne nous irritons pas contre les hommes, contre les choses, encore moins contre le bon Dieu; acceptons les épreuves en expiation de nos péchés, et ainsi, non seulement elles nous feront penser au ciel, mais elles nous aideront à le mériter.

VII. — Avis aux Jeunes Gens

La jeunesse, âge important de la vie.

I. *La vérité.* — Ce grand arbre aux rameaux bienfaisants, il était tout entier, en germe, dans le grain de sénevé que le semeur a confié à la terre. Cela vous dit l'importance des *commencements*, et doit vous faire regarder comme très important pour vous l'âge où vous êtes maintenant : votre vie est tout entière dans votre jeunesse.

Un sage de l'Extrême-Orient a « imagé » cette importance des débuts dans une maxime curieuse et que je veux vous citer :

« Un arbre énorme a pour racine un cheveu fin,

« Une tour de neuf étages s'élève sur une poignée de terre,

« Mille lieues commencent sous ton pied. »

Si, comme je l'espère, vous faites chaque soir votre examen de conscience, vous vous rendez facilement compte que, presque toujours, la journée a été pour vous ce que l'a faite le commencement. C'est le mot d'un auteur catholique : « La journée sera tout entière à qui l'aura occupée le premier. »

Or la vie est comme une grande journée, à la fin de laquelle nous devons recevoir notre salaire : vous verrez, dimanche prochain, que cette image a été employée par Notre-Seigneur lui-même.

De cette journée, l'enfance et la jeunesse sont les premières heures. Leur emploi déterminera celui de la journée tout entière. Il est donc important de les bien employer, — d'y prendre l'habitude de la

prière, — d'y acquérir les convictions chrétiennes, — d'y faire l'apprentissage de la vertu.

Tout dépend ici-bas de ses commencements

a dit un poète. Et vous voyez l'enchaînement l'éternité dépend de la mort, la mort dépend de la vie, la vie dépend de la jeunesse.

Quelle raison pour la bien employer!

II. *Une objection.* — Ici je dois vous mettre en garde contre la trop grande indulgence avec laquelle le monde considère les défauts de votre âge, parfois même ses vices. On a même inventé, pour pallier cet excès d'indulgence, un axiome que vous savez bien : « Il faut que jeunesse se passe! »

Je connais peu de maximes aussi fausses et plus pernicieuses que celle-là!... Elle prétend que peu importe ce qu'est la jeunesse, pourvu que l'âge mûr et la vieillesse soient sérieux!... C'est exactement comme si l'on disait : « Peu importe que l'on soit un mauvais apprenti, pourvu que l'on devienne un bon ouvrier. » On oublie, tout simplement, que l'ouvrier ne se forme que par l'apprentissage.

« Il faut que jeunesse se passe », oui certes! Mais il faut qu'elle se passe bien. Si elle se passe dans la dissipation, le jeu, le plaisir et le mal, alors, en même temps que la jeunesse se passe, elle se lasse, elle se casse, elle se tasse, elle fait de l'homme un vieillard anticipé, sans ressort physique, sans vigueur morale; le relâchement de la jeunesse mène à la lâcheté de l'âge mûr; l'indifférence de la jeunesse envers Dieu mène à l'impiété de l'âge d'homme ; la perte de la jeunesse mène à la perte de la vie, et, vous le savez, la perte de la vie mène à la perte de l'éternité...

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

Le zèle chez la femme.

I. *Le zèle s'impose à la femme.* — L'Evangile met en scène aujourd'hui une femme. Ce n'est d'ailleurs ni la première ni la dernière fois que, lorsqu'il s'agit d'apostolat et de zèle, nous voyons figurer une femme dans l'histoire évangélique ou dans les paraboles de Jésus-Christ.

Le jour de la présentation de Jésus au Temple, le vieillard Siméon chante les louanges de l'Enfant... Mais voici que paraît la prophétesse Anne qui, elle aussi, parle de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Dans les paraboles d'aujourd'hui, un homme plante un grain de sénevé qui deviendra un grand arbre... Mais voici qu'une femme se sert de levain pour agiter toute une masse inerte et la faire lever.

Dans une autre parabole, nous verrons un pasteur s'en aller à la recherche de sa brebis égarée... Mais nous verrons une femme allumer sa lampe et balayer sa maison, pour chercher et retrouver la drachme qu'elle a perdue.

Et ainsi, chaque fois qu'il s'agit de travailler à la gloire de Dieu ou au salut des âmes, nous y voyons prendre part un homme et une femme, et la volonté de Dieu nous est ainsi manifestée, qui « a confié *à chacun* le soin de son prochain ».

II. *Le zèle chez la femme revêt un caractère particulier.* — Néanmoins, la femme ne travaille pas comme l'homme et, même dans les œuvres de zèle,

elle n'oubliera pas qu'elle est femme, et que son labeur doit rester discret.

Voyez l'Evangile. L'*homme*, pour travailler, quitte sa maison et s'en va en plein champ ou en plein bois : ce n'est pas chez lui qu'il peut semer, ni rechercher la brebis perdue... La *femme*, au contraire, reste à la maison. Ce n'est pas sur la place publique qu'elle va préparer son pain, c'est *chez elle* qu'elle balaie pour retrouver sa drachme.

Cela vous indique la mesure que vous devrez toujours garder dans vos œuvres de zèle. Elles seront nombreuses, elles seront persévérantes. Mais elles seront discrètes : vous n'en ferez pas étalage.

Vous ne prétendrez pas, dans ces œuvres, diriger ceux dont la fonction est de vous diriger vous-mêmes. Dans les fonctions de catéchistes volontaires, vous ne prétendrez pas substituer votre enseignement à celui des catéchistes qui le sont essentiellement, et dont vous devez être les collaboratrices, mais non les directrices.

Vous apporterez, dans votre coopération à cette œuvre et à tant d'autres, toute la simplicité et l'humilité que l'on peut attendre d'une vraie chrétienne. C'est une fonction bien modeste que celle de « remueuse de pâte », et la femme dont nous parle Jésus ne songe nullement à s'en glorifier. Comme elle vous êtes des préparatrices, mais votre œuvre est beaucoup plus belle, puisque ce sont des âmes que vous remuez... N'importe, vous ne serez pas plus orgueilleuses qu'elle... et le bon Dieu, qui voit dans le secret, saura bien voir ce que vous faites et vous en récompenser.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DU VI[e] DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE 313

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 313

II. *Dogme.* LA CONVERSION DU MONDE, PREUVE DE LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME..... 318

III. MORALE. LE PÉCHÉ VÉNIEL 321
Cf. *même sujet*, Imm. Conception, t. I, p. 462.

IV. *Grâce.* LES EFFETS DE LA COMMUNION 324
Cf. *les Dispositions à la communion*, 16[e] dim. ap. Pent., t. III, p. 228.

V. *Apologétique.* LA TRANSCENDANCE DU CHRISTIANISME 327
Cf. *la Divinité de J.-C. prouvée par sa doctrine*, 2[e] Dim. de Car., t. I, p. 438.

VI. *Avis aux enfants.* UTILITÉ DES ENNUIS..... 330
Cf. *la Satisfaction*, 5[e] dim. ap. Pent., t. II, p. 444; — *la souffrance chez les justes*, dim. dans l'Oct. de Noël, t. I, p. 159.

VII. *Avis aux jeunes gens.* LA JEUNESSE, AGE IMPORTANT DE LA VIE 332

VIII. *Avis aux jeunes filles.* LE ZÈLE CHEZ LA FEMME 334
Cf. *le Zèle, Noël*, t. I, p. 132; — *le Zèle doit être prudent*, 5[e] dim. ap. Epiph., t. I, p. 310.

Autres sujets :

IX. LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, PROUVÉE PAR LES PROPHÉTIES qu'il a faites lui-même et qui se sont accomplies. (Il a prédit ici la magnifique extension de l'Eglise.)

X. DEUX MARQUES DE L'EGLISE : 1° *la catholicité* (elle étend ses rameaux sur le monde entier); — 2° *la sainteté* (elle a remué et soulevé le monde en l'améliorant, comme le levain).

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

Parabole des ouvriers de la Vigne

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Etant convenu avec eux d'un denier pour la journée, il les envoya à sa vigne.

Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui restaient oisifs sur la place publique :

« — Vous aussi, leur dit-il, allez à ma vigne, et je vous donnerai un salaire raisonnable. »

Et ils y allèrent.

Il sortit encore vers la sixième heure, puis vers la neuvième, et il fit de même. Enfin, étant sorti vers la onzième heure, il en trouva encore d'autres qui restaient là, et il leur dit :

« — Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ?

— C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués.

— Vous aussi, leur dit-il, allez à ma vigne. »

Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant :

« — Appelez les ouvriers et payez-les, en commençant par les derniers et en finissant par les premiers. »

Ceux de la onzième heure vinrent donc, et reçurent chacun un denier. Les premiers, venant à leur tour, croyaient recevoir davantage : mais ils ne reçurent chacun qu'un denier. Et en le recevant, ils murmuraient contre le père de famille :

« — Ces derniers, disaient-ils, n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur ! »

Mais le père de famille, s'adressant à l'un d'eux, lui dit :

« — Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous revient et allez-vous-en. Pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous : ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? ou votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? »

C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu de choisis.

(MATTHIEU, XX, 1-16.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Cette parabole date des dernières semaines de la vie de Notre-Seigneur. Il était au printemps de sa dernière année. On se mettait partout, avec activité, aux travaux de la terre : on remuait le sol, on creusait au pied des ceps pour y déposer des engrais ; sur les places publiques, se tenaient les ouvriers désireux d'être loués, à la journée comme c'était l'usage. Ce spectacle, auquel s'intéressaient les dis-

ciples, donna à Notre-Seigneur l'occasion d'une comparaison entre ce travail et celui du royaume des cieux, je veux dire par là, le travail que nous sommes tenus d'accomplir pour mériter le ciel, et qui s'appelle le service de Dieu.

Relisons cette comparaison, cette parabole des ouvriers de la vigne. Elle se divise en deux actes : le *travail*, le *salaire*.

I. *Le travail.* — De grand matin, un père de famille sort de sa maison et s'en va sur la place publique, où se tenaient les travailleurs désireux d'être loués pour la journée. Il y en avait déjà là. Il leur propose le travail, convient avec eux d'un denier pour prix de la journée, et les voilà partis à la vigne. Ils vont y travailler douze heures, « portant le poids du jour et de la chaleur » : ce sont les ouvriers de la première heure.

Cette « première heure » correspond à nos « six heures du matin ». A la troisième heure, à la sixième, — ou plutôt parlons la langue d'aujourd'hui, — à neuf heures, à midi, à trois heures, le maître retourne sur la place publique, et chaque fois il engage de nouveaux ouvriers.

Enfin, à cinq heures, nouvelle et dernière démarche. La journée devant finir à six heures, pourquoi le père de famille s'impose-t-il cette dernière course qui peut paraître superflue, car les ouvriers qu'il pourra récolter auront à peine une heure de travail à lui donner? .. Il semble bien qu'il le fasse beaucoup plus par bonté que par intérêt, et que ce qu'il cherche surtout, ce soit une occasion de venir en aide à ces hommes.

Mais n'en soyons pas étonnés, puisqu'aussi bien

ce père de famille n'est que l'image de notre Père qui est aux cieux. Nous devons tous travailler à sa vigne, c'est-à-dire lui obéir et le servir en ce monde. Mais il ne se contente pas que nous le sachions : il daigne nous le rappeler, nous y inviter, nous en presser, jusqu'à ce que nous ayons enfin compris son dessein et exécuté sa volonté.

Pour cela il multiplie les appels. Les uns le servent depuis la première heure : ce sont ceux qui, nés dans une famille chrétienne, ont dès l'abord appris à le connaître et à l'aimer.

Les autres ne sont venus qu'à la troisième heure : leur première enfance a été négligée, mais vers l'âge de la première communion solennelle ils sont venus au catéchisme, et c'est alors qu'ils se sont mis à travailler à la vigne du bon Dieu...

Pour d'autres, ç'a été plus tard encore, vers midi; à l'occasion de leur mariage, ou de la naissance ou de la première communion de leur enfant...

Encore plus tardifs sont les ouvriers de la neuvième heure : hommes retirés des affaires et qui consentent enfin à penser à Dieu, époux frappés par la mort de leur épouse et qui veulent la rejoindre au ciel dont elle a pris le chemin...

Enfin, les ouvriers de la onzième heure : ceux que l'âge avancé, ou une maladie grave, avertit que le moment approche de la reddition des comptes, et qui ne veulent pas se présenter « comme ils ont vécu » au jugement de Dieu.

II. *Le salaire.* — Vient enfin le paiement du salaire : il a lieu dès le même soir, selon la loi de Moïse : puissions-nous apprendre par là à ne pas trop retarder le paiement de nos dettes! Nous n'avons

as tous des ouvriers, mais tous nous avons des ournisseurs...

Cette partie de la page évangélique suscite cerains étonnements, que fait cesser un peu de réexion.

« Pourquoi commencer le paiement par les ouriers de la dernière heure? » Ce détail était néces-aire pour que pût se produire l'incident soulevé · les ouvriers de la première heure : s'ils avaient payés les premiers, ils s'en seraient allés sans quiéter des autres, et la leçon que voulait donner sus n'eût pas eu l'occasion de se produire.

« Pourquoi le Maître donne-t-il autant aux ouriers de la dernière heure qu'aux autres? » Parce le denier en question représente le ciel, et que ieu le promet à tous ceux qui mourront chréennement, même si leur conversion a été tardive : qui suppose que le temps de se convertir leur ura été donné et qu'ils en auront profité...

« Les ouvriers de la première heure n'avaient-ils s le droit de se plaindre? » Non, puisque, *en jus-e*, leur maître ne leur devait qu'un denier.

« Les saints qui ont été fidèles à Dieu toute leur se plaignent donc, au ciel, de voir Dieu leur joindre des pécheurs convertis? » Non certes... Et e détail la parabole ne s'applique pas aux élus. contraire, il y a grande joie dans le ciel, dit sus, pour un pécheur qui fait pénitence.

« Que veut dire la maxime finale? » Elle distingue *ns le ciel* deux catégories d'élus : le grand nome des saints ordinaires, et l'élite, les saints de oix, qui ont pratiqué la vertu à un degré héroïque: ux-là sont peu nombreux.

II. — DOGME. — *Le nombre des élus.*

« Beaucoup sont appelés, mais il y en a peu de choisis. » Cette parole a intrigué et intrigue encore les commentateurs de l'Evangile; beaucoup ont cru que Notre-Seigneur nous avertit par là que les élus seront peu nombreux, en comparaison avec le nombre des réprouvés; beaucoup d'autres se refusent à reconnaître ici pareil enseignement.

Sans prétendre trancher cette question, indiquons-en les éléments, d'après la doctrine de l'Eglise et les pages de l'Evangile.

I. *L'Eglise ne nous enseigne rien sur le nombre des élus.* La seule fois qu'elle nous en parle, c'est dans une oraison de carême, et pour nous dire qu'elle n'en sait rien : « O Dieu, qui seul connaissez le nombre des élus... »

Profitant de cette liberté que nous laisse l'Eglise, nous pouvons à volonté, ou bien traduire strictement la sentence de Notre-Seigneur et y voir l'affirmation du petit nombre des élus, — ou bien interpréter autrement cette parole, comme nous le verrons tout à l'heure.

II. *Jésus-Christ ne nous enseigne rien sur le nombre des élus*, — et, après ce que nous venons de dire, cela ne saurait nous étonner : car si l'Evangile contenait à ce sujet une doctrine claire et sans échappatoire, l'Eglise nous l'aurait enseignée.

Mais alors, comment peut s'interpréter la sentence du Sauveur qui termine la parabole des ouvriers de la vigne? Beaucoup de paroissiens la traduisent ainsi: « **Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.** » Cette

axime n'est-elle donc pas définitive, comme elle le mble au premier abord?

Essayons de répondre à ces questions.

Remarquez d'abord que cette sentence est la con- usion et comme la « moralité » de la parabole que nt de raconter Notre-Seigneur. Elle doit donc être ec elle en rapport étroit, et en jaillir comme le uve de sa source. Le fabuliste grec, après avoir conté une fable, la concluait ainsi : « Cette fable ontre que... » Certes; les paraboles ne sont pas ntiques à des fables, mais du moins elles ont, mme les fables, leur enseignement, leur moralité pposez donc que Jésus, après avoir raconté la pa- ole des ouvriers de la vigne, ait conclu ainsi : Cette parabole montre que, s'il y a beaucoup d'ap- és au ciel, il y en a peu qui y arrivent. » La mora- n'aurait alors aucun lien avec la parabole, qui ible mener plutôt à une conclusion opposée.

Qu'y voyons-nous, en effet? Des ouvriers qui, à te heure, se mettent à leur devoir; les uns ont été les dès le début, les autres ne se décident qu'à la nière heure. Et pourtant, *tous sont récompensés*, s reçoivent leur salaire, ce denier qui représente ciel. Il peut se faire que le nombre des élus soit t, mais ce n'est pas cette parabole qui le prouve. Quel est donc le vrai sens de la maxime du Sau- ? Elle s'adresse à ceux qui, parce qu'ils ont tra- é tout le jour, prétendent à une récompense *ite*. Mais la récompense *d'élite* est pour les tra- ieurs *d'élite*, c'est-à-dire pour ceux qui font plus leur devoir. Or les « ouvriers de la première re » ne font que leur devoir en servant Dieu toute vie, et donc, si ce titre leur donne droit à la

récompense, à l'*appel* de Dieu au ciel, il ne leur donne pas droit à y figurer parmi l'*élite* : ils seront des saints, mais non des saints *de choix*. « Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu de choisis », ou, si vous le voulez, « l'élite est peu nombreuses », et remarquez que le mot *élite* a la même origine que le mot *élu*.

Ainsi entendue, la conclusion ressort bien de la parabole, et Notre-Seigneur aurait pu dire : « Cette parabole montre que, si beaucoup doivent être appelés au ciel, peu nombreux sont ceux qui y auront une place d'élite. »

III. *Ce qui importe à chacun de nous, ce n'est pas de connaître le nombre des élus, c'est de savoir si nous serons de ce nombre.* Voilà ce qu'il y a de vraiment pratique pour nous dans cette question. Or, sur ce point-là, nous avons des données positives et des enseignements formels. Même si le nombre des élus est petit, très petit, nous en ferons partie si nous mourons en état de grâce. Mais d'autre part, même si le nombre des élus est grand, très grand, nous n'en ferons pas partie si nous mourons en état de péché mortel.

J'ai dit : « si nous mourons ». Mais vous savez aussi que, pour être assuré de mourir en état de grâce, il faut vivre dans cet état. N'attendons pas la onzième heure : quand nous en serons là, nous ne le saurons même pas, et lorsque nous n'aurons plus qu'une heure à vivre, nous croirons sans doute avoir encore de longs mois devant nous.

D'ailleurs, pourquoi faire avec Dieu des calculs égoïstes? Est-ce qu'il attend, lui, pour nous combler de ses grâces? N'attendons pas pour le servir!

III. — Morale. — *L'Envie.*

Voyez ces travailleurs qui, après avoir été fidèles devoir pendant toute la journée, perdent au soir r mérite et notre sympathie par la faute de leur ousie contre les tard-venus, dont ils voient l'heure travail largement récompensée.

ls commettent un péché dont le nom est bien nnu : l'*envie;* nous en parlerons aujourd'hui pour dire la *nature*, — les *effets*, — et les *remèdes*.

Nature de l'envie. — Nous sommes obligés, par loi chrétienne, d'aimer le prochain comme nous-mes, c'est-à-dire de lui désirer et de lui procurer, ant que nous le pouvons, les mêmes biens qu'à us. Cela étant, quand nous voyons le prochain heu-x, la charité devrait nous en rendre joyeux, — tristes quand nous le voyons dans la peine...

Or l'envie est un péché qui produit en nous des ntiments exactement contraires à ceux-là : elle con-te en une tristesse que nous ressentons à la vue bien dont jouit le prochain, et une joie coupable mal qui lui arrive.

Que ce péché puisse être grave, le seul fait qu'il directement opposé à la charité doit suffire à us en convaincre. Lorsqu'il est bien volontaire et e l'objet en est grave, il peut constituer nettement péché mortel.

Ses effets. — De plus, l'envie est un péché ca-al, c'est-à-dire qu'il est la source de beaucoup utres : car il produit des fautes comme un capital oduit des intérêts. Ne savez-vous pas que c'est par nvie que le péché est entré dans ce monde? C'est

par envie du sort éternel réservé à nos premiers parents que le démon les a fait tomber, comme c'est encore par envie qu'il nous tente, ne pouvant accepter que nous soyons appelés au bonheur qu'il a perdu par sa faute... C'est par envie aussi que Caïn a tué son frère Abel : et ainsi les deux morts, la mort à la vie de l'âme et la mort à la vie du corps, sont entrées dans le genre humain, apportées par l'envie.

Et aujourd'hui, n'est-ce pas l'envie qui fait naître la *haine?* N'estce-pas elle qui suscite les *médisances*, voire les *calomnies?*... Elle va jusqu'à faire naître des rixes, et quelquefois des *meurtres* : l'histoire de Caïn et d'Abel s'est renouvelée plus d'une fois!

III. *Ses remèdes.* — Il est d'autant plus nécessaire de combattre le vice de l'envie, que nous en portons en nous les germes, et que ces germes se développeront si nous n'y prenons garde!... Pour y remédier voici quelques conseils.

1° *Exercez-vous à la charité.* Dites-vous bien que sans la charité on ne peut être sauvé, et que l'envie est la contradiction de la charité. Cette conviction, à mesure qu'elle s'enracinera en vous, se traduira en actes; vous tâcherez de réaliser le mot d'ordre de saint Paul : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent. »

2° *Pensez à la vanité des choses de ce monde*, c'est-à-dire des choses que le plus souvent vous enviez. La beauté, l'intelligence, la richesse, les honneurs, voilà ce qui ordinairement excite notre jalousie. Mais tout cela passera, — et d'ailleurs, tout cela crée, pour ceux qui possèdent quelqu'un de ces biens, une responsabilité plus grande pour le jour du

ugement. Si vous considériez ces choses sous le vrai
oint de vue, vous les trouveriez moins enviables!

3° *Dites-vous que l'envie est le propre du diable;* vous ai montré cet ennemi des hommes toujours oussé par l'envie, inspiré par elle dans sa lutte outre le genre humain. C'est la Bible elle-même ui nous dit que « la mort est entrée dans le monde ar l'envie du diable » et qui nous exhorte à ne pas ous ranger à son parti *en l'imitant.*

4° *Sachez que l'envie ne vous sert à rien.* Dans ertains péchés, on sacrifie la fin dernière de son me à un bien présent, à une utilité prochaine. On a rt, c'est évident, mais du moins tire-t-on un cer- in profit de son péché. Ici, au contraire, non seu- ment l'envieux augmente ses responsabilités pour heure du jugement, mais dès maintenant il se cause es tourments! « L'envie, dit saint Grégoire, est omme un poignard qui déchire le sein », et les ja- ux connaissent par expérience la vérité de cette axime. Leur envie ne dépouillera pas celui qu'ils nvient des biens qu'ils envient : elle ne fera, au ontraire, que les rendre plus malheureux eux- êmes; sot calcul en même temps que vilain péché!

Vous que l'envie tourmente, répétez souvent l'acte e charité, efforcez-vous de dire en toute vérité : Mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi- ême, pour l'amour de vous! » Opposez cette réponse a tentation : êtes-vous tentés une fois, dites-la une s; êtes-vous tentés vingt fois, répétez-la vingt fois, ujours avec plus d'énergie! A force de le dire et de vouloir, vous finirez par le réaliser!

IV. — Grace. — *La grâce actuelle.*

Voyez ce père de famille qui, dès le matin, s'en va chercher des ouvriers pour sa vigne. Il n'attend pas qu'on vienne le trouver : il fait les premiers pas.

Lorsqu'il a amené au travail les ouvriers de la première heure, cela ne lui suffit pas : il est d'autres hommes qui restent à ne rien faire, et risquent de perdre tout salaire. Les laisse-t-il à leur incurie et à leur paresse? Non : il retourne les chercher, il y va à neuf heures, à midi, à trois heures... Dira-t-on que c'est pour lui qu'il travaille et non pour ces hommes? Il montre bien ce qu'il a vue, en retournant sur la place publique une dernière fois, à cinq heures du soir, c'est-à-dire une heure avant la cessation du travail : ceux qu'il embauchera, à cette heure tardive, auront à peine le temps de faire le trajet et de se mettre à l'ouvrage, que sonnera l'heure du salaire. Il va néanmoins les chercher, montrant bien par là que c'est pour eux qu'il travaille.

Ces démarches, ces prévenances du père de famille, elles ont un nom dans le langage catholique, elles s'appellent la *grâce actuelle*. Donnons-en la *définition*, montrons-en la *nécessité*.

I. *Définition de la grâce actuelle.* — Si nous voulons vivre dans l'éternité de la vie bienheureuse, nous devons vivre ici-bas de la vie de la grâce : vie surnaturelle, qui unit notre âme à Dieu par les liens de la charité la plus étroite et fait de nous ses enfants d'adoption. La vie de la gloire ne sera que le

développement et le couronnement de la vie de la grâce.

On appelle cette grâce *habituelle*, parce que le mot latin *habitus* veut dire *état :* elle constitue en effet notre âme dans un *état gracieux* ou agréable à Dieu. Mais, précisément parce que la grâce est surnaturelle, elle est au-dessus de nos forces et il faut que Dieu nous la donne. Il y a donc toute une série de secours au moyen desquels Dieu nous aide à acquérir, à conserver, à augmenter ou à recouvrer l'état de grâce; ces secours ayant pour objet la grâce, on leur a donné à eux aussi le nom de *grâces :* mais pour les distinguer de la grâce habituelle, on les a appelées *grâces actuelles;* ce sont en effet des secours destinés à nous faire faire des *actes* ayant pour but la grâce.

Dieu n'attend pas que nous lui demandions la grâce pour nous la donner : dès que nous en avons besoin il nous l'accorde; avant que nous agissions, il nous *prévient* de sa grâce, pour nous exciter à bien faire; pendant que nous agissons, il nous *accompagne* de sa grâce, pour nous aider à agir selon sa volonté. Plus nous en avons besoin, plus grande il nous l'accorde; plus nous la lui demandons, plus il en est prodigue... Mais aussi, plus nous en abusons, plus nous l'invitons à la restreindre!

II. *Nécessité de la grâce actuelle.* — Ne négligeons rien pour obtenir la grâce, car sans elle nous ne pouvons rien faire d'utile à notre salut. C'est l'enseignement même de Notre-Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Et saint Paul développe cette affirmation : il nous apprend que de nous-mêmes, nous ne sommes capables de former aucune

bonne pensée, mais que c'est Dieu qui nous en rend capables; — c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, dit-il ailleurs, non qu'il agisse sans le concours de notre liberté, mais parce que, sans sa grâce, notre liberté ne saurait aller vers le bien *surnaturel*, nécessaire pour mériter la récompenser *surnaturelle* du ciel.

Ainsi donc, nous ne pouvons même pas commencer à croire sans le secours et la grâce de Dieu : « Personne ne vient à moi, dit Notre-Seigneur, si mon Père ne l'attire, si cela ne lui est accordé par mon Père ». Quand la foi est entrée dans notre âme, elle ne peut s'y conserver que par la grâce de Dieu. Et pour qu'elle s'y conserve jusqu'à la fin, et nous inspire jusqu'au bout les actes nécessaires à notre salut, il nous faut une grâce toute spéciale, que l'on appelle la grâce de la « persévérance finale. »

La grâce des grâces, la voilà. Car, selon l'enseignement de l'Evangile, « c'est celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera sauvé », et celui-là seulement. C'est donc la condition dernière pour obtenir le ciel, celle qui résume toutes les autres. Et, encore cette fois, pour remplir cette condition nous avons besoin d'un secours tout particulier. Demandons-le donc, avec confiance, mais aussi avec persévérance. Demandons, selon le langage de saint Paul, à « celui qui a commencé le bien en nous, de continuer à le perfectionner jusqu'au jour de Jésus-Christ », c'est-à-dire jusqu'au jugement. Si nous le demandons, si notre conduite correspond à notre prière, « Dieu est fidèle, dit encore saint Paul : il nous affermira, nous préservera de l'esprit mauvais », et nous persévérerons jusqu'à la fin.

V. — Apologétique

« *Je me convertirai avant de mourir.* »

La onzième heure!... Plus d'un peut-être, parmi vous, considère avec un intérêt tout particulier ces ouvriers qui, ayant attendu si longtemps avant de se mettre au travail, sont néanmoins récompensés par le père de famille, et même défendus par lui contre la jalousie des travailleurs plus fidèles à leur devoir.

Il est en effet, un peu partout, des « ouvriers de la onzième heure » avant la lettre : je veux dire, des chrétiens qui, n'étant encore qu'à la troisième, à la sixième ou à la neuvième heure de leur vie, restent oisifs à l'égard du service de Dieu, et se proposent d'attendre, avant de s'y astreindre, les derniers jours ou les dernières heures de leur vie. Ecoutez-les : « Je me convertirai avant de mourir », disent-ils : et certes, ils ne voudraient pas mourir dans l'état où ils vivent!... Ce qui ne les empêche pas de vivre dans l'état terrible où, pour rien au monde, ils ne voudraient mourir.

Tels sons ceux que j'appelais les ouvriers de la onzième heure. M'adressant à eux je leur dirai : « N'attendez pas la onzième heure pour vous convertir : vous le devez *à vous-mêmes*, — et *à Dieu*. »

I. *Vous le devez à vous-mêmes.* — Je ne veux faire entendre, pour le moment, que la voix de l'intérêt personnel. Mais quel est votre plus grand, j'allais dire et je devrais dire votre seul intérêt personnel? C'est le salut de votre âme! Rappelez-vous la parole

du divin Maître : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

Vous êtes vous-mêmes convaincus de cette vérité, puisque, vous le dites, à aucun prix vous ne voudriez mourir sans vous être réconciliés avec Dieu, et puisque vous êtes absolument décidés à lui donner votre « onzième heure ».

Mais c'est ici qu'éclate votre inconséquence!... Je le sais, oui, si votre onzième heure est pour Dieu, le ciel sera pour vous : vous en avez pour garant l'engagement de Notre-Seigneur lui-même, formulé dans la parabole des ouvriers de la vigne.

Mais quelle garantie avez-vous que, de fait, votre onzième heure sera pour Dieu?... Votre résolution?... Pour qu'elle fût sûrement tenue, il faudrait, tout au moins, que, lorsque votre onzième heure sonnera, vous puissiez savoir que c'est votre onzième heure... Mais c'est cela précisément que vous avez toute chance de ne pas savoir! Votre onzième heure, ce sera peut-être l'heure du départ de ce train qui devra vous mener à la montagne, à la mer, au plaisir... et qui vous mènera à la mort... Votre onzième heure, ce sera peut-être l'heure de cette maladie que vous prendrez pour un simple malaise, que votre entourage vous présentera comme une « indisposition », dont votre médecin vous dira : « ce n'est rien ». En effet ce ne sera rien... que la mort!... Votre onzièm heure, ce sera tout au moins cet âge avancé auque vous serez parvenu, et dans lequel vous vous complairez à ne voir qu'une seconde jeunesse.

Pour savoir quand sonnera votre onzième heure, il faudrait savoir quand sonnera la douzième, l'heure du salaire, — et celle-là on ne la sait jamais... Vous

êtes jeunes, bien portants?... Vous êtes des vieillards, si vous devez mourir demain. Et cela me rappelle le mot de ce prêtre à qui l'on demandait : « Quand faut-il se convertir? » Il répondit : « La veille de la mort, cela suffit... Mais, ajouta-t-il, la veille de votre mort, c'est aujourd'hui! »

II. *Vous le devez à Dieu.* — Je ne veux pas terminer cet entretien sans vous avoir fait entendre une autre voix que celle, pourtant si puissante, de l'intérêt personnel. Et je vous dis : il faut servir Dieu dès maintenant, il ne faut pas attendre la onzième heure : *Vous le devez à Dieu.*

Oui, je le sais, ordinairement Dieu est patient, le plus souvent il nous laisse largement le temps de faire pénitence. Qu'allez-vous en conclure? Que dès lors vous pouvez bien vous permettre le mal, puisque très probablement vous aurez le temps de vous en repentir!

Mais ne voyez-vous pas quelle injure vous faites par là à la bonté divine? Vous tournez contre Dieu les bontés mêmes qu'il a pour vous! Vous profitez de ce qu'il est bon pour être mauvais à son égard!... C'est l'ingratitude filiale, la plus noire de toutes les ingratitudes, et d'autant plus noire qu'il s'agit ici du meilleur des pères!

Non, vous n'agirez pas de la sorte. Dès maintenant, quelle que soit l'heure de votre vie qui sonne, que ce soit la troisième, la sixième, la neuvième, dès maintenant vous voudrez revenir complètement à Dieu; vous ne vous fierez pas au coup de dé de la dernière heure, vous traiterez Dieu en Père, et désormais vous agirez envers lui comme des enfants fidèles.

VI. — Avis aux enfants

Règles chrétiennes du travail.

« Ainsi vous êtes restés tout le jour à ne rien faire! » J'espère que, de votre père ou de votre mère, vous n'avez jamais mérité, et surtout que vous ne mériterez jamais, un reproche pareil à celui-là. Vous êtes ou vous serez des travailleurs : le paresseux est dans la société un être inutile et même dangereux. Ce n'est donc pas l'amour du travail que je veux vous prêcher, c'est la manière de travailler pour le faire chrétiennement. Vous travaillerez avec *foi*, — avec *espérance*, — avec *charité*.

I. *Avec foi.* — Qu'est-ce à dire, travailler avec foi? C'est regarder le travail comme Dieu le regarde lui-même, c'est le voir, pour ainsi dire, avec les mêmes yeux que lui. En est-il ainsi?... Je crains que non. Plus d'un parmi vous regarde le travail comme une peine imposée à l'homme, en punition du péché originel. C'est une erreur. Lorsque Adam sortit tout pur des mains du Créateur, Dieu, dit la Bible, le plaça dans le paradis terrestre « pour qu'il y travaillât. » Et donc le travail est en lui-même une très belle chose, digne de l'homme innocent, et non un châtiment. Il élève, agrandit, ennoblit l'homme: comment pourrait-il être la conséquence du péché? Ce qui est une punition, c'est la fatigue aujourd'hui inséparable du travail, c'est la dure nécessité de gagner son pain à la sueur de son front. Vous ne regarderez donc pas le travail comme une humiliation, comme un assujettissement, comme un ennui,

mais comme une belle et bonne chose... Et lorsque vous en souffrirez, alors seulement vous verrez là l'expiation du péché, et vous le subirez chrétiennement à ce titre.

II. *Avec espérance.* — Parfois, sans doute, vous vous demandez pourquoi, dans vos écoles, on vous fait apprendre telle ou telle chose assez difficile et dont plus tard il ne vous restera peut-être rien.

Ayez confiance dans vos parents et dans vos maîtres : ils savent que cela vous sera utile. Ils savent que telle étude vous assouplit la mémoire, que telle autre vous forme le jugement, que celle-ci vous familiarise avec la droiture, que celle-là vous aide à raisonner justement. On vous donne certaines leçons dont, croyez-vous, il ne vous restera rien? Détrompez-vous : il vous restera des habitudes : ayez confiance.

Ayez aussi confiance en Dieu : travaillez pour lui; c'est un excellent « patron »; vous le voyez par l'Evangile d'aujourd'hui, il ne laisse aucun travail sans récompense, et on peut gagner le ciel, même en étudiant la géographie : il suffit de l'étudier chrétiennement.

III. *Avec charité.* — Enfin, travaillez avec charité. *Charité envers vos maîtres :* que votre docilité leur épargne des impatiences; ne les accusez pas de préférences, d'injustices, comme on le fait trop souvent.

Charité envers vos compagnons d'étude : pas de dédain orgueilleux pour les derniers de la classe, pas de jalousie pour les premiers, mais la charité envers tous; songez à la grande distribution des prix, au jugement dernier, où chacun aura la place qu'il aura méritée, après un classement fait *par Dieu.*

VII. — Avis aux jeunes gens

La présomption.

« Faut-il que vous soyez mauvais parce que je suis bon? » Par cette parole, le père de famille blâmait, chez les ouvriers de la première heure, le péché d'envie. Mais il est un autre péché auquel elle peut s'appliquer, et que je veux vous signaler parce qu'il est plus spécialement un péché de jeunesse : c'est la *présomption*. Le présomptueux est *mauvais* parce que Dieu est bon!

Etudions la présomption: *en elle-même*, — et *chez les jeunes*.

I. *Ce qu'est la présomption.* — Vous savez ce qu'est la présomption. Contre chaque vertu on peut pécher par excès ou par défaut : les jeunes pèchent plutôt pas excès.

Or la vertu d'espérance a son « défaut », qui est le *désespoir*, et son « excès », qui est précisément la *présomption*. Etre présomptueux, c'est donc, non pas avoir trop d'espérance, mais espérer de Dieu des choses qu'il ne nous a nullement promises.

Dieu nous a-t-il promis que nous pourrions nous sauver à nous tout seuls? Nullement. Il nous a même, oserai-je dire, « promis » le contraire : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Et donc, ne pas recourir à Dieu et espérer faire son salut sans son secours, c'est pécher par présomption.

Je pourrais vous citer d'autres exemples. Mais j'ai hâte d'arriver à ce qui est le caractère particulier de la présomption chez les jeunes.

II. *La présomption chez les jeunes.* — A votre âge

on tombe souvent dans une triple présomption : on joue avec le danger, on joue avec le péché, on joue avec l'habitude du péché.

1° *Jouer avec le danger*, c'est accepter aisément l'occasion du péché, c'est même la rechercher, sous ce prétexte qu'on est décidé à ne pas tomber, et qu'on saura bien résister à la tentation.

Erreur profonde!... De plus forts que vous y sont tombés. « Qui aime le péril périra », c'est une vérité qu'une triste expérience a rendue incontestable: vous ne triompherez pas sans la grâce, et quelle grâce aurez-vous si vous recherchez sans raison le péril!...

2° *Jouer avec le péché*, c'est accepter, non plus seulement le danger, mais le péché lui-même. Nouvelle présomption : la première provenait d'une confiance exagérée en soi-même; celle-ci est causée par une confiance mal entendue en la bonté de Dieu. « Le pardon est si facile!... J'irai me confesser... » En aurez-vous le temps? En aurez-vous le courage ? Et même en l'admettant, allez-vous « être mauvais parce que Dieu est bon »? Singulière manière de remercier un bienfaiteur, que de retourner contre lui ses propres bienfaits !

3° *Jouer avec l'habitude du péché*, ai-je dit enfin. Après avoir dit plusieurs fois : « Je puis faire cette faute, j'irai la confesser », on finit par se dire : « Je puis pécher sans contrainte, je me confesserai plus tard... à l'heure de mon mariage... ou à l'heure de ma mort. » On joue encore... mais cette fois on joue son éternité sur un coup de dé.

Pas de présomption! Certes, la jeunesse est une belle chose. Mais Dieu mérite qu'on lui offre de belles choses : donnez-lui votre jeunesse.

VIII. — Avis aux jeunes filles

Le travail de la vigne et la culture de l'âme.

Puisque le travail du chrétien à l'œuvre de son salut a été assimilé par Notre-Seigneur à la culture de la vigne, il sera utile, et sans doute intéressant, d'assister au labeur des vignerons, et d'en tirer quelques similitudes applicables à la culture de notre âme.

I. Avant de planter la vigne, *on ôte* du terrain *les pierres* et les mauvaises herbes qui l'empêcheraient de produire.

Notre âme aussi a besoin d'être émondée : il y a en elle des habitudes mauvaises, des tendances vicieuses, des péchés : tout cela doit être arraché par la pénitence et par la mortification, pour laisser le terrain libre à l'action de la grâce.

II. *On creuse* ensuite profondément *la terre*, on la retourne pour la rendre moins dure, plus pénétrable aux racines du plant et à l'eau du ciel.

Notre âme, elle aussi, a ses duretés, notre conscience a ses insensibilités. Il faut qu'elle soit retournée : les bonnes lectures, la méditation, une retraite, produiront ce bon effet; n'avez-vous pas dit quelquefois, après un sermon de retraite : « J'en suis revenue toute retournée »?

III. Le travail préparatoire une fois accompli, on « provigne », c'est-à-dire qu'*on plante* en terre *le cep* de vigne : c'est de lui que sortiront les feuilles, les fleurs et le fruit savoureux.

Dans notre cœur il faut aussi planter, et ce seront

les trois vertus théologales, les trois vertus véritablement divines et qui sont la marque distinctive du chrétien. Ce « cep » merveilleux, à son tour, produira des rejetons qui seront toutes les autres vertus destinées à orner notre âme.

IV. Le cep devra être soigné attentivement : *on le taillera*, on l'effeuillera, on élaguera tout ce qui est inutile et ne servirait qu'à distraire la sève de son cours bienfaisant : ainsi toute la sève ira au raisin.

Que de choses inutiles dans notre âme! Que de soucis pour des choses qui n'en valent pas la peine! Que de soins, de préocupations, de soucis superflus!... Nous n'avons pas trop de forces, trop de temps à consacrer à notre salut : élaguons le reste.

V. Pour éviter que le cep ne soit renversé ou brisé par le vent, *on l'attache à de solides échalas* qui lui serviront de tuteurs et de soutiens.

Le vent des tentations souffle souvent sur notre âme, l'orage du doute gronde parfois, les railleries ou la persécution l'assaillent comme une tempête. Pour éviter qu'elle soit submergée, emportée, attachons-la fermement, par la foi, l'espérance et la charité, à Notre-Seigneur et à son Eglise, qui seront pour elle d'inébranlables soutiens.

VI. Enfin, la vigne est entourée d'une haie ou même d'un mur qui la protège contre les incursions des bêtes nuisibles ou des hommes rapaces.

Notre âme aussi a besoin d'être entourée contre ses ennemis. Jésus lui a donné un double rempart : la prière et les sacrements; la confession et la communion, principalement, lui feront, par leur fréquence, un rempart solide et continu qui la conservera intacte à son seul maître, Jésus-Christ.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile du dimanche de la Septuagésime 337

I. Explication de l'Evangile 338

II. *Dogme.* Le nombre des élus 342
Cf. *même sujet*, 19e dim. ap. Pent., t. III, p. 308; — *le Ciel*, 5e dim. ap. Pâq., t. II, p. 222.

III. *Morale.* L'Envie..... 345
Cf. *la Jalousie*, Sexagés., t. I, p. 378.

IV. *Grâce.* La grace actuelle..... 348
Cf. *la Grâce*, 19e dim. ap. Pent., t. III, p. 300; — *la Grâce habituelle.* Pentecôte, t. II, p. 300.

V. *Apologétique.* « Je me convertirai avant de mourir. » 351
Cf. *la Conversion*, 2e dim. de Car., t. I, p. 441; Pâques, t. II, p 116

VI. *Avis aux enfants.* Règles chrétiennes du travail 354
Cf. *la Paresse et le travail*, 4e dim. ap. Pent., t. II, p. 417

VII. *Avis aux jeunes gens.* La Présomption 356
Cf. *l'Espérance*, 1re dim. de l'Av., t. I, p. 33; — *les Péchés contre l'espérance*, 4e dim. ap. Epiph., t. I, p. 273.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* Le travail de la vigne et la culture de l'ame 358

Autres sujets :

IX Les devoirs des « ouvriers de la première heure » envers les retardataires : *Prier* pour leur conversion, — agir sur eux par le bon *exemple*, — et par le bon *conseil.*

X. Le Désespoir n'est jamais permis : tant qu'il reste un souffle de vie, la onzième heure n'est pas finie, la douzième n'est pas sonnée.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

Parabole de la Semence

En ce temps-là, comme le peuple s'assemblait en foule et accourait des villes vers Jésus, il leur dit en parabole :

« — Un semeur sortit pour semer son grain. Tandis qu'il semait, une partie de la graine tomba le long du chemin : elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent.

Une autre partie tomba sur un sol pierreux : elle leva, mais elle sécha aussitôt, faute d'humidité.

Une autre partie tomba au milieu des épines : et les épines grandirent avec elle et l'étouffèrent.

Une autre partie tomba dans une bonne terre : elle leva et porta du fruit au centuple. »

Et ce disant Jésus criait :

« — Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre ! »

Or, ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. Et il leur dit :

« — A vous, il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais, pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles, de sorte qu'en regardant, ils ne voient pas, et qu'en entendant, ils

ne comprennent pas. Voici donc ce que veut dire cette parabole :

La semence, c'est la parole de Dieu.

Ce qui tombe le long du chemin, ce sont ceux qui entendent la parole ; mais le diable vient ensuite, et il enlève cette parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés.

Ce qui tombe sur le sol pierreux, ce sont ceux qui, entendant la parole, la reçoivent avec joie : mais eux non plus n'ont pas de racines : ils croient bien pour un temps, mais au moment de la tentation ils se retirent.

Ce qui tombe parmi les épines, ce sont ceux qui ont écouté la parole, mais qui la laissent étouffer en eux par les soucis, les richesses et les plaisirs de la vie, en sorte qu'ils ne portent pas de fruit.

Ce qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui, écoutant la parole avec un cœur bon et parfait, la retiennent, et portent du fruit à force de patience. »

(Luc, VIII, 4-15. — Passages parallèles : Matthieu, XIII, 1-23 ; Marc, IV, 1-20.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Voici le quatrième dimanche où est offerte à nos méditations une parabole évangélique. Celle-ci vient admirablement à son heure, presque à la veille du Carême, au moment où va se multiplier la parole de Dieu. Comme le semeur mis en scène par Notre-Seigneur, les pasteurs des âmes s'en vont aller semer à pleines mains la parole divine dans le champ des âmes. Le fruit porté par cette semence est bien

différent, selon les âmes dans lesquelles elle tombe. Jésus les partage en quatre catégories, que nous allons énumérer : nous n'avons pas d'autre explication à donner de cette parabole, que celle qu'il a bien voulu nous en donner lui-même.

I. *Le long du chemin.* — Pour que la semence produise son œuvre, il faut d'abord qu'elle germe, puis qu'elle croisse, ensuite qu'elle donne du fruit. Or il est une partie de la semence qui ne réussit même pas à germer : c'est celle qui tombe le long du chemin. Le sol de la route est durci, la semence n'y peut pénétrer. Les passants la foulent aux pieds, et les oiseaux du ciel s'en nourrissent... surtout en Orient : ils entourent le semeur; il a beau pousser des cris pour les effrayer, ils restent là, tout prêts à prendre la graine dès qu'il sera parti. Les cultivateurs estiment qu'un quart de leur semence est ainsi perdu !

Cette terre durcie qui ne laisse rien pénétrer, c'est l'âme endurcie dans le péché ou l'indifférence; quand elle entend la parole de Dieu, c'est par routine ou par cas fortuit, mais sans vouloir en profiter: elle ne s'ouvre pas à la semence divine; et dès que l'auditeur a quitté le sermon il n'y pense plus : la semence reste dehors, à la merci du démon qui s'empresse d'en enlever toute trace...

A Jésus qui frappait à la porte, cette âme a répondu : « Je ne veux pas ».

II. *Sur le sol pierreux.* — Parfois la semence tombe sur un sol pierreux, c'est-à-dire sur une légère couche de terre sans profondeur et à base de roc. Dans cette terre où la semence se trouve à l'aise elle germe vite et lève avec une surprenante facilité;

mais elle ne croît pas, parce que l'humidité manque au sol pour combattre l'excès de la chaleur du soleil, et que le germe, dans ces conditions, ne peut que se dessécher rapidement.

Image des âmes légères. A Jésus qui frappe, là encore, à la porte de leur cœur, elles répondent : « Je voudrais. » Elles ouvrent en effet, et la parole divine pénètre. Mais, je l'ai dit, elles sont légères : leurs résolutions, leurs vertus, tout cela n'a pas de racines, n'est pas solidement fixé dans leur cœur. Sans doute elles se sont tournées vers Dieu généreusement (du moins elles le croient). Mais bientôt survient la tentation sous la forme d'une épreuve : perte d'argent, perte d'un être aimé : cette tentation produit, sur les résolutions prises, l'effet du soleil sur la plante sans racine; elle les dessèche : tout est à refaire, ces hommes qui une fois de plus s'étaient donnés à Dieu, une fois de plus se sont retirés...

III. *Parmi les épines.* — Voici une semence plus heureuse que les deux premières : n'étant pas tombée sur la voie publique, elle a pu germer; ayant rencontré une terre profonde, elle a pu croître. Mais à l'endroit où elle est tombée, elle ne s'est pas trouvée seule : il y avait là des épines, qui ont grandi avec elle, l'ont entourée, resserrée, et peu à peu étouffée!...

Symbole des âmes qui, à l'appel de Dieu, ont répondu, non plus « je ne veux pas » ni « je voudrais », mais « je veux bien »... Seulement, ce n'est pas la seule chose qu'ils veulent : ils veulent servir, en même temps que Dieu, « les richesses et les plaisirs de la vie », sans reculer devant les périls qu'ils y peuvent trouver pour leur foi et leur vertu. Ce sont

là les épines qui vont étouffer leurs bonnes résolutions : celles-ci, ayant été moins légères que les précédentes, dureront plus longtemps; mais elles finiront par être étouffées, car on ne peut servir Dieu et le monde, et ces âmes ne porteront pas de fruit.

IV. *Dans la bonne terre.* — Enfin une partie de la semence tombe dans la bonne terre et porte du fruit, « au centuple », dit saint Luc; mais saint Marc et saint Luc sont plus explicites : les grains semés produisirent, nous disent-ils, « les uns trente, les autres soixante, et d'autres enfin cent pour un; » ce qui indique que, dans le bien comme dans le mal, il y a des degrés.

Symbole de ceux qui, ayant entendu l'appel de Dieu, ont répondu simplement et loyalement, sans restriction comme sans arrière-pensée : « Je veux ». Non seulement ils veulent que Dieu habite dans leur âme, mais ils ne veulent pas qu'il y puisse trouver quelque vice incompatible avec sa divine présence : aussi, sous l'influence de la grâce, leurs vertus grandissent « à force de patience ».

Entendez cette parabole, puisque « vous avez des oreilles pour entendre! » N'imitez pas ces Pharisiens qui fermaient les oreilles aux enseignements du Maître, et qui, jusque dans des paraboles aussi transparentes que celle-là, faisaient semblant de ne rien comprendre : « en regardant ils ne voyaient pas, et en entendant ils ne comprenaient pas. »

La parole de Dieu va vous être annoncée, pour vous elle va se multiplier pendant le carême dont l'heure va bientôt sonner : à cette parole divine ouvrez toutes grandes les portes de votre âme, recevez-la, et qu'en vous elle porte son fruit!...

II. — Dogme. — *L'Eglise est catholique.*

I. *L'Eglise doit être catholique.* — « Le champ, c'est le monde ». Le même jour Notre-Seigneur parla plusieurs fois de la semence, et il eut soin d'avertir ses auditeurs que le champ où devait être jetée la semence de la parole divine, c'était le monde tout entier.

Ce disant, Notre-Seigneur indiquait que l'Eglise qu'il allait fonder devait être *universelle*, c'est-à-dire destinée à toute la terre; on emploie généralement, au lieu du mot *universelle*, l'expression *catholique*, qui en grec a exactement la même signification.

Si donc nous voulons reconnaître, parmi les différentes confessions chrétiennes, celle qui est vraiment l'Eglise voulue et établie par Jésus-Christ, nous devons nous demander quelle est celle qui est véritablement catholique. C'est là une des *marques* ou *notes* que Jésus a données à son Eglise, et qui servent de pierre de touche pour la distinguer au milieu des contrafaçons d'Eglises qui se réclament de Jésus-Christ.

II. *L'Eglise romaine est catholique.* — L'Eglise romaine, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir, réalise admirablement cette condition d'être universelle ou catholique : elle la réalise si bien que le nom lui en est resté, et que couramment on l'appelle l'Eglise catholique.

1° L'Eglise romaine est catholique, tout d'abord, par sa *tendance :* elle est essentiellement conquérante, et dès qu'un pays est accessible, ses missionnaires y pénètrent. Ce fut bien ce que Jésus-Christ

voulut de son Eglise: « Allez, enseignez toutes les nations... Vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée et jusqu'aux extrémités de la terre. » Ce caractère de catholicité apparaît dans l'Eglise dès son origine : le jour de la Pentecôte, les apôtres ne pouvaient naturellement pas aller à toute la terre, mais ce jour-là ce fut toute la terre qui vint à eux : « Il y avait là des gens de toutes les nations qui sont sous le firmament », c'est à eux tous que Pierre adresse le premier sermon catholique, tous comprennent malgré la diversité des langues qu'ils parlaient, et tous donnent des convertis à l'Eglise naissante.

Plus tard, ce furent les apôtres qui se dispersèrent, se partageant le monde alors connu pour le conquérir à Jésus-Christ, comme leurs pères s'étaient partagé la Terre promise après l'avoir conquise par les armes.

2° L'Eglise romaine est catholique de *droit*, parce que rien, dans sa doctrine, dans sa morale et dans son culte, rien ne s'oppose à ce qu'elle s'étende au monde entier. Les autres religions ont, sous ce rapport, des doctrines ou des règles qui les condamnent à n'être que les religions de telle ou telle nation : elles sont particulières de droit, comme l'Eglise romaine, de droit, est catholique.

3° Enfin, l'Eglise est catholique *de fait*, et la réalité vient ici heureusement confirmer la théorie. Il n'y a qu'à la comparer aux sectes chrétiennes, au schisme d'Orient, au protestantisme, pour constater qu'elle a sur eux l'immense supériorité du territoire et du nombre des fidèles. C'est ce que nous allons faire brièvement.

III. *Les sectes chrétiennes ne sont pas catholiques.* Elles l'avouent elles-mêmes en répudiant ce titre de « catholiques » et en se déclarant séparées du « catholicisme ». D'ailleurs, si elles prétendaient à ce titre, il suffirait d'ouvrir les yeux pour constater la vanité de leur prétention !

Voyez, par exemple, le protestantisme. On peut totaliser le nombre de ses adeptes, il ne se compare pas au nombre des catholiques! Encore faut-il faire entrer dans ce total des religions qui sont absolument différentes les unes des autres, et n'ont comme lien commun que leur « protestation » contre le catholicisme. Il n'est pas un catholique qui « croie » autrement qu'un autre, il n'est pas un protestant que sa religion oblige à croire ce que croient les autres protestants.

Voyez, en particulier, l'anglicanisme. C'est un culte constitué de telle manière, qu'on ne le conçoit pas praticable par d'autres hommes que par des Anglais. Quel autre que le roi d'Angleterre donnerait à des évêques anglicans leur autorité sur les fidèles? Que des Anglais puissent admettre la juridiction spirituelle du roi d'Angleterre, cela peut à la rigueur, non se justifier, mais du moins se comprendre; mais que des Français l'acceptent, cela serait inconcevable. L'anglicanisme est contradictoire au caractère catholique de l'Eglise voulue par Jésus-Christ.

Remercions Dieu de nous avoir donnés à l'Eglise qui, par son catholicisme, s'avère l'Eglise voulue et fondée par Jésus-Christ : et prions-le de faire germer le plus d'âmes possible dans ce grand champ de la vérité « qui est le monde ».

III. — Morale. — *La patience.*

Jésus nous avertit, — c'est le dernier mot de cet Evangile, — que notre âme ne portera de fruits que par la « patience ». Parlons donc de cette vertu.

La patience : étymologiquement, ce mot signifie l'*art de souffrir*. Et c'est bien cela que la patience. L'architecte qui bâtit une maison sait bien qu'il n'empêchera pas de pleuvoir : ce qu'il veut, c'est rendre sa maison capable de recevoir la pluie sans être abîmée. Et de même, le chrétien sait bien qu'il n'empêchera pas les épreuves de tomber sur lui; mais il doit chercher, dans la patience, l'art d'empêcher l'épreuve de lui nuire, le moyen de la tourner au profit de son âme.

Vous voyez par là combien la vertu de patience fait partie intégrante de la vie chrétienne. Pour nous encourager à la pratiquer, proposons-nous quelques réflexions.

I. *L'épreuve vient de Dieu.* C'est lui qui l'envoie ou qui la permet; il n'en exempte pas ses enfants les meilleurs. La Vierge Marie, qui fut la plus pure des créatures, fut plus que nous soumise à l'épreuve et à la tribulation. Ne nous croyons donc pas abandonnés de Dieu parce que nous souffrons : c'est à ce moment-là surtout qu'il est avec nous par sa grâce, pour nous aider à supporter l'épreuve, à en triompher et à en profiter pour notre salut.

II. *Nous ne serons pas éprouvés au-dessus de nos forces.* Toujours, quand Dieu permet l'épreuve, il donne une grâce suffisante pour en supporter le poids. Le Psalmiste nous montre Dieu distribuant

« la neige comme la laine » : plus il permet la neige qui donne froid, plus il accorde la laine qui préserve du froid! Belle image du soin que prend Dieu à ne pas permettre que l'épreuve nous trouve sans force pour la recevoir!

III. *Jésus aide le chrétien dans l'épreuve.* Il a porté sa croix avec patience. Mais tandis qu'il gravissait la route du Calvaire, Simon le Cyrénéen vint soulever le lourd gibet et soulager ainsi la charge sous laquelle pliait le divin Maître.

Il semble qu'en reconnaissance du service que lui rendit cet homme, Jésus veuille rendre à ses fidèles un service analogue, et être notre Simon le Cyrénéen! Il nous annonce que nous aurons à souffrir, il nous présente cette souffrance comme une croix, il nous demande de porter cette croix à sa suite, comme il a fait lui-même... Mais il soulève à son tour cette croix pour nous aider à la porter Ne l'a-t-il pas promis formellement? « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai! »

IV. *Marie n'abandonne pas ses enfants dans la tristesse.* Voyez cet enfant que la maladie fait souffrir : il appelle sa mère, il la veut près de lui. Et elle, elle ne connaît plus le repos, car elle ne quitte son enfant ni jour ni nuit. S'il y a un remède amer à prendre, elle saura, mieux que personne, le faire accepter. Rien d'étonnant à tout cela : elle est mère...

Mais Marie aussi est mère. Elle nous a enfantés au milieu des douleurs du Calvaire. Elle ne nous abandonnera pas dans l'épreuve : Santé des malades, Secours des chrétiens, Consolatrice des affligés, elle n'oublie aucun de ces titres que lui a décernés la

confiance des fidèles, et de jour en jour elle les justifie davantage.

V. *L'épreuve mérite la récompense*, si elle est chrétiennement supportée : « elle porte du fruit à force de patience », selon le mot de l'Evangile de ce jour.

Elle prend en effet notre âme pour la purifier et pour la polir, et la rendre ainsi de plus en plus digne de Dieu et du ciel. Elle opère ainsi en nous un double travail, de *réparation* et de *préparation* : réparation du passé dans ce qu'il a eu de défectueux, préparation de l'avenir dans ce qu'il aura de glorieux.

Si nous sommes bien pénétrés de ce rôle de l'épreuve, nous la supporterons avec résignation, évitant de nous plaindre de Dieu et gardant en lui une indomptable confiance. C'est là le minimum de la patience, et à ce dégré elle est obligatoire.

Il y a des âmes généreuses qui vont plus loin, et qui, s'engageant sur la voie de la perfection, s'offrent elles-mêmes à la volonté divine pour souffrir tout ce qu'il lui plaira de leur envoyer en fait d'épreuves, et reçoivent avec joie les adversités comme de grands bienfaits; ainsi les Apôtres « s'en allaient du conseil où on les avait convoqués, se réjouissant d'avoir été jugés dignes de souffrir l'outrage pour le nom de Jésus-Christ ».

Nous ne sommes pas les Apôtres, direz-vous peut-être. Nous sommes du moins des disciples : or le disciple n'est pas au-dessus du Maître, et puisqu'il a tant souffert pour nous, sachons du moins souffrir un peu avec lui !

IV. — Grace. — *La vie religieuse.*

En traitant du sacrement de mariage, les *catéchismes* font observer qu'il est un état plus agréable à Dieu que celui-là, et que c'est la vie religieuse. Plusieurs Pères de l'Eglise, remarquant que le grain semé en bonne terre peut produire de trente à cent pour un, voient dans le « trente pour un » la vie chrétienne ordinaire, et dans le « cent pour un » la vie religieuse. C'est de cette vie que nous allons parler, en en disant la *nature*, la *légitimité* et l'*utilité*.

I. *Nature de la vie religieuse.* — S'il fallait se fier aux mots seuls, la vie religieuse ne serait pas autre chose que la vie chrétienne, puisque « vivre religieusement » c'est pratiquer la « religion ». Dans ce sens, la vie religieuse serait obligatoire pour tous, sous peine de perdre le salut éternel.

Mais ici l'usage est intervenu et a modifié le sens des mots. Notre-Seigneur nous a *imposé* des *préceptes* et *proposé* des *conseils*. Accomplir ses préceptes, c'est mener une *vie chrétienne*, et cela est obligatoire. Mais suivre ses conseils, ce n'est évidemment que facultatif, et c'est là, à proprement parler, ce qui constitue la *vie religieuse*.

La vie religieuse est donc un état où l'on se propose de mener, non pas seulement la vie chrétienne, mais la vie parfaite, — et d'obéir, non pas seulement aux *ordres* de Jésus-Christ, mais à ses *conseils*.

Mais comment *obéir* à des *conseils*? et ces deux mots ne jurent-ils pas d'être ensemble, car on n'obéit qu'à des préceptes?... Aussi bien, pour pouvoir obéir

aux conseils, les « religieux » les transforment en préceptes, au moyen du *vœu*. Entendre la messe tous les jours n'est qu'un conseil... mais qui devient un précepte pour celui qui s'y est engagé par vœu : de la même manière, les religieux transforment en ordres, en faisant vœu de les suivre, les conseils donnés par Jésus à ceux qui veulent être parfaits, sous le triple rapport de la *pauvreté* personnelle, de la *continence* complète et de l'*obéissance* parfaite.

Pour pouvoir réaliser cette vie parfaite, les « religieux » ne peuvent faire autrement que de se réunir dans des associations ou « congrégations » où ils trouvent l'aide matérielle et morale, la direction, les règlements et les occupations qui leur sont nécessaires, selon leurs aptitudes personnelles et les besoins de l'Eglise et des âmes.

II. *Légitimité de la vie religieuse.* — Rien n'est plus légitime que l'état religieux.

1° Il a été fondé par Jésus lui-même, et donc il est *de droit divin*. Non que Notre-Seigneur ait immédiatement fondé un institut religieux. Mais, nous l'avons dit, aux *préceptes* qu'il imposait à tous il a superposé des *conseils* proposés à plusieurs; en obligeant tous les hommes au *bien* il en a appelé quelques-uns à la *perfection* : et l'état religieux est précisément l'école qui forme l'élite à cette perfection.

2° Il est *de droit ecclésiastique*, car l'Eglise, usant de l'autorité que lui a donnée Jésus-Christ, s'occupe en détail de la réalisation des conseils évangéliques, approuve les ordres religieux et détermine leurs statuts, légifère en un mot sur la vie religieuse, dont elle reconnaît ainsi l'existence et approuve le principe et le fonctionnement.

3° Il est enfin *de droit naturel :* car si l'homme a le droit de prier, de se mortifier, isolément, il a aussi le droit de le faire en commun avec d'autres : on ne peut citer aucun principe qui enlève ici à la collectivité le droit que possède l'individu.

L'Etat ne possède sur les associations que le droit qu'il a à l'égard des individus: prévenir et réprimer les abus. Mais s'opposer à l'association sous prétexte qu'elle pourrait amener des abus, ce serait tout aussi juste que de supprimer les individus pour le motif qu'ils pourraient devenir coupables.

III. *Utilité de la vie religieuse.* — L'Etat a d'autant moins le droit de s'opposer à la vie religieuse, qu'elle est triplement utile :

1° *Utile à ceux qui l'embrassent :* elle est en effet, pour eux, un puissant moyen de sanctification par la pratique des conseils évangéliques : c'est la voie de la sainteté, c'est la droite route vers le ciel.

2° *Utile à l'Eglise :* elle lui fournit des ouvriers de premier ordre, des *semeurs* ardents et infatigables, qui savent que le *champ* du Père de famille s'étend jusqu'aux confins du monde et qui y vont, en missionnaires, porter la parole divine. La vie religieuse donne aussi à l'Eglise ses plus grands saints.

3° *Utile à la société civile.* Comment pourrait-on en douter, quand on voit les congrégations s'occuper des malades, des vieillards, des infirmes, des petits enfants, des pauvres, des ignorants?... Et puis il y a la *prière!* « Il faut bien, disait un penseur, il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais! » Quand ce ne serait qu'à ce titre, la présence des congrégations serait une bénédiction pour un pays!

V. — Apologétique. — « *Je ne crois que ce que je comprends.* »

« Ils entendent et ils ne comprennent pas », dit Notre-Seigneur de certains de ses auditeurs, et ce n'est pas seulement une constatation qu'il fait à leur sujet, c'est un reproche qu'il leur adresse, car leur manque d'intelligence venait en partie de la mauvaise volonté qu'ils mettaient à comprendre, par peur des devoirs qui pouvaient leur incomber.

Mais cependant, malgré toute notre bonne volonté, il est dans la religion des choses que nous ne pouvons comprendre, pour la simple raison que notre intelligence est bornée tandis que Dieu est infini. Or on voit des hommes qui se scandalisent du mystère et qui le repoussent en disant : « Je ne crois que ce que je comprends. » Montrons combien cette prétention est injustifiée.

I. *En dehors de la religion, il est une foule de choses que nous croyons sans les comprendre.* — Qui n'a voyagé en chemin de fer? Mais si ce mode de locomotion ne devait être utilisé que par ceux qui en comprennent, non seulement le principe, mais le fonctionnement, combien de places vides il y aurait dans les wagons!

Comment les automobiles nous entraînent-elles sur les routes? Comment les avions, plus lourds que l'air, s'élèvent-ils dans les airs et s'y maintiennent-ils de longues heures? Comment suffit-il de tourner un commutateur pour illuminer une salle plongée dans l'obscurité? Comment le télégraphe transporte-t-il l'écriture à si longue distance? Com-

ment le téléphone en fait-il autant pour le langage parlé? Comment, même sans fil conducteur, la pensée se transmet-elle instantanément à des milliers de lieues de distance?... Il y a, je le sais, quelques hommes initiés à ces secrets. Mais ce n'est faire injure à personne que d'affirmer que, parmi ceux qui se servent de ces merveilleuses inventions, il en est très peu qui en pénètrent le *pourquoi* et qui en savent le *comment*.

« Je ne crois que ce que je comprends? » dites-vous. Or vous ne comprenez ni l'électricité, ni le magnétisme, et non seulement vous y croyez, mais vous vous en servez!

II. *S'il est des mystères dans la nature, à plus forte raison doit-il en exister dans la religion.* — La raison en est claire. Qu'est-ce que *comprendre* une vérité? C'est la faire *entrer* dans notre intelligence, de telle sorte qu'elle y soit *comprise*, c'est-à-dire enclose tout entière. Or notre intelligence, si belle et si grande que vous la supposiez, est forcément *bornée*, tandis que Dieu est *infini*. Comprendre Dieu, ce serait donc faire tenir l'infini dans les bornes du fini, et vous voyez là, toute de suite, une impossibilité : un Dieu que nous comprendrions tout entier ne serait pas Dieu, car il ne serait pas infini.

Et voilà pourquoi, dès qu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire des affaires de Dieu, je puis dire *a priori*, avant même de connaître ses enseignements, qu'elle va me proposer des mystères, puisqu'elle va parler d'un Dieu sans bornes à une intelligence bornée.

III. *Pour être dans le vrai, il faut compléter l'assertion ou l'axiome des incrédules.* Il a l'inconvénient de s'arrêter avant d'avoir accompli sa course.

Pour être complet et vérédique, il faut dire : « Je ne crois que ce que je comprends croyable ». Ce simple mot, ajouté à la fin de la phrase, la rend acceptable, juste et raisonnable... Il est vrai qu'elle en change totalement le caractère!

Nous n'avons pas le droit, en effet, de donner notre adhésion à une affirmation quelconque, sans avoir d'abord vérifié si nous pouvons l'accepter. Or, pour procéder à cette vérification, deux moyens s'offrent à nous, et selon les circonstances nous devons employer l'un ou l'autre.

Tantôt, ce sera la proposition elle-même qui portera en elle ses titres à notre acceptation : nous en verrons clairement la vérité, — soit du premier coup, s'il s'agit d'un axiome évident, — soit après un travail, s'il s'agit par exemple d'un théorème de géométrie, dont l'exactitude ne nous deviendra évidente qu'après démonstration.

Tantôt, la proposition ne portera pas en elle-même cette clarté qui enlève le consentement de notre intelligence : elle restera mystérieuse, nous ne la comprendrons pas, ou du moins nous ne pourrons pas la vérifier par nous-mêmes. Nous ne comprenons pas qu'il y ait trois personnes en un seul Dieu, nous ne pouvons vérifier par nous-mêmes la réalité de Napoléon Ier. Mais dans ces deux cas, nous aurons des témoignages qui nous obligeront à accepter la vérité. S'il s'agit d'un fait historique, les témoins humains, dignes de foi, nous suffiront; s'il s'agit d'un dogme religieux, le témoignage de Dieu nous rendra la vérité, non évidente, mais évidemment croyable, — et cela doit nous suffire : Dieu a parlé, la cause est entendue!...

VI. — Avis aux enfants. — *La jalousie.*

Voici, coup sur coup, deux pages évangéliques où Notre-Seigneur parle de l'envie pour la condamner. Dimanche dernier, il nous montrait les ouvriers de la vigne, ceux de la première heure, c'est-à-dire les plus fidèles, gâtant leur mérite par la jalousie qu'ils expriment à l'égard des ouvriers de la onzième heure, récompensés comme eux.

Aujourd'hui, Jésus nous montre le diable venant enlever dans les cœurs la bonne semence qu'y a mise la parole divine, « de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. »

Singulière *peur!* Qu'est-ce donc qui doit nous faire peur? c'est le *mal*. Or ici, ce qui fait peur au démon, c'est le *bien*... Et c'est précisément en cela que consiste l'envie : être envieux, c'est regarder le bien des autres comme un mal, et leur mal comme un bien; c'est être triste quand les autres sont heureux et parce qu'ils sont heureux, et être content, en revanche, du mal qui leur arrive!

Les enfants sont-ils envieux?

Ils ont, tout d'abord, un penchant à l'envie comme à tout autre défaut ou vice. Mais de plus, ils la pratiquent trop souvent, sous une forme édulcorée que l'on appelle la *jalousie*.

Laissez-moi vous mettre en garde contre quelques formes de la jalousie, que l'on rencontre de préférence chez les enfants.

Vous n'êtes pas jaloux de *vos parents:* vous ne pensez pas à vous comparer à eux, et quand vous y

pensez, vous voulez bien admettre que la comparaison tourne à leur avantage.

Mais il est des enfants qui sont jaloux de *leurs frères* ou de *leurs sœurs*, parce qu'ils se figurent que leurs parents ont pour eux des préférences d'affection. C'est une injustice à l'égard du père ou de la mère : ceux-ci embrassent tous leurs enfants dans un même et pareil amour. Ce qui peut parfois vous tromper à ce sujet, c'est que les manifestations extérieures, les *signes* d'affection seront parfois plus grands à l'égard d'un enfant qu'à l'égard de ses frères et sœurs. Mais cela tient à des causes très légitimes. Voici un enfant qui est plus faible de santé, plus « fragile » que ses frères : il faut nécessairement l'entourer de plus d'attentions, de soins plus suivis et plus délicats; il faut même que l'affection maternelle se fasse, à son égard, non plus forte, mais plus « démonstrative », afin de soutenir le moral de cet enfant, ce « moral » qui contribue tant à la guérison du « physique ».

Irez-vous vous attrister de ces marques d'affection? En concevrez-vous du dépit contre vos parents, de la jalousie contre votre frère? Ce serait vraiment manquer de justice!

Ne soyez pas, non plus, jaloux de vos camarades qui, en classe, ont plus de succès que vous. N'accusez pas vos maîtres de les traiter avec partialité. Il faut bien qu'il y ait, dans une classe, des premiers et des derniers. Le maître ne peut classer que d'après les résultats. Mais Dieu, qui voit les intentions et les efforts, fait son classement à lui, et dans celui-là efforcez-vous de gagner la première place!

VII. — Avis aux jeunes gens

Les plaisirs coupables.

Lorsque la bonne semence de la parole de Dieu a été déposée dans notre âme, elle risque d'y être étouffée pas des « épines » que Notre-Seigneur appelle par leur nom : les soucis, les richesses, les plaisirs de la vie.

Parlons de ces dernières épines, *les plaisirs*. Il est évident qu'il s'agit ici des plaisirs coupables, et ils se résument presque tous en ces plaisirs qui sont une tentation pour votre âge, les plaisirs de la chair.

Il faut arracher cette épine, — *comment l'arracher?* Deux pensées qui vont nous arrêter.

I. *Il faut lutter* contre les plaisirs de la chair. — C'est en effet 1° *le mal le plus déshonorant* pour nous. Ecoutez saint Bernard : « Quand l'homme se laisse aller à l'ambition, il pèche en *ange;* quand il succombe à l'avarice, il pèche en *homme;* mais quand il se laisse aller aux mauvais désirs de la chair, ile pèche en *bête*. » Il ne pense en effet qu'à son corps, c'est-à-dire à la partie la moins noble de lui-même, à celle qui nous relie au monde inférieur : il devient cet « homme animal » que stigmatise l'apôtre saint Paul; il était par définition et par devoir l'image de Dieu, il se ravale à être l'image des êtres sans raison!

2° *C'est le vice qui nous éloigne le plus du service de Dieu.* D'autres défauts ne nous éloignent de Dieu qu'accidentellement, celui-ci le fait habituellement. Par sa facilité à la rechute, il nous constitue dans un

état d'incompatibi'ité avec l'amour de Dieu; il nous fait perdre l'intelligence des choses divines, il nous enlise dans la chair, dans la bassesse des idées, des sentiments et des désirs; il nous fait perdre de vue nos destinées éternelles et, conclusion terrible de tout cela, il nous *habitue* au péché! C'est véritablement l'épine qui étouffe le bon grain.

De toute nécessité il faut donc, si nous voulons être sauvés, combattre les plaisirs coupables.

II. *Comment lutter* contre ce vice? — 1° Tout d'abord, *priez :* sans la prière vous serez vaincus ; avec elle vous triompherez.

2° *Fuyez les occasions.* Il est si facile de tomber dans ce mal, que si vous recherchez les occasions vous y succomberez. Si l'occasion se présente d'elle-même, si un devoir d'état nous met aux prises avec la tentation, Dieu ne nous y abandonnera pas. Mais quelle grâce puissante pouvons-nous espérer, lorsque de gaîté de cœur nous allons au danger? C'est de la présomption, et Dieu ne peut la bénir.

3° *Recourez aux sacrements.* La confession et la communion ne doivent pas être considérées par vous comme des sacrements occasionnels, mais comme les habituels compagnons de votre voyage vers le ciel. En eux vous trouverez la force nécessaire pour ne pas tomber, et au besoin pour vous relever promptement et repartir généreusement.

4° Enfin, *aimez la Sainte Vierge* et mettez-vous sous sa protection. C'est votre mère. Parlez-lui et écoutez-la : parlez-lui par la prière, écoutez-la en suivant ses conseils, ses exemples. Elle ne vous laissera pas périr.

VIII. — Avis aux jeunes filles

Vous êtes des semeuses...

Il est des hommes qui ont tout spécialement le devoir de semer la parole de Dieu : ce sont les prêtres. Mais il ne faut pas croire que cette parole ne se sème que par la prédication, et que le prêtre en soit l'unique semeur. Non. Vous aussi, vous êtes des semeuses. Par la prière, par le bon conseil, par le bon exemple, par la collaboration aux *œuvres* de zèle et de charité, vous semez, ici une bonne pensée, là une vérité chrétienne, et vous collaborez au travail dont le grand Entrepreneur, celui dont il est question dans l'Evangile de ce jour, est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Semeuses du bon Dieu, je voudrais vous mettre en garde contre le *découragement*.

Pourquoi un trop grand nombre de chrétiennes se contentent-elles d'être chrétiennes pour elles-mêmes, et travaillent-elles à se sauver sans travailler à sauver les autres..., s'il est possible de séparer ces deux travaux? Elles n'ont pas été toujours ainsi. Il fut un temps où on les voyait s'intéresser activement aux œuvres de zèle; elles ont été catéchistes volontaires, zèlatrices de la propagation de la foi, dames de charité allant visiter, consoler et encourager les pauvres... Aujourd'hui, plus rien. Elles vont toujours à la messe, elles n'y font plus aller les autres. Pourquoi?

C'est qu'elles avaient commencé leur œuvre avec trop d'assurance dans le succès; et l'insuccès relati

de leurs efforts les a, non seulement étonnées, mais découragées.

Elles n'avaient pas lu, pas assez médité l'Evangile d'aujourd'hui.

Si elles l'avaient médité, elles y auraient vu ce que vous pouvez y voir vous-mêmes : le grand Semeur s'en va jeter sa semence dans les âmes..., et il doit la partager en quatre quarts dont trois seront perdus : seul un quart portera son fruit.

Est-ce qu'un tel résultat obtenu dans une génération a découragé le Maître de semer encore dans la génération suivante?... Si cela eût été, que serions-nous aujourd'hui!

Voyez les résultats de l'évangélisation faite ici-bas par Notre-Seigneur en personne, durant sa vie publique. N'était-ce pas toute la Palestine qui devait tout entière se soulever à sa parole, s'enthousiasmer à ses miracles, vibrer sous l'influence de sa sainteté, et s'élancer à la conquête des âmes, au lieu de douze hommes?.. Mais voyez la réalité : il est vendu par un confident, abandonné par les meilleurs, hué par la foule, et crucifié comme un scélérat. « Insuccès! » auraient pu dire les apôtres, en retournant à leurs barques... Mais non : ils ont continué à travailler, et vous savez avec quels fruits.

Comme les apôtres, ne vous découragez jamais. Dites-vous bien : que Dieu ne vous oblige pas au succès, mais au travail; — que les succès ne sont pas toujours immédiats, ni toujours visibles; — et que, n'ayez-vous conquis qu'une seule âme à Jésus-Christ, vous auriez déjà fait une œuvre digne d'un évêque, au dire de saint François de Sales, qui assurait qu'une seule âme était déjà un beau diocèse!

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME 361

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 362

II. *Dogme.* L'EGLISE EST CATHOLIQUE 366

III. *Morale.* LA PATIENCE 369
Cf. *la Patience et la bienveillance.* 17e dim. ap. Pent., t. III, p. 262.

IV. *Grâce.* LA VIE RELIGIEUSE 372
Cf. *la Vocation,* 4e dim. d'Av., t. I, p. 116; 4e dim. ap. Pent., t. II, p. 430.

V. *Apologétique.* « JE NE CROIS QUE CE QUE JE COMPRENDS. » 375
Cf. *le Mystère,* Quinquagésine, t. I, p. 390.

VI. *Avis aux enfants.* LA JALOUSIE 378
Cf. *l'Envie,* Septuagésime, t. I, p. 345.

VII. *Avis aux jeunes gens.* LES PLAISIRS COUPABLES. 380
Cf. *l'Impureté,* 3e dim. de Car., t. II, p. 9; — *la Leçon des lis,* 14e dim. ap. Pent., t. III, p. 190; — *Ce qui ébranle les « vertus des cieux »,* 1re dim. d'Av., t. I, p. 44.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* VOUS ÊTES DES SEMEUSES... 382
Cf. *le Zèle,* Noël, t. I, p. 132; — *les Œuvres pour la propagation de la foi.* Epiph., t. I, p. 186.

Autres sujets :

IX. LA TENTATION. — « Le diable vient (*il tente*), — et il enlève la parole de leur cœur (*comment il tente*), — de peur qu'ils ne soient sauvés (*pourquoi il tente*). »

X. LA PERSÉVÉRANCE. — Le fruit ne vient pas aussitôt après la semence. Il faut *attendre*, c'est-à-dire persévérer. Dans la plupart des cultures, il faut collaborer à la croissance du fruit (Cf. t. I, p. 358).

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

Passion prédite. — Guérison d'un aveugle

En ce temps-là, Jésus prit à part les douze apôtres, et il leur dit :

« — Voici que nous montons à Jérusalem, et que va être accompli tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme : car il sera livré aux gentils, bafoué, flagellé, couvert de crachats, et après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir : et il ressusitera le troisième jour. »

Mais ils ne comprirent rien à tout cela : c'était pour eux un langage caché, et ils ne saisissaient point ce qu'il leur disait.

Or, comme il approchait de Jéricho, il y avait un aveugle assis au bord du chemin et demandant l'aumône. Cet homme, entendant passer la foule, demanda ce que c'était, et on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Alors il se mit à crier :

« — Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! »

Ceux qui ouvraient la marche le reprirent rudement pour le faire taire ; mais lui n'en criait que plus fort :

« — Fils de David, ayez pitié de moi ! »

Alors Jésus, s'arrêtant, ordonna qu'on le lui amenât. Et lorsque l'aveugle fut près de lui, il l'interrogea :

« — Que voulez-vous que je vous fasse ? lui dit-il.

— Maître, dit l'aveugle, faites que je voie ! »

Et Jésus lui dit :

« — Voyez : votre foi vous a sauvé. »

A l'instant même il vit.

Et il suivait Jésus en glorifiant Dieu, et tout le peuple, à ce spectacle, rendit aussi gloire à Dieu.

(LUC, XVIII, 31-43. — Passages parallèles : MATTHIEU, XX, 17-19, 29-34; MARC. X, 32-34, 46-52.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Les deux faits dont il est question dans l'Evangile d'aujourd'hui se passèrent huit jours avant la mort de Notre-Seigneur : du pays au delà du Jourdain il revenait avec ses apôtres vers Jérusalem; tous savaient que c'était pour y accomplir le pèlerinage annuel imposé aux Juifs et y célébrer la Pâque en immolant l'agneau pascal; mais lui, il savait de plus que le véritable Agneau pascal, dont l'autre n'était que la figure, allait y être sacrifié pour le salut du monde.

Notre-Seigneur approchait de Jéricho, une des villes alors les plus florissantes de la Palestine. C'est alors qu'il fit à ses apôtres la *prophétie* de sa passion, et qu'*il guérit un aveugle* qui mendiait dans le voisinage de la ville. Méditons chacun de ces deux faits.

I. *Prophétie de la Passion.* — Cette prophétie de la Passion nous est proposée à la veille même du Carême, comme l'histoire nous en sera lue à la

fin, comme pour nous dire : pendant tout ce temps sacré, ayez devant les yeux la passion de Notre-Seigneur, tout ce qu'il a souffert pour nos péchés, et prenez des résolutions en conséquence.

Il était difficile de donner un résumé plus précis de ce qui allait se produire huit jours plus tard. Tout est prédit, — et ici il faut compléter le texte de saint Luc par celui de saint Marc et de saint Matthieu; — tout est prédit, disais-je : le Fils de l'homme sera d'abord livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens du peuple, qui le condamneront à mort, puis le livreront à leur tour aux païens : il sera bafoué, flagellé, couvert de crachats, et finalement on le fera mourir *en le crucifiant*, dit saint Matthieu. Mais dans la mort même il trouvera sa victoire, car il ressuscitera le troisième jour!

Pourquoi Jésus fait-il cette annonce à ses apôtres? N'y avait-il pas là de quoi les démoraliser?... Bien au contraire! Il fallait, au contraire, les prémunir contre le découragement. La passion allait venir : non annoncée par Jésus, imprévue des apôtres, c'est alors qu'elle eût risqué de les démoraliser! Mais, quand elle suivrait son cours, les disciples seraient soutenus par la promesse finale : « Il ressuscitera le troisième jour. » Celui qui ne s'était pas trompé en annonçant les épreuves, comment se serait-il trompé en prophétisant le triomphe?... Et de fait, nous voyons, au jour de Pâques, cette promesse de la résurrection hanter l'esprit des apôtres, et soutenir leur restant de courage.

Mais pour le moment, ils n'y comprennent rien, nous dit l'Evangile, « et c'est pour eux un langage caché ». Certes, ils comprenaient bien le sens litté-

ral des paroles du Maître; mais ce qu'ils ne saisissaient pas, c'était le *pourquoi* et le *comment* des souffrances et du triomphe ainsi prédits; et voici quelques exemples des questions qu'ils durent se poser : « Si quelqu'un veut faire mourir le Maître, pourquoi va-t-il au-devant de la mort?... Si tant de souffrances l'attendent à Jérusalem, pourquoi y court-il?... Si le triomphe doit suivre, pourquoi passe-t-il par l'étape des humiliations?... S'il doit finalement régner, pourquoi n'établit-il pas tout de suite son royaume? »

Certes, ils pouvaient demander la lumière à Jésus, et il leur aurait accordé de voir clair... Mais ils se taisent et ils n'obtiennent rien... Contraste frappant avec ce qui va arriver : un aveugle va demander la lumière, et il verra.

II. *Guérison d'un aveugle.* — En Orient, sous l'influence d'un soleil plus ardent que chez nous, les maladies d'yeux et les cécités sont plus fréquentes. Sur la route de Jéricho il y avait des aveugles qui mendiaient, et il devait y en avoir plus qu'en d'autres semaines, à ce moment où en grand nombre les pèlerins suivaient la route de Jérusalem.

L'un d'eux, entendant passer une foule plus compacte qu'à l'ordinaire, demande ce qui se passe, et on lui dit : « C'est Jésus de Nazareth qui vient à Jéricho!... » Aussitôt un immense espoir le saisit : il a entendu parler de Jésus, il sait qu'on l'acclame comme le Messie promis et enfin venu, qui devait descendre de la race de David. Il sait qu'il a fait de nombreux miracles : s'il voulait, il pourrait le guérir!... Et son parti est pris : il *veut* être guéri. Il crie vers Jésus. On veut le faire taire, il n'en crie

que plus fort : « Ayez pitié de moi!.. » Tant et si bien que Jésus s'arrête et se le fait amener.

Remarquez le dialogue qui s'engage : il est plein d'enseignements. Jésus sait bien ce que veut ce pauvre homme... Et pourtant il le lui demande : « Que voulez-vous que je vous fasse? » Et l'aveugle ne dit pas : « Seigneur, vous le savez, qu'avez-vous besoin de l'entendre? » Non, il dit simplement : « Maître, faites que je voie! »

Jésus, touché de tant de malheur, ému par tant de confiance, frappé d'une telle obéissance, ne dit plus qu'une chose : « Voyez, votre foi vous a sauvé. » Et à l'heure même l'aveugle vit.

A l'heure où se termine la prière de demande, commence la prière d'action de grâces. L'aveugle guéri nous en donne l'exemple : « il suivait Jésus en glorifiant Dieu », et il entraînait ainsi la foule à la même action de grâces, car elle aussi, « à ce spectacle, elle rendit gloire à Dieu. »

Là sans doute ne s'arrêta pas l'action du miraculé. Jésus passa une journée à Jéricho, dans la maison de Zachée. Or l'aveugle guéri avait dans la ville des compagnons d'infortune; deux d'entre eux furent probablement excités par lui à demander leur guérison : peut-être est-ce lui qui les mena, le lendemain, sur la route que devait prendre Jésus au sortir de Jéricho. Par lui sans doute ils avaient appris la formule de prière à employer, il leur avait aussi soufflé sa confiance. Tous les deux appellent Jésus à leur secours, et tous les deux sont guéris!

« Seigneur, faites que je voie! » Poussez ce cri vers Dieu avec confiance, et le carême qui va commencer vous amènera les lumières de la foi!

II. — Dogme. — *Le Mystère.*

« Ils ne comprirent rien à tout cela : c'était pour eux un langage caché. » En d'autres termes, la parole de Jésus aux apôtres resta pour eux un mystère.

Il en est ainsi pour tous les chrétiens : parmi les dogmes imposés à leur foi, il en est qui restent pour eux des mystères.

C'est du mystère que nous parlerons aujourd'hui, en répondant à ces deux questions : *pourquoi y a-t-il des mystères* dans la religion? et *pourquoi Dieu nous les a-t-il révélés?*

I. *Pourquoi, dans la religion, y a-t-il des mystères?* — Pour répondre à cette question, considérons d'abord uniquement les vérités de l'ordre profane, celles que nous avons apprises à l'école ou dans l'expérience de chaque jour.

Au point de vue qui nous occupe, on peut les partager en trois classes. Il y a d'abord des vérités qui ne sont des mystères *pour personne :* nous comprenons tous, par exemple, qu'il n'y a point d'effet sans cause.

Il y a ensuite des vérités qui sont des mystères *pour les uns* et pas pour les autres. J'en énonce une : la somme des angles d'un triangle quelconque est toujours égale à deux angles droits. En énonçant cette proposition, j'ai dit à certains d'entre vous une vérité claire *pour eux*, parce qu'ils ont étudié la géométrie et que ce théorème leur a été démontré; *pour d'autres*, au contraire, j'ai énoncé un mystère : n'ayant pas appris la géométrie, ils ne voient

pas comment cela peut être vrai : ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de croire que cela est vrai, sur mon témoignage et sur celui de tous ceux qui ont étudié la géométrie.

Il est enfin des vérités d'ordre naturel qui sont des mystères *pour tous*. « Nous ne savons le tout de rien », disait Pascal; et qu'on ne dise pas que depuis Pascal les progrès de la science ont fait disparaître le mystère : les savants d'aujourd'hui tiennent le même langage que ceux d'autrefois; nous nous servons de l'électricité sans savoir ce qu'elle est, et l'on pourrait prouver, sans paradoxe, que plus la science étend son domaine, plus elle accroît en même temps le champ du mystère.

Et maintenant, passons du profane au sacré, et des sciences naturelles à la science religieuse. Quel est ici l'objet de notre connaissance? Ce n'est plus la *nature*, qui en définitive est *bornée*, c'est *Dieu*, qui est *infini*. Or, *comprendre* c'est *contenir*. Et alors que notre intelligence est trop bornée pour contenir la nature créée, nous voudrions qu'elle pût contenir le Créateur, l'Etre infini!... Cette prétention serait insensée. Dieu étant infiniment plus grand que nous, il est nécessaire qu'il y ait en lui des choses qui nous échappent : et c'est précisément ce que l'on appelle les *mystères*.

II. *Pourquoi Dieu nous a-t-il révélé les mystères?* — Cette question nous est posée par des incrédules : « A quoi bon, nous disent-ils, apprendre à l'homme des vérités auxquelles il ne peut rien comprendre? » Mais si les incroyants posent cette question avec ironie, nous pouvons, nous croyants, la poser avec humilité, dans le seul désir de nous instruire et

de trouver quelques nouvelles raisons d'adorer et d'aimer Dieu.

Voici trois motifs choisis entre beaucoup d'autres.

1° *Les mystères augmentent le nombre de nos connaissances.* Ce sont des vérités que nous *savons*, si nous ne les *comprenons* pas, — et que nous ne saurions pas si Dieu ne nous les avait point révélées. Or, nous sommes assez fiers de notre intelligence et de notre science pour apprécier le bienfait de Dieu, qui daigne enrichir le trésor de notre science en nous révélant des vérités mystérieuses!

2° *Les mystères éprouvent notre foi.* Quand on veut savoir si un bijou est en or, on l'*éprouve* à la pierre de touche. Eh bien, l'on peut dire que le mystère est la pierre de touche de notre foi.

Croire, en effet, c'est accepter une vérité sur le témoignage de Dieu. Or, quand il s'agit d'une vérité que voit clairement notre intelligence, il ne nous en coûte pas beaucoup de l'accepter sur la parole de Dieu, — et l'on pourrait parfois se demander si nous croyons, en réalité, à Dieu, ou à notre intelligence.

Mais arrive le mystère : ici, l'intelligence humaine est impuissante, et si elle l'accepte, il faut évidemment que ce soit sur le témoignage de Dieu.

3° Enfin, *les mystères sont un témoignage d'amour* que Dieu nous donne. Ce sont ses secrets, en effet.

Or, si l'on cache ses secrets aux étrangers, on aime à les confier à ses amis : c'est même là un signe et une preuve d'amitié.

Ainsi Dieu a agi envers nous. Il nous a élevés du rang de ses créatures au rang de ses enfants : et alors, il nous a révélé ses secrets.

III. — Morale. — *Les injures.*

Parmi les tourments qui doivent constituer la passion de Notre-Seigneur, Jésus n'annonce pas seulement à ses apôtres qu'il sera couvert de crachats, mais qu'il sera couvert d'injures.

L'*injure* est un péché, un péché qui peut être grave, et dont il est d'autant plus utile de parler, qu'ordinairement on ne se soucie guère de s'examiner sur ce point. Parlons-en donc, en nous demandant *ce qu'est le péché d'injure*, — et *comment il le faut réparer.*

I. *Le péché d'injure.* — Parmi les biens de l'homme figure son honneur. Or prendre le bien d'autrui est une injustice, et précisément l'injure consiste à attenter à l'honneur du prochain.

L'honneur, vous le savez, comprend tous les témoignages extérieurs de respect dus à un homme à cause de ses qualités intérieures ou extérieures. Si l'on refuse de rendre cet honneur à qui y a droit, on lui fait une *injure.*

Cette injure n'est pas nécessairement une *parole*, bien qu'en langage ordinaire nous appelions « injures » surtout les paroles injurieuses, comportant des qualifications blessantes, des reproches immérités ou des railleries outrageantes. L'injure peut être aussi une *action : rire* choquant, imitation ou contrefaçon blessante, libelle ou caricature. Elle peut être même une simple *omission*, comme le refus d'un salut auquel le prochain a le droit de s'attendre.

Que l'injure soit un péché, cela ne saurait être

douteux lorsqu'elle est faite volontairement et avec l'intention de proférer une injure et non de faire une simple plaisanterie.

Qu'elle puisse même être un péché grave, cela est certain, puisque Notre-Seigneur menace de grandes peines celui qui dira à son frère *Raca*, et de la géhenne du feu celui qui le traitera d'*insensé* avec l'intention de lui faire une grave offense.

Sans doute, l'injure n'a pas toujours cette gravité : l'intention, la légèreté, le peu de dommage qui s'ensuivra, peuvent l'atténuer. Parfois même elle est innocente, ou plutôt il ne faut pas prendre pour des injures ces *plaisanteries* qui se font par manière de jeu, ces railleries qui n'ont d'autre but que d'amuser et de faire sourire, non seulement les témoins, mais celui-là même qui en est l'objet. Toutefois, il y a là un danger et il n'est jamais prudent de jouer avec le feu; en tout cas, c'est ici le lieu d'appliquer ce proverbe, que les meilleures plaisanteries sont aussi les plus courtes!

Il ne faut pas non plus prendre pour des injures les *reproches* qui sont faits par un père à son fils, par un professeur à son élève, par un maître à son serviteur. Ils ont autorité pour guider, et par conséquent pour remettre dans la bonne voie celui qui en est sorti; et comment pourraient-ils le faire sans reprocher à leur inférieur sa conduite précédente? Vérité et charité, même dans la sévérité : voilà ce qu'ils ont à observer; mais l'abstention serait coupable.

II. *La réparation de l'injure.* — Toute injustice doit être regrettée et *réparée* ; le regret sans la réparation serait insuffisant.

Il faut donc réparer l'injure. — Mais comment?

Ce qui est nécessaire, c'est qu'une rétractation soit faite qui répare la blessure faite à l'honneur. Mais cette rétractation ne peut être exigée uniforme pour tous et dans tous les cas. Si l'auteur de l'injure est un supérieur, on ne peut exiger de lui des excuses pareilles à celles que ferait un égal; il faudra et il suffira qu'il donne à son inférieur quelques marques de bienveillance, visiblement destinées à réparer l'injure commise. Entre égaux, l'excuse sera formelle; un inférieur demandera pardon, expressément ou équivalemment.

Quant à l'offensé, il peut demander une juste réparation de l'affront qu'il a subi, puisque son honneur est un bien qu'il considère justement comme précieux. Souvent aussi cette exigence sera utile au coupable lui-même : il y a des « injurieurs » de profession, dont il est bon de refréner l'audace et de corriger les habitudes. Ce sera même, parfois, dans l'intérêt général : un supérieur, injurié devant tous ses inférieurs, ne peut guère rester sous le coup de l'opprobre qui lui a été fait sans que son autorité en souffre, sans que l'obéissance nécessaire lui soit refusée. Il devra donc exiger et obtenir réparation.

Mais cela n'empêche point le pardon et ne doit pas nuire à la charité. Jésus, étant maudit, ne maudissait pas; il priait pour ses persécuteurs : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Il nous l'a dit lui-même : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. » Le disciple n'est pas au-dessus du Maître : il a pardonné, pardonnons.

IV. — Grace. — *Le sacrifice de la messe.*

Notre-Seigneur annonce à ses apôtres que bientôt il va s'offrir en sacrifice, au milieu des tourments de la passion. Vous savez que ce sacrifice de Jésus se perpétue parmi nous au moyen de la messe. Parlons de la messe, montrons qu'elle est un sacrifice et que ce sacrifice est le même que celui de la croix; et pour cela exposons la notion : du *sacrifice* en général, — du sacrifice de la *croix*, — et du sacrifice de la *messe*.

I. *Le sacrifice.* — Le sacrifice est l'acte de religion par excellence, qui se retrouve dans tous les cultes religieux, tellement il est naturel à l'homme.

L'homme, en effet, se sait tenu envers Dieu à l'adorer, à le remercier, à lui demander pardon de ses fautes, à solliciter ses grâces. Ce sont les quatre fins de la prière, et le sacrifice est la prière par excellence.

Le sacrifice, en effet, est la destruction d'une chose, — destruction réelle ou équivalente, — en l'honneur de la divinité.

Voyez comme cette destruction réalise admirablement les quatre fins de la prière.

a) Nous voulons d'abord *adorer* Dieu, c'est-à-dire reconnaître que nous ne sommes rien devant lui : nous prenons un objet de valeur et nous le réduisons à rien en le détruisant : « Comme ceci, disons-nous, n'est plus rien, ainsi devant vous je ne suis pas davantage. »

b) Nous avons reçu de Dieu de grands bienfaits et nous voulons l'en *remercier* ; nous prenons quel-

que chose de ce que nous lui devons et nous le lui offrons à notre tour, *reconnaissant* ainsi que nous lui devons tout le reste.

c) Nous sommes *coupables* envers Dieu, nous voulons reconnaître que nos crimes nous mériteraient la mort ; ne pouvant nous détruire, nous détruisons quelque chose à notre place : « Comme ceci est perdu, ainsi nos péchés réclameraient notre perte. »

d) Enfin, nous désirons obtenir de Dieu *ses grâces.* Quel meilleur moyen de solliciter, que d'offrir? C'est un placement sur la munificence de celui qui ne peut se laisser surpasser en bienfaisance!

C'est ainsi que le sacrifice est la prière par excellence, l'acte essentiel de toute religion.

II. *Le sacrifice de la croix.* — Au christianisme il fallait un sacrifice : Jésus-Christ a voulu qu'il n'y eût qu'une seule victime, et que ce fût lui-même. De la sorte, il offrait à Dieu son Père un sacrifice qui était enfin digne de lui : la victime, en effet, était d'un prix infini. Sans doute, ce n'était pas la divinité qui, en Jésus, pouvait s'immoler, c'était l'humanité. Mais il n'en est pas moins vrai que Jésus est Dieu, et que la victime avait ainsi une valeur divine.

Cependant, Jésus-Christ ne s'est offert qu'une fois en sacrifice, sur la croix dressée au sommet du Calvaire. Or il fallait que les mérites de satisfaction acquis par lui ce jour-là fussent successivement appliqués à tous les hommes, à mesure qu'ils paraîtraient en ce monde; il fallait aussi que, dans l'exercice perpétuel du culte, figurât le sacrifice. Comment remplir ces desseins avec un sacrifice une fois offert?... Jésus y pourvut par la *messe.*

III. *Le sacrifice de la messe.* — La messe est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, offert sur l'autel sous les apparences du pain et du vin.

Oui, cette cérémonie à laquelle vous assistez si souvent est un véritable sacrifice, une immolation. Jésus, en effet, y est immolé mystiquement, par le fait que la consécration le réduit aux apparences d'un peu de pain et de vin, et à l'état d'une simple nourriture. Quand vous voyez une hostie consacrée et que vous vous dites que c'est réellement Jésus, vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître qu'il y a là pour lui un sacrifice, une immolation, mystique et non sanglante, mais réelle.

Cette immolation est d'ailleurs la suite et la continuation de celle de la croix : c'est le même sacrifice que celui de la croix, qui s'y trouve *représenté*, *continué* et *appliqué* :

a) *Représenté*, c'est-à-dire *rendu présent*. Voyez les saintes Espèces séparées l'une de l'autre, celle du pain sur le corporal, celle du vin dans le calice : cela ne vous *représente*-t-il pas le Calvaire, où le corps de Jésus fut séparé de son sang?

b) *Continué* : c'est le même prêtre, Jésus-Christ c'est la même victime, encore Jésus-Christ; c'est la même immolation, sanglante sur le Calvaire, non sanglante sur l'autel parce que Jésus ne peut plus ni souffrir ni mourir.

c) *Appliqué* : c'est-à-dire que les fruits acquis au Calvaire nous sont distribués au fur et à mesure de notre passage sur terre.

Ainsi le sacrifice est complet, unique, perpétuel! Acte sublime, auquel nous devons assister avec tout le respect dû à une chose sainte entre toutes!

V. — Apologétique. — « *Dieu est trop grand pour s'occuper de nous.* »

A l'encontre du devoir de prier, les incrédules ont élevé diverses objections, dont une trouvera dans l'Evangile d'aujourd'hui sa réfutation.

« *A quoi bon prier? Dieu est trop grand pour s'occuper de nous* et de nos petites affaires! » Vous l'avez souvent entendu dire. Il l'entendait dire, également, l'aveugle de Jéricho! Lorsqu'il se mit à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi », on se mit à lui imposer silence. Et pourquoi donc? Pourquoi faire taire ce malheureux qui demandait pitié? N'était-ce pas lui dire équivalemment : « Croyez-vous que le Messie ait le temps de s'occuper de vos petites affaires? Rendre la vue à un aveugle? Croyez-vous qu'il n'ait pas plus haut à penser? »

Si l'aveugle eût écouté la foule, il aurait été la première victime historique du préjugé qui retient la prière sur les lèvres de tant d'hommes, sous prétexte que Dieu est trop grand... Réfutons-le.

I. *C'est précisément parce que Dieu est plus grand* que nous *que nous le prions.* — On ne prie pas son inférieur, ni son égal, on prie son supérieur. Et la supériorité de Dieu à notre égard devrait être, en bonne logique, une invitation pour nous à le prier, et non un prétexte à délaisser la prière.

Toutefois, ce dont on argue pour rejeter la prière, ce n'est pas tant la grandeur de Dieu que l'immensité de cette grandeur, qui jetterait comme un abîme entre lui et nous... A cela aussi il faut répondre, et voici la réponse.

II. *L'abîme que la grandeur de Dieu mettait entre lui et nous a été comblé par sa bonté.* — Par *nature*, oui, nous sommes à l'égard de Dieu extrêmement petits. Mais par *adoption* il n'en est plus de même! Dieu veut bien nous regarder, non plus seulement comme ses créatures, mais comme ses enfants, comme les frères de son Fils, Jésus-Christ.

Et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour estimer notre distance de Dieu. N'est-ce pas le lieu de rappeler le mot célèbre d'un Père : « O homme, prends donc conscience de ta dignité! »

III. Enfin, *la grandeur de Dieu ne peut être un obstacle à ce qu'il s'occupe de nous.* Pourquoi nous négligerait-il? Par *dédain*, ou par *excès d'occupation?* Examinons.

Par dédain? Ce serait prêter à Dieu d'étranges sentiments!... Certes, nous sommes bien petits devant lui. Mais nous étions encore bien plus petits avant d'exister! Si Dieu nous a tirés du néant, c'est qu'il ne nous méprisait pas; aujourd'hui que nous avons l'être et que nous l'avons par lui, s'il nous méprisait il mépriserait son œuvre!...

Non, Dieu ne méprise rien de ce qu'il a fait! Il ne méprise pas les fleurs des champs, les insectes invisibles, à chacune de ces créatures il a assigné une fin vers laquelle sa Providence les conduit. Et nous, qu'il a faits les rois de la création visible, il nous mépriserait!... Ce serait indigne de lui. Ce n'est pas!

Sur terre, on voit les supérieurs négliger souvent les petits détails de l'administration qui leur est confiée. Il y a à ce sujet un adage latin : *de minimis non curat prætor*, « le grand chef ne s'occupe pas

de minuties ». Mais pourquoi ne s'en occupe-t-il pas? Ce n'est pas par mépris des petites choses. C'est tout simplement par manque de temps, par défaut de force intellectuelle et physique; si *supérieur* qu'il soit par ses fonctions et par son intelligence, ce n'est qu'un homme, et comme tel il est borné. Il est donc obligé de faire un choix, de garder pour lui les affaires les plus importantes et de laisser les moindres au soin de ses sous-ordres.

Mais ce motif ne saurait valoir lorsqu'il s'agit de Dieu. Dieu a l'éternité, Dieu à l'intelligence et la science infinies, Dieu a la sagesse sans bornes. Dieu est l'amour même. Et dès lors, il peut suffire à la tâche... et il veut y suffire : il n'est rien de ce qui nous concerne dont il se puisse désintéresser. Il n'est pas seulement Dieu, il est Père... Ou plutôt, il est Père parce qu'il est Dieu.

Dieu est le souverain Roi. Or, parmi les rois, quels sont ceux que les sujets ont le plus volontiers appelés leurs pères? Quels sont ceux qui ont été les plus aimés, qui sont restés les plus populaires?

Ce sont ceux qui se sont occupés des plus petits sujets. Rappelez-vous saint Louis allant rendre justice à son bon peuple sous le chêne de Vincennes. Rappelez-vous Henri IV : ses grands projets sur l'organisation politique de l'Europe étaient tombés dans un oubli presque général. Mais ce que le peuple n'a jamais oublié, c'est que ce bon roi voulait obtenir que, dans la plus humble maison, on pût mettre la poule au pot tous les dimanches!...

Dieu est infiniment meilleur que les meilleurs des hommes. Son immense bonté l'a rapproché de nous: ne nous éloignons pas de lui!

VI. — Avis aux Enfants

Les qualités de la prière.

Vous savez par le catéchisme qu'une prière, pour être bonne, doit avoir quatre qualités : l'*attention*, l'*humilité*, la *confiance* et la *persévérance*. Admirez ces qualités dans la prière de l'aveugle de Jéricho.

I. *Attention.* — Il semble que la prière d'un aveugle soit aisément plus attentive que les autres : la preuve en est que, quand nous voulons nous recueillir, nous fermons les yeux ; par ce moyen nous empêchons le monde extérieur de pénétrer en nous et de nous distraire.

L'aveugle de Jéricho est littéralement absorbé par sa prière. Il ne pense qu'à ceci, obtenir sa guérison. Il ne dit pas autre chose, parce qu'il ne pense pas à autre chose. Quelle attention!...

II. *Humilité.* — A l'attention il faut joindre l'humilité. C'est ce que fait notre aveugle. Ce qu'il demande, il ne le réclame pas comme un droit, mais comme une pure charité, comme un acte de *pitié* : « Jésus, fils de David, *ayez pitié de moi!* » Ce n'est pas la demande ou la réclamation arrogante d'un homme qui se plaindrait de l'injustice du sort, qui prétendrait n'avoir pas mérité ce qui lui est arrivé. Il ne se compare pas à tel ou tel, plus heureux que lui sans être plus méritant. Non. Il ne voit qu'une chose, sa misère, et il ne veut pas d'autre titre que cette misère à obtenir la pitié de celui qu'il implore: « Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi! » Quelle humilité!...

III. *Confiance.* — La confiance de notre aveugle, c'est Jésus lui-même qui va la constater en la récompensant : « Voyez, lui dit-il, votre foi vous a sauvé. » C'est-à-dire : si votre prière est exaucée, c'est à votre confiance que vous le devez.

Vous avez déjà vu des fourmis ou des abeilles travailler, des oiseaux faire leur nid : ils obéissent à leur instinct, ils lui obéissent avec une confiance complète, absolue : et cet instinct ne les trompe jamais.

Cet instinct, c'est Dieu qui l'a mis en eux. Eh bien, la confiance en Dieu doit être pour nous comme un instinct que nous suivions toujours; et Dieu, qui ne trompe pas l'instinct d'un moucheron, ne trompera jamais la confiance d'une âme; il ferait plutôt un miracle!... Et il a fait ce miracle pour ne pas tromper la confiance d'un pauvre aveugle. « Que voulez-vous que je vous fasse? — Faites que je voie. » Quelle confiance!...

IV. — *Persévérance.* — La persévérance, c'est la répétition de la prière, malgré les obstacles, malgré les tentations de découragement, malgré les raisons qui paraissent indiquer que la prière restera inutile.

Voyez la persévérance de l'aveugle. Une première fois il s'écrie : « Ayez pitié de moi. » On veut le faire taire, il recommence : « Ayez pitié de moi. » Et à mesure qu'on veut lui imposer silence, il répète toujours plus fort : « Ayez pitié de moi. » Il force, pour ainsi dire, l'attention de Jésus, et lorsqu'il est enfin amené en sa présence, il recommence à prier: « Faites que je voie! » Quelle persévérance!...

Prions comme l'aveugle, sans nous lasser, sans nous décourager, et Jésus nous exaucera.

II. — Avis aux Jeunes Gens

Règles pour les yeux.

La langue est un membre bienfaisant et malfaisant, et l'apôtre saint Jacques nous la représente comme un instrument de bénédiction et de malédiction.

On en pourrait dire autant de l'œil. Jésus a rendu la vue à des aveugles : et certes la vue est un don magnifique!... Mais de même qu' « il y a temps pour parler et temps pour se taire », de même il y a temps pour regarder et temps pour ne pas voir.

I. *Il est temps de voir*, quand il s'agit d'examiner notre conscience et d'en rechercher les fautes, pour les avouer au tribunal de la pénitence. Mais *il est temps de ne pas voir*, si nous sommes tentés, à ce moment, de rechercher la part d'autrui dans nos fautes, pour y trouver auprès de notre confesseur une atténuation ou une excuse à nos propres responsabilités.

II. *Il est temps de voir*, lorsque le prochain nous donne de bons exemples, lorsqu'un bon livre nous est offert à lire. Mais *il est temps de ne pas voir*, lorsque c'est un mauvais exemple qui nous est donné, lorsqu'un mauvais livre s'offre à nos yeux, lorsqu'une affiche inconvenante frappe nos regards, lorsque, dans un spectacle, une scène se déroule qui ne peut que nous impressionner en mal et nous éloigner de la vertu.

III. *Il est temps de voir*, en notre mémoire, les services qu'a pu nous rendre le prochain, les égards

qu'il a eus pour nous, les prévenances qu'il nous a témoignées, les bienfaits dont il a été l'auteur. Si nous savons les voir, nous saurons les « reconnaître ». — Mais *il est temps de ne pas voir*, si notre mémoire veut nous montrer les ennuis que le prochain nous a causés, les querelles qu'il nous a faites, les procédés peu charitables dont il a usé à notre égard, le mal qu'il a pu nous faire. Inscrivons les bienfaits sur l'airain : nous pourrons toujours les relire. Si les méfaits sont inscrits sur le sable, après le moindre coup de vent notre œil sera impuissant à les y retrouver.

IV. *Il est temps de voir* s'il s'agit des qualités d'autrui, qui pourront nous en inspirer l'estime. *Il est temps de ne pas voir* s'il s'agit de ses défauts : car cette vue-là nous induirait en jugements téméraires, en médisances, voire en calomnies...

V. *Il est temps de voir* les beautés et les « bienfaisances » de la nature, pour en rendre gloire à Dieu et adorer sa Providence, qui dirige le monde vers ses fins. Mais *il est temps de ne pas voir*, s'il s'agit de rechercher dans quelques inperfections un prétexte pour s'en prendre à la sagesse, à la toute-puissance ou à la bonté de Dieu.

Pendant qu'il est des hommes qui admirent la succession des saisons sans laquelle la vie serait presque impossible, l'action bienfaisante du soleil sur les habitants de la terre, la richesse et la variété de la flore terrestre, et rendent grâces au Créateur de tant de belles et bonnes choses, il est des yeux louches qui ne regardent que la piqûre des puces et se demandent à quoi elle peut servir.

Ayons la rectitude du regard!...

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

Myopes et presbytes spirituels.

Il n'y a pas que la cécité physique, il y a l'aveuglement spirituel. Les apôtres nous en donnent aujourd'hui un exemple : à l'avertissement que leur donne Jésus sur sa passion très prochaine ils ne voient rien, ils ne comprennent rien!... Fort heureusement cet aveuglement intellectuel allait bientôt cesser, et ils allaient voir assez clair dans les choses de Dieu pour pouvoir conduire le monde sur la route du ciel.

Vous êtes des jeunes filles chrétiennes et n'avez pas l'aveuglement dont souffrent d'autres âmes à l'égard des vérités du salut. Mais il n'y a pas que les aveugles qui soient réduits à dire : « Faites que je voie. » Tous les jours des personnes voyantes vont trouver l'oculiste et lui disent : « Maître, faites que je voie! » Qu'est-ce à dire?... Elles voient, mais il leur manque de bien voir : elles sont *myopes*, — ou *presbytes*.

I. *Sommes-nous myopes* dans la vision des choses de notre vie spirituelle? Le myope ne voit que de très près. Dès que les objets ne sont plus sous sa main, il ne les distingue plus... Il y a des âmes atteintes de myopie. Tous les jours des événements s'accomplissent autour de nous, qui apportent avec eux des leçons dont nous devrions profiter. Mais nous ne voyons pas ces leçons, parce que les événements qui les ont amenées ne nous ont pas frappés personnellement. C'est ainsi que la mort a beau tomber autour de nous, nous n'en tirons pas

les leçons qu'elle comporte, parce qu'elle a frappé trop loin. Le jour où elle nous frappera nous-mêmes, nous verrons enfin, pauvres myopes que nous sommes... Mais il sera trop tard pour profiter de la leçon.

Seigneur, guérissez-nous de cette infirmité! «Faites que nous voyions » correctement!

II. *Sommes-nous des presbytes?...* Le presbyte est celui qui voit moins bien de près qu'à distance. Il est difficile, comme vous le voyez, d'être à la fois myope et presbyte... Et pourtant c'est un problème assez facilement résolu dans la vie spirituelle : on peut être myope de la manière que j'ai dite, tout en étant presbyte de la manière que je vais dire.

On parle de tel défaut : c'est, par exemple, pendant une retraite, et c'est le prédicateur qui en parle. « Oh! pense une auditrice, comme le prêtre a raison de parler de ce défaut! » Vous l'avez donc? « Oh! que non pas!... Mais voici une amie, puis une autre, sans compter celle-là, qui en sont affligées, et auxquelles ce sermon sera sûrement très utile! »

Pauvre jeune fille! Ce défaut, elle l'a... Mais elle est presbyte... sous ce rapport, elle ne voit qu'à distance, et elle ne le constate que chez les autres, alors que c'est *pour elle*, peut-être, que Dieu avait mis, sur les lèvres du prédicateur, des paroles destinées à frapper son attention, à solliciter son examen, à lui dicter des résolutions. « Seigneur, faites que je voie ! » disait l'aveugle. Elle dirait plutôt : « Seigneur, faites que je ne voie pas! »

Ne disons pas comme elle. Seigneur, faites que je voie, que je voie juste, et que j'agisse en conséquence!

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Evangile du dimanche de la Quinquagésime 385

I. Explication de l'Evangile 386

II. *Dogme.* Le mystère 390
Cf. « *Je ne crois que ce que je comprends* », Sexagésime, t. I, p. 375.

III. *Morale.* Les injures 393
Cf. *l'Argument des injures*, Passion, t. II. p. 66.

IV. *Grâce.* Le sacrifice de la messe 396
Cf. l'*Eucharistie*, 4e dim. de Car., t. II, p. 36; — *la Manière d'entendre la messe*, Rameaux, t. II, p. 84; — *la Sanctification du dimanche*, 16e dim. ap. Pent., t. III, p. 225.

V. *Apologétique.* « Dieu est trop grand pour s'occuper de nous. » 399
Cf. *la Providence*, 3e dim ap. Pâq., t. II, p. 174; 11e dim. ap. la Pent., t. III, p. 102; — *la Leçon des oiseaux*, 14e dim ap. la Pent., t. III, p. 186.

VI. *Avis aux enfants.* Les qualités de la prière.. 402
Cf. *la Prière*, 2e dim. de Car., t. I, p. 444; 4e dim. ap. Pent., t. II, p. 420; — *le Recueillement dans la prière*, 4e dim. d'Av., t. I. p. 114.

VII. *Avis aux jeunes gens.* Règles pour les yeux.. 404

VIII. *Avis aux jeunes filles.* Myopes et presbytes spirituels 406

Autres sujets :

IX. Le respect humain. — L'aveugle ne le connaît pas : plus on le reprend de crier, plus il crie. Plus on nous raille d'être chrétiens, plus nous devrions l'être.

X. Les délais de la conversion. — Il faut saisir la grâce dès qu'elle s'offre à nous. Si l'aveugle avait remis sa prière jusqu'au prochain voyage de Jésus à Jéricho, il n'aurait jamais été guéri : « Craignez : Jésus passe, peut-être ne reviendra-t-il pas. »

Ier DIMANCHE DE CARÊME

La Tentation de Notre-Seigneur

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit (de Dieu) dans le désert, pour y être tenté par le démon. Lorsqu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Alors le tentateur s'approcha et lui dit :

« — Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres deviennent des pains. »

Mais Jésus lui répondit :

« — Il est écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Alors le démon le transporta dans la ville sainte, il le plaça sur le haut du temple, et il lui dit :

« — Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : « Il vous a recommandé à ses anges, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre. »

Jésus lui répondit :

« — Il est encore écrit : « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. »

Le démon le transporta ensuite sur une montagne très élevée, d'où il lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire; et il lui dit :

« — Je vous donnerai tout cela, si vous vous prosternez et m'adorez. »

Mais Jésus lui dit :

« — Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : « Vous « adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez « que lui seul. »

Alors le démon le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent et le servirent.

(MATTHIEU, IV, 1-11. — Passages parallèles: MARC, I, 12-13; LUC, IV, 1-13.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Nous voici aux premiers jours du carême, institué pour honorer et imiter le jeûne de quarante jours que s'imposa Notre-Seigneur avant de commencer sa vie publique. Il était donc tout indiqué que l'Eglise nous fît lire aujourd'hui le récit de cette pénitence et de la tentation qui en signala le dernier jour.

Jésus a accepté d'être tenté par le démon. Par là il nous montre que la tentation elle-même n'est pas un péché; mais elle reste un danger : Adam et Eve nous avaient montré, hélas! comment on y succombe; Jésus-Christ, le nouvel Adam, nous montre comment on en triomphe : et pour cela, il accepte d'être tenté, comme le furent nos premiers parents, de *sensualité*, — d'*orgueil* — et de *cupidité*.

I. *Tentation de sensualité.* — Au paradis terrestre, le démon avait tenté Eve par la sensualité, en lui conseillant de manger d'un fruit dont elle n'avait nul besoin, mais qui lui semblait beau à contempler et lui paraissait devoir être délicieux au goût.

Au désert, c'est aussi de sensualité que le démon tente Notre-Seigneur : il lui conseille, comme à Eve, de manger. Seulement, Notre-Seigneur avait faim, et ce qu'on l'exhortait à manger, ce n'était que du pain, l'aliment nécessaire à tout homme affamé.

Etait-ce une tentation? Et Jésus aurait-il mal fait d'écouter la suggestion du démon? Il y avait quarante jours qu'il n'avait rien pris!...

Cela est vrai. Mais ce que le diable suggère à Jésus, c'est d'user de son pouvoir surnaturel tout d'abord pour lui-même et non pour les hommes, et de faire acte de défiance envers son Père céleste. « Dites que ces pierres deviennent des pains! » A quoi Jésus répond : « Le pain n'est pas le seul aliment dont l'homme puisse vivre : de la bouche de Dieu peut sortir une parole » créatrice d'un aliment miraculeux, comme la manne dont fut nourri le peuple de Dieu au désert. Jésus attendra cette parole, il ne fera pas le geste égoïste que lui suggère le démon.

Remarquez ce mot du démon à Jésus : « Si vous êtes le Fils de Dieu ». C'était cela qu'il voulait savoir. Quel était ce personnage mystérieux sur lequel une voix venue du ciel avait dit, quarante jours plus tôt : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé », et qui pourtant avait toujours vécu pauvre, longtemps exilé, et maintenant souffrait de la faim? » Il voulait le savoir... Et, sa première attaque ayant été repoussée, il va revenir à la charge.

II. *Tentation d'orgueil.* — Cette fois, ce n'est plus la sensualité, c'est l'orgueil que le démon va tenter de faire agir. C'est aussi par l'orgueil qu'il avait pris et fait tomber nos premiers parents : « Mangez de ce fruit, et vous deviendrez semblables à Dieu. »

Le démon transporte Jésus sur le haut du temple, sans doute sur un des portiques destinés à abriter les fidèles. Ce fut une pénible épreuve pour le divin Maître que de se voir ainsi entre les bras du démon!... « Si vous êtes le Fils de Dieu, répète le diable, jetez-vous en bas. Car alors, la promesse de l'Ecriture s'accomplira : les anges du ciel, obéissant à l'ordre de votre Père, viendront vous recevoir entre leurs bras et ils vous déposeront sans heurt sur le sol. » Il n'ajoute pas, mais il le fait entendre : « Et tous ces hommes, vous voyant atterrir miraculeusement, sauront tout de suite que vous venez du ciel et vous acclameront en cette qualité. » Vous le voyez, c'est bien une tentation d'orgueil.

C'est encore par une parole de la Bible que Jésus répond au démon : « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » Tenter Dieu, c'est le provoquer à changer ses sages desseins pour obéir à nos caprices, et en particulier, c'est vouloir l'obliger à faire les prodiges les plus singuliers, pour signaler et recommander notre vertu aux autres hommes. Un saint qui perd l'humilité perd en même temps sa sainteté : précieuse leçon qu'il nous faut garder, après l'avoir recueillie des lèvres du Sauveur!

III. *Tentation de cupidité.* — Le démon semble avoir renoncé à faire tomber Jésus; sans doute s'est-il enfin convaincu qu'il a bien affaire au Fils de Dieu. Il ne renonce pas néanmoins à le tenter encore, mais cette fois il semble moins guidé par l'espoir de le faire tomber que par l'horrible joie de faire un sacrilège et de proférer un blasphème.

En effet, il prend encore Jésus dans ses bras et il le transporte sur une haute montagne; de là il lui

montre, dans une sorte de mirage, toutes les splendeurs du monde et il lui dit (ceci est dans saint Luc) : « Toute cette puissance et cette gloire m'ont été données, et je les attribue à qui je veux; je vous donnerai donc tout cela, si vous vous prosternez et m'adorez! »

C'était une tentation de cupidité; sur ce point aussi, le démon avait tenté Adam et Eve au paradis terrestre. Ils y avaient à leur disposition *presque tous* les fruits du jardin, mais cela ne leur suffisait pas, ils voulaient les avoir *tous*.

Quand on est tenu par la cupidité, on adore les richesses et on délaisse le service de Dieu. Il faut choisir : Dieu ou l'argent... Et c'est ce que Jésus fait entendre dans sa réponse au tentateur : « Retire-toi, Satan! car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. »

Jusqu'ici, le démon ayant pris les dehors et le langage d'un ami, Jésus avait usé de patience à son égard. Mais maintenant qu'il s'est démasqué, aussitôt Jésus le chasse : il nous montre ainsi qu'il n'y a pas de débat possible avec le démon; dès qu'il se présente, chassons-le, quelle que soit la tentation qu'il fait miroiter à nos yeux.

Le démon, vaincu, laissa Jésus, « et les anges s'approchèrent et le servirent ». Jésus avait dit à Satan : « Je n'ai pas à changer les pierres en pain. Si Dieu veut me nourrir, il prononcera une parole. » Cette parole, Dieu l'a dite, et les anges viennent servir à Jésus une nourriture préparée au ciel.

Les anges nous préparent pour la fin du Carême, une céleste nourriture : préparons-nous à la recevoir!

II. — Dogme. — *Les Anges.*

Dans l'Evangile d'aujourd'hui, nous ne voyons, en dehors de Notre-Seigneur, que des anges, les uns bons, l'autre mauvais. Nous parlerons donc des anges, et spécialement des bons anges; dans quinze jours, nous aurons l'occasion de parler plus particulièrement des anges déchus.

L'*existence* des anges et leurs *fonctions*, tels sont les deux points qui nous occuperont successivement.

I. *Existence des anges.* — Vous savez d'abord ce que l'on entend par anges. Ce sont des créatures intelligentes, des *esprits*, mais des esprits qui ne sont pas, comme nos âmes, unis à des corps : ce sont *purement* et simplement des *esprits*, ou plus brièvement de *purs esprits*.

L'existence des anges est une vérité de foi; la Bible, qui est la parole de Dieu, en parle très souvent, et l'on ne pourrait révoquer en doute l'existence de ces purs esprits sans nier, du même coup, la véracité de la Bible.

D'ailleurs, et quand bien même l'Ecriture sainte ne parlerait pas des anges, leur existence devrait être admise de tout esprit raisonnable. Voyez en effet comme tout se superpose dans la création, comme tout suit un ordre ascendant qui sollicite notre admiration. Au plus infime degré sont les corps qui n'ont que la seule existence, la matière pure, ce que l'on appelle le règne minéral. Plus haut, apparaît la matière animée de vie, mais seulement d'une vie sur place, d'une vie végétative

c'est le règne végétal. Plus haut encore, les corps animés d'une vie comportant le mouvement et la sensibilité : le règne animal. Plus haut toujours, mais toujours aussi dans le monde visible, les corps animés par un esprit invisible, doué d'intelligence et de liberté : le règne humain.

L'homme est ainsi aux confins supérieurs du monde visible, et en même temps son âme appartient au monde invisible.

Pourquoi la création s'arrêterait-elle là? Est-il à supposer que Dieu, qui a apporté cette gradation si douce dans l'échelle des êtres, s'est brusquement arrêté à l'homme? Ne pouvons-nous concevoir, au-dessus de lui, une créature appartenant tout entière au monde invisible, un pur esprit?... Et si nous la pouvons concevoir si aisément, pourquoi Dieu, si magnifique en toute chose, ne l'aurait-il pas réalisée?

La raison, laissée à elle-même, ne pourrait affirmer indubitablement l'existence des anges, mais elle en concevrait la possibilité et la très grande probabilité; quant à la certitude, elle nous est apportée sur ce point par la révélation.

L'Eglise nous apprend aussi que tous les anges ont été créés bons, que Dieu les avait élevés à un état surnaturel, qu'ils étaient destinés à voir Dieu dans le ciel et à jouir ainsi d'un éternel bonheur, qu'une épreuve leur fut imposée, que la plupart d'entre eux restèrent fidèles, mais qu'un certain nombre se révoltèrent et tombèrent dans l'enfer, créé pour les recevoir : ce sont les démons, dont nous aurons l'occasion de parler très prochainement. Aujourd'hui, ne nous occupons que des anges fidèles,

ceux dont on veut ordinairement parler quand on emploie simplement cette expression : les anges.

II. *Fonctions des anges.* — Les fonctions des anges sont de louer Dieu et d'exécuter ses ordres. La Bible nous les montre au ciel, chantant les louanges du Très-Haut. Elle nous les montre aussi en mission sur la terre : c'est même à cela qu'ils doivent leur nom, qui se rapporte à leur fonction et non à leur nature, puisque le mot ange signifie envoyé.

Parmi ces *envoyés*, nous connaissons surtout l'archange *Gabriel*, qui eut à remplir sur terre les missions relatives au grand mystère de l'*Incarnation*. Ce fut lui qui annonça au prophète Daniel, près de cinq siècles avant l'événement, l'époque où viendrait le Messie. Ce fut lui qui annonça à Zacharie la naissance d'un fils qui serait le précurseur du Messie, et qui fut le Baptiste Jean. Ce fut lui, enfin, qui annonça à Marie qu'elle était choisie pour être la mère de Jésus, le Sauveur du monde.

Nous connaissons encore l'archange *Michel*, le vainqueur de Lucifer au jour de la révolte des mauvais anges, et l'archange *Raphaël*, envoyé sur terre pour accompagner le jeune Tobie et rendre la vue à son père.

Aujourd'hui les anges continuent à remplir des missions sur la terre. Chacun de nous a un ange désigné par Dieu pour le protéger et qui est son *ange gardien*. La tradition chrétienne est également qu'il y a des anges préposés à la garde des cités, des nations; et la France aime à saluer comme son ange gardien le glorieux saint Michel : qu'il daigne toujours protéger notre bien-aimé pays!

III. — Morale. — *Le jeûne et l'abstinence.*

Nous venons d'entrer dans la principale période de pénitence de l'année ecclésiastique; de plus, l'Evangile nous rappelle le jeûne de quarante jours que Notre-Seigneur s'imposa au désert avant de commencer sa vie publique : autant de motifs pour parler aujourd'hui du jeûne et de l'abstinence qui nous sont imposés par la sainte Eglise. Nous verrons quel est le *fondement* de cette obligation, et quelles en sont les principales *règles*.

I. *Fondement de la loi du jeûne et de l'abstinence.* — Enonçons un principe qui doit être rappelé chaque fois qu'il est question d'un commandement de l'Eglise : c'est que, si l'Eglise a reçu de Dieu le pouvoir de nous imposer des préceptes, elle n'use de ce pouvoir que pour nous rendre plus facile la route du ciel, en nous aidant, par ses propres commandements, à observer ceux de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Que l'Eglise ait le pouvoir de nous donner des lois, nous en avons le gage dans cette parole de Jésus aux pasteurs de son troupeau : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. »

Que l'Eglise ne se serve de son pouvoir que pour nous simplifier la pratique des préceptes divins, nous le montrerons chaque fois que nous aurons à expliquer un commandement de l'Eglise. Aujourd'hui il s'agit du jeûne et de l'asbtinence. Pourquoi l'Eglise nous les impose-t-elle? Parce que Jésus-Christ a fait de la pénitence une loi formelle : « Si vous ne faites

pénitence, vous périrez, » c'est-à-dire vous perdrez votre salut éternel.

Or l'Eglise a pour mission de nous aider à nous sauver. Et puisque le défaut de pénitence nous mènerait à notre perte, son devoir est de nous faire accomplir ce précepte, d'interpréter à notre usage la loi divine et de nous guider dans son observation.

C'est précisément ce qu'a fait l'Eglise. Parmi les diverses formes de pénitence qui pouvaient être envisagées elle a choisi celle qui s'applique à la nourriture et en restreint l'usage : elle a pensé justement que cette pénitence-là pouvait être pratiquée plus généralement que toute autre, et elle a porté la loi du jeûne et de l'abstinence, dont nous allons retracer les lignes principales.

II. *Règles du jeûne et de l'abstinence.* — Le *jeûne*, vous le savez, concerne plutôt la quantité de nourrituer qui peut être prise les jours de pénitence, tandis que l'*abstinence* envisage surtout la qualité de cette nourriture.

Le *jeûne* consiste à ne faire dans la journée qu'un repas véritable et complet; on peut y ajouter le matin une très légère réfection, destinée à permettre de supporter le jeûne plutôt qu'à le rompre, et un léger repas nommé collation.

Le jeûne comprend avec lui l'abstinence, sauf pendant le carême où il est permis de faire gras au principal repas, à l'exception du vendredi et du samedi; dans certaines provinces, le mercredi a été substitué au samedi. Quant à la collation, elle doit toujours être prise en maigre.

L'*abstinence* consiste à se priver de viande, de bouillon et de jus de viande.

D'après ces définitions, il est aisé de voir que l'abstinence est moins pénible que le jeûne. Aussi y est-on plus facilement et plus souvent obligé. La loi de l'abstinence s'impose dès l'âge de sept ans et sans limite d'âge, tandis que le jeûne n'est obligatoire que de vingt et un ans à cinquante-neuf ans accomplis.

De plus, l'abstinence s'impose, en dehors même des jours de jeûne, tous les vendredis de l'année, en souvenir de la mort de Notre-Seigneur qui eut lieu ce jour-là.

Quant au jeûne il est obligatoire : pendant le *carême*, c'est-à-dire depuis le mercredi des cendres jusqu'au samedi saint à midi, sauf les dimanches; — les veilles ou *vigiles* de certaines fêtes, auxquelles il est bon de se préparer par la pénitence; — enfin, au début de chacune des quatre saisons de l'année, une semaine de pénitence est indiquée, avec jeûne le mercredi, le vendredi et le samedi : ce sont les *quatre-temps*, destinés à attirer les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre, et à recommander à la bonté divine les nouveaux prêtres, qui sont ordonnés le samedi des quatre-temps.

Mortifions notre corps selon la loi de l'Eglise, ne nous permettons que les adoucissements qu'elle nous permet elle-même, et n'oublions pas en même temps de mortifier notre âme en luttant contre les défauts qui en amoindrissent la valeur. Ne perdons pas de vue que le jeûne et l'abstinence sont une pénitence destinée à expier nos péchés : ce souvenir nous aidera à en avoir la contrition, et nous préparera ainsi à mieux faire notre confession et notre communion pascales.

IV. — Grace. — *Le Carême, préparation à la Communion pascale.*

L'Eglise nous oblige, par son quatrième commandement, à communier au moins une fois chaque année, et à faire cette communion dans le temps des Pâques. Entre autres utilités, le carême a donc celle de nous préparer à cette communion qui en est comme la clôture. *Il faut préparer cette communion, — comment la préparer :* tels sont les deux points que nous allons examiner.

I. *Il faut préparer la communion pascale.* — Il est bien certain que la communion pascale est un strict minimum, dont ne se contentent pas les chrétiens qui ont la ferme volonté de rester fidèles à tous leurs devoirs. L'Eucharistie est un aliment, et c'est bien peu, vous en conviendrez, que de se nourrir une fois l'an!

Quoi qu'il en soit, il est de nombreux chrétiens qui ne communient qu'une fois l'an : c'est un motif pour eux de se préparer à cette communion avec le plus grand soin, pour que, du moins, elle produise en eux le plus de fruit possible.

Quant à ceux qui communient plus souvent, ils savent que, pour le faire dignement et utilement, il leur suffit d'avoir la pureté de la conscience et la droiture de l'intention. Encore est-il que, même pour ceux-là, la communion pascale demande une préparation plus grande : le fait qu'elle est pour eux, comme pour tous, la seule communion *obligatoire* lui confère un caractère de plus grande solennité; — par ailleurs, elle coïncide avec les fêtes pas-

cales, qui sont les plus grandes de l'année liturgique; — elle clôture le carême qui est un temps de pénitence et de lutte contre soi-même; — enfin, elle est faite en l'honneur de la résurrection du Christ, et elle demande une « résurrection » de notre âme à la piété et à la ferveur.

Pour toutes ces raisons, l'on peut affirmer que, quelle que soit dans l'année la fréquence de nos communions, celle des pâques requiert une préparation toute particulière : et l'Eglise nous montre que telle est sa pensée, en nous conviant à des « retraites pascales », préparatoires à cette communion.

II. *Comment* donc *préparer cette communion pascale?* — Demandons-le à Notre-Seigneur lui-même, en examinant comment il a passé ces quarante jours de carême. Voici les moyens que nous emploierons:

1° *La prière.* A quoi pouvait s'occuper Jésus dans ce désert, sinon à *prier?* Nous le voyons, au cours de sa vie publique, s'isoler parfois pour prier son Père. Ici l'isolement est complet, — au désert! — et il dure quarante jours : quelle belle prière!

2° *La pénitence.* Elle fut dure, la pénitence de Notre-Seigneur : jeûne absolu, et prolongé durant quarante jours « et quarante nuits », précise l'Evangile, pour nous indiquer qu'il n'y eut aucune trêve ni rémission dans la rigoureuse pénitence qu'il s'imposa.

L'exemple de Jésus, l'innocence même, ne suffira-t-il pas à montrer, aux pécheurs que nous sommes, qu'il nous faut absolument faire pénitence? « Si vous ne faites pénitence, vous périrez » : Jésus avait autorité pour dire cela, puisque, ici comme en toutes choses, il avait fait précéder le précepte de l'exemple.

3° *La lutte contre le démon.* Si l'on compare entre eux les récits des évangélistes, on se convaincra que la tentation racontée par saint Matthieu ne fut que la dernière, et que, durant les quarante jours de sa pénitence, Jésus eut à lutter contre les assauts du démon.

Et nous aussi, employons ce carême à lutter contre le démon. Il a en nous les marques de son passage, sinon de son emprise, et ce sont nos défauts : c'est par eux qu'il nous tient en quelque sorte, ou qu'il essaie de nous dominer. Par le fait, nous sommes constitués en état de lutte avec lui... Et si nous ne luttons pas, si nous ne nous rendons pas compte que la lutte doit être envers lui notre occupation, c'est tant pis pour notre âme, car c'est pour elle un grand péril.

Luttons donc. Travaillons à nous corriger de nos défauts, à combattre nos vices, à nous affranchir de la domination que le démon exerce ou prétend à exercer sur notre âme. « Retire-toi, Satan! » Disons-le, répétons-le, et agissons pour le réaliser, car le démon n'obéit pas à nos sommations : il ne suffit pas de lui dire de partir, il faut le chasser.

4° *La parole de Dieu* doit enfin, pendant ce carême, être notre nourriture, selon le mot de Notre-Seigneur: « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » L'Eglise, en ce saint temps, multiplie les instructions, les retraites, les missions : sachons en profiter, ne laissons point passer la grâce sans en faire bon uage... Et ainsi, tous ces moyens aidant, nous arriverons bien préparés à la confession et à la communion pascales.

V. — Apologétique. — *La Bible suffit-elle?*

Trois fois Jésus répond aux suggestions du démon, t trois fois, pour les repousser, il utilise la Bible, n en citant quelque passage : « Il est écrit. »

Cet exemple est bien fait pour nous inspirer un rofond respect à l'égard de la Bible, qui n'est autre hose que la parole de Dieu, dictée par lui à des ommes inspirés, et garantie par lui contre toute rreur.

Vous savez que les livres de la Bible appartiennent oit à l'*Ancien*, soit au *Nouveau Testament*. Les preiers ont été écrits avant Notre-Seigneur, et pour ervir à préparer la religion chrétienne, dont le juaïsme n'était qu'une figure et une ébauche. Les utres ont été écrits par les premiers disciples de ésus, et ils contiennent sa vie et sa doctrine : ce ont surtout les *Evangiles* et les lettres ou *Epîtres* e quelques-uns des apôtres.

Ici nous rencontrons et nous avons à combattre s *protestants*, qui nous disent : « Puisque les Evaniles contiennent la doctrine du Christ, pourquoi ller la chercher ailleurs? A quoi bon une autorité *nseignante*? L'*enseignement* est dans la Bible : il 'y a qu'à aller l'y chercher. Que chaque fidèle la se, et il saura ce qu'il doit croire. En trois mots : *a Bible suffit.* »

Eh bien, non, *la Bible ne suffit pas*. Et pour nous estreindre à l'Evangile, qui contient spécialement la octrine du Christ, non, *l'Evangile ne suffit pas* à ous instruire de cette doctrine. J'en donnerai quatre aisons

I. *Toute la doctrine de Jésus n'est pas dans l'Evangile.* Il a prêché plus de trois ans, et la réunion des quatre évangiles forme un petit opuscule : évidemment il n'y a là qu'un extrait, un sommaire, un abrégé de sa doctrine! D'ailleurs, c'est un évangéliste qui nous en avertit : « Jésus a dit et fait beaucoup d'autres choses qui ne sont pas dans ce livre. » Ces choses, qui n'ont pas tout de suite été écrites, sont tombées dans le domaine de la tradition orale; elles ont fourni, comme celles qui avaient été écrites, la matière de l'enseignement chrétien, qui repose ainsi sur deux sources : l'*Ecriture* et la *Tradition;* nous n'avons pas plus le droit de négliger l'une que l'autre.

II. *Les chrétiens n'ont pas toujours eu l'Evangile :* il y a eu trente ans entre la mort de Notre-Seigneur et la rédaction du premier Evangile, et le double de ce temps avant que Jean n'écrivît le sien. Pendant ce temps quelle était la source de l'enseignement chrétien? La *tradition,* uniquement.

Ce que saint Jean a écrit, il le savait avant de l'écrire : il en parlait, ses disciples, qui l'avaient recueilli de ses lèvres, l'enseignaient à leur tour. Qu'était cela? De la *tradition.* Et l'on peut dire que tout l'Evangile a été de la *tradition* avant d'être de la *Bible!*

III. *La lecture de l'Evangile n'est pas à la portée de tous.* — Pour le lire il faut d'abord *l'avoir.* On me dira : « C'est facile! » C'est facile maintenant mais avant l'imprimerie ce ne l'était pas : les manuscrits étaient rares et coûtaient cher. Et la prétention de Luther n'aurait pu être élevée par un hérétique dans les temps qui ont précédé l'imprimerie : on

en aurait tout de suite vu l'évidente impossibilité.

Avoir l'Evangile ne suffit pas, il faut le *lire* : et pour cela il faut savoir lire; le salut ne sera donc abordable qu'à ceux qui sauront lire? Prétention que jamais nul n'oserait soulever, quelque caractère *obligatoire* que l'on veuille donner à l'instruction.

IV. Enfin, *il faut comprendre l'Evangile*, et l'expérience montre que pour cela il ne suffit pas de le lire. A ce sujet, nous pouvons citer des témoins que les protestants ne récuseront pas : ce sont les protestants eux-mêmes! Si l'Evangile ne pouvait être compris que d'une seule manière, il n'y aurait qu'un protestantisme : or on en compte des centaines!... ou tout au moins des centaines de manières de comprendre telle parole de l'Evangile, comme celle-ci : « Ceci est mon corps. »

D'ailleurs, l'Evangile même d'aujourd'hui nous donne à ce sujet un enseignement que nous ne devons point négliger. Jésus ayant cité la Bible une première fois, le diable, qu'on a appelé « le singe de Dieu », veut la citer à son tour; et il l'interprète de telle manière que celui qui l'aurait cru sur parole eût tenté Dieu, en se jetant du haut en bas du temple pour forcer les anges du ciel à le recueillir entre leurs bras et lui éviter une chute douloureuse!...

Non, la Bible citée et interprétée par Jésus ne ressemble en rien à la Bible citée et interprétée par le diable!... Et cela nous montre que, si la Bible est la parole de Dieu, cette parole doit nous être lue, commentée et expliquée par une *autorité* légitime comme était celle de Notre-Seigneur, *vivante* comme lui, et à laquelle nous puissions toujours recourir.

Cette autorité existe : c'est l'*Eglise*.

VI. — Avis aux Enfants

L'ange gardien.

« Les anges s'approchèrent de Jésus et le servirent. » Nous n'avons pas, comme Jésus, tous les anges à notre disposition : il était le Fils de Dieu et nous ne sommes que de pauvres créatures.

Et pourtant, il y a un ange à notre service, désigné par Dieu pour nous aider, nous assister, nous guider, nous défendre contre le démon : c'est l'*ange gardien.* Envers un être si supérieur à nous, si bon pour nous, si fidèle à sa charge envers nous, nous avons des devoirs qui peuvent se résumer en ces trois : le *respect*, la *confiance*, la *reconnaissance*.

I. *Respect.* — Ne nous y trompons pas : si l'ange est à notre service, il n'en est pas moins beaucoup plus noble et plus élevé que nous! Jésus, le Fils de Dieu, est venu sur terre, a-t-il dit lui-même, « non pour être servi mais pour servir » ; et le représentant de Jésus sur la terre, le Souverain Pontife, se nomme « le serviteur des serviteurs de Dieu ». Tout cela n'empêche pas que nous devions adorer Jésus-Christ, et professer un grand respect pour le Pape.

De même l'ange gardien est à notre service, mais nous lui devons un grand respect, car, à ne comparer que sa dignité avec la nôtre, c'est nous qui devrions le servir!... Du moins, ayons un grand respect pour lui. Il est toujours auprès de nous, témoin de ce que nous faisons, même dans une solitude qui n'est jamais complète puisqu'il est là. Respectons sa présence : la seu-

le pensée qu'il nous voit suffirait, si nous l'avions, à nous préserver d'un grand nombre de fautes.

II. *Confiance.* — L'ange gardien n'est pas seulement un *témoin* pour nous, il est un *auxiliaire;* il n'est pas uniquement chargé de compter nos bonnes actions, il a pour mission de nous aider à les faire.

Cet auxiliaire est d'ailleurs *puissant*: c'est un ange, et les anges sont beaucoup plus puissants que les hommes. C'est un esprit à jamais préservé de l'erreur : ses conseils ne peuvent donc être ni erronés ni trompeurs. De plus, il ne demande qu'une chose, remplir sa mission auprès de nous. La conclusion de tout cela, c'est qu'il faut avoir en lui une grande *confiance.* Recourons à lui sans craindre de l'importuner, de le fatiguer par des redites. Quand nous sommes tentés, demandons-lui de venir à notre secours; si par malheur nous sommes tombés dans le péché, demandons-lui de nous aider à nous relever. Quand nous nous mettons en route, demandons-lui de nous accompagner... Nous sommes d'ailleurs en route pour le grand voyage du ciel : voyons en lui notre guide et notre soutien, *jusqu'au bout.*

III. *Reconnaissance.* — Nous sommes portés à l'ingratitude. Comptez, par exemple, le nombre de fois que vous avez demandé à Dieu une faveur, et le nombre de fois que vous l'avez remercié!... Notre ange gardien est un peu, pour sa part, la victime de cette ingratitude. Sachons le remercier. Disons-lui que nous lui sommes reconnaissants de ses inspirations, de son aide, et prouvons-lui cette reconnaissance de la meilleure manière : en nous montrant dociles à sa direction.

VII. — Avis aux Jeunes Gens

Les Occasions du péché.

Quand on veut réellement fuir le péché, on doit en éviter l'*occasion*. Qu'est-ce que l'occasion du péché? C'est l'ensemble des circonstances dans lesquelles l'expérience nous montre que nous succombons facilement à la tentation. Si telle *lecture*, par exemple, ou telle *compagnie*, nous a fait tomber plusieurs fois nous devons la considérer comme une occasion de péché, et croire raisonnablement que nous pécherions de nouveau, si nous recommencions cette lecture ou une autre analogue, ou si nous recherchions encore cette compagnie.

Le carême est un temps de lutte contre le péché, et donc contre les *occasions du péché*. A leur sujet, vous trouverez plusieurs enseignements dans l'Evangile d'aujourd'hui.

I. *Notre-Seigneur ne va pas lui-même* au-devant de la tentation : il y est conduit par l'Esprit de Dieu; il y va parce que c'est la volonté de son Père, qui voulait, entre autres choses, nous donner une leçon de lutte contre la tentation.

Il est également pour nous des circonstances où c'est, non pas le caprice, mais le *devoir* qui nous met aux prises avec la tentation : nous y sommes alors conduits « par l'Esprit de Dieu ». Mais dans ce cas, nous aurons à notre disposition des grâces dont nous aurions été privés si de nous-mêmes nous avions couru au danger.

II. *Rechercher l'occasion du péché, c'est « se jeter*

n bas ». — La première tentation était une excitation à la défiance envers Dieu : « Pourvoyez à votre nourriture puisque Dieu n'y pourvoit pas; vous avez à votre disposition un pouvoir qui vous a été confié au profit des autres : employez-le d'abord à votre profit personnel, puisqu'aussi bien Dieu semble s'intéresser aux autres plus qu'à vous! »

La seconde tentation est au contraire une excitation à la présomption, c'est-à-dire à une confiance excessive ou mal entendue envers Dieu. « Jetez-vous en bas, obligez ainsi Dieu à faire un miracle en votre faveur : car il ne pourra pas faire autrement que de vous assister, dans la situation périlleuse où vous allez vous mettre si vous suivez mon conseil. »

Il y a des jeunes gens assez présomptueux pour répondre à cette invitation du démon, car Jésus n'est pas le seul à qui il l'ait adressée. « Jetez-vous en bas », au milieu du danger, en plein péril. Et ils ont la témérité de le faire. « Dieu ne peut faire autrement, semblent-ils dire, que de venir à notre secours! » C'est tenter Dieu, en vérité, et c'est précisément la réponse de Jésus au démon : « Il est écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. »

III. *Dieu a chargé ses anges de nous garder « dans nos voies »*, dit la Bible, dont le démon tronque le texte tout en le citant. « Dans nos voies », c'est-à-dire quand nous sommes là ou nous devons être, et non quand nous en sortons pour courir à l'aventure, en péril, à l'occasion du péché.

Restons « dans nos voies », et si la tentation vient nous y trouver, alors les anges de Dieu nous garderont.

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

Les tentations des « enfants de Dieu ».

Si Jésus lui-même, véritable « Fils de Dieu », a été tenté par le démon, vous ne pouvez pas espérez d'échapper à la tentation. Mais le démon ne tente pas tout le monde de la même manière. Pour le Fils de Dieu, il a eu des tentations d'une nature unique. Pous vous, qui êtes par adoption les « enfants de Dieu », le diable n'emploiera pas les mêmes moyens que pour les pécheurs d'habitude; il sait trop que, s'il vous présentait le mal sous son véritable aspect, vous le fuiriez avec horreur. Aussi, pour vous plus que pour tout autre, essaiera-t-il de vous le présenter sous les apparences du bien... Et cela lui est relativement facile, car on peut pécher contre une vertu *par excès* autant que par *défaut*. Je ne dis pas que l'on puisse avoir, par exemple, trop de *foi*, d'*espérance* ou de *charité;* mais on peut mal entendre ces vertus, et y manquer sous prétexte même de les pratiquer... Et c'est précisément ce que le démon essaiera de vous faire faire. Voyez plutôt.

I. *Foi.* — Certes, le démon ne tentera pas de vous faire révoquer en doute la parole de Dieu : présentée ainsi, la tentation n'aurait nulle prise sur vous. Mais il essaiera de vous faire attacher la même foi à la parole de l'homme qu'à celle de Dieu.

Ainsi tombent dans le piège ceux qui croient aux « prophéties » que font naître les guerres ou autres grands événements. Pour des intérêts de vanité ou de commerce, on fait circuler des prédictions qui

e viennent pas de Dieu, mais qu'on présente comme elles, et que trop de chrétiennes traitent comme si lles étaient vraiment la parole divine.

C'est encore un piège du démon que ces « *chaînes le prières* » agrémentées de promesses pour ceux qui es propagent, et accompagnées de menaces contre eux qui les dédaignent. Croire à ces inepties, c'est aire le jeu du démon, le père du mensonge

II. *Espérance.* — Le démon n'essaiera pas non lus, tant que vous serez des « enfants de Dieu », de ous faire tomber dans le désespoir. Il connaît trop otre confiance en Dieu!... Mais, précisément parce u'il la connaît, il s'en servira pour vous tendre un iège. Il vous représentera la facilité du pardon, les romesses de Notre-Seigneur à cet égard, en un mot vous tentera de présomption; si vous l'écoutiez, vous ous autoriseriez de la bonté même de Dieu pour 'offenser, sous prétexte qu'il n'y a qu'à demander pardon pour l'obtenir. Mais si le désespoir est un éché, la présomption en est un autre; et peu imorte au démon comment on pèche, pourvu qu'on èche !

III. *Charité.* — Enfin, le démon essaiera de ous prendre par la charité. Il vous laissera dire à ieu que vous l'aimez. Mais dès qu'il s'agira de trauire cette charité à l'égard de Dieu en bienveillance vers le prochain, il interviendra. Si vous l'écoutez, ous irez à l'église comme pour y dépenser envers ieu votre provision d'amour, tellement qu'il ne ous en restera plus pour les hommes!... Ne faites as son jeu, allez à Dieu pour augmenter votre proision de charité, que vous monnaierez ensuite en ctes de charité à l'égard de vos frères...

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Page

Evangile du Ier dimanche de Carême 409

I. Explication de l'Evangile 410

II. *Dogme.* Les anges 414
Cf. *l'Ange gardien*, 1re dim. de Car., t. I, p. 426; — *les Mauvais anges*, 3e dim. de Car., t. II, p. 6.

III. *Morale.* Le jeune et l'abstinence 417

IV. *Grâce.* Le carême, préparation a la communion pascale 420
Cf. *les Pâques*, 4e dim. de Car., t. II, p. 33; — *la Communion pascale*, Pâques, t. II, p. 108.

V. *Apologétique.* La Bible suffit-elle?..... 423
Cf. *l'Ecriture sainte et la tradition*. 4e dim. ap Pâq., t. II, p. 198.

VI. *Avis aux enfants.* L'ange gardien 426
Cf. *les Anges*, 1re dim. de Car., t. I, p. 414.

VII. *Avis aux jeunes gens.* Les occasions du péché. 428
Cf. *le Péché d'habitude*, 23e dim. ap. Pent., t. III, p. 404.

VIII. *Avis aux jeunes filles.* Les tentations des « enfants de dieu » 430

Autres sujets :

IX. La tentation. (Cf. *Explication de l'Evangile*, p. 410.) .....

X. La vie religieuse. Les trois vœux de religion sont opposés aux trois péchés expiés par Jésus-Christ dans sa tentation, aux trois grandes « concupiscences » : *a*) le vœu de chasteté, à la sensualité (*concupiscentia carnis*); — *b*) le vœu d'obéissance, à l'orgueil (*superbia vitæ*); — *c*) le vœu de pauvreté, à la cupidité (*concupiscentia oculorum*).

IIe DIMANCHE DE CARÊME

La Transfiguration de Notre-Seigneur

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques
Jean son frère; il les conduisit à l'écart sur une
aute montagne, et là il fut transfiguré en leur pré-
nce : son visage devint resplendissant comme le
leil, et ses vêtements blancs comme la neige. Et
ici que Moïse et Elie leur apparurent, s'entretenant
ec lui.

Alors Pierre dit à Jésus :

« — Seigneur, nous sommes bien ici ; si vous
oulez, nous y dresserons trois tentes : une pour
us, une pour Moïse, et une pour Elie. »

Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les
uvrit, et il en sortit une voix qui disait :

« — Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis
utes mes complaisances : écoutez-le. »

En entendant cette voix, les disciples tombèrent la
ce contre terre, saisis d'une grande frayeur. Mais
sus s'approcha d'eux, les toucha et leur dit :

« — Levez-vous, et ne craignez point. »

Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus
ul.

Comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur donna cet ordre :

« — Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

(MATTHIEU, XVII, 1-9. — Passages parallèles: MARC, IX, 1-9; LUC, IX, 28-36.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Quelle différence entre cette page et celle que nous avons lue dimanche dernier! Nous voyions Jésus aux prises avec le *démon;* aujourd'hui nous le voyons avec son divin *Père.* Dimanche dernier, c'était *l'enfer* qui s'acharnait contre lui, aujourd'hui c'est le *ciel* qui s'entr'ouvre. Quel encouragement pour nous ! Après les luttes de la terre, auxquelles nous convie le saint temps du carême, ce sera la récompense éternelle dans les cieux.

Reprenons les épisodes de ce récit : les *préliminaires* de la transfiguration, — la *transfiguration* elle-même, — et sa *conclusion.*

I. *Préliminaires.* — C'était la troisième année du ministère de Jésus. Pour la première fois, il venait d'annoncer à ses disciples que bientôt il serait mis à mort. Sans doute ceux-ci étaient-ils tentés de découragement; certes, Notre-Seigneur leur avait bien prédit qu'il ressusciterait, mais on croit plus facilement à une mort qu'à une résurrection, et ce qu'ils voyaient de plus clair dans cette prophétie, c'est que Jésus allait être, au moins momentanément, au pouvoir de ses ennemis.

Jésus lisait dans leur âme. Il voulut rasséréner les

principaux d'entre eux, ceux qui avaient une plus grande influence sur les autres, en leur donnant le spectacle de sa divinité et en leur inspirant ainsi toute confiance en son triomphe final.

Il choisit donc Pierre, Jacques et Jean, — ceux-là même qui devaient être bientôt les témoins de son agonie, — et il les mena sur une haute montagne. La tradition nous dit que ce fut le Thabor. C'est une montagne de six cents mètres de hauteur, située à deux heures de marche de Nazareth. Elle forme un dôme isolé et gracieux, aux flancs verdoyants, au sommet couvert de végétation, avec les ruines de quelques églises élevées là, jadis, en mémoire du grand événement que nous méditons.

Là le Sauveur se mit en prières, comme il le faisait souvent pendant la nuit, tandis que les apôtres, fatigués par les travaux de la journée, s'étendaient sur le sol et s'endormaient.

II. *Transfiguration.* — C'est tandis que Jésus priait qu'il fut transfiguré, comme s'il voulait nous montrer dans la prière un moyen de transfigurer aussi notre âme...

Jèsus-Christ était Dieu, vous le savez, mais sa divinité restait continuellement cachée sous le voile de son humanité. Tout à coup, ici, la divinité éclata, rayonnant sur l'humanité. Les Evangélistes, ne sachant à quoi égaler l'éclat du visage de Jésus, le comparent à celui du soleil. Quant à son vêtement, il « lançait des éclairs », nous dit saint Luc, tellement sa blancheur était éclatante; et saint Marc ajoute : « Il était d'une telle blancheur de neige, qu'aucun foulon sur la terre ne pourrait faire une étoffe aussi blanche. »

Autour de Jésus, ainsi rayonnant des splendeurs divines, deux personnages apparaissent, Moïse et Elie. A eux deux ils représentaient l'ancienne Loi, que les Juifs avaient l'habitude de résumer sous ce vocable, « la loi et les prophètes ». La *loi*, c'était Moïse, le législateur des Hébreux ; les *prophètes* étaient représentés par *Elie*, un des plus grands prophètes de l'Ancien Testament.

Les deux saints s'entretenaient avec Jésus. De quoi? « Des dernières actions qu'il devait accomplir à Jérusalem. » Quel sujet de conversation! Au milieu de sa gloire, ils parlaient de ses épreuves; au moment où resplendissait sa divinité, ils se souvenaient de son humanité et des souffrances qui l'attendaient!... La terre n'est pas le lieu de bonheur parfait, elle peut donner des arrhes sur le ciel, elle n'est pas le ciel!

Cependant les apôtres s'étaient éveillés, tirés de leur sommeil par cet éclat qui supprimait la nuit au sommet du Thabor. Quelle fut leur surprise, quelle fut leur extase en voyant leur Maître illuminé de gloire!... Toutefois les paroles de Moïse et d'Elie, au sujet de la Passion prochaine, leur rappellent la prédiction récente de Jésus. Quoi! c'est Celui-là qui va souffrir et mourir!... Celui-là même qu'en ce moment illuminent les splendeurs de l'éternité!.. Pourquoi et à quoi bon redescendre de ces hauteurs glorieuses vers la souffrance, vers la mort?...

Pierre se fait l'interprète de ce sentiment des apôtres : « Maître, dit-il, nous sommes bien ici. Restons-y s'il vous plaît; nous allons y dresser trois tentes, pour vous, pour Moïse et pour Elie. »

Il ne savait ce qu'il disait, explique un Evangéliste. Sans quoi il n'aurait pas pris sur lui de pro-

poser une telle dérogation aux volontés que tout récemment le Maître avait exposées : ce n'est pas du Thabor qu'il avait parlé, c'était du Calvaire.

Pierre parlait encore, qu'une nuée lumineuse les couvrit tous. C'était Dieu le Père qui se manifestait, mais en dissimulant ainsi sa gloire, dont des yeux mortels n'auraient pu soutenir l'éclat. Du sein de cette nuée la voix du Père se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le. »

Effrayés, les Apôtres se prosternent la face contre terre, pour rendre hommage au Père céleste qui se manifestait à eux...

III. *Conclusion.* — Pendant que les apôtres étaient ainsi prosternés, Moïse et Elie disparurent, la nuée lumineuse s'évanouit, Jésus cacha de nouveau sa divinité et redevint extérieurement semblable aux autres hommes. La transfiguration était terminée.

Ce fut Jésus qui fit relever ses apôtres. Il leur fallait maintenant le suivre vers les autres hommes, vers les persécutions et le supplice. Comme ils en prenaient le chemin en descendant de la montagne, le Maître leur recommanda de garder, jusqu'à sa résurrection, le secret sur ce qu'ils venaient de voir. Voulait-il éviter que les autres apôtres ne fussent jaloux des trois privilégiés? Voulait-il donner à ceux-ci une belle occasion de pratiquer l'humilité? Voulait-il mettre à une rude épreuve leur obéissance? Avait-il quelques autres motifs que nous ne puissions connaître? Quoi qu'il en soit, les trois obéirent. Ils gardèrent précieusement le secret que Jésus leur avait confié, jusqu'à ce que sa résurrection leur permît enfin de parler.

II. — Dogme. — *La divinité du christianisme prouvée par sa doctrine.*

« Ecoutez-le. » Si nous écoutons Jésus, nous l'entendrons prêcher sa doctrine. Et si nous entendons cette doctrine, nous devrons déclarer qu'elle est si belle, si pure, si satisfaisante, si adéquate à tous nos besoins, qu'il nous la faut reconnaître comme inspirée de Dieu. Telle est une des preuves les plus simples de la divinité du christianisme : elle est à la portée de toute intelligence droite, elle ne nécessite pas de longues recherches, car la doctrine du Christ et du christianisme est prêchée dans toutes les églises, contenue dans tous les *catéchismes catholiques*, qu'il est si facile de se procurer et de lire!

Si nous le faisons, nous remarquerons des signes du divin, dans le *dogme* aussi bien que dans la *morale* du christianisme

I. *Dogme.* — Le dogme chrétien donne des réponses aussi nettes que complètes aux questions que l'homme se pose forcément : « Que suis-je? D'où viens-je? Où vais-je? »

A la base de tout, il place l'existence de Dieu, créateur du monde et de l'homme. L'homme vient donc de Dieu, dont il est la créature et à qui il doit le service. — *Ce qu'il est?* Le composé d'une âme spirituelle et d'un corps, réunissant ainsi dans sa personne le monde visible et le monde invisible. — *Où il va?* Il va à une destinée sans fin, dont la condition, heureuse ou malheureuse, sera fixée par ses mérites ou démérites, car son âme est libre, obligée au devoir, responsable et immortelle.

Cette marche à l'éternité, l'homme ne la fait pas seul, mais il reste toujours sous l'égide de la Providence divine, car Dieu ne délaisse pas les êtres qu'il a créés.

A ces enseignements, que la raison aurait pu trouver à elle seule mais que le christianisme lui donne avec autorité, il ajoute des connaissances positives qu'il présente comme révélées de Dieu : Dieu, *un* dans sa nature, subsiste en *trois* personnes. L'homme, dès sa création, a été élevé par Dieu à un *état surnaturel* d'où il est tombé par sa faute : l'humanité est donc aujourd'hui dans un état de *chute*, dont chaque homme peut être relevé individuellement, en vertu de la *rédemption* accomplie par Jésus-Christ, le Fils de Dieu, *incarné*, pour parfaire ce rachat de l'humanité, dans le sein de la Vierge *Marie*. *Jésus*, d'ailleurs, a été de plus le *législateur* des hommes : il a fondé une religion nouvelle et définitive, avec une *Eglise* pour la prêcher, avec des *sacrements* pour entretenir la *vie surnaturelle* rendue par lui au monde. La *vie éternelle* sera le couronnement et l'épanouissement de cette vie, englobant l'âme et le *corps ressuscité*.

Tel est le sommaire du dogme chrétien. Il est *plénier*, ne laissant aucune question sans réponse ; il saisit *tous les hommes*, les savants par sa grandeur, les humbles par sa simplicité; il ne peut être accusé d'erreur, car dans ses mystères rien ne peut être signalé comme contradictoire à la raison : il dépasse l'intelligence, il ne la combat pas.

Bref, le dogme chrétien se présente à nous avec de telles notes d'excellence, qu'il se montre l'enseignement de Dieu, — surtout quand on le compare

au dogme des autres religions, qui n'ont de bien que ce qu'elles ont de commun avec le dogme chrétien; dès qu'elles s'en éloignent, c'est pour tomber dans l'absurde ou dans la puérilité.

II. *Morale.* — La morale chrétienne a ceci de tout particulier, qu'elle met à la base de tous les devoirs l'*amour de Dieu*. La crainte filiale que le chrétien a de Dieu est son signe distinctif; c'est elle qui inspire ce culte si affectueusement pur; c'est elle qui fait pratiquer non seulement les préceptes mais les conseils, pour se rapprocher de Dieu comme on cherche à se rapprocher d'un être aimé.

C'est cet amour de Dieu qui règle même les devoirs envers le prochain. A la loi de justice : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même », la morale chrétienne ajoute la loi de charité : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même », en d'autres termes : aime le prochain comme toi-même, et pour que tu l'aimes toujours et malgré tout, aime-le pour l'amour de Dieu.

Restent nos devoirs envers nous-mêmes. Ils sont fondés sur ce principe, que nous ne sommes pas seulement les créatures de Dieu, mais que nous sommes ses *enfants*, et qu'il nous faut rester dignes de ce titre. Nous devons respecter notre âme comme l'image de Dieu, notre corps comme le temple de Dieu, car il l'est réellement par la communion eucharistique. Et ainsi, sur les vertus naturelles que recommande toute religion viennent s'en greffer d'autres qui sont le propre du chrétien.

En vérité, quand on examine cette morale après ce dogme, on ne peut s'empêcher de dire : Le doigt de Dieu est là!

III. — MORALE. — *La Conversion.*

Dans l'intention de l'Eglise, le temps du Carême est pour nos âmes le temps de la conversion.

Qu'est-ce que la conversion? C'est la transfiguration de notre âme. L'âme convertie devient aux yeux de Dieu brillante comme le soleil et blanche comme la neige.

En quoi consiste le travail de *la conversion? — De quelle manière* y travaillons-nous? Répondons à ces deux questions.

I. *En quoi consiste la conversion.* — Se convertir, étymologiquement s'est se retourner : une conversion est en retournement. Et de fait, l'âme qui se convertit se retourne vers Dieu : elle s'était tournée à l'excès vers les créatures, c'est en elles qu'elle mettait ses joies et qu'elle cherchait sa fin. Mais enfin elle comprend que les créatures ne peuvent la satisfaire, que les joies qu'elles lui procureront seront éphémères et trompeuses; alors elle se détourne d'elles pour se retourner vers Dieu, et ne plus chercher qu'en lui son bonheur dans cette vie et dans l'autre : elle est *convertie.*

Pour que la conversion soit durable, il faut que tout en l'homme soit remis en place et d'une manière stable. L'homme, vous le savez, est composé de deux parties, le corps et l'âme. Pour que tout en l'homme soit ordonné, il faut : que le corps obéisse à l'âme, — et que l'âme obéisse à Dieu.

Il faut d'abord *que le corps obéisse à l'âme.* Dans toute réunion il faut un chef, et ce chef doit être le plus digne; or il est bien évident que l'âme, par quoi nous ressemblons à Dieu, est plus digne que

le corps, par quoi nous ressemblons aux animaux. C'est donc l'âme qui doit commander au corps; et pour que le corps revienne ou reste à la place qui lui convient, il doit être dominé, maté, assujetti il ne le sera que par la pénitence corporelle, et voilà pourquoi, dimanche dernier, l'Evangile nous proposait en exemple le jeûne de Jésus-Christ au désert.

Mais il faut ensuite *que l'âme obéisse à Dieu.* Les esprits révoltés, dont il a été question dans l'Evangile de dimanche dernier et que nous retrouverons dimanche prochain, n'ont pas été entrainés dans le désordre par les exigences du corps, puisque ce sont de purs esprits; mais c'est l'esprit, en eux, qui de lui-même s'est rendu coupable, en refusant d'obéir à Dieu.

Rien ne servirait donc à notre âme de s'affranchir de la domination du corps, si par contre elle voulait s'affranchir elle-même de la domination de Dieu.

Se soumettre à Dieu, ce sera pour elle refréner ses propres passions, son orgueil, son esprit de désobéissance : tout cela ne va pas sans lutte; et cette lutte, c'est la *pénitence spirituelle*, qui vient s'ajouter à la *pénitence corporelle* du carême.

En résumé, en mortifiant notre corps nous le soumettons à l'âme; en mortifiant notre âme nous la soumettons à Dieu; soumise à Dieu, elle devient plus riche en vertus, elle se dépouille des défauts qui la déparaient, elle est plus pure, plus belle, plus rayonnante : elle est *transfigurée*... Et Dieu, en voyant un chrétien ainsi transformé, peut lui rendre ce témoignage, analogue à celui qu'il a rendu à son propre Fils : « Celui-ci est mon enfant bien-aimé, et en lui je mets ma complaisance. »

II. *De quelle manière travailler à sa conversion?* — L'Evangile nous suggère, en réponse à cette question, plusieurs moyens parmi beaucoup d'autres :

1° *La prière.* C'est pendant qu'il priait que Notre-Seigneur fut transfiguré. Notre conversion ne s'opérera pas sans le concours de Dieu, et ce concours ne nous sera accordé que si nous le désirons et le demandons sérieusement. Le carême est d'ailleurs un temps spécialement consacré à la prière : prions.

2° *La vigilance.* Ce moyen complète le premier et constitue avec lui la consigne donnée par Notre-Seigneur à ses apôtres : « Veillez et priez. »

Ici comme partout, d'ailleurs, Jésus nous a donné l'exemple autant que le précepte. Au sommet du Thabor, et tandis que ses apôtres dormaient, lui, il veillait. Et nous aussi, veillons... et surveillons. Veillons sur nos yeux, sur nos oreilles, sur nos paroles, sur nos lectures, sur nos fréquentations, sur les occasions qui peuvent se présenter et nous tenter à l'improviste. Soyons des sentinelles attentives, et ne nous laissons pas surprendre par celui « qui rôde autour de nous, cherchant une proie à dévorer. » Ainsi saint Pierre désigne le démon.

3° *La parole de Dieu.* Au Thabor Jésus parle, et il est Dieu. Il s'entretient avec Moïse et Elie, qui représentent l'Ancien Testament. Il y a là aussi Pierre, Jacques et Jean, apôtres du Nouveau Testament. Tous ils sont la « parole de Dieu » vivante, soit dans son Auteur, soit dans ses interprètes

La parole de Dieu est distribuée à profusion pendant le Carême. Ecoutons-la: elle nous dira qu'il faut nous convertir, et comment il faut nous convertir.

IV. — Grace. — *La prière.*

Au témoignage de saint Luc, lorsque Jésus prit avec lui ses trois apôtres de choix pour les mener au sommet d'une montagne, c'était « pour y prier », et ce fut « pendant qu'il priait » qu'il fut transfiguré!

Ce détail important de la Transfiguration, le temps où nous sommes, tout nous invite à parler de la prière, pour en dire la *nature* et en montrer l'*obligation*.

I. *Nature de la prière.* — Nous prenons souvent le mot de *prière* dans un sens restreint, le confondant avec *demande*. Nous dirions volontiers : prier, c'est demander.

Nous aurions tort... Ou plutôt, nous n'aurions raison qu'en partie. La demande n'est qu'un des objets, qu'un des aspects de la prière. La prière, en effet, est une élévation de notre âme vers Dieu, pour l'adorer, le remercier de ses bienfaits, lui demander pardon, et solliciter ses grâces.

Essentiellement, et quel que soit son but qui peut varier, la prière est donc une élévation de l'âme vers Dieu. Confinée dans le corps, elle s'en s'échappe pour ainsi dire afin de voler vers le ciel. Elle n'est qu'une infime créature, un néant en comparaison de la divinité : du fond de ce néant la créature intelligente monte vers son Créateur, se présente à son audience et lui dit ce qu'elle a à lui dire.

Mais quoi? Elle l'*adore* tout d'abord. A la vue des biens dont Dieu l'a comblée, elle le *remercie*. Se souvenant des fautes qu'elle a commises contre la souveraine majesté de Dieu, elle lui en *demande pardon*. Considérant sa faiblesse, elle lui *demande* ce qui lui

est nécessaire, principalement pour arriver à son terme, qui est son salut.

Vous comprenez pourquoi, lorsqu'il voulait s'adonner un peu plus longtemps à la prière, Notre-Seigneur recherchait la solitude et gravissait une montagne, comme il le fit le jour de sa transfiguration. Prenant ses apôtres, « il les conduisit seuls, sur une haute montagne solitaire, pour prier. » Quitter par l'âme le monde et s'élever jusqu'à Dieu : c'est ce que fait celui qui va prier et c'est ce que symbolise Notre-Seigneur, par l'ascension du Thabor.

II. *Obligation de la prière.* — Que la prière soit obligatoire, il devrait suffire d'être un homme raisonnable pour en être convaincu. L'homme est la créature de Dieu, il lui doit *tout* : comment pourrait-il ne *rien* lui redevoir?

Aussi tous les philosophes qui ont proclamé l'existence de Dieu out reconnu l'obligation de prier Dieu, tout au moins pour lui offrir nos hommages. Quant à la nécessité de *demander*, plusieurs l'ont niée sous des prétextes divers. Mais Notre-Seigneur nous a imposé cette obligation en termes si formels qu'elle reste indubitable.

Un jour il donne une parabole, pour faire voir « qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser ». — « Veillez et priez », dit-il ailleurs. Et encore : « Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira... Priez sans relâche. »

Jésus ne se contente pas de nous donner le *précepte* de la prière, il nous en donne aussi la *formule* et *l'exemple* :

La *formule* : « Voici comme vous prierez : Notre

Père qui êtes aux cieux... » Et il compose et récite le premier l'Oraison dominicale.

L'*exemple* : il prie avant de choisir ses apôtres ; il prie, nous venons de le dire, avant d'être transfiguré; il prie avant de faire des miracles; il prie pour se préparer à la passion; il prie sur la croix. Et au ciel, nous dit saint Paul, il intercède pour nous.

Il n'est donc pas étonnant que l'Eglise nous invite sans cesse à la prière, et que tout son culte soit composé de prières. Parcourez, par exemple, les « prières » de la messe : vous y verrez que sans cesse l'Eglise s'adresse à Dieu pour implorer ses faveurs et lui demander pour nous la vie éternelle, la conversion ou la persévérance, les grâces qui nous sont nécessaires.

Consultez les plus grands docteurs de l'Eglise, ils vous rediront tous la nécessité de la prière. C'est saint Jean Chrysostome qui s'écrie : « De même que la pluie est nécessaire aux plantes pour les conserver dans un état de vie et de fraîcheur, de même la prière est nécessaire à l'âme pour lui conserver la vie. » C'est saint Thomas d'Aquin qui écrit : « Après le baptême, nous avons besoin, pour entrer au ciel, de prier continuellement. » Et saint Alphonse de Liguori : « Nous ne pouvons nous sauver sans la grâce, or Dieu n'accorde ordinairement sa grâce qu'à ceux qui le prient. »

Nous ne nous sauverons donc pas sans prier. Comment prier? Quand prier? Que demander? Encore des questions intéressantes, que les Evangiles d'autres dimanches nous donneront l'occasion de traiter. Mais dès maintenant nous savons qu'il faut prier, — et nous prierons.

V. — APOLOGÉTIQUE. — « *La piété, c'est trop triste.* »

« Seigneur, il nous est doux d'être ici. » Telle fut l'exclamation de saint Pierre, dans l'extase où le plongeait la glorification extérieure du Sauveur. C'est là aussi la pensée de tous les chrétiens, j'entends de tous les chrétiens convaincus, et mettant leur foi en pratique par la fuite du péché et la recherche de la vertu. Oui, diraient-ils volontiers, « il nous est doux d'être ici », dans cette religion dont nous sommes les disciples et qui, en attendant les joies de la vie future, nous rend déjà heureux dans la vie présente.

Et cependant, j'entends des indifférents nous dire: « Nous ne voulons pas de votre religion parce qu'elle est trop triste; on s'y ennuie trop, et ceux qui la pratiquent n'ont pas de joie ici-bas. »

Quand même ce serait vrai, je dirais : « Peu importe la joie ici-bas, pourvu qu'on ait le bonheur éternel! »

Mais ce n'est pas vrai, le reproche qui nous est fait, pour être moins grave que beaucoup d'autres, n'en est pas moins immérité. Non, la religion n'engendre pas la tristesse : c'est inexact *en théorie*, et c'est inexact en pratique ou *en fait*.

I. *C'est inexact en théorie.* — Y a-t-il donc un précepte de la morale chrétienne qui nous défende de nous réjouir, ou qui puisse nous en empêcher?

Je n'en vois pas. Sans doute, il est certains plaisirs coupables... Et d'ailleurs, donnent-ils une joie véritable et digne de ce nom? Vous connaissez l'aveu d'un de ceux qui s'y sont le plus livrés :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je sens un tel dégoût que je voudrais mourir.

Si les chrétiens se privent de tels plaisirs, ruineux pour l'intelligence, le cœur, la volonté, la santé, la fortune et le salut, vous avouerez qu'il n'y a pas là de quoi les faire pleurer !

A part ces plaisirs coupables, je ne vois pas quelles joies d'ici-bas sont refusées aux chrétiens. Y a-t-il pour eux défense de se récréer? En aucune manière, et c'est saint Paul qui nous dit: « Réjouissez-vous toujours, pourvu que ce soit selon Dieu. Je vous le répète encore : Réjouissez-vous. » On aura beau interpréter ce texte, il sera difficile de lui faire dire : « Soyez tristes ! »

D'ailleurs il est suffisant d'y réfléchir un peu pour conclure que le chrétien doit être plus joyeux que l'incrédule, parce qu'il y a plus de droits.

Toutes les affaires de ce monde doivent se peser au poids de l'autre vie. Dès lors, peut-on être heureux en ce monde, en a-t-on du moins le droit, quand on se trouve dans un état de conscience qui appelle, après la mort, les châtiments éternels? Va-t-on, sous prétexte que la danse est un plaisir, danser sur le bord d'un précipice?... Or l'âme en état de péché mortel est sur le bord d'un gouffre sans fond; si dans cette situation on a le courage de rire et de s'amuser, on a tort; cela n'est qu'une folie de plus.

Ce n'est pas ainsi qu'agit le chrétien. Dès lors qu'il est en état de grâce, une grande tranquillité règne en son âme. Sans doute, nous ne savons pas avec certitude si nous sommes « dignes d'amour ou de haine », mais nous pouvons du moins avoir à cet égard des assurances morales, semblables à celle qui

nous permet, par exemple, de faire la sainte communion. Ces vues sur notre état, sur les espérances que nous pouvons concevoir au sujet de notre éternité, nous inspirent une paix qui est la vraie joie. Peut-être rions-nous moins que l'impie, mais nous sourions beaucoup plus !... Et quand nous rions, notre rire est un rire et non un rictus.

II. *C'est inexact en fait.* — En fait, la tristesse des chrétiens est une légende. La vie est pour eux comme pour tous semée d'épreuves, mais ils sont, si j'ose dire, autrement « outillés » que les autres pour porter ces épreuves, et même pour en extraire la paix et la joie! Au dix-huitième siècle, un paysan de Westphalie ayant perdu sa récolte par l'effet de la grêle, quelqu'un lui faisait des condoléances. « Que dites-vous, Monsieur? répondit le paysan. La grêle n'est pas un malheur, c'est un accident. Il n'y a qu'un malheur, c'est le péché. »

Voyez les religieux : on l'a souvent remarqué, la joie règne parmi eux, une joie parfois enfantine, parce qu'elle provient d'une innocence comparable à celle des enfants. C'est un fait qui souvent a été constaté, et même par des incrédules... qui déclaraient d'ailleurs n'y rien comprendre!

Voulez-vous faire une expérience? Demandez à ces chrétiens, que vous estimez malheureux et tristes, s ils voudraient changer leur sort contre celui de tel impie, qui passe les jours et les nuits en fêtes, et dont le rire est si bruyant qu'il trouble la tranquillité des autres... — Non, vous répondront ces chrétiens : c'est trop triste de s'amuser comme cela. Laissez-nous goûter sur terre le paisible avant-goût des joies du ciel.

VI. — Avis aux Enfants

L'indiscrétion.

Lorsque Jésus descendait du Thabor, après sa transfiguration, il fit cette recommandation aux trois apôtres qui en avaient été les témoins : « Ne parlez pas de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

Les apôtres furent fidèles à la recommandation de Notre-Seigneur : ils observèrent à ce sujet une vertu qu'on appelle la *discrétion*, et dont le défaut contraire s'appelle naturellement l'*indiscrétion*.

L'indiscrétion consiste donc dans la violation du secret d'autrui. C'est un péché contre le huitième commandement de Dieu, et on le commet de deux manières contre lesquelles je veux vous mettre en garde : *en surprenant les secrets* d'autrui, — ou *en révélant à d'autres les secrets* dont on est le dépositaire.

I. *En surprenant les secrets.* — Il est des enfants, — et même parfois de très grands enfants! — qui aiment à surprendre les secrets d'autrui. Ils n'en ont pas le droit et ils se rendent coupables de péché, car ils commettent ainsi, à l'égard du prochain, une injustice qui en certains cas peut être grave.

Voulez-vous des exemples d'indiscrétions de ce genre?

Il est des enfants qui écoutent aux portes, pour savoir ce que l'on dit au salon ou dans une chambre. Cela est mal, et il va sans dire que c'est interdit à

tous, aux grandes personnes comme aux enfants, aux domestiques comme aux autres.

Il est des enfants, des domestiques, ou d'autres curieux, qui ne peuvent voir une lettre décachetée sans avoir la tentation de la lire, — et sans succomber à la tentation!... Il en est de même qui essayent de décacheter les lettres de manière à les recacheter sans laisser de traces, après les avoir lues!

Il est, paraît-il, des enfants qui aiment à entendre ce qui se dit au confessionnal, quand ils attendent leur tour de s'y présenter!... Singulière manière que de se préparer à leur confession !

Je pourrais citer d'autres exemples. Ceux-ci doivent suffire pour vous donner une idée nette de ce que c'est que l'indiscrétion dans sa première forme, qui consiste à surprendre les secrets des autres, et à nous rendre maîtres, de la sorte, de choses qui ne nous appartiennent pas, puisque les secrets des autres sont leur propriété, et non la nôtre.

II. *En révélant les secrets.* — Nous pouvons être dépositaires d'un secret de trois manières : ou bien nous l'avons surpris d'une manière coupable, comme je viens de le dire, — ou bien nous l'avons surpris sans le vouloir, par exemple si *malgré nous* nous avons entendu une confession, — ou bien encore celui à qui appartient le secret nous l'a confié avec défense de le révéler, comme Jésus le fit pour ses apôtres après la transfiguration.

Quelle que soit la manière, innocente ou coupable, dont un secret est venu à notre connaissance, nous avons le devoir de le conserver intact et de ne le livrer à personne. Encore une fois, c'est le bien d'autrui, et le bien d'autrui doit être respecté!

VII. — Avis aux Jeunes Gens

Obscurités et clartés de la foi.

« Une nuée lumineuse les couvrit. » Dans les manifestations divines relatées dans l'Ancien Testament, il est plus d'une fois question de cette nuée lumineuse, mi-obscurité, mi-clarté, qui accompagnait les apparitions surnaturelles. Pous nous tous, chrétiens, nous pouvons dire que, lorsque nous marchons sur le terrain de la foi, nous sommes plongés, nous aussi, dans cette nuée lumineuse. C'est une *nuée*, et la foi a pour nous des obscurités; mais elle est *lumineuse*, et la foi a pour nous des clartés : disons quelques mots de chacun de ces deux points.

I. *Obscurités de la foi.* — La foi a ses obscurités, et nous devons aisément le comprendre. Elle doit s'étendre, en effet, à tout ce que Dieu nous a dit et révélé. Or, parmi les vérités que sait Dieu, il en est que nous savons nous-mêmes, ou plutôt ce sont des parcelles de la Vérité suprême et totale, qui sont parvenues à notre intelligence et y ont pénétré et pris place. Mais Dieu sait des vérités que nous ignorons. S'il lui plaît de nous les dire, nous les apprenons par lui et donc nous les savons. Mais savoir et comprendre, ce n'est pas la même chose! On ne peut comprendre sans savoir, on peut savoir sans comprendre.

Il en est ainsi, même dans l'enseignement humain. Dans leurs leçons d'ouverture, vos maîtres vous donnent souvent un aperçu d'ensemble sur les matières qu'ils comptent étudier avec vous au cours de

année scolaire. Ces leçons d'ouverture sont de raies *nuées lumineuses!* « Lumineuses », un peu, arce que vous entrevoyez quelque chose dans les perçus qui vous sont offerts. Mais « nuées », beaucoup, précisément parce que vous ignorez les matières qui seront traitées : vous ne seriez pas dans ette classe si vous saviez d'avance toute ce qu'on y oit enseigner !

A plus forte raison les enseignements de la foi doivent-ils nous mettre en présence de *nuées* analogues. t c'est bien heureux pour le mérite de notre foi !

II. *Clartés de la foi.* — Quand nous ne voyons pas airement la vérité même qui fait l'objet d'un article de foi, nous devons du moins voir clairement ue cette vérité est « croyable », c'est-à-dire qu'elle *eut* et qu'elle *doit* être crue :

Elle peut être crue, parce qu'elle ne présente rien absurde ou de contradictoire à la raison.

Elle doit être crue, parce qu'il est certain que, de it, Dieu a révélé aux hommes cette vérité, et que ieu ne peut se tromper lui-même ni tromper les utres : il ne peut se tromper, parce qu'il est l'intelgence et la science infinies; il ne peut tromper, arce qu'il est la vérité même.

D'ailleurs, une fois le dogme accepté par l'homme r la parole de Dieu et le témoignage de l'Eglise, « nuée » devient encore plus « lumineuse »; les éologiens recherchent et découvrent dans la nare des analogies qui nous font, non pas comendre le mystère, mais en soupçonner quelque ose. Ce n'est pas de la lumière, ce sont des lueurs, en attendant les clartés de l'éternité.

VIII. — Avis aux Jeunes Filles

Contre l'égoïsme.

Remarquez la parole de saint Pierre et la proposition qu'il fait à Notre-Seigneur : « Maître, nous sommes bien ici. Voulez-vous que nous y dressions trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie? »

S'il s'était agi pour vous de faire la répartition des trois tentes, vous en auriez sans doute offert une à Notre-Seigneur, une à Moïse et Elie, et une aux trois apôtres... Mais ce n'est pas ce que fait saint Pierre : il ne pense pas à lui, il s'oublie complètement dans cette distribution.

En d'autres termes, il ne se montre pas égoïste.

Voulez-vous que nous disions quelques mots de l'*égoïsme*, et de la *lutte* qu'il faut mener contre ce vilain défaut?

I. *Définition de l'égoïsme.* — L'égoïsme pourrait s'appeler le culte du *moi*. Le nom même l'indique. *Ego* est un mot latin qui veut dire *je* ou *moi*. Un égoïste, c'est donc un « moi-iste », c'est-à-dire un partisan de lui-même, comme un monarchiste est un partisan de la monarchie.

Cette hypertrophie du *moi* est un mal trop fréquent. Elle est, vous vous en rendez compte, directement contraire à la charité. Celle-ci nous dit : « Aimez le prochain comme vous-mêmes. » L'égoïsme nous dit : « On n'a pas trop de temps à soi pour penser à soi! On n'a pas trop de son cœur pour s'aimer soi-même! On n'a pas trop de tout son argent

our subvenir à soi. » C'est l'égoïsme qui a inventé vilain axiome : « Chacun pour soi! » Il est vrai l'on ajoute : « Et Dieu pour tous! » Mais Dieu 'est pas avec celui qui n'aime que lui-même et qui e se préoccupe pas des autres!

II. *Lutte contre l'égoïsme.* — Nous avons tous ne tendance plus ou moins prononcée, plus ou oins combattue, à l'égoïsme. Il faut lutter contre i. Voici quelques conseils à ce sujet.

1° *Ne parlez pas uniquement de vous.* Il est des rsonnes qui ne pensent qu'à elles; — ne pensant à elles, elles voudraient y faire également penser autres; — pour y faire penser les autres, elles en rlent continuellement. C'est très logique... mais est tout de même très laid. Elles ont toujours le ou le *moi* à la bouche. « Le *moi* est haïssable », sait Pascal, et combien il avait raison!

« Moi, d'abord, je pense ceci... Moi, j'ai fait cela... oi, voilà mon avis... » Etc. On m'a cité, mais je ne ai pas entendu, — quelqu'un qui disait : « Moi, pleut!... » Et pourquoi pas, après tout? L'égoïste voit à la pluie qu'un inconvénient, c'est qu'elle mouillera, *lui!*

2° *Efforcez-vous de ne pas penser uniquement à ous.* Pour cela, récitez plusieurs fois par jour l'acte charité, qui se termine ainsi, vous le savez : Mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi-mêm our l'amour de vous. »

3° *Demandez-vous ce que vous seriez devenu si sus avait été un égoïste...* Notre salut eût été bien mpromis!...

Bref, guérissez l'égoïsme à coups de charité: il n'y pas d'autre remède.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile du IIe dimanche de Carême 433

I. Explication de l'Evangile 434

II. *Dogme.* La divinité du christianisme prouvée par sa doctrine 438

III. *Morale.* La conversion 441

Cf. *la Correction des défauts*, 4e dim. d'Av., t. I,, p. 105.

IV. *Grâce.* La prière 444

Cf. *l'Efficacité de la prière*, 23e dim. ap. Pent., t. III, p. 396; — *ses Qualités*, 4e dim. ap. Pent., t. II. p. 420; — *les Prières du matin et du soir*. dim. dans l'Oct. de Noël, t. I, p. 156; — *la Prière dans les dangers*, 4e dim. ap. Epiph., t. I, p. 276.

V. *Apologétique.* « La piété, c'est trop triste ». 447

VI. *Avis aux enfants.* L'indiscrétion 450

Cf. *le Temps de parler et le temps de se taire*, 3e dim. de Car., t. II, p. 22.

VII. *Avis aux jeunes gens.* Obscurités et clartés de la foi 452

Cf. *le Mystère*, Quinquagésime, t. I, p. 390.

VIII. *Avis aux filles.* Contre l'égoïsme 454

Autres sujets :

IX. La Rédemption (Sujet de l'entretien entre Jésus, Moïse et Elie).

X. Le Ciel. (La transfiguration en est une image.)

FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE

(8 *décembre*)

Episode de l'Annonciation

En ce temps-là, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme de la maison de David, dont le nom était Joseph; celui de la Vierge était Marie.

Et l'ange entra chez elle et lui dit :

« — Je vous salue, pleine de grâce ! Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre les femmes. »

(Luc, I, 26-28.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Il peut paraître singulier, au premier abord, que pour célébrer l'Immaculée-Conception de Marie, la sainte Eglise nous donne à méditer aujourd'hui la page de l'Annonciation. Nous examinerons donc, tout d'abord, les raisons du choix de cette scène angélique. Puis nous en étudierons le lieu, l'épo-

que, les personnages, et nous demanderons enfin à la scène elle-même les leçons qu'elle comporte.

I. *Choix de la scène.* — Pourquoi l'Eglise a-t-elle fait choix, aujourd'hui, de cette page évangélique? Si c'était l'*annonciation* même qu'elle avait voulu proposer à nos méditations, elle nous en aurait fait lire le récit tout entier. Mais non, ce n'est que le début de cette scène qu'elle nous propose. Il y a donc là quelque chose qui se rapporte spécialement à la fête que nous célébrons aujourd'hui?... Si nous relisons avec cette préoccupation l'Evangile du jour, nous arrivons à ces paroles de l'Ange : « Je vous salue, pleine de grâce!... » Ah! voilà pourquoi nous relisons cette page aujourd'hui. Un ange, et l'un des plus grands, salue humblement Marie, une simple femme!... Il la déclare remplie de la grâce divine!... Tout cela, c'est la reconnaissance de la pureté parfaite, sans l'ombre de la plus petite tache, dans l'âme de Marie : c'est l'annonciation, tout d'abord, de sa pureté toujours immaculée!

II. *Epoque et lieu de la scène.* — Les temps sont révolus, le sceptre est sorti de Juda, les semaines d'années prédites par Daniel touchent à leur fin : l'ange n'a plus qu'à venir.

Et il vient. C'est à Nazareth qu'il descend, en Galilée. Les prophètes ont pourtant annoncé que le Messie naîtrait à Bethléem, comme les prêtres juifs le diront bientôt à Hérode devant les Mages... Mais la prophétie s'accomplira tout de même : Dieu, par l'organe inconscient d'Auguste, mettra en branle toute la terre, pour faire que la prophétie ait son accomplissement.

III. *Personnages de la scène.* — Deux personnages

ont prendre part à cette action. D'un côté, l'ange abriel, un des trois grands archanges dont nous vons les noms et les missions diverses. Celui-ci a é chargé par Dieu de ce qui concerne le mystère e l'Incarnation.

En face de lui, nous voyons Marie. Elle était déjà fiancée de Joseph. Tous deux descendaient de la aison royale de David. Mais ils étaient pauvres, umbles, cachés : c'est dans leur petite maison que s'accomplir le plus grand événement de l'histoire.

IV. *La scène.* — De la scène de l'Annonciation, ous ne voyons aujourd'hui que le début, la saluta- on adressée par l'ange à Marie. Il est entré dans demeure. Tout interdite à son apparition, Marie est agenouillée, à moins qu'il ne l'ait déjà trouvée ans cette attitude qui convient si bien à la prière. Les vieux peintres, animés de l'esprit chrétien, ous représentent l'ange à genoux devant Marie, en ême temps qu'elle est à genoux devant lui. Et tte attitude convenait bien aussi à celui qui allait ononcer ces paroles : « Je vous salue, pleine de âce! » Dès le début de cet entretien, nous avons nstaté que les paroles de l'ange ne pouvaient dresser qu'à une femme élevée au-dessus de toutes s créatures humaines, à un membre de l'huma- té préservé de toutes les taches de notre pauvre manité, et tout d'abord de la tache appelée *origi- ille*, parce qu'on la trouve à la fois à l'origine des mmes et à l'origine de chaque homme.

Aussi, dès que l'Eglise nous a fait relire ces pa- les, elle interrompt le récit évangélique : elle a eint son but, qui était de nous montrer l'âme de arie proclamée immaculée par le Ciel lui-même.

II. — Dogme. — *La conception immaculée de Marie*

« Je vous salue, pleine de grâce! » Ainsi parl l'archange Gabriel. Et cette plénitude de grâce qu'i salue en Marie, elle y fut de tout temps. Au momen même où l'âme de Marie fut créée, les anges pou vaient s'incliner devant elle en disant : « Je vou salue, pleine de grâce! »

C'est ce privilège que l'on appelle l'immaculé conception de Marie. Il ne s'agit pas de sa vie natu relle : à ce point de vue, Marie naquit comme nou tous, et nous savons le nom de son père, Joachim comme nous connaissons celui de sa mère, Anne. I s'agit uniquement de l'âme de Marie, et de cette vi surnaturelle qui est l'union de l'âme avec Dieu.

Cette vie surnaturelle, Dieu y avait appelé Adan au moment même où il le créa, et si notre premie père était resté fidèle à Dieu, nous serions tous nés nous aussi, à la vie surnaturelle en même temps qu nous aurions existé à la vie naturelle. Mais le péch est venu détruire le plan divin; l'humanité est dé chue de l'ordre sublime auquel Dieu l'avait élevé quand nous recevons l'être, nous ne recevons pa en même temps la vie surnaturelle : privation qu étant le châtiment de la faute de l'humanité, nou constitue dans un état de péché, en tant que mem bres de cette humanité coupable.

Seule de tous les êtres (je ne parle pas de Jésu Christ qui est l'Homme-Dieu), Marie a été exemp de cette funeste loi d'hérédité. Ce privilège, Die pouvait-il le lui accorder? De fait, le lui a-t-il a cordé? Répondons brièvement à ces deux question

I. *Dieu pouvait-il exempter Marie du péché originel?* Il suffit, pour s'en convaincre, de réfléchir à ceci, que le péché originel est une privation, une *pauvreté*. C'est la privation, provenant de la faute d'Adam, de l'état surnaturel dans lequel nous devrions naître, de par la bonté de Dieu, si le chef de l'humanité était resté fidèle à Dieu. Un enfant va naître pauvre de parents appauvris, il va être privé de la richesse parce que ses parents ne pourront lui transmettre que leur pauvreté. Or supposons qu'un riche adopte à l'avance cet enfant et déclare lui donner sa fortune : cet enfant, qui d'après la loi de l'hérédité devait naître pauvre, va naître riche.

Ainsi a fait Dieu pour Marie : par la volonté divine Marie est née enfant de Dieu. Adam ne pouvait pas lui transmettre la vie surnaturelle qu'il avait perdue, mais Dieu pouvait la lui donner...

II. De fait, *la lui a-t-il donnée?* Nous devons répondre *oui* à cette question. L'Immaculée-Conception, qui était dans l'Eglise une pieuse croyance, est devenue un dogme de foi le 8 décembre 1854.

Est-ce que cela peut vous étonner? Songez que, sans l'immaculée conception, il y eût au monde une femme dont l'origine aurait été plus sainte que celle de Marie : c'est Eve, qui a été créée juste, sans tache, dans l'état de grâce et de vie surnaturelle. Admettriez-vous que l'on puisse dire : « Eve, à son origine, a été plus bénie de Dieu que Marie? » Admettriez-vous surtout que *la mère de Dieu* fût inférieure à Eve sous quelque rapport que ce fût? Non! non! C'est Dieu qui nous a dit : « Honore ta mère »; et l'Homme-Dieu l'a honorée en faisant d'elle, en tous points, la plus sainte des créatures!...

III. — Morale. — *La fuite du péché véniel.*

I. *La raison du privilège marial.* — Pourquoi Marie a-t-elle toujours été, même au premier instant de sa vie, « remplie de grâce » et immaculée? Pourquoi a-t-elle joui du privilège de l'immaculée conception, qui la rend « bénie entre toutes les femmes »? La raison définitive, celle à laquelle se ramènent toutes celles que l'on pourrait donner, c'est que Marie devait être la mère de Jésus-Christ. Elle devait porter Jésus en elle, elle devait le donner au monde, elle devait vivre dans son commerce le plus intime. Et Dieu ne voulut pas admettre que celle qui aurait ces relations avec son divin Fils pût être autrement que toute pure.

Dans le ciel nul ne peut entrer avec la plus petite tache. Le sein de Marie allait être un coin de ciel sur la terre : Dieu voulut que là aussi tout fût pur. Voilà pourquoi il confirma Marie en grâce au point qu'elle fût incapable de commettre même une faute vénielle. Mais ce n'était pas encore assez : du péché originel lui-même, de cette tache involontaire pour nous, Dieu ne voulut pas pour Marie; il fit un miracle, pour que fût entièrement saint le premier temple de Jésus-Christ sur la terre.

II. *La leçon du privilège marial.* — Si Marie a communié si intimement avec son divin Fils, est-ce que pour nous, il ne se passe point quelque chose d'analogue? Jésus a voulu créer un Aliment pour le soutien de notre vie spirituelle, et cet Aliment c'est lui-même, reçu dans le sacrement de l'Eucharistie. La réception de ce Pain de vie nous unit étroitement

à Jésus-Christ, si étroitement qu'elle a pu être appelée communion, c'est-à-dire union faisant pour ainsi dire de deux êtres un seul être.

Or Jésus, vivant en nous dans l'Eucharistie, est-il différent de Jésus vivant en Marie? En réalité c'est le même Homme-Dieu. Et donc, si Dieu voulut que le tabernacle marial fût absolument pur, pour recevoir le divin dépôt qu'il allait lui confier, quelle doit être la pureté de notre cœur, appelé lui aussi à être, dans la communion, le tabernacle du Dieu vivant!

Sans doute, il n'a pas dépendu de nous d'avoir ou de n'avoir pas la tache du *péché originel*, lorsque nous sommes venus au monde. Sous ce rapport, nous ne pouvons reproduire la pureté parfaite de Marie. Mais sous tous les autres rapports, prenons-la pour modèle, puisque nous aussi nous recevons en nous son divin Fils.

Je ne parle pas seulement du *péché mortel*, pour lequel nous devons avoir une sainte horreur. Mais le *péché véniel*? Ne nous le permettons-nous pas trop facilement? Des deux mots dont on appelle cette faute, nous considérons surtout le second : *véniel*. Oui, ce péché n'est que véniel. Mais remarquez son premier titre : c'est un *péché*, et donc une faute et une *tache*. Par conséquent, ne nous le permettons pas!... Je le sais, il en échappera à notre faiblesse : mais du moins, n'ayons pas d'affection pour ce péché, ne le traitons même pas avec indifférence : c'est plus que l'indifférence, c'est de la haine qu'il mérite, puisqu'il est une offense à Dieu. Fuyons-le, et gardons notre âme aussi pure que possible, pour qu'elle soit le moins indigne possible de recevoir Jésus-Christ!

IV. — Grace. — *La Salutation angélique.*

Quelques-unes des paroles relatées dans cet Evangile nous sont bien connues : ce sont celles de l'ange Gabriel à Marie. Elles forment, en effet, le début de l'*Ave Maria.* Cette prière s'appelle d'ailleurs la *Salutation angélique*, c'est-à-dire le « salut de l'ange ». Essayons de bien comprendre toute la portée de ce salut. Nous dirons ensuite comment nous pouvons y participer nous-mêmes.

I. *La salutation de l'Ange.* — L'ange commence par saluer Marie : *Ave.* Puis il explique, en trois petites phrases, pourquoi il l'a saluée : chacune est un éloge différent, dans lequel il considère Marie à un point de vue particulier.

D'abord, l'ange regarde Marie *en elle-même :* il contemple son âme, il la voit exempte de la moindre tache, non seulement à l'heure où il lui parle, mais dans tout le passé et dans tout l'avenir, et il traduit cette contemplation par ces mots : « Vous êtes *pleine de grâce.* »

Puis, Gabriel considère Marie *dans ses rapports avec Dieu :* c'est un second aspect, qui amène un second éloge : « *Le Seigneur est avec vous* », il vous est uni par la charité la plus parfaite; Dieu se plaît en votre âme, il s'y regarde et y trouve le miroir de sa sainteté.

Enfin, l'ange considère Marie *dans ses rapports avec l'humanité.* Il ne pouvait la comparer à Dieu, mais il la met en parallèle avec les autres humains, et il constate qu'elle est la plus sainte de toutes *les femmes*, celle qui mérite le plus d'être *bénie* par Dieu, bénie aussi par toute l'humanité.

Que de belles choses il y a, vous le voyez, dans la salutation angélique!...

II. *Notre participation au salut de l'ange.* — Quelques jours plus tard, Elisabeth reprenait à son compte le salut de l'Ange, commençant son éloge par les paroles mêmes qu'avait prononcées Gabriel : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. »

La cousine de Marie ouvrait ainsi la voie à l'humanité, en l'invitant par son exemple à se servir, pour saluer Marie, du salut même apporté des cieux par l'archange Gabriel. Vous savez avec quelle unanimité la chrétienté a répondu à cet appel : parmi toutes les prières adressées à Marie, il n'en est ni de plus belle ni de plus fructueuse que l'*Ave Maria*.

C'est une prière que nous disons bien souvent. Elle fait partie du *minimum* de nos prières du matin et du soir, et plus d'une fois dans la journée nous aimons encore à la réciter : au début d'un travail, d'une entreprise, d'un voyage, en présence d'un danger ou d'une tentation.

Nous la disons aussi lorsque nous récitons l'*Angélus*, dont elle fait essentiellement partie. Le triple tintement quotidien de la cloche, c'est l'invitation à l'*Ave Maria*, et en Italie on dit en entendant le son béni, non pas : « Voici l'*Angélus* », mais : « Voici l'*Ave Maria.* »

Nous récitons surtout l'*Ave Maria* quand nous disons le chapelet, qui n'est autre chose qu'une longue litanie d'*ave*. Profitons de ces occasions pour saluer Marie avec respect et amour, et lui demander de prier pour nous maintenant, et surtout à l'heure de notre mort.

V. — Apologétique. — *Les dogmes « nouveaux »*.

L'Immaculée-Conception n'a été proclamée dogme de foi qu'en 1854. A cette occasion on n'a pas manqué d'accuser l'Eglise d'être *changeante* dans sa doctrine, et d'enseigner des *nouveautés*. Mettons les choses au point, justifions l'Eglise d'un reproche immérité.

Non, l'Eglise ne doit pas *changer*, mais elle peut et elle doit *progresser*. Or ces deux mots ne sont nullement synonymes : il y a progrès, quand on se développe en restant *soi-même;* il y a changement, quand on devient *autre* que ce qu'on était. Voici un homme de trente ans : comparez-le à ce qu'il était il y a vingt ans! D'enfant il est devenu homme ; mais il n'a pas changé, il n'a fait que progresser : c'est toujours *lui*. Demandez plutôt à sa mère!

L'Eglise, elle aussi, obéit à la loi du progrès. Elle progresse en vertus, grâce aux saints qu'elle produit à chaque époque; elle progresse en bienfaits, chaque siècle ajoutant de nouvelles œuvres aux œuvres plus anciennes... Progresse-t-elle aussi dans la distribution de la vérité?... Oui; mais sans changer.

On pourrait l'accuser de changement si l'on pouvait dire : « Sur tel point, l'Eglise enseignait jadis telle doctrine; mais, depuis, elle a reconnu qu'elle s'était trompée et elle a rectifié son enseignement. » Oui, dans ce cas, il y aurait changement, variation... Mais en réalité en est-il ainsi? En aucune manière !

L'Eglise ne fait qu'expliquer, mettre chaque jour en plus grande lumière les enseignements du Sauveur. Ces enseignements, elle n'a pas le droit de les chercher ailleurs que là où ils ont toujours été, c'est-

à-dire dans l'Ecriture sainte et dans la tradition.

Seulement, toutes ces vérités ne se trouvent pas dans ces deux sources divines *avec la même clarté.* Ainsi le firmament contient toutes les étoiles : mais les unes sont visibles à l'œil nu, tandis que pour voir les autres il faut des instruments et par conséquent du travail et du temps. Ainsi en est-il de ces étoiles, les vérités chrétiennes, fixées au firmament catholique. Dès l'abord, quelques-unes, les plus importantes ont été mises en évidence et consacrées officiellement par les *Symboles.* Quant aux autres, elles se transmettaient de bouche en bouche, on les connaissait, on les croyait, mais elles n'étaient pas encore imposées explicitement par l'Eglise. Peu à peu, cependant, elles s'imposaient davantage, les fidèles désiraient et demandaient qu'elles fussent mises à l'abri de toute atteinte : finalement ces vœux étaient exaucés, et le dogme proclamé.

La proclamation d'un dogme, ce n'est donc pas la création d'une vérité, c'est sa mise hors de débat. La définition n'ajoute rien à la vérité elle-même, elle n'ajoute qu'à son degré de certitude.

Et c'est ce qui s'est passé pour l'Immaculée Conception. Est-ce une croyance nouvelle? Non, en vérité! La tradition attribue depuis longtemps à saint André, frère de saint Pierre, une parole qui suppose cette croyance. Saint Ephrem écrit : « Seule, Marie partage avec Eve le privilège de l'innocence originelle ». Saint Augustin proclame : « Quand il s'agit de péché, on ne doit jamais prononcer le nom de Marie. » Vous le voyez, la croyance au privilège marial est aussi ancienne que le christianisme. L'*obligation* est nouvelle, la *vérité* ne l'est pas.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

Evangile pour la fête de l'Immaculée-Conception de la Très Sainte Vierge Marie (8 décembre) 457

I. Explication de l'Evangile 457

II. *Dogme.* La Conception immaculée de Marie. 460
Cf. *la Chute originelle.* 12e dim. ap. Pent., t. III, p. 125; — *Marie,* 2e dim. ap. Epiph., t. I, p. 222.

III. *Morale.* La fuite du péché véniel..... 462
Cf. le Péché véniel, 6e dim. ap. Epiph., t. I, p. 321; — *la Fidélité aux petites choses,* 3e dim. ap. Pent., t. II, p. 406.

IV. *Grâce.* La Salutation angélique..... 464
Cf. l'*Ave Maria,* Noël, t. I, p. 135.

V. *Apologétique.* Les « dogmes nouveaux »..... 468
Cf. le même sujet, 3e dim. ap. Pent. t. II; p. 399.

Autres sujets :

VI. Le Péché originel (à propos de la préservation de ce péché, privilège accordé uniquement à Marie et que l'Eglise célèbre aujourd'hui).

VII. Le Calendrier marial, à propos de cette fête, la première fête de la T. S. Vierge dans l'ordre chronologique de sa vie. On peut énumérer :

a) L'*heure de Marie.* (Heure de l'*Angélus*);

b) Le *jour* de Marie (samedi);

c) Les *mois* de Marie (mai et octobre);

d) L'année de Marie. Au cours de l'année, l'Eglise fait revivre les principaux épisodes de la vie de la T. S. Vierge : conception immaculée (8 décembre); — nativité (8 septembre); — présentation au temple (21 novembre); — annonciation (25 mars); — naissance de son divin Fils (25 décembre); — purification (2 février); — compassion (vendredi avant le vendredi saint); — mort, résurrection et assomption (15 août)

FÊTE DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

(1er *janvier*)

LE SAUVEUR REÇOIT LE NOM DE JÉSUS

En ce temps-là, le huitième jour étant arrivé, où l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus, comme l'ange le lui avait déjà donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

(LUC, II, 21.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Depuis de nombreux siècles Dieu s'était choisi un peuple, en désignant Abraham pour en être le père. En même temps, Dieu avait voulu que tous les hommes de son peuple portassent, inscrit dans leur chair, le signe sensible de l'alliance qu'il avait contractée avec eux.

Ainsi la circoncision était d'origine divine. Elle servait à distinguer des autres peuples les descendants d'Abraham, le « père des croyants ». Elle constituait le plus important des rites de la religion

juive. Enfin, l'opinion commune est qu'elle agissait comme un sacrement; en même temps que visiblement le nouveau-né était agrégé au peuple de Dieu, invisiblement son âme était purifiée de la tache originelle.

La circoncision devait avoir lieu le huitième jour après la naissance; à cette cérémonie s'en joignait une autre, l'imposition du nom. C'est cette double circonstance de la vie de Jésus-Christ que rapporte l'Evangile de ce jour. Disons quelques mots de l'une et de l'autre.

I. *Circoncision de Jésus.* — Le huitième jour après sa naissance, « l'enfant devait être circoncis ». C'était en effet, nous l'avons dit, une obligation d'astreindre à cette cérémonie tous les garçons nouveaux nés. Elle consistait en une *incision* dans la chair, pratiquée dans la maison même où était né l'enfant, soit par le père de famille, soit par quelque autre personne experte à accomplir ce rite religieux.

Il va sans dire que, si « l'enfant devait être circoncis », cette obligation ne concernait aucunement l'Enfant-Dieu. L'auteur de la loi n'est pas le sujet de la loi, et Jésus n'était donc obligé, ni à la circoncision, ni, quelques semaines plus tard, à la présentation au Temple. Mais il voulut se soumettre à la loi. Il nous donnait pas là un exemple d'*humilité*, puisqu'ainsi il évitait de se distinguer des petits enfants de son âge; — un exemple d'*obéissance*, puisqu'il se soumettait à une loi qui ne l'atteignait point; — un exemple de *mortification*, puisqu'il acceptait un rite douloureux : alors commença l'effusion de son sang, qui devait se parfaire trente-trois années plus tard. Si même Jésus l'avait voulu, cette pre-

ière douleur pouvait suffire à nous racheter : mais
voulait payer notre dette avec surabondance, pour
ous montrer combien le péché était horrible, car
vait versé jusqu'à la dernière goutte le sang de
Homme-Dieu.

II. *Imposition du nom de Jésus.* — Le jour même
e la circoncision, le père du nouveau-né lui donnait
n nom, comme nous le faisons aujourd'hui le jour
u baptême. Joseph, le chef de la Sainte Famille, dut
ccomplir ce rite.

Mais ce nom, Joseph n'avait pas à le chercher.
eux fois un messager céleste l'avait apporté à la
rre et l'avait confié, une première fois à Marie,
ne seconde fois à Joseph lui-même.

Au jour de l'Annonciation, l'ange Gabriel dit à la
ès sainte Vierge que son Fils devrait porter le
om de Jésus; plus tard, un ange vint du ciel avertir
seph que bientôt Marie serait mère par un miracle
Dieu, et qu'il devrait donner au nouveau-né le
om de Jésus. Aucune hésitation n'était possible :
enfant reçut ce nom béni.

Nom béni, car *Jésus* veut dire *Sauveur.* Ce nom
ait été déjà porté dans l'Ancien Testament, et de
écieux souvenirs restaient attachés à ceux qui l'a-
ient porté. Un Jésus, — ou un Josué, car c'est
même nom, — avait introduit les Hébreux dans
terre promise. Un autre était le grand-prêtre qui
ait restauré le culte dans la ville sainte, recouvrée
r les Juifs après la captivité de Babylone...
peler *Jésus* cet enfant, au moment même où le
uple juif se rendait compte que les temps étaient
ches où le Messie devait venir, c'était déjà poser
r son front l'auréole du Sauveur.

II. — Dogme. — *Le saint nom de Jésus.*

Nous sommes obligés de faire, de temps en temps tout au moins, des actes de *foi*, d'*espérance* et de *charité*. Puisque nous commençons une année nouvelle, inaugurons-la par un *acte de foi* aux grands mystères que nous rappelle le nom de Jésus, — par un *acte d'espérance* en la puissance bienfaisante du nom de Jésus, — par un *acte de charité* envers le Rédempteur qui a pris le nom de Jésus.

I. *Acte de foi.* — *Jésus* veut dire *Sauveur*. Or nous ne pouvons penser au Sauveur sans nous rappeler les plus grands mystères de notre foi : le mystère de la *Trinité*, puisque Jésus en est la seconde Personne; — le mystère de l'*Incarnation*, puisque Jésus est le Fils de Dieu fait homme; — le mystère de la *Rédemption*, puisqu'il s'est fait homme précisément pour être notre Sauveur, notre « Jésus »; — le mystère de l'*Eucharistie*, puisque notre Sauveur est resté avec nous sous les voiles eucharistiques. Quel ineffable nom que celui qui résume tant de divins mystères! Aussi saint Paul voit-il, à ce nom prononcé, tous fléchir le genou, au ciel, sur terre, et jusque dans les enfers !

II. *Acte d'espérance.* — Que devons-nous attendre et espérer? Ici-bas le *pardon*, là-haut le *salut*, le premier devant nous mener au second. Or c'est pour nous obtenir le pardon de nos fautes que Jésus s'est offert en sacrifice et qu'il a été notre *Sauveur*.

C'est donc par le nom de Jésus que nous obtiendrons ici-bas la grâce du *pardon* et toutes celles qui en sont la préparation et la conséquence. N'est-ce

as Jésus lui-même qui nous l'assure ? « Tout ce ue vous demanderez à mon Père *en mon nom*, vous obtiendrez. »

Quant au *salut* lui-même, écoutez ce que dit saint ierre, au sujet du nom de Jésus : « Il n'y a pas sous ciel d'autre nom par lequel nous puissions être uvés. » Faisons donc un acte d'espérance en la ute-puissance miséricordieuse de ce nom divin int François de Sales nous dit que, pour obtenir ntrée du ciel, le nom de Jésus sera pour nous « le ot du guet », c'est-à-dire le mot de passe, si nous ons vécu de manière à être en droit d'invoquer nom divin.

III. *Acte de charité.* — Il faut toujours en revenir mot de l'*Adeste* que nous chantons en ces jours : *c nos amantem quis non redamaret?* « Il nous aime nt! comment pourrions-nous ne pas l'aimer? » Or, rsqu'on aime quelqu'un, on aime son nom, on se aît à le répéter. Ainsi faisait saint Paul, qui avait ujours à la bouche le nom de Jésus, qui l'a écrit us de deux cents fois dans ses Epîtres, et qui, rsque le bourreau lui trancha la tête, fit par trois is entendre ce nom : Jésus! Jésus! Jésus!

« Pour moi, disait saint Bernard, un livre ne saurait m'intéresser si je n'y trouve pas le nom de Jésus, ntretien ne saurait me plaire s'il n'y est question Jésus. Ce nom est un rayon de miel à ma bouche, e mélodie à mes oreilles, et le cri de mon cœur! » Que ces sentiments soient les nôtres! Aimons à re et à redire, avec respect et amour, le saint nom Jésus. Qu'il jaillisse de notre cœur et de nos lèvres ns les tentations, dans les dangers, souvent dans tre vie, et à l'heure de notre mort !

III. — Morale. — *Vœux de sainte année*

Les prémices de l'année coïncident avec les prémices de la rédemption offertes à Dieu dans la Circoncision, avec les prémices du sang de Jésus-Christ répandu pour le salut du monde.

Ne soyez donc pas étonnés que j'emprunte au mystère de ce jour mes vœux de bonne et sainte année pour vous tous, en vous souhaitant de cultiver en vous les vertus dont l'enfant Jésus nous donne aujourd'hui l'exemple: *humilité, obéissance, charité, patience.*

I. *Humilité.* — Je vous souhaite d'abord, ainsi qu'à moi-même, l'*humilité.* Voyez quelle fut celle de Jésus enfant. La circoncision était le remède du péché; son institution douloureuse était une conséquence de la chute originelle, dont elle chassait la tache de l'âme, en même temps qu'elle retirait un peu de sang du corps.

Or Jésus était l'innocence même. La circoncision n'était donc pas faite pour lui. Il voulut pourtant s'humilier jusqu'à la subir, acceptant cette première peine du péché tout en étant exempt du péché lui-même.

Jésus fut humble : je vous souhaite l'*humilité.*

II. *Obéissance.* — Je vous souhaite l'obéissance. L'année liturgique nous donnera plus d'une fois l'occasion d'admirer l'obéissance du Dieu fait homme; mais c'est aujourd'hui qu'il nous en offre le premier modèle. Le législateur est au-dessus de sa loi, et le Dieu qui avait imposé la circoncision n'y était pas tenu. Jésus pourtant voulut s'y sou-

ettre, pour nous donner l'exemple de l'obéissance. En ce mois qui commence, nous honorerons le uvenir de la vie cachée de Jésus : trente ans passés r lui à obéir. Quel exemple!... et combien peu us sommes portés à le suivre!... Et pourtant béissance est nécessaire : je vous la souhaite.

III. *Charité.* — Je vous souhaite la *charité.* C'est vertu qui résume toute la loi. Savons-nous si us finirons l'année qui commence?... Mais ce que us savons, c'est que, si nous mourons dans la arité, nous serons sauvés. Renouvelons donc nos solutions charitables, en admirant la charité de sus à notre égard. Puisqu'il avait décidé de mour pour nous, il pouvait se contenter de cette effu- on de son sang sur l'arbre de la croix... Mais non, ut en lui est générosité et munificence, et sa cha- té est divinement abondante. A trente-trois ans il pandra son sang pour nous, mais à huit jours il ut déjà le verser. Il nous aime tant : pourrions- us ne pas l'aimer?... Je vous souhaite la *charité.*

IV. *Patience.* — A peine Jésus vient de naître, et ici déjà qu'il souffre, et qu'il souffre avec *patience,* jusqu'il a la jouissance parfaite de son intelligence qu'il peut déjà faire acte de vertu.

Je vous souhaite la *patience.* L'année qui com- ce vous apportera des épreuves : elles sont iné- ables. Puissiez-vous les supporter patiemment et tiennement ! Si ce n'est votre corps qui saigne, sera peut-être votre âme. Je prie Dieu de faire ur vous l'épreuve aussi légère que possible, mais lui demande aussi de vous la faire méritoire, — pour cela, je vous souhaite la *patience.*

IV. — Grace. — *L'urgence du baptême.*

L'enfant juif devait être circoncis le huitième jour après sa naissance. Dans la religion catholique, c'est le baptême qui efface le péché originel et incorpore l'enfant dans la véritable Eglise. Combien de parents, hélas ! prolongent ce délai de huit jours, et attendent des semaines, des mois, parfois des années avant de procurer à leur enfant la grâce du baptême!... Sans compter ceux qui, passant de la pratique à la théorie, prétendent qu'on ne doit pas baptiser les enfants et disposer ainsi de leur avenir; qu'il faut *attendre* qu'ils aient assez de liberté et d'instruction pour choisir eux-mêmes.

Attendre!... Ce serait admissible si tout le monde attendait. Mais si vous, parents, vous attendiez, vous seriez les seuls, car *Dieu n'attend pas*, — *le démon n'attend pas*, — *l'enfant* lui-même *n'attend pas*.

I. *Dieu n'attend pas.* — Dieu veut que cet enfant, que vous lui devez, soit à lui, qu'il porte sa marque, son empreinte, et non celle du péché. Il est le maître, et là où il veut, vous n'avez pas le droit de ne pas vouloir.

Et puis, Dieu vous a-t-il promis d'attendre le baptême de cet enfant avant de le reprendre? S'il n'attend pas, et que vous ayez attendu, cet enfant sera, *par votre faute*, privé d'un immense bonheur dont il aurait joui sans votre négligence. Quelle perte pour lui! Quel remords pour vous!

II. *Le démon n'attend pas.* — A supposer que vous attendiez avant de procurer à votre enfant la grâce du baptême, croyez-vous que le démon, lui, atten-

drait?... Non! Il sait l'importance des débuts. Il sait la facilité qu'il y a à agir sur une âme d'enfant, plus docile et plus malléable qu'une autre. Il agira donc sur lui, il l'aidera à prendre défauts et vices, et plus tard, quand vous parlerez enfin du baptême, il sera peut-être trop tard : ou votre fils refusera le baptême, en disant que vous lui avez vous-même montré qu'on pouvait s'en passer, — ou il le recevra dans des conditions qui lui ôteront beaucoup de son efficacité pour la correction des défauts et des vices : le démon n'aura pas attendu!...

III. Enfin, *l'enfant lui-même n'attend pas.* — Il vous questionnera de lui-même sur la religion, sur Dieu, sur les églises qu'il rencontrera, sur les catéchismes qu'il verra suivre par ses camarades, sur les communions solennelles qu'il verra faire... Que lui répondrez-vous? Lui direz-vous : « Plus tard, quand tu pourras juger, tu décideras toi-même?... » Mais tout en lui protestera contre votre silence. Car instinctivement il sait et il sent que vous êtes auprès de lui pour le guider, pour soutenir sa faiblesse, pour suppléer ses ignorances, pour *savoir* à sa place.

Il le sait d'autant plus, qu'il voit autour de lui des enfants de son âge, qui savent ce que vous lui laissez ignorer, et qui sont heureux de le savoir... Et instinctivement il se demande pourquoi ce régime lui est imposé par vous... Et soyez sûrs qu'il ne vous en sait aucun gré!...

N'attendez pas!... Vous n'attendez pas, vous ne consultez pas votre enfant pour le faire vacciner, pour lui faire suivre un régime, pour le prémunir contre la mort. Il s'agit de le prémunir contre le [illegible]

V. — Apologétique. — *Les Limbes des enfants.*

L'opinion commune est que, dans la religion juive, la circoncision effaçait la tache du péché originel, comme le fait le baptême dans la religion catholique.

Pour les enfants qui mouraient sans que cette tache eût été effacée de leur âme, qu'ils fussent descendants de juifs ou de païens, leur sort éternel était le même que celui des enfants qui aujourd'hui meurent sans être baptisés : le ciel leur est à jamais fermé et ils doivent aller aux limbes.

Ici nous rencontrons cette question, que nous font souvent nos adversaires : « Comment peut-on concilier les limbes avec la justice de Dieu? Comment, en d'autres termes, peut-on admettre qu'un Dieu juste punisse un enfant pour une faute qu'il n'a pas commise? »

A cela il est aisé de répondre : les limbes ne sont pas une *punition*, ils sont une *privation*.

. *Les limbes ne sont pas une punition.* Nos adversaires ont raison de dire : « Nul ne doit être puni pour une faute qu'il n'a pas commise. » Mais ils ont tort de dire que « les limbes sont une punition. » Ils sont la conséquence d'un état de choses que Dieu n'avait pas voulu, qui a été créé par la révolte et la chute de l'humanité, et qu'il serait donc injuste d'imputer à Dieu.

Dieu aurait pu céer l'homme dans l'état de nature sans l'élever aucunement à l'état surnaturel. Dans cet état même, il y aurait eu pour l'homme une vie future, puisque son âme est immortelle par nature. Dans cette seconde vie, l'âme aurait été capable de

connaître Dieu mais non de le voir, elle eut pu être heureuse, mais d'un bonheur naturel. Cet état eût d'ailleurs été incomparablement inférieur à celui que Dieu réservait aux hommes, élevés par lui à l'état surnaturel.

Or les âmes des enfants que le baptême n'a pas régénérés sont, en tant qu'humaines, dans l'état de déchéance causé par la révolte d'Adam. Elles sont dans l'état *naturel*, avec cette circonstance douloureuse qu'elles y sont par la suite d'une faute. Sans doute cette faute ne leur est point personnelle, mais elles n'en sont pas moins déchues. Ne voyons-nous pas tous les jours des enfants qui sont pauvres par le fait de fautes paternelles?

Dans l'état de déchéance où sont ces âmes, elles sont incapables du ciel, mais leur destinée éternelle devient celle qu'elle eût été si Dieu n'avait jamais élevé l'homme à l'état surnaturel. Or la justice ne l'obligeait pas à cette adoption, et sa justice reste donc indemne lorsque telle âme ne profite pas, par la faute des hommes, de cette adoption divine.

II. *Les limbes sont une privation.* — En fait, les âmes des limbes sont *privées* de la vue de Dieu et de la joie *surnaturelle* qui en découle. Mais de cette privation elles ne sentent pas la gravité, parce que, comme notre âme ici-bas, elles ne comprennent pas l'extase surnaturelle que procure la possession de Dieu.

Leur privation, c'est surtout nous qui la connaissons *par notre foi*, et qui, dès lors, devons faire tout le possible pour procurer aux petits enfants la grâce de la régénération dans les eaux du baptême.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DE LA FÊTE DE LA CIRCONCISITION DE N. S. J.-C. 469

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 469

II. *Dogme.* LE SAINT NOM DE JÉSUS 472

III. *Morale.* VŒUX DE SAINTE ANNÉE 474

IV. *Grâce.* L'URGENCE DU BAPTÊME 476

Cf. *Le Sacrement du baptême*, Asc., t. II, p. 252.

V. *Apologétique.* LES LIMBES DES ENFANTS 478

Cf. *la Vie surnaturelle*, Passion, t. II, p. 60; — *la Grâce habituelle*, Pentecôte, t. II, p. 300.

Autres sujets :

VI. JÉSUS COMMENCE AUJOURD'HUI SA MISSION DE SAUVEUR.

VII. LA CIRCONCISION SPIRITUELLE, ou la lutte contre les défauts, par la mortification.

VIII. On trouvera d'autres sujets au dimanche dans l'octave de Noël, qui coïncide ou voisine *souvent* avec cette fête. (Plus haut, p. 145.)

FÊTE DE SAINT JOSEPH

(19 *mars*)

Mission de l'Ange auprès de saint Joseph

Marie, mère de Jésus, était fiancée à Joseph, mais s n'habitaient pas encore ensemble, lorsque Marie nçut par l'opération du Saint-Esprit.

Joseph, son époux, était juste et ne voulait pas la ffamer : il inclinait donc à renoncer à elle en secret. Iais tandis qu'il y pensait, voici qu'un ange du eigneur lui apparut en songe et lui dit :

« — Joseph, fils de David, ne craignez pas de rendre Marie pour votre épouse : car ce qui est né n elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle aura un fils ne vous appellerez Jésus, car c'est lui qui sauvera son euple de ses péchés. »

(Matthieu, I, 18-21.)

I. — *Explication de l'Evangile.*

Saint Joseph eut beaucoup d'épreuves à subir, ais celle qui fait l'objet de l'Evangile d'aujourd'hui t peut-être la plus pénible, parce que ce fut une reuve morale, et qu'il la subit au sujet de celle

qu'il aimait le plus au monde, Marie, et de ce qu'il aimait le plus en elle, son angélique pureté.

Méditons cette épreuve : l'*appel* fait par Joseph à la Providence, et *la réponse* de la Providence à l'appel de Joseph.

I. *L'appel de Joseph.* — Marie et Joseph étaient fiancés, et leurs fiançailles les obligeaient l'un vis-à-vis de l'autre, à la même fidélité que s'ils eussent été mariés. La fiancée juive menait dans sa maison une vie retirée, préparant son trousseau et attendant le moment d'entrer dans la maison de son fiancé et de devenir sa femme.

Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la visite de l'ange Gabriel, et le Verbe incarné commençait à grandir dans le sein de sa mère. Celle-ci n'avait rien dit à Joseph : elle laissait toutes choses entre les mains de Dieu, se remettant à la Providence de tout mener au triomphe de ses desseins encore cachés.

Lorsque Joseph s'aperçut que bientôt Marie serait mère, un glaive traversa son âme. Le témoignage de son cœur lui disait la pureté de son angélique fiancée, mais le témoignage de ses yeux lui disait la maternité prochaine.

Or Joseph était juste, et donc observateur de la Loi. Selon les apparences la fidélité à lui promise n'avait pas été tenue, et il lui fallait renvoyer sa fiancée... Mais allait-il renoncer publiquement à elle, la diffamer?... Non, cela ne lui semblait pas possible. Il ferait mieux, pensait-il, de la renvoyer en secret, et de garder ainsi, dans toute la mesure possible, les égards dus à celle que son cœur proclamait malgré tout innocente...

Dans cette perplexité, combien de fois le juste dut-il invoquer la Justice divine et implorer d'elle un conseil!... Une pareille prière ne pouvait manquer d'être exaucée : elle le fut.

II. *La réponse de la Providence.* — Ce fut un ange qui apporta au fiancé la réponse de la Providence. Le mystère dont Marie avait gardé le secret, le messager céleste le révéla à Joseph : « Ne craignez pas, lui dit-il, de prendre Marie pour votre épouse » et de la recevoir chez vous. Ne soyez pas surpris qu'elle soit marquée du sceau de la maternité : cette maternité « est l'œuvre de l'Esprit-Saint. »

C'est à cette heure que Joseph accepte le rôle de « père adoptif » de l'enfant qui va naître. Il est d'ailleurs renseigné sur ses grandeurs : c'est le Messie depuis si longtemps attendu, c'est « celui qui sauvera le peuple de ses péchés. » Et à cause de cela Joseph devra l'appeler *Jésus*, nom qui veut dire *Sauveur*.

Ainsi fut terminée pour Joseph l'épreuve permise pour lui par la divine Providence. Il prit aussitôt Marie dans sa demeure, et ce jour-là commença la vie de la Sainte Famille.

Certes, Joseph devait subir encore beaucoup de douleurs : la fuite en Egypte, la perte de Jésus à Jérusalem, et tant d'autres !... Mais du moins, dans ces épreuves, il voyait clair : le devoir lui était nettement tracé, il en suivait la directive. Tandis qu'en la circonstance dont nous avons parlé, il ne savait même pas où était son devoir : c'est la grande épreuve des justes, mais la grâce de Dieu les aide à en sortir.

II. — Dogme. — *Saint Joseph, patron de la bonne mort.*

Notre éternité dépendra de notre mort. Il nous est donc nécessaire de préparer ce moment décisif, de l'entourer d'avance de toutes les garanties de sainteté et de salut. Pour nous y aider, l'Eglise nous propose saint Joseph comme patron de la bonne mort. Pourquoi? Parce qu'il a eu la grâce, que nous devons souhaiter pour nous-mêmes, de mourir *assisté de Marie*, et *béni par Jésus*.

I. *Joseph assisté par Marie.* — Avant même d'assister Jésus mourant au Calvaire, Marie eut à assister Joseph mourant à Nazareth, dans l'humble maison où s'était cachée jusque-là la vie du Rédempteur.

Etre assisté par Marie à l'heure dernière ! N'est-ce pas là le plus fréquent objet de nos prières! Quand nous récitons le chapelet, c'est cinquante fois que nous répétons à Marie : « Priez pour nous... à l'heure de notre mort. » Nous désirons, nous voulons qu'elle soit là, auprès de nous, à cette heure tragique, pour nous en adoucir les amertumes, pour nous aider dans le difficile passage de ce monde à l'autre, pour recevoir notre âme au sortir du corps et la présenter elle-même à Jésus.

Cette grâce, demandons-la par saint Joseph, puisqu'il fut le premier à en jouir. Marie était auprès de lui, et ce fut lui sans doute qui esquissa le premier la prière de l'*Ave Maria* : « Priez pour moi maintenant... à l'heure de ma mort... »

II. *Joseph béni par Jésus.* — Marie n'était pas seule auprès de son saint époux : il y avait là Jésus. Il

rendait à son père adoptif les devoirs d'assistance que tant de fois il en avait reçus ; il adoucissait ses souffrances, il l'aidait à traverser cette dernière épreuve, et sa seule présence produisait l'effet de l'huile sacrée qui soulage et fortifie les mourants.

Oh ! que Jésus soit présent aussi à nos derniers instants ! Puissions-nous, comme Joseph, les voir venir, et ne pas être surpris par la mort ! Puissions-nous, comme lui, voir Jésus tout près de notre lit d'agonie !... Vous savez que nous avons le moyen de le faire venir, et le devoir d'employer ce moyen. Non seulement Jésus veut être alors avec nous par sa grâce, mais il veut y être *en personne*, aussi réellement qu'il était auprès de Joseph : voilà pourquoi la sainte Communion est un devoir pour nous dans une maladie grave; c'est la visite de Jésus, mystique mais réelle, c'est l'Ami qui vient nous voir avant d'être notre Juge.

Quel gage de confiance que cette visite!... Voyez saint Joseph : il voit lui sourire le Créateur de son âme, son Rédempteur, le Juge qui va décider de son sort éternel. Les paroles d'espérance, les conseils de résignation, les mots qui consolent, les pensées qui soutiennent, tout cela lui est donné par Jésus!... Les prières à dire, c'est Jésus qui les prononce avec lui et pour lui!... Quels beaux instants que les derniers instants de Joseph!

Ah ! que l'Eglise a donc bien fait de nous donner saint Joseph comme patron de la bonne mort ! Dès maintenant mettons cette heure suprême sous son patronage, et vivons saintement à son image, pour mourir saintement, comme il est mort...

III. — Morale. — *Les vertus de saint Joseph.*

Le but de la morale, c'est de nous faire haïr le vice et pratiquer la vertu. Or, dans ce travail pour acquérir les vertus chrétiennes, saint Joseph nous est un secours en même temps qu'un modèle. Voyez plutôt quelques-unes des *vertus* qu'il a pratiquées !

I. *Pureté.* — Les artistes chrétiens représentent ordinairement Joseph portant en main le lis, symbole de la pureté. Et c'est à juste titre. Si Marie, qui devait donner Jésus au monde, fut d'une pureté parfaite, son saint époux dut l'imiter en cela, pour avoir le privilège de vivre dans l'intimité de Jésus et de Marie, de leur commander, d'être leur soutien, leur défenseur et leur compagnon de vie.

II. *Humilité.* — Cet homme, qui jouit sur terre de privilèges que nul autre n'eut jamais, fut d'une admirable humilité. Des grands et illustres personnages du Nouveau Testament, il est le seul dont *aucune parole* ne nous soit restée !... Dans les circonstances les plus graves, les plus solennelles, les plus « provocantes » à parler, il se tait : toujours caché, effacé derrière Marie, c'est elle, quand il y a lieu de parler, qu'il laisse parler... Quel amour de la vie cachée !... L'Eglise semble elle-même l'avoir respecté, en le laissant tant de siècles dans l'ombre, comme si, au ciel même, il aimait encore à rester caché !... Pour qu'elle le mette enfin en pleine lumière il lui a fallu se rappeler la parole de Jésus : « Celui qui s'abaisse, c'est celui-là qui sera exalté. »

III. *Obéissance.* — L'obéissance est la compagne inséparable de l'humilité. Aussi voyez l'obéissance

de saint Joseph. Les ordres les plus difficiles lui sont apportés par l'ange, pendant son sommeil. Dès son réveil il se lève et obéit, promptement, pleinement... Les ordres que nous recevons sont beaucoup plus faciles : ce qui est difficile, c'est d'obtenir notre obéissance !

IV. *Fidélité aux devoirs d'état.* — Le devoir d'état de Joseph, ce fut de garder le double dépôt précieux confié à ses soins, Jésus et Marie. Il fut de ce dépôt un gardien fidèle, admirablement fidèle. Aussi saint Bernard l'appelle-t-il l'ange gardien visible de Jésus. Jésus, en effet, n'eut pas un ange spécialement affecté à sa garde, puisqu'il avait à ses ordres toutes les légions célestes ; mais on peut dire que le rôle invisible rempli pour chacun de nous, par l'ange gardien, fut, pour Jésus, visiblement rempli par saint Joseph.

V. *Charité.* — Avant de confier son Eglise à Pierre, Jésus lui demanda par trois fois : « M'aimes-tu? m'aimes-tu plus que les autres? » Avant de confier son propre Fils à Joseph, Dieu lui a sans doute posé la même question : « M'aimes-tu?... m'aimes-tu plus que l'on ne m'aime dans le monde?... M'aimes-tu assez pour souffrir?... M'aimes-tu assez pour être, au prix de tes peines, le sauveur de celui qui sera ton Sauveur?... »

A cette question Dieu pouvait répondre lui-même, puisqu'il lit dans les cœurs, et il confia, à Joseph, Marie et Jésus.

Ces vertus, et beaucoup d'autres, ne font-elles pas pour nous, de saint Joseph, un admirable modèle?

Essayons de l'imiter.

IV. — Grace. — *Saint Joseph, protecteur des vocations sacerdotales.*

Il est une très belle œuvre, destinée à encourager, à aider et à favoriser les vocations sacerdotales. Il peut paraître étrange, au premier abord, que parmi ses principaux patrons cette œuvre ait choisi saint Joseph, qui ne fut pas prêtre. Mais, en y réfléchissant, on découvre combien ce choix fut sage et providentiellement dicté. En effet, saint Joseph reçut en dépôt la *personne de Jésus*, — la *sainteté de Marie*, — les *secrets de Dieu*... Et ce sont trois dépôts analogues qui sont également confiés au prêtre.

I. *La personne de Jésus.* — *Joseph* reçut le dépôt de Jésus et il le garda fidèlement. Pour le conserver il eut à souffrir la fatigue, à supporter le travail, à ressentir les peines de l'exil ; il souffrit ce qu'il fallut souffrir, mais il garda Jésus...

Le *prêtre est, lui aussi*, le gardien de Jésus. Tous les jours, par sa parole, il l'amène sur terre, cette Egypte du ciel. Il le garde dans le tabernacle, comme Joseph dans la maison de Nazareth. Il le garde dans son propre cœur, tabernacle quotidien... Il le garde dans les âmes auxquelles il le confie et qu'il prépare à recevoir cet honneur, de sorte qu'elles soient, elles aussi, de dignes tabernacles du Fils de Dieu... Comme Joseph, le prêtre est vraiment le gardien de Jésus.

II. *La sainteté de Marie.* — Avec le dépôt de Jésus, *Joseph* reçut le dépôt d'une âme, l'âme très pure de Marie. Et pour être digne de garder ce dépôt sans tache, il fut lui-même d'une exemplaire pureté.

Le *prêtre* reçoit en dépôt une âme à garder vierge, et cette âme est la sienne... Mais s'il doit la conserver à l'abri de toute défaillance inculquée par la chair, c'est parce qu'elle doit être elle-même en contact avec d'autres âmes, dans lesquelles elle devra cultiver et défendre la pureté et les autres vertus. Sous ce rapport encore, le prêtre a dans Joseph un saint patron et un véritable modèle.

III. *Les secrets de Dieu.* — Joseph fut le dépositaire des secrets de Dieu. Il fut instruit par l'ange des desseins de Dieu pour la rédemption du monde, de la divinité de Jésus, de l'ineffable sainteté de Marie.

Le *prêtre*, lui aussi, est le dépositaire des secrets de Dieu. Dans le recueillement du séminaire, il a, durant de longues années, étudié, des secrets divins, ce que la Providence a bien voulu nous en faire connaître...

Seulement, *tempus tacendi*, *tempus loquendi*, dit l'Ecriture, « il y a temps de se taire et temps de parler. » La mission de Joseph était de taire les secrets divins, celle du prêtre est de les faire connaître, parce que la rédemption est accomplie et que la « vie cachée » du Christ est définitivement terminée.

Aussi la mission du prêtre est-elle de prêcher Jésus-Christ, de faire connaître les « secrets de Dieu », de les faire aimer, de les semer à travers le monde. Souhaitons-lui, pour remplir son œuvre, et demandons pour lui, à Dieu, les vertus de saint Joseph : la pureté du cœur, le détachement des biens du monde, l'humilité, l'obéissance qui appelle la victoire.

V. — Apologétique. — *L'homme, collaborateur de Dieu.*

La vie de saint Joseph nous donne occasion de répondre à ces objections que l'on fait si souvent au dogme de la *Providence* : 1° *Pourquoi y a-t-il du mal en ce monde?* — Et 2° *Pourquoi Dieu tarde-t-il tant à le punir?*

I. *Pourquoi le mal?* — La faute n'en est pas à Dieu, mais à l'homme. Dieu, en effet, gouverne le monde par l'intermédiaire de ses créatures, qui deviennent ainsi ses collaboratrices. La plupart de ces créatures remplissent leur rôle machinalement, sans le savoir, mais l'homme, intelligent et libre, doit le savoir et le vouloir.

Or il arrive que l'homme ne le veuille pas, qu'il se révolte contre le rôle que Dieu lui assigne : alors, oui, il y a du mal, mais ce mal vient de l'homme qui déserte son devoir, et non de Dieu qui le lui impose.

S'insurger à cette occasion contre le dogme de la Providence, c'est reprocher à Dieu l'honneur qu'il nous a fait !

Voyez Joseph, Dieu n'a pas besoin de lui ; mais il veut en avoir besoin ! Lui qui nourrit l'univers, il n'a nul besoin de Joseph pour nourrir Jésus ; mais il l'appelle à collaborer à cette œuvre, et Joseph va nourrir Jésus en travaillant pour lui... Dieu n'a pas besoin de Joseph pour sauver Jésus ; il pourrait frapper de mort Hérode et, ange pour ange, envoyer l'ange exterminateur. Mais non : Joseph va collaborer au salut de Jésus en l'emportant en Egypte.

Et ainsi d'un bout à l'autre : Joseph est le collaborateur de Dieu. S'il s'était refusé à ce rôle il y aurait eu du mal, mais ce n'eût pas été, évidemment, un mal imputable à Dieu !

II. *Pourquoi Dieu tarde-t-il à punir le mal?* — C'est, entre autres raisons, pour celle-ci, que les méchants eux-mêmes collaborent, malgré eux, à l'œuvre de la Providence, et que Dieu leur laisse le temps d'accomplir cette œuvre.

Pauvres hommes ! Ils croient contrecarrer la volonté divine, et ils finissent, à leur insu, par y coopérer ! « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Voyez plutôt Joseph cheminant, à la veille de Noël, sur la longue route de Nazareth à Bethléem. En apparence, il obéit, Marie obéit, et l'Enfant qu'elle porte obéit; en apparence encore, celui qui leur commande c'est Auguste, puisqu'aussi bien il vient d'ordonner le dénombrement de ses sujets, et que c'est cet ordre qui amène la sainte Famille à Bethléem... Mais en réalité, c'est l'Enfant-Dieu qui commande, et Auguste ne fait qu'obéir. Il travaille, sans le savoir, à l'accomplissement d'une prophétie, qui a annoncé que le Christ naîtrait à Bethléem. Il remue le monde, mais le monde s'agite pour que se réalise une ligne de la Bible.

Voyez Hérode, à son tour : il ne voudrait la mort que d'un enfant, et il en fera périr un grand nombre, et celui-là seul qu'il veut faire disparaître est sauvé. Et lui aussi il réalise une prophétie.

Et quand ces hommes ont fini, en semblant les maîtres, de coopérer malgré eux à l'œuvre de la Providence, ils s'en vont, et il ne reste plus que le juste pour être béni de Dieu et des hommes.

TABLE DES SUJETS TRAITÉS

RÉFÉRENCES ET INDICATIONS

Pages

EVANGILE DE LA FÊTE DE SAINT JOSEPH 481

I. EXPLICATION DE L'EVANGILE 481

II. *Dogme.* SAINT JOSEPH, PATRON DE LA BONNE MORT 484

Cf. *la Mort.* 15e dim. ap. Pent., t. III, p. 198.

III *Morale.* LES VERTUS DE SAINT JOSEPH 486

IV. *Grâce.* SAINT JOSEPH, PROTECTEUR DES VOCATIONS SACERDOTALES 488

Cf. *le Sacrement de l'Ordre*, 5e dim. ap. Epiph., t. I, p. 300; — *la Vocation sacerdotale*, 4e dim. d'Av., t. I, p. 116.

V. *Apologétique.* L'HOMME, COLLABORATEUR DE LA PROVIDENCE 490

Cf. *la Providence*, 3e dim. ap. Pâq., t. II, p. 174. 11e dim. ap. Pent., t. III, p. 102.

Autres sujets :

VI. S. JOSEPH, PATRON DE L'EGLISE UNIVERSELLE. (Il a protégé la Sainte Famille, berceau de l'Eglise.)

VII. S. JOSEPH, PROTECTEUR DES FAMILLES CHRÉTIENNES, en tant que chef de la Sainte Famille.

VIII. S. JOSEPH, PATRON DES OUVRIERS : par son *travail* il nourrit Jésus et Marie.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Pages

PRÉFACE 1
ENCYCLIQUE de Benoît XV sur la Prédication IX

Ier DIMANCHE DE L'AVENT

Evangile : Prédication de la fin du monde 25
Explication de l'Evangile 26
Dogme. Le salut 30
II. *Morale.* L'espérance 33
V. *Grâce.* Le caractère sacramentel 36
Apologétique. Le jugement dernier 39
I. *Avis aux enfants.* Contre l'abus des formules de serment 42
II. *Avis aux jeunes gens.* Ce qui ébranle les « vertus des cieux » 44
III. *Avis aux jeunes filles.* Les « prophéties » 46
ble, références et indications 48

IIe DIMANCHE DE L'AVENT

Evangile. Ambassade de Jean-Baptiste à N.-S. J.-C. 49
Explication de l'Evangile 50
Dogme. Les miracles de Jésus-Christ, preuve de sa divinité 54
Morale. Le scandale 57
Grâce. Le bon propos 61
Apologétique. L'existence de la pauvreté.... 63
Avis aux enfants. La confirmation 66

VII. *Avis aux jeunes gens.* L'évangélisation des pauvres 68
VIII. *Avis aux jeunes filles.* La toilette 70
Table, références et indications 72

III[e] DIMANCHE DE L'AVENT

Evangile. Interrogatoire de saint Jean-Baptiste par le Sanhédrin 73
I. Explication de l'Evangile 74
II. *Dogme.* L'autorité dans l'Eglise 78
III. *Morale.* L'humilité 81
IV. *Grâce.* La présence réelle 84
V. *Apologétique.* Prétendues contradictions évangéliques 87
VI. *Avis aux enfants.* La sincérité dans la confession 90
VII. *Avis aux jeunes gens.* Le respect humain.... 92
VIII. *Avis aux jeunes filles.* L'examen de conscience quotidien 94
Table, références et indications 96

IV[e] DIMANCHE DE L'AVENT

Evangile. Mission de saint Jean-Baptiste 97
I. Explication de l'Evangile 98
II. *Dogme.* Le mystère de la rédemption 102
III. *Morale.* La correction des défauts 105
IV. *Grâce.* Les éléments de la pénitence..... 108
V. *Apologétique.* Le délai de l'incarnation 111
VI. *Avis aux enfants.* Le recueillement dans la prière 114
VII. *Avis aux jeunes gens.* La vocation sacerdotale 116
VIII. *Avis aux jeunes filles.* La droiture..... 118
Table, références et indications 120

FÊTE DE NOËL (25 *décembre*).

Evangiles : 1° Naissance de N.-S. Jésus-Christ..... 12
2° Adoration des bergers 12
3° Génération du Verbe 12
I. Explication des Evangiles 12

I. *Dogme.* Le mystère de l'incarnation..... 129
II. *Morale.* Le zèle 132
V. *Grâce.* La Salutation angélique 135
Avis aux enfants. Jésus et les enfants..... 138
VI. *Avis aux jeunes gens.* L'indifférence religieuse 140
VII. *Avis aux jeunes filles.* La méditation..... 142
Table, références et indications 144

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL

angile. Episode de la présentation au temple. 145
Explication de l'Evangile 146
Dogme. Les deux natures en Jésus-Christ.. 150
II. *Morale.* La loi 153
V. *Grâce.* Les prières du matin et du soir.... 156
Apologétique. La souffrance chez les justes. 159
VI. *Avis aux enfants* .Le progrès dans la vertu.. 162
VII. *Avis aux jeunes gens.* Jésus, signe de contradiction 164
VIII. *Avis aux jeunes filles.* La dévotion 166
Table, références et indications 168

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE (6 *janvier*).

vangile. L'adoration des mages 169
Explication de l'Evangile 170
I. *Dogme.* Trois preuves de la divinité de J.-C. 174
II. *Morale* .Les trois vertus théologales 177
V. *Grâce.* La visite au Saint-Sacrement..... 180
Apologétique. La science et la foi..... 183
VI *Avis aux enfants.* Les œuvres pour la propagation de la foi 186
VII. *Avis aux jeunes gens.* Les tentations contre la foi 188
VIII. *Avis aux jeunes filles.* L'obéissance 190
able, références et indications 192

Ier DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

vangile. Jésus retrouvé au temple 193
Explication de l'Evangile 194

II. *Dogme.* L'étude de la religion 198
III. *Morale.* La sanctification des fêtes..... 201
IV. *Grâce.* Les devoirs des époux 204
V. *Apologétique.* Toutes les religions sont-elles bonnes ? 207
VI. *Avis aux enfants.* L'obéissance aux parents. 210
VII. *Avis aux jeunes gens.* Pour retrouver Jésus... 212
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Jésus catéchisé et Jésus catéchiste 214
Table, références et indications 216

IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Evangile. Les noces de Cana 217
I. Explication de l'Evangile 218
II. *Dogme.* La Très Sainte Vierge Marie 222
III. *Morale.* Les devoirs des enfants envers leurs parents 225
IV. *Grâce.* Le sacrement de mariage 228
V. *Apologétique.* Miracle et sagesse de Dieu.... 231
VI. *Avis aux enfants.* Les repas 234
VII. *Avis aux jeunes gens.* La générosité de Dieu appelle la nôtre 236
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Les épreuves de la vie. 238
Table, références et indications 240

IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Evangile. Guérison d'un lépreux et du serviteur d'un centurion 241
I. Explication de l'Evangile 242
II. *Dogme.* Le miracle 246
III. *Morale.* La foi (sa nature, son obligation)... 249
IV. *Grâce.* Les sacramentaux 252
V. *Apologétique.* L'Eglise et l'esclavage..... 255
VI. *Avis aux enfants.* L'humilité 258
VII. *Avis aux jeunes gens.* Le péché et la lèpre.. 260
VIII. *Avis aux jeunes filles.* La communion fréquente 262
Table, références et indications 264

IV[e] DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Evangile. La tempête apaisée 265
I. Explication de l'Evangile 265
II. *Dogme.* « Hors de l'Eglise pas de salut »..... 270
III. *Morale.* Nos refuges dans l'épreuve..... 273
IV. *Grâce.* La prière dans les dangers..... 276
V. *Apologétique.* Les miracles « nerveux »..... 279
VI. *Avis aux enfants.* Sanctification du sommeil.. 282
VII. *Avis aux jeunes gens.* Les tentations, « tempêtes de l'âme » 284
VIII. *Avis aux jeunes filles.* La paix de l'âme en état de grâce 286
Table, références et indications 288

V[e] DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Evangile. Parabole du bon grain et de l'ivraie.... 289
I. Explication de l'Evangile 290
II. *Dogme.* L'enfer 294
III. *Morale.* La vertu de prudence 297
IV. *Grâce.* Le sacrement de l'ordre 300
V. *Apologétique.* Les lenteurs de la Providence. 303
VI. *Avis aux enfants.* L'âge de la correction des défauts 306
VII. *Avis aux jeunes gens.* Les fréquentations.... 308
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Le zèle doit être prudent 310
Table, références et indications 312

VI[e] DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Evangile. Paraboles du sénevé et du levain..... 313
I. Explication de l'Evangile 314
II. *Dogme.* La conversion du monde, preuve de la divinité du christianisme 318
III. *Morale.* Le péché véniel 321
IV. *Grâce.* Les effets de la communion..... 324
V. *Apologétique.* La transcendance du christianisme 327
VI. *Avis aux enfants.* L'utilité des ennuis..... 330

VII. *Avis aux jeunes gens.* La jeunesse, âge important de la vie 332
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Le zèle chez la femme. 334
Table, références et indications 336

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

Evangile. Parabole des ouvriers de la vigne..... 337
I. Explication de l'Evangile 338
II. *Dogme.* Le nombre des élus..... 342
III. *Morale.* L'envie 345
IV. *Grâce.* La grâce actuelle 348
V. *Apologétique.* « Je me convertirai avant de mourir. » 351
VI. *Avis aux enfants.* Règles chrétiennes du travail 354
VII. *Avis aux jeunes gens.* La présomption..... 356
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Le travail de la vigne et la culture de l'âme..... 358
Table, références et indications 360

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

Evangile. Parabole de la Semence..... 361
I. Explication de l'Evangile 362
II. *Dogme.* L'Eglise est catholique..... 366
III. *Morale.* La patience 369
IV. *Grâce.* La vie religieuse 372
V. *Apologétique.* « Je ne crois que ce que je comprends. » 375
VI. *Avis aux enfants.* La jalousie..... 378
VII. *Avis aux jeunes gens.* Les plaisirs coupables.. 380
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Vous êtes des semeuses. 382
Table, références et indications 384

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

Evangile. Passion prédite. Guérison d'un aveugle.. 385
I. Explication de l'Evangile 386
II. *Dogme.* Le mystère 390

III. *Morale.* Les injures 393
IV. *Grâce.* Le sacrifice de la messe 396
V. *Apologétique.* « Dieu est trop grand pour s'occuper de nous. » 399
VI. *Avis aux enfants.* Les qualités de la prière.. 402
VII. *Avis aux jeunes gens.* Règles pour les yeux.. 404
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Myopes et presbytes spirituels 406
Table, références et indications 408

Ier DIMANCHE DE CARÊME

Evangile. La tentation de Notre-Seigneur 409
I. Explication de l'Evangile 410
II. *Dogme.* Les anges 414
III. *Morale.* Le jeûne et l'abstinence 417
IV. *Grâce.* Le carême, préparation à la communion pascale 420
V. *Apologétique.* La Bible suffit-elle ? 423
VI. *Avis aux enfants.* L'ange gardien..... 426
VII. *Avis aux jeunes gens.* Les occasions du péché. 428
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Les tentations des « enfants de Dieu ». 430
Table, références et indications 432

IIe DIMANCHE DE CARÊME

Evangile. La transfiguration de Notre-Seigneur.... 433
I. Explication de l'Evangile 434
II. *Dogme.* La divinité du christianisme prouvée par sa doctrine..... 438
III. *Morale.* La conversion 441
IV. *Grâce.* La prière 444
V. *Apologétique.* « La piété, c'est trop triste. »..
VI. *Avis aux enfants.* L'indiscrétion 450
VII. *Avis aux jeunes gens.* Obscurités et clartés de la foi 453
VIII. *Avis aux jeunes filles.* Contre l'égoïsme.... 454
Table, références et indications 456

FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION (8 *décembre*)

Evangile. Episode de l'annonciation 457
I. Explication de l'Evangile 457
II. *Dogme.* La conception immaculée de Marie.. 460
III. *Morale.* La fuite du péché véniel..... 462
IV. *Grâce.* La Salutation angélique 464
V. *Apologétique.* Les dogmes « nouveaux » 466
Table, références et indications 468

FÊTE DE LA CIRCONCISION (1er *janvier*)

Evangile. Le Sauveur reçoit le nom de Jésus..... 469
I. Explication de l'Evangile 469
II. *Dogme.* Le saint nom de Jésus..... 472
III. *Morale.* Vœux de sainte année 474
IV. *Grâce.* L'urgence du baptême..... 476
V. *Apologétique.* Les limbes des enfants..... 478
Table, références et indications 480

FÊTE DE SAINT-JOSEPH (19 *mars*)

Evangile. Mission de l'ange auprès de saint Joseph. 481
I. Explication de l'Evangile 481
II. *Dogme.* Saint Joseph, patron de la bonne mort 484
III. *Morale.* Les vertus de saint Joseph..... 486
IV. *Grâce.* Saint Joseph, protecteur des vocations sacerdotales 488
V. *Apologétique.* L'homme, collaborateur de la Providence 490
Table, références et indications 492
TABLE DES MATIÈRES DU TOME Ier..... 493

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS

Monseigneur BESSON
ÉVÊQUE DE NÎMES.

Conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon, 7 in-12 ; franco 63 fr.; étranger..... 73 »

On vend séparément :

L'Homme-Dieu. In-8°, franco 14 fr.; étranger..... 17 »
Le même, in-12 ; franco 9 fr.; étranger..... 11 »

L'Eglise, œuvre de l'Homme-Dieu. In-12 ; franco 9 fr.; étr. 11 »

Le Décalogue ou la loi de l'Homme-Dieu. 2 in-8° ; franco 27 50; étranger 33 50
Le même. 2 in-12; franco 18 fr.; étranger..... 21 »

Les Sacrements, ou la grâce de l'Homme-Dieu. 2 in-12 ; franco 18 fr.; étranger ..... 21 »

Les Mystères de la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu. In-8 ; franco 14 fr.; étranger..... 17 »
Le même. In-12, franco 9 fr.; étranger..... 11 »

L'Année d'Expiation et de Grâce (1870-1871). Sermons et Oraisons funèbres. 4° édit. In-12 ; franco 9 fr.; étranger..... 11 »

L'Année des Pèlerinages (1872-1873). Sermons. 3° édition. In-12. franco 9 fr.; étranger ..... 11 »

Œuvres pastorales, 1re série, 1875-1878. 2 in-8°; franco 27 fr. 50 ; étranger 33 50
Le même, 2 in-12 ; franco 18 fr.; étranger..... 21 »

Œuvres pastorales, 2° série, 1878-1882. 2 in-8 ; franco 27 fr. 50 ; étranger 33 50
Le même, 2 in-12 ; franco 18 fr.; étranger..... 21 »

Œuvres pastorales et oratoires. 3° série, 1883-1887, 2 in-8, franco 27 fr. 50 ; étranger..... 33 50
Le même, 2 in-12 ; franco 18 fr.; étranger..... 21 »

Œuvres pastorales et oratoires. 4° série, 1887-1888. In-8 ; franco 14 fr.; étranger..... 17 »
Le même. In-12 ; franco 9 fr.; étranger..... 11 »

Panégyriques. 3° édit.; in-12 ; franco 9 fr.; étranger..... 11 »

Panégyriques. Oraisons funèbres, éloges académiques. Nouvelle série. In-8°, franco 14 fr.; étranger..... 17 »

Panégyriques. Oraisons funèbres, éloges académiques. Troisième série. In-8°; franco 14 fr.; étranger..... 17 »
Le même. In-12 ; franco 9 fr.; étranger..... 11 »

Vie du cardinal de Bonnechose. 2 in-8 ; franco 28 fr. 50 ; étranger ..... 31 »
Le même. 2 in-12 ; franco 18 fr.; étranger..... 25 »

Instruction pastorale sur les enterrements civils ; franco 1 fr.; étranger 1 15

Instruction pastorale et Mandement sur la franc-maçonnerie. In-12; franco 1 fr.; étranger..... 1 15

PLANS DE SERMONS

DEUX MISSIONNAIRES. — Le Vade-Mecum des prédicateurs. Pour dominicales, fêtes, sermons, panégyriques, avent, carême, adoration, missions, retraites diverses mois, de Marie et du Rosaire. In-12 de 800 pages. 7^e^ mille ; franco 14 fr. 50 étranger ..... 16 »

Série de plans sur tous les sujets de prédications, notes, canevas, extraits des Ecritures et des Pères. La doctrine de l'Eglise se trouve condensée et il suffira de quelque préparation immédiate pour donner sur les Dominicales, les fêtes de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Saints des sermons très substantiels et très goûtés. Tout prédicateur trouvera donc dans ce volume une mine riche et inépuisable, pour toutes les circonstances possibles.

Chanoine DUPLESSY. — Plans d'allocutions matrimoniales. 3^e^ mille. In-12, franco 11 fr.; étranger..... 12 50

Mine précieuse que certains auront profit à exploiter. La pensée du chanoine Duplessy est suggestive et féconde en rapprochements heureux. Ajoutons à ce mérite celui de ne pas composer d'épithalames. Il a toujours le souci apostolique d'apporter une lumière pour l'esprit et un conseil pour la volonté.

— Plans pour une Retraite préparatoire à la Communion Pascale (Carême 1904). 2^e^ mille. In-12. 5 fr.; franco 5 75; étr. 6 50

Mgr LELONG. — Plans d'instructions. 10^e^ mille. In-12 ; franco 11 fr.; étranger 12 50

L'ouvrage comprend des instructions sur toutes les parties du catéchisme catholique. Il se partage en 5 années, où il est traité successivement : 1° des vérités à croire ; 2° de la grâce et des moyens de l'obtenir ; 3° des commandements de Dieu ; 4° de la liturgie et des fêtes ; 5° instructions sur les évangiles.

Chanoine MILLOT. — Plans de Sermons pour les fêtes de l'année. 3^e^ mille. 2 in-12 : franco 22 fr. 50 ; étranger.... 25 »

M. le Chanoine Millot est habitué à produire des ouvrages de réelle valeur et de grande utilité pratique. Ses **Plans de Sermons pour les fêtes de l'année** fournissent une manne précieuse, substantielle... qui, ne tombera pas dans le désert !...

Ses plans ne sont pas des **sermons** tout faits : Ils aident, mais ne dispensent pas du travail. Les idées maîtresses aboutissent à une conclusion qui tourne au bien des âmes et à l'amour de Dieu. La Sainte Vierge occupe dans ces plans comme dans la liturgie une place importante, et qui se résume dans la glorification et l'imitation de son divin Fils.

— Plans de Sermons de Retraites. In-12. 10 fr.; franco 11 fr.; étranger 12 50

Ce recueil est un précieux instrument de travail pour tous ceux qui sont appelés à prêcher des retraites aux gens du monde, aux religieux, religieuses, jeunes gens, jeunes filles,

PRÉDICATION — SUJETS APOLOGÉTIQUES

Mgr BESSON. — L'Homme-Dieu. Conférences prêchées à la métropole de Besançon. 13° mille, in-12 ; franco 9 francs ; étranger ..... 11 »

Mgr CHAPON. — La Foi chrétienne devant la raison et le cœur. In-12. franco 5 fr. 75 ; étranger..... 6 »

« L'auteur démontre que l'homme, par les aspirations de son esprit et de son cœur, dépasse les limites du monde et qu'il en lui l'instinct religieux, ce qui prouve l'existence du surnaturel.

Mgr GIBIER. — Les Temps nouveaux, le Relèvement National. 2° mille. In-12 ; franco 11 fr.; étranger..... 12 50
- **Religion.** In-12. 6° mille ; franco 11 fr.; étranger..... 12 50
- **Famille.** In-12 de 504 pages. 5° mille; franco 11 fr.; étr. 12 50
- **Patrie.** In-12. 4° mille ; franco 11 fr.; étranger..... 12 50
- **Le Règne de la Conscience.** 3° mille. In-12 ; franco 11 fr.; étranger 12 50
- **Le Salut par l'élite.** 2° mille. In-12 ; franco 11 fr.; étr. 12 50

Ce livre est le fruit d'une longue expérience des hommes et des œuvres. il dénote, chez son vénérable auteur, une profonde connaissance de la vie moderne et un sens admirable des exigences actuelles.

Abbé Ch. PERRAUD. — La Libre-Pensée et le Catholicisme. Conférences de S. Roch. In-12 ; franco 9 fr.; étranger. 10 »

L'Eglise ne craint pas qu'on l'examine, elle réclame des juges, à la condition qu'ils soient sérieux, attentifs et indépendants. « ...Et tout s'est confondu : le sang, le meurtre, le vol, la fourberie, la corruption, l'infidélité, le tumulte, le parjure, la persécution des justes... »

Mgr TISSIER. — Le fait divin du Christ. — 2° édit.; franco 11 fr.; étranger 12 50

C'est la divinité de Notre-Seigneur enseignée aux gens du monde. Ces conférences, dégagées de tout esprit d'érudition, et mises à la portée de tous, seront une lumière pour le lecteur, et lui feront aimer Celui qui s'est fait semblable à eux pour les sauver.

Saint THOMAS D'AQUIN. — Conférences sur la Théologie de Saint Thomas d'Aquin. 3 in-12 ; franco 33 fr.; étranger. 37 »

Série de conférences où sont traitées toutes les questions et objections modernes sur l'origine du monde, de l'ange et de l'homme, etc, etc.

Abbé TEXIER. — Jeanne d'Arc et l'Eglise devant la Libre-Pensée. Conférence ; franco 1 fr. 25 ; étranger..... 1 50

RETRAITES DE PREMIERE COMMUNION

E. DUPLESSY (Chanoine). — **Retraite de Première Communion solennelle.** 3^e^ mille. In-12 ; franco 11 fr.; étranger.... 12 50

Trois jours de retraite, sept instructions, 3 conférences, allocution avant la Communion, deux sermons sur le renouvellement des promesses du baptême, et sur la consécration à la Très Sainte Vierge. — Et enfin deux instructions préparatoires à la réception du sacrement de Confirmation. Tout cela écrit avec délices par un auteur qui se plaît et excelle à parler à l'enfance chrétienne.

Chanoine MILLOT. — Retraite de Première Communion Solennelle. 5^e^ mille. In-12; franco 10 fr.; étranger..... 11 »

Ouvrage parfait, très complet, très intéressant, très actuel, d'une retraite de première communion. Dans un appendice qui sera très apprécié se trouvent de nombreuses histoires qui pourront être lues aux enfants dans l'intervalle des exercices.

DEUX MISSIONNAIRES. — Le Prédicateur des Retraites de première Communion. 7^e^ mille. In-8 ; franco 16 50; étr. 18 »

« Dix retraites », de chacune sept instructions, — de plus, vingt-cinq instructions pour le jour même de la solennité, — enfin, les plans de deux retraites et une série de 50 histoires. On voit par là la richesse et la variété de ce recueil, le plus riche probablement de tous ceux que nous connaissons en ce genre. Les cinquante histoires qui ont été ajoutées à cette nouvelle édition sont courtes, frappantes, incisives, décisives.

Abbé MORICE. — Retraite d'Enfants. — (Retraite préparatoire à la communion solennelle. — Allocutions sur divers sujets) 3^e^ mille, xxxii-324 pp., franco 11 fr.; étranger. 12 50

Recueil d'instructions sur la mort, le péché, la tentation, le scandale, la force chrétienne, la bonté, la sauvegarde de l'innocence, la nourriture de nos âmes, la rénovation des promesses baptismales, la consécration à la Sainte Vierge, l'obéissance, la jalousie, les mauvaises lectures, la façon de suivre la messe, etc... Ces allocutions n'ont pas la forme oratoire des grands sermonnaires, trop au-dessus de l'intelligence des enfants. Elles sont familières comme une causerie et entremêlées d'historiettes, de dialogues, de traits historiques.

J. VAUDON (Chanoine). — **Retraite de Communion Solennelle.** I. **L'Agneau de Dieu.** 4^e^ mille, 8 fr.; franco 8 75; étrang. 10 50 — **Retraite de communion solennelle.** — II. **Le Pain Vivant.** 3^e^ mille; franco 10 fr.; étranger..... 11 »

Après une Retraite qui fait l'objet du tome I^er^, voici que M. le chanoine Vaudon en offre une seconde avec le présent volume. Il nous avertit qu'elle a été prêchée à des enfants qui, tous, avaient fait la communion privée. C'est pourquoi la plupart des entretiens roulent sur le **Pain Vivant.** « Les principales figures eucharistiques ont paru, on peut dire aux yeux émerveillés des enfants, sur les films radieux du plus splendide des cinématographes, cependant qu'autour des images et des personnages on groupait de son mieux la doctrine sur la Présence réelle, le saint Sacrifice de la messe, la sainte Communion. »

RETRAITES

P. Alexis de BARBEZIEUX (Capucin). — **Le Chrétien en retraite.** 2^e^ mille. In-12 de 470 p., franco 11 fr.; étranger. 12 50

R. P. BILLOT. — **Retraite religieuse du Chemin de la Croix.** 5^e^ mille, in-12; franco 11 fr.; étranger..... 12 50

FÉLIX (R. P.), S. J. — **La Confession.** Pourquoi on se confesse? Pourquoi on ne se confesse pas? (Retraite de Notre-Dame); 4^e^ mille; franco 9 fr. 80; étranger..... 11 »

Chanoine MILLOT. — **Retraite d'enfants de Marie.** 3^e^ mille. In-12; franco 10 fr.; étranger 12 50

— **Retraite Eucharistique.** 2^e^ mille. In-12; franco 10 francs; étranger 12 50

Pages pleines de doctrine, de clarté et de piété. Les prédicateurs de Triduums eucharistiques et d'adoration perpétuelle puiseront s'inspirer de cet ouvrage, véritable mine d'instructions pratiques.

— **Retraite sur les grands Moyens de Salut.** 2^e^ mille. In-12; franco 10 fr.; étranger..... 12 50

— **Retraite de Jeunes Gens.** 2^e^ mille. In-12; franco 11 francs; étranger 12 50

Livre utile et qui rendra de grands services aux professeurs des collèges, aux directeurs de patronages et de cercles, à tous.

— **Retraites de jeunes filles.** 6^e^ mille. In-12; franco 11 francs; étranger 12 50

— **Retraites de dames et de mères chrétiennes.** 5^e^ mille. In-12; franco 11 fr.; étranger..... 12 50

— **Retraite sur les grandes Vérités.** 7^e^ mille. In-12; franco 10 fr.; étranger 12 50

R. P. NOUËT, S. J. — **Le Guide de l'Ame en retraite.** Edition revue et mise dans un ordre nouveau par le R. P. Pottier. 3 in-12; franco 22 fr.; étranger..... 25 »

Cet ouvrage contient huit retraites différentes suffisamment développés et très propres à faire avancer rapidement dans la perfection.

R. P. RAVIGNAN. — **Souvenirs d'instruction et de retraite** (1845-1850). — In-12; franco 2 fr. 50; étranger..... 3 »

ROLAND GOSSELIN (Mgr). — **Lettres à un Retraitant.** Prix : 2 fr.; franco 2 fr. 50; étranger..... 2 75

Pages très prenantes où l'on sent une expérience, non moins que le zèle des âmes.

TISSIER (Mgr). — **Nos tributs de gloire.** Retraite donnée à Lourdes du 20 au 24 août 1919. 2^e^ mille. In-12; franco 11 fr.; étranger 12 50

Retraite prêchée à Lourdes, lors du pèlerinage national d'actions de grâces organisé par l'Association de N.-D. de Salut.

. P. OLIVAINT, S. J. — **Journal de ses Retraites annuelles,** de 1860 à 1865, 10^e^ mille, 2 in-12; franco 17 50; étranger. 20 »

. P. PÉRÉGRIN M. SOULIER, des S. de M. — **Retraite des Serviteurs de Marie.** In-12; franco 11 fr.; étranger.... 12 50

Très belle Retraite Mariale. La T. S. Vierge y occupe la place qu'elle doit tenir dans la vie chrétienne et dans toute retraite bien faite. On y apprend à l'aimer, à l'invoquer avec confiance à compatir à ses douleurs.

SAINTE VIERGE

CATHERINE EMMERICH. — **Vie de la Sainte Vierge,** d'après ses révélations. In-12, franco 8 fr.; étranger..... 10 »

CARRIGUET (Abbé). — **La Vierge Marie, sa prédestination, sa dignité, ses privilèges, son rôle, ses vertus, ses mérites, sa gloire, son intercession, son culte.** 7^e mille. In-8° de 476 p.; franco 14 fr. 50 ; étranger..... 18 »

Manuel complet, extrêmement clair et méthodique, qui pourra contribuer dans les séminaires, en vue desquels il a été surtout écrit, dans les communautés religieuses et même dans les paroisses, à mieux faire aimer la Sainte Vierge en la faisant connaître davantage. Il constitue une très riche mine pour les prédicateurs.

LOMBAERDE (P. de). — **Ma Journée avec Marie** « à l'usage des prêtres, des religieuses », 6^e édit. In-32 de 481 p., 6 fr.; franco 7 fr. 50 ; étranger ..... 9 »

Du lever au coucher, en passant par toutes les actions qui remplissent la journée sacerdotale ou religieuse, sont indiqués, en 32 chapitres, les moyens de vivre dans l'intimité de Marie dans le saint esclavage de Marie.

MARINI (Cardinal N.). — **L'esthétique du « Stabat Mater ».** Traduit de l'italien, avec un avant-propos et des notes par M. le Chanoine Broussolle. Ouvrage orné de 55 gravures, 10 fr.; franco 11 fr.; étranger..... 12 75

Commentaire original et pratique de chacune des vingt strophes du plus beau des Cantiques que la poésie ait jamais chantés à la Vierge Douloureuse.

MILLOT (Chanoine J.). — **Comment il faut aimer la sainte Vierge,** 2^e mille, in12. Prix : franco 11 fr.; étranger.... 12 50

Nouvelle édition de ce Mois de Marie qui a été très apprécié. Les prêtres trouveront une mine à exploiter pour toutes leurs instructions de l'année sur la Très Sainte Vierge.

— **Connaître, aimer, servir la très sainte Vierge.** 3^e mille. Prix : franco 7 fr. 50 ; étranger..... 9 »

Quatre parties : 1° le vrai chrétien doit s'appliquer à connaître la Sainte Vierge ; 2° à l'aimer ; 3° à la servir ; 4° et par ce moyen il obtiendra sûrement le Ciel. C'est très simple, mais très doctrinal, très pieux, agrémenté de nombreux traits historiques, et développé sous forme de Mois de Marie, ce qui rend plus pratique encore ce très bon livre. (Chanoine BLANC.)

— **Toute grâce par Marie.** 32 lectures pour le Mois de Marie. 2^e mille. In-12. Prix : franco 10 fr.; étranger..... 12 50

En forme de lecture, avec une « histoire », pour chaque jour du « Mois de Marie », c'est le commentaire du titre de Marie Médiatrice, dont Benoît XV a autorisé la fête. On y retrouve les qualités habituelles de l'auteur.

TEXIER (R. P.). — **A Jésus, par Marie** ou la **parfaite Dévotion à la Sainte Vierge,** enseignée par le Bienheureux Grignion de Montfort (mise à la portée de tous). 4^e mille. In-32. 5 fr.; franco 6 fr.; étranger..... 7 50

— **L'Oraison et la Sainte Messe avec Marie.** 2^e mille. In-12, 10 fr.; franco 11 fr.; étranger..... 12 50

VIE RELIGIEUSE

BOURCHANY (Mgr), Auxiliaire du Cardinal Maurin. — **Entretiens sur la Vie Religieuse,** conférences données à la Maison-Mère de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon. (1914-1926). 2^e^ mille. In-12, franco 9 fr.; étranger..... 10 »
Ces conférences données aux Sœurs de Saint-Joseph de Lyon seront lues avec piété par les religieuses de toutes les congrégations.

DEMORE (Abbé François). — **La vraie Politesse.** Petit traité sous forme de lettres à des religieuses. Nouvelle édition. In-12; franco 6 fr.; étranger..... 7 50
Excellents conseils pratiques : politesse dans le maintien, dans le cloître, dans la conversation, dans le repas et dans les lettres.

FRANCO (R. P.), S. J. — **Lettre à une Supérieure religieuse.** Traduit de l'Italien par l'abbé Gauthier, 3^e^ mille; franco 3 fr.; étranger..... 4 50

DE FRESSENCOURT (R. P.), S. J. — **Les Secrets de la Vie religieuse,** découverts à une novice fervente; 5^e^ mille; franco 1 fr. 80; étranger..... 2 50
Pure crème de tous les enseignements qu'on peut donner aux âmes qui professent la religion, pour vivre dignement en leur vocation.

LELONG (Mgr). — **La Sainte Religieuse.** 9^e^ mille. In-12; franco 11 fr.; étranger..... 12 50
Ce livre ne s'adresse pas seulement aux religieuses auxquelles il rappelle les grandeurs et les obligations de leur vie; les prédicateurs, aumôniers et confesseurs de communautés le consulteront avec fruit : il a les mêmes qualités de solidité théologique, de clarté, de sens pratique et de forme classique qu'on trouve dans tous les écrits de Mgr Lelong.

— **Catéchisme de la Vie Religieuse.** 3^e^ mille. In-32. Prix : 3 fr. 50; étranger..... 4 »
Cet ouvrage posthume de l'évêque de Nevers est bien connu des noviciats et des communautés : la réédition actuelle a été revue et corrigée d'après le nouveau Code canonique.

— **Catecismo de la Vida Religiosa.** Version espanola de la 3^e^ edicion francesa, revisada y coregida conforme al nuevo Codigo de Derecho Canonico, por el Rdo. P. AGUSTIN ROJO DEL Pozo, O. S. B., del Monastreio de Silos. Precio : 2 pesetas cincuenta céntimos.

MILLOT (Chanoine). — **Mariage, Célibat, Vie religieuse,** 4^e^ mille. In-12; franco 10 fr.; étranger..... 12 50
M. le Chanoine Millot envisage successivement les différentes vocations : Mariage, Célibat, Vie Religieuse. C'est une suite d'entretiens, à la fois élevés et pratiques, suivis de traits intéressants, se rapportant au sujet. Les lectrices de ce livre seront nombreuses, parce qu'elles trouveront dans ces pages la lumière dont elles ont besoin pour s'éclairer dans la grave affaire de leur vocation.

MILLOT (Chanoine). — **La Vie Religieuse; choix de discours de vêtures et de professions.** 3^e^ mille; franco 10 francs

VOCATIONS

BIVOT (R. P.), S. J. — **Aux Jeunes. Que faire de la vie.** 2^e^ mille. In-12 ; franco 6 fr.; étranger..... 7 50

Ce livre passe en revue toutes les situations libérales entre lesquelles le jeune homme peut choisir.

COPPIN (R. P.), C. SS. R. — **La Vocation au Mariage, au Célibat et à la vie religieuse** ; 5^e^ mille ; franco 11 francs ; étranger 12 50

La première partie de ce volume, et la moins importante, traite du mariage. On dirait qu'elle ne se trouve en tête du livre que pour mieux faire ressortir les beautés des autres vocations dont parle l'auteur.

GRIMAUD (Abbé). — **Futurs Prêtres.** 7^e^ mille. In-12 ; franco 9 fr.; étranger ..... 10 »

...Je voudrais voir **Futurs Prêtres** aux mains de tous ceux qui ont à cultiver les vocations ecclésiastiques... Quel bien il y ferait ! Aussi je vais m'efforcer de le répandre autour de moi.

Mgr GOURAUD, év. de Vannes, 24 déc. 1923.

— **Prêtre ?... Pourquoi pas ?** 7^e^ mille. In-12; franco 5 fr. 50 ; étranger ..... 6 »

Ouvrage de propagande pour répandre à profusion, sous formes d'histoires vécues, précédées d'un aperçu doctrinal, suivies d'une courte morale, les idées concernant le Sacerdoce.

LE CAMUS (Abbé). — **La Vocation Ecclésiastique** ; franco 4 75; étranger ..... 5 »

Etude pratique sur le discernement et la culture des vocations sacerdotales, suivie de plusieurs appendices (controverse sur la sainteté de la vocation, la communion fréquente et le recrutement sacerdotal, règlement des séminaires d'Italie).

Le FLOCH (R. P.), C. S. Sp. — **Les Elites sociales et le Sacerdoce.** 3^e^ mille. In-12 ; 2 fr.; franco 2 80 ; étranger..... 3 »

Le digne supérieur, éminent consulteur des SS. Congrégations romaines, a observé en bonne place les causes de la raréfaction des vocations ecclésiastiques. Cette étude, d'une lecture instructive et attrayante, a pour but spécial de rappeler que les élites sociales doivent aussi à l'Eglise l'impôt du sang.

ROUZIC (Abbé). — **Les Saints Ordres.** Doctrine et action. — In-12. Prix : franco 13 fr.; étranger..... 14 50

A l'heure de la crise du recrutement sacerdotal, le meilleur moyen d'attirer la jeunesse française vers les **Saints Ordres**, c'est de les faire connaître. M. l'abbé Rouzic, par un exposé séduisant, met à la portée des jeunes gens en quête de leur orientation, la doctrine du Sacerdoce. Voici les chapitres du volume : La Vocation — Le Séminaire — La Soutane — Le Surplis — La Tonsure — Le Sacrement de l'ordre — Les Ordres Mineurs — Le Sous-diaconat — La Chasteté — Le Bréviaire — Le Diaconat — La Prêtrise — La Sainte Messe — La Confession — La Direction — La Prédication — Le Catéchisme — La Bénédiction — La Présidence — Le Professorat.

252.1
D 927
9168
DUPLESSY, E.
AUTHOR
Dominicales I- Avent etc
TITLE
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
DEC
9168